Matériel protégé par le droit d'auteur

Sous la direction de
Christian BOIX

Argumentation, manipulation, persuasion

L'Harmattan

Matériel protégé par le droit d'auteur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ARGUMENTATION, MANIPULATION, PERSUASION

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

© L'Harmattan, 2007
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-02761-9
EAN : 9782296027619

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Christian BOIX

ARGUMENTATION, MANIPULATION, PERSUASION

Actes du Colloque organisé par le Laboratoire de Recherches en Langues et Littératures Romanes, Études Basques, Espace Caraïbe de l'université de Pau et des Pays de l'Adour

Pau, du 31 mars au 2 avril 2005

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. Sciences. Soc, Pol. et Adm.
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260 Ouagadougou 12
BURKINA FASO

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette rencontre internationale organisée par le Laboratoire de Recherches en Langues et Littératures Romanes, Etudes Basques, Espace Caraïbe, de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour avait pour but de réunir des chercheurs appartenant à des spécialités et des horizons épistémologiques divers, en vue de revisiter les catégories de l'argumentation, de la manipulation et la persuasion. L'apport transdisciplinaire a permis de confronter méthodes et résultats obtenus par des linguistes hispanistes, des spécialistes de praxématique, de l'analyse de discours, des grammairiens, des lexicologues, des critiques littéraires. De la perspective rhétorique à l'argumentation dans la langue, de la linguistique à la sémio-pragmatique, de la manipulation littéraire au discours politique, de l'horoscope à la chanson, les stratégies discursives ont été explorées en tant que carrefour d'enjeux linguistiques, discursifs, éthiques et sociaux. En effet, si le faire argumentatif présuppose un ensemble de dispositions et de règles linguistico-pragmatiques spécifiques, il s'accompagne d'un savoir-faire d'une autre nature, complémentaire, qui touche à la persuasion/manipulation en tant que pratique sociale. Le parcours réflexif présenté dans les pages qui suivent s'organise autour de ces deux niveaux, lesquels, au-delà de la nécessaire division analytique, se rejoignent souvent dans l'appréhension globale des divers phénomènes, comme on le verra. L'organisation de l'ouvrage a été scindée en trois parties qui reflètent les lignes de force qui se sont dégagées au sein des travaux présentés. Il va de soi que cette présentation répond surtout à une commodité de lecture et vise le lecteur pressé qui souhaiterait aller plus directement vers tel ou tel secteur privilégié. Par delà des frontières toujours un peu artificielles, un dense réseau d'échos lie les diverses communications et assure une forte cohésion à la réflexion dans son ensemble.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un premier volet est consacré à un questionnement épistémologique et théorique général des catégories qui fondent le phénomène argumentatif, à un retour sur les concepts ordinairement utilisés pour désigner les opérations de persuasion et de manipulation. Cette revisitation du cadre de la recherche concernée s'accompagne de précisions notionnelles et de propositions méthodologiques pour l'analyse de la dimension argumentative du discours (Patrick Charaudeau), d'une mise en perspective des termes les plus fréquemment convoqués (Renaud Cazalbou), de considérations touchant à la dimension synchronique des constituants et procédés rhétoriques (Emmanuelle Danblon), et à l'évolution générale des stratégies de persuasion au sein de l'ère dite de la communication (Christian Boix).

Le second mouvement établit un lien fort entre la thématique retenue et sa dimension impliquée de pratique sociale. L'analyse de certains usages faits de la langue conduit à s'interroger sur le sentiment de césure entre les signes et leur référent que l'on éprouve parfois et sur les fonctions de ces modes de désignation qui entrent en conflit avec certaines valeurs (Jean-Gérard Lapacherie, Albert Belot). Mais le domaine de choix des pratiques discursives persuasives et manipulatoires demeure l'investissement politique et sociétal. Que l'on s'interroge sur les débats à l'Assemblée Nationale (Dominique Desmarchelier), sur le conflit entre centralisme et régionalisme linguistique (Christian Lagarde), sur les discours du roi d'Espagne (Carmen Pineira), sur les ruses linguistiques des minorités ethniques en des époques anciennes (Gilbert Fabre), sur les registres et mécanismes discursifs qui s'érigent en véritables phénomènes de société (Michelle Lecolle, Valérie Bonnet, Julien Durand, Hugues de Chanay), force est de constater qu'une mutation stratégique affecte l'époque contemporaine : de l'argumentation fondée sur un appareil de raisons, nous sommes passés à la fréquente domination d'un « mieux communiquant » holistique qui gouverne aussi bien les domaines politique que publicitaire, journalistique ou télévisuel. Ces stratégies typiques de l'ère de l'information de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

masse déterminent sans nul doute un nouveau mode du penser et du comprendre.

La troisième partie regroupe les articles qui s'attachent aux versants linguistique, pragmatique, énonciatif et narratologique de l'argumentation. Cette dernière relève d'une logique qui gouverne l'emploi des constituants de la langue et en chacun de ses points particuliers celle-ci ouvre (ou bloque) des possibilités intimement liées à ses modes de fonctionnement. Michel Camprubi montre comment les prépositions jouent un rôle dans l'argumentation par les choix énonciatifs qu'elles peuvent véhiculer. Hélène Fretel étudie les connecteurs espagnols et français et met en lumière les opérations de pensée différentes que traduisent les divergences entre systèmes. Béatrice Salazar interroge le fonctionnement et le rôle de la reformulation dans le discours espagnol et sa contribution aux opérations argumentatives. Desiderio Tejedor aborde les lieux d'inscription et de construction de l'ethos dans le discours politique tandis que Caroline Foullioux, dans une perspective méthodologique similaire, analyse les mécanismes de l'atténuation en tant que stratégie persuasive. Enfin, Anne-Marie Vanderlynden et Bertrand Vérine s'intéressent au récit de fiction et illustrent par l'étude de deux romans de langue espagnole l'affirmation de Ducrot selon laquelle « il est impossible de dire quoi que ce soit des choses sans argumenter à propos de ces mêmes choses ». Des instructions de lecture de l'incipit au dénouement, le sens se construit sur une manipulation du langage qui agit sur le lecteur et fait de ce dernier le partenaire d'un avènement partagé de la signification. Le récit de fiction est sans doute un exemple emblématique de ce que sont, dans leur principe même, les procédures d'argumentation, de manipulation et de persuasion : un jeu qui présuppose l'agir émanant d'une source, mais un agir admis et partagé par celui à qui l'on s'adresse. A partir des données premières offertes par les logiques langagières, la dimension stratégique du discours argumentatif/persuasif présuppose, en tant que stratégie, la participation active d'un partenaire qui co-énonce l'effet d'un discours par son adhésion aux règles du jeu établies par ce discours.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

I. LES ENJEUX DE LA PROBLEMATIQUE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE L'ARGUMENTATION ENTRE LES VISEES D'INFLUENCE DE LA SITUATION DE COMMUNICATION

Patrick CHARAUDEAU
Université de Paris 13
Centre d'Analyse du Discours

Il semblerait que l'on n'ait plus grand chose de nouveau à dire sur l'argumentation, depuis son origine aristotélicienne en passant par la nouvelle rhétorique de Perelman jusqu'à nos jours où la rhétorique argumentative connaît un certain regain[1]. Nous disposons de suffisamment de catégories pour les utiliser comme instruments d'analyse des textes et en vérifier leur efficace. Alors, quoi dire de plus sur le plan théorique ? Deux questions cependant me semblent devoir faire l'objet d'une attention particulière : l'une concerne le rapport de l'argumentation à la logique, l'autre, le rapport de l'argumentation à la pratique sociale.

Dans le premier cas, il s'agit de procéder à la réorganisation des catégories du raisonnement. Il suffit de lire les ouvrages consacrés à l'argumentation pour constater que celles-ci se distribuent de façons diverses selon qu'on les considère du point de vue des relations logiques, du point de vue de la valeur des arguments ou du point de vue des procédés qui les mettent en

[1] Voir les travaux de C. Plantin, Eggs, Eemeren, Amosssy

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

œuvre jusqu'à produire des paralogismes[2]. Un point de vue délibérément sémantique devrait permettre de les redistribuer autour d'un schéma cognitif de base dont on décrirait les différentes composantes.

Dans le second cas, il s'agit de considérer l'argumentation comme une pratique sociale qui doit donc être envisagée, non du seul point de vue du raisonnement (et de sa supposée rigueur), mais du point de vue de la relation sociale qui s'instaure entre les partenaires de l'acte de langage, de ses visées stratégiques, de ses possibilités interprétatives et donc de ce que l'on appellera les conditions de mise en scène discursive de l'activité argumentative.

N'ayant pas le temps de développer ces deux points, c'est du second dont je vais traiter dans cette communication.

LA MISE EN SCENE ARGUMENTATIVE : UNE TRIPLE ACTIVITE

L'argumentation comme pratique sociale s'inscrit dans une problématique générale d'*influence* : tout sujet parlant cherche à faire partager à l'autre son univers de discours. Il s'agit là de l'un des principes qui fonde l'activité langagière : le principe d'altérité. Il n'y a pas d'acte de langage qui ne passe par l'autre, et si cet acte est destiné à construire une certaine vision du monde, c'est en relation avec l'autre et même, dirons-nous, à travers celui-ci. Pas de prise de conscience de soi sans conscience de l'existence de l'autre, autrement dit, comme l'a dit E. Benveniste : pas de *Je* sans *Tu*.

L'argumentation comme pratique sociale s'inscrit également dans une *situation de communication*. La situation de communication est ce qui impose un enjeu social et des contraintes aux sujets de l'acte de langage. Ceux-ci, une fois de plus, sont des acteurs sociaux qui échangent des paroles dans des situations de rencontre qui déterminent elles-mêmes un certain nombre de

---

[2] Van Eemeren F. et Grootendorst R. (1996), *La Nouvelle Dialectique*, trad. Fr., Paris, Kimé (1ère éd. 1992, *Argumentation, Communication and Fallacies*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

règles et de normes hors desquelles il ne serait point possible de communiquer. On dira à ce titre que la situation de communication surdétermine en partie ces acteurs, leur donne des instructions de production et d'interprétation des actes langagiers et donc qu'elle est constructrice de sens.

Mais tout acte de langage se trouve sous la responsabilité d'un *sujet* qui est à la fois *contraint* par la situation et libre de procéder à la mise en discours qu'il jugera adéquate à son projet de parole. Le sujet du discours n'est pas le sujet de la langue. Si ce dernier, en étant fondateur de la langue, se fond dans celle-ci, le premier, être de liberté, tire partie des possibilités de la langue pour construire des intentions de sens hors de ce qui peut être dit explicitement par la langue, produire des effets de sens non prévus par la langue (mais point incompatibles avec celle-ci), et cela en relation avec l'autre du langage. On dira que le sujet du discours est alors maître d'œuvre de stratégies discursives qui ne prennent sens que dans la mesure où ce sujet doit en même temps respecter les instructions contraignantes de la situation de communication.

C'est donc au croisement de ces espaces de contrainte et de liberté que se constitue la spécificité de l'acte de langage argumentatif pris dans un rapport *Je/Tu*, dépendant des contraintes de la situation de communication dans laquelle se trouvent ces acteurs et devant témoigner des projets de parole de ceux-ci, chacune de ces composantes agissant sur l'autre.

Adoptant le point de vue du sujet argumentant, on posera que celui-ci doit se livrer à une triple activité de mise en argumentation. Il doit faire savoir à l'autre, destinataire (interlocuteur unique ou auditoire multiple) : de quoi il s'agit (*problématiser*), qu'elle position il prend (*se positionner*) et comment faire adhérer l'autre (*prouver*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PROBLEMATISER

Problématiser est une activité cognitive qui consiste à proposer à quelqu'un, non seulement ce dont il est question, mais aussi ce qu'il faut en penser. D'une part, faire savoir à l'interlocuteur (ou à l'auditoire) de quoi il s'agit, c'est-à-dire quel domaine thématique on lui propose de prendre en considération ; d'autre part, lui dire quelle est la question qui se pose à son propos. En effet, une assertion ne prête à aucune discussion (ni argumentation) tant qu'on n'en perçoit pas sa mise en cause possible : l'énoncé «le premier ministre démissionne» peut n'être qu'un simple constat ; il ne devient problématisé qu'à partir du moment où est envisagée l'assertion opposée «le premier ministre ne démissionne pas», ce qui oblige à s'interroger sur les causes (pourquoi ?) et les conséquences (donc) de cette opposition. Chaque fois qu'un locuteur profère un énoncé et que l'interlocuteur lui rétorque : «et alors ?», cela veut dire qu'il n'en saisit pas la problématisation. Il faut donc qu'entrent en opposition au moins deux assertions différentes (ou contraires) concernant un même propos. Par exemple, il y a de multiples façons de discuter autour du thème de «l'intervention humanitaire», mais se demander s'il faut intervenir ou non dans un pays étranger dès lors que celui-ci commet des exactions vis-à-vis de sa propre population, c'est mettre en présence deux assertions («il faut intervenir» / «il ne faut pas intervenir») et donc proposer à son interlocuteur un cadre de questionnement qui donnera une raison de discussion à l'acte d'assertion.

Problématiser, c'est donc imposer un domaine thématique (propos) et un cadre de questionnement[3] (proposition)[4] en mettant en opposition deux assertions. à propos de la validité desquelles le

---

[3] C. Plantin parle pour sa part de «proposition» et «opposition». Voir *L'argumentation*, Mémo, Seuil, Paris, 1990.

[4] Pour les notions de "propos" et "proposition", voir notre *Grammaire du sens et de l'expression* (3°partie, chap.5, *La mise en argumentation*), Hachette, Paris, 1992.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sujet destinataire est amené à s'interroger. C'est ce que C. Plantin appelle une «condition de disputabilité»[5].

SE POSITIONNER

Mais cela n'est pas suffisant, car encore faut-il que le sujet qui veut argumenter dise quel terme de l'opposition il veut défendre. Il doit *se positionner* par rapport à la problématisation proposée, dire quel est son point de vue par rapport aux deux assertions en présence. Il s'engage alors dans une prise de position en défendant l'une des deux assertions, ce qui le conduira du même coup à s'opposer à l'autre. Théoriquement, il pourra argumenter, soit en faveur d'une position (il est *pour*), soit en défaveur d'une position (il est *contre*), soit en faveur de l'une et parallèlement en défaveur de l'autre. En réalité, il est rare que la prise de position en faveur d'une position ne s'accompagne de la défaveur vis-à-vis de l'autre, cela dépendra des enjeux du sujet argumentant. Dans un débat, par exemple, on peut avoir une prise de position seulement orientée vers l'une ou l'autre position.

Cependant, le sujet argumentant peut également ne pas prendre parti, et simplement examiner les caractéristiques de chaque position pour éventuellement mettre en évidence les avantages et les inconvénients de chacune d'elles. Par exemple, à propos du débat sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, on peut argumenter en faveur de son intégration, on peut argumenter contre son intégration ou l'on peut montrer les avantages et les inconvénients de chaque position sans pour autant en prendre une soi-même. On dira, dans ce cas, que le sujet prend une position de *pondération*, au sens où il pondère un point de vue par l'autre et examine les différents positionnements.

---

[5] Nous rejoignons ici le point de vue de C. Plantin pour qui «La mise en question est une condition nécessaire au développement d'une argumentation», voir article "Question" in Charaudeau et Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 2002. C'est ce qu'il appelle une «condition de disputabilité»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PROUVER

Prouver est l'activité cognitive qui sert à fonder la valeur du positionnement. En effet, problématiser et se positionner ne constituent pas le tout du discours argumentatif. Il faut encore que le sujet argumentant *assure* la validité de ses prises de position et que, du même coup, il donne à l'interlocuteur les moyens de juger la validité de celles-ci. Car il faut que ce dernier soit à son tour en mesure d'adhérer à la prise de position ou de la rejeter. Pour cela, le sujet argumentant se livre à deux types d'opération :

-) des opérations de *raisonnement* qui consistent à établir des *rapports* de causalité (cause/conséquence) entre deux ou plusieurs assertions et à assurer la force du *lien* (de *possibilité*, de *probabilité*, de *nécessité* ou d'*inéluctabilité*) : il ne suffit pas d'établir un lien entre la consommation de tabac et la santé, comme dans «la consommation de tabac nuit gravement à la santé», il faut encore dire si ce lien est de l'ordre du possible ou de l'inéluctable[6].

-) des choix entre des *arguments de valeur* qui lui sembleront jouer le meilleur rôle de garant du raisonnement[7], ou, en tout cas, qui lui semblent pouvoir avoir un impact certain sur le sujet destinataire. Un raisonnement ne peut être jugé qu'à la teneur de la preuve. Ces arguments peuvent être d'ordre empirique, expérimental ou statistique, peuvent être porteurs d'une valeur éthique, pragmatique ou hédonique, mais c'est par cette activité que le sujet argumentant, tout en tentant de valider son point de vue, révèlera en même temps son positionnement vis-à-vis des systèmes de valeurs qui circulent dans la société à laquelle il appartient.

---

[6] Pour la différence entre "lien du possible" et "lien de l'inéluctable", voir la *Grammaire du sens, op.cit.*, § 539 et 541.

[7] Voir sur cette question du «garant», Toumlin S., *The Uses og Argument*, Cambridge UP, Cambridge, 1958, et *Knowing and acting*, Macmillan, New York, 1976.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. LA MISE EN SCENE DES STRATEGIES ARGUMENTATIVES

LES STRATEGIES D'INFLUENCE DISCURSIVE

Les stratégies discursives ne sont pas le seul apanage de l'argumentation. Ayant postulé que tout acte de langage se fondait sur un principe d'altérité et que ce principe d'altérité implique lui-même un principe d'influence, on admettra que le sujet du discours ne peut arriver sur la scène de l'échange social sans mettre en œuvre des stratégies d'influence vis-à-vis de son partenaire du langage. On postulera que les stratégies d'influence visent à satisfaire trois types d'enjeu relationnel : un enjeu de *légitimation*, un enjeu de *crédibilité*, un enjeu de *captation*.

UN ENJEU DE LEGITIMATION

Il vise à déterminer la position d'autorité du sujet parlant vis-à-vis de son interlocuteur, de sorte que celui-ci puisse reconnaître : «au nom de quoi le sujet parlant est fondé à parler». Généralement, la légitimité relève de l'identité sociale du sujet dans la mesure où elle lui est attribuée par une reconnaissance provenant d'un statut social ou d'un comportement relationnel : d'un statut social lorsque c'est l'institution qui lui confère une *autorité* (autorité de savoir : expert, savant, spécialiste ; autorité de pouvoir de décision : responsable d'une organisation) ; d'un comportement lorsque lui est reconnue une *autorité personnelle* fondée sur une pratique de rapports de domination (force), de séduction (charisme) ou de représentation (délégué), autorité de fait qui peut d'ailleurs se superposer à la précédente.

Cependant, il se peut que la légitimité du sujet ne soit pas perçue par l'autre, ou qu'elle soit mise en doute ou même qu'elle soit contestée. Dès lors, le sujet sera amené à apporter la preuve de sa légitimité et développera pour ce faire une stratégie de *légitimation*. L'enjeu de légitimation s'adresse donc au desti-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nataire, mais il est tourné vers le sujet parlant lui-même puisque c'est à celui-ci d'apporter la preuve de sa légitimité[8].

UN ENJEU DE CREDIBILITE

Il vise à déterminer la position de vérité du sujet parlant vis-à-vis de son interlocuteur, de sorte que celui-ci puisse admettre que le sujet parlant qui s'adresse à lui est crédible. L'enjeu de crédibilité s'adresse une fois de plus au destinataire de l'acte de langage, mais il est également tourné vers le sujet parlant puisque c'est à lui de répondre à la question : «comment être pris au sérieux ?». La crédibilité est donc une affaire d'image (*ethos*), une image que le sujet construit de lui-même. Il s'agit, pour le sujet argumentant, de construire son identité discursive dans deux domaines : celui du «dire vrai» et celui du «dire juste».

Le «dire vrai» suppose que le sujet qui parle dise ce qu'il pense sans maquillage aucun. Si l'on sait que ce qu'il dit correspond à ce qu'il pense, on dira qu'il est *sincère* et *digne de foi*. Le «dire juste» suppose que l'on puisse créditer le sujet qui parle de sérieux et d'honnêteté dans ses affirmations, déclarations, explications. A cette fin, il peut jouer la prudence en déclarant qu'il ne prétend pas posséder la vérité absolue (ce qui ne doit pas l'empêcher de défendre son point de vue avec rigueur) et qu'il reconnaît l'existence possible d'autres points de vue. Mais il peut également jouer l'engagement, en montrant sa conviction qu'il cherchera à faire partager à son interlocuteur.

UN ENJEU DE CAPTATION

Il vise à faire entrer l'interlocuteur dans l'univers de discours du sujet parlant, celui-ci se demandant : «Comment faire pour que l'autre adhère à ce que je dis ?». L'enjeu de captation est donc complètement tourné vers l'interlocuteur de façon à ce que celui-ci

---

[8] Voir notre : Le discours politique. Les masques du pouvoir, Vuibert, Paris, 2005.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en arrive à se dire, symétriquement : «Comment ne pas adhérer à ce qui est dit ?».

Pour ce faire le sujet parlant aura recours à tout ce qui lui permettra de *toucher* l'interlocuteur (*pathos*) en choisissant divers comportements discursifs : *polémique*, il met en cause les valeurs que défendent ses opposants (son partenaire ou un tiers), ou même leur légitimité, par un discours d'*interpellation*[9] (particulièrement dans les débats) ; *persuasif*, il cherche à enfermer l'autre dans des raisonnements et des preuves de sorte que celui-ci ne puisse pas le contredire ; *dramatisant*, il décrit le monde et en rapportant des événements de façon à émouvoir l'interlocuteur ou l'auditoire, par l'appel à la menace, la peur ou l'héroïsme, la tragédie ou la compassion.

LES STRATEGIES ARGUMENTATIVES EN PARTICULIER

Les stratégies argumentatives sont une manière de spécifier les stratégies d'influence. Elles agissent au service de ces dernières, comme d'autres stratégies discursives (narratives, descriptives, énonciatives) pourraient le faire.

Les stratégies discursives peuvent intervenir à différents niveaux de la mise en argumentation : au niveau du *positionnement* du sujet, au niveau de la *problématisation* et au niveau de l'*acte de preuve*. A chacun de ces niveaux les stratégies argumentatives se mettent au service de l'un des enjeux d'influence : légitimation, crédibilité et captation.

LES STRATEGIES DE PROBLEMATISATION

La problématisation, on l'a dit, est en partie imposée par la situation de communication, mais elle fait toujours l'objet d'une spécification à l'intérieur de celle-ci. La façon de problématiser

---

[9] Un présentateur de JT : «Pourquoi l'ONU laisse-t-elle mourir des enfants ?»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

relève donc des choix opérés par le sujet argumentant : il est en son pouvoir de proposer-imposer une certaine problématisation.

Mais celle-ci peut être contestée par les autres participants au traitement de la question. Aussi les uns et les autres se livrent-ils à des stratégie de *cadrage* et *recadrage* de la problématisation en la déplaçant, en y ajoutant une nouvelle ou en substituant celle imposée par une autre.

Ces stratégies de recadrage servent divers enjeux : de *légitimation* lorsqu'il s'agit de dire ce qui est véritablement digne ou pertinent d'être discuté (en réalité, c'est pour amener la problématisation sur son terrain) ; de *crédibilité* lorsqu'il s'agit de s'assurer la maîtrise du questionnement, de l'amener dans son champ de compétence ; de *captation* dans la mesure où le sujet, par son activité de recadrage impose à l'autre un cadre de questionnement qu'il lui demande de partager, ce que l'on entend dans des phrases du genre : «Le problème est mal posé», «La vraie question est...», « Peut-être, mais il y a une autre question plus importante », « Il faut être sérieux », etc.

LES STRATEGIES DE POSITIONNEMENT

Elles concernent la façon dont le sujet argumentant prend position. La prise de position est le fait d'une déclaration du sujet par rapport à la problématisation, mais il peut se faire que le sujet soit amené à la justifier et donc à l'expliciter en visant divers enjeux : un enjeu de *légitimation* en précisant ce qui l'autorise à argumenter, c'est-à-dire en précisant explicitement en tant que quoi il parle : en tant que personne impliquée (témoin, victime, acteur), en tant que spécialiste qui a été sollicité (expert, savant), en tant que représentant d'un groupe qui l'a mandaté (délégué) ou en tant que porte-parole d'une voix d'autorité institutionnelle (loi), stratégie qui revient à utiliser ce que la rhétorique traditionnelle appelle l'«argument d'autorité» ; un enjeu de *crédibilité* en se construisant l'image de quelqu'un qui «dit vrai» (être sincère et ne pas «prêcher le faux pour savoir le vrai»), et de quelqu'un qui «dit juste» (montrer que ce que l'on affirme est fondé, et prendre position sans a priori de jugement ni volonté polémique, car sinon,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'interlocuteur ou l'auditoire seraient en droit d'avoir des soupçons sur la validité de l'argumentation, ce qui tend à discréditer le sujet argumentant) ; un enjeu de *captation*, en construisant de lui-même des images d'«identification» qui feront adhérer l'autre de façon émotionnelle à la personne même su sujet, mais aussi en instaurant des *alliances* et/ou des *oppositions* avec d'autres participants à la discussion à travers des discours d'*accord* et de *désaccord*.

LES STRATEGIES DE PREUVE

Elles se font par le choix de certains modes de raisonnement de «déduction», d'«analogie» ou de «calcul», et le recours à la valeur des arguments qui reposent sur divers «savoir de connaissance» (savants, spécialisés,d'expérience) ou de «croyance» (de révélation, d'opinion)

3. SITUATION ET VALIDATION DES STRATEGIES ARGUMENTATIVES

Tout acte de langage, nous l'avons postulé au départ, s'inscrit dans une situation de communication qui détermine un certain enjeu communicationnel et lui donne son sens. Toute situation de communication se définit selon une certaine «finalité de dire» en termes de *visée*[10]. Trois types de visée intéressent la mise en argumentation : la visée de *démonstration*, la visée d'*explication*, la visée de *persuasion*, chacune de ces visées donnant certaines instructions discursives pour la mise en scène argumentative.

---

[10]Voir "Visées discursives, genres situationnels et construction textuelle", in *Analyse des discours. Types et genres : Communication et interprétation*, Actes du colloque de Toulouse, Editions Universitaires du Sud, Toulouse, 2001.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA VISEE DE DEMONSTRATION

Elle cherche à établir une vérité, pour un destinataire témoin de cette démonstration, lequel est censé être intéressé par la démonstration et capable d'en suivre le développement : il s'agit d'un pair. Le sujet argumentant se trouve en position d'avoir à établir une vérité et d'en apporter la preuve la plus irréfutable possible.

Dans une telle visée, le cadre de questionnement de la problématisation consiste à poser un problème qui dit qu'une certaine vérité n'a pas été encore établie et donc qu'il faut la faire exister, ou bien que celle qui existe se révèle fausse et qu'il faut lui en substituer une plus vraie, ou encore qu'elle existe, mais que, étant faiblement prouvée, il faut la renforcer par de nouvelles preuves. Du même coup, le positionnement implique que le sujet argumentant soit engagé en faveur de la vérité qu'il cherche à établir, et, si nécessaire, en contre d'une autre vérité existante. En outre ce sujet n'est pas un sujet personnel car il disparaît derrière un sujet raisonnant ou pensant de façon plus ou moins savante. Le travail de la preuve consiste alors à exposer de façon technique ou spécialisée, en fonction d'un système de pensée et par succession d'hypothèses, de restrictions, d'oppositions, l'inéluctabilité du raisonnement qui conduit à cette vérité. Ici, cependant, la voie est ouverte à une contre argumentation possible, dans la mesure où ce processus argumentatif peut être discuté ou battu en brèche.

On trouve cette visée dans des situations de colloques, d'expertise ou d'écrits scientifiques.

LA VISEE D'EXPLICATION

Elle participe de la visée d'Information qui cherche à «faire savoir» et de la visée d'Instruction qui cherche à «faire savoir-faire» quelque chose à l'autre[11]. Dans ces deux cas, le sujet parlant

---

[11] Ibid.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est doté d'un certain savoir et d'un certain savoir-faire, ce qui lui donne une position d'autorité.

Dans une telle visée, le cadre de questionnement de la problématisation consiste à expliquer le pourquoi et/ou le comment d'un phénomène particulier qui est ignoré (comment on atteint une Vérité parmi d'autres possibles), ou à expliquer les différentes opinions ou savoirs qui se font jour sur une question déterminée. Cela implique que le sujet argumentant ne soit engagé dans aucune prise de position, qu'il s'efface en examinant les différentes explications ou prises de position : son positionnement est neutre. Il n'est que le porte parole de chacune d'elles et les pondère les unes par rapport aux autres. Car il ne s'agit que de vérités déjà établies en dehors de lui et dont il cherche à rendre compte. L'activité de preuve consistera alors à élucider, de façon technique ou vulgarisée, selon son public, le pourquoi et le comment d'une vérité déjà établie ou des différentes opinions. Prouver sera ici apporter les arguments qui soutiennent chaque position. Il n'y a donc pas de contre argumentation possible. On trouve cet enjeu dans les situations d'information et d'enseignement.

LA VISEE DE PERSUASION

Elle participe de la visée d'Incitation qui cherche à «faire faire» ou «faire penser» quelque chose à l'autre, par l'intermédiaire d'un «faire croire», car ici le sujet n'est pas dans une position d'autorité qui lui permettrait d'obliger l'autre à faire ou à penser d'une certaine façon. Cette visée échappe donc à la question de la vérité. Il ne s'agit pas tant pour le sujet d'établir une vérité que d'«avoir raison», et de faire en sorte que l'autre partage cette raison. L'enjeu est ici, à la fois, de *véracité* - et donc de raison subjective- et d'*influence*, celle d'un sujet qui tente de modifier l'opinion et/ou les croyances de l'autre. Le cadre de questionnement de la problématisation met bien en scène deux assertions (jugements) qui s'opposent de façon explicite ou implicite, mais le positionnement implique que le sujet argumentant soit engagé dans une prise de position : pour la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sienne, et fortement contre l'adverse. Ce contre n'est cependant pas le même que celui de la visée de démonstration, car dans celle-ci, c'est l'inéluctabilité d'une vérité qui se substitue à une autre, alors que dans la persuasion, différentes vérités subjectives coexistent, et c'est souvent la simple destruction de la vérité contraire qui donne force de raison au sujet argumentant. L'activité de preuve emploie alors toutes sortes de raisonnements, et surtout des arguments qui relèvent autant de la raison que de la passion, autant - sinon plus - de l'ethos et du pathos que du logos, puisque l'objectif du discours est de «faire croire» quelque chose à l'autre de sorte que celui-ci soit en position de «devoir croire». Prouver sera ici apporter les arguments à plus fort impact, ce qui laisse la voie libre à toute contre argumentation, voire à la polémique.

On trouve cet enjeu dans toutes les situations de communication propagandistes (publicitaire, politique) ainsi que dans la plupart des débats, discussions et même des conversations ordinaires, celles où le sujet argumentant doit se rendre crédible et doit capter l'auditoire.

LES STRATEGIES ARGUMENTATIVES SELON LES VISEES SITUATIONNELLES

Il ne reste plus qu'à se demander comment se mettent en place les différentes stratégies de problématisation, de positionnement et de preuve, selon la visée qui domine la situation dans laquelle se trouve le sujet argumentant.

Si la visée est de *persuasion,* la stratégie de *problématisation* consistera en une lutte pour l'imposition d'un cadre de questionnement qui soit favorable au sujet argumentant. Par exemple, à propos de la Constitution européenne, on peut choisir de problématiser sur "l'Europe sociale", sur "l'Europe puissance" ou sur "l'Europe et la Turquie". La stratégie de *positionnement* est également importante, car le sujet argumentant devra faire savoir en tant que quoi il parle (impliqué, spécialiste, délégué, porte-parole) à des fins de légitimation. Il devra aussi se construire un ethos de sincérité et d'engagement à des fins de crédibilité, et jouer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur des images d'identification et des alliances, à des fins de captation. La stratégie de *preuve* sera essentiellement centrée sur la *valeur d'impact* des arguments.

Si la visée est d'*explication*, la stratégie de *problématisation* consistera à mettre en regard (ou à suggérer) les assertions qui s'opposent, alors que la stratégie de *positionnement* sera ici minimale, puisqu'il suffit au sujet argumentant de rappeler le statut de savoir qui le légitime, comme c'est le cas d'un professeur vis-à-vis de ses étudiants ou d'un conférencier vis-à-vis de son public. En principe, le sujet qui explique n'a besoin ni d'enjeu de crédibilité (le dire vrai et le dire juste étant présupposés par sa position de légitimité) ni de captation (il n'a pas besoin d'alliances ni d'identification). La stratégie de *preuve*, elle, sera centrée sur la clarté de l'exposition (il devra faire œuvre de pédagogie).

Si la visée est de *démonstration*, la stratégie de *problématisation* consistera à dire (si nécessaire) à quelle autre assertion ou problématisation il s'oppose, ou à quel déplacement ou renforcement il se livre en le justifiant. Pour la stratégie de *positionnement* le sujet argumentant aura peut-être besoin de rappeler sa position de légitimité (précision sur sa spécialité), mais ne devrait avoir besoin ni de crédibilité ni de captation par rapport à son positionnement les deux étant présupposés par sa position de légitimité. La stratégie de *preuve* sera centrée sur la *validité* du raisonnement et son pouvoir de «falsification».

PAROLES DU POLITIQUE ET STRATEGIES DISCURSIVES

Le discours politique s'inscrit, de façon générale et quelle que soit la situation matérielle de sa profération (débat, interview, déclaration télévisée, meeting, etc.), dans une situation dont la visée dominante est de *persuasion*. Il s'agit donc pour le sujet politique, non point tant de vérité que de véracité, c'est-à-dire d'un «avoir raison contre l'adversaire» et d'un «savoir séduire son public», ce pourquoi il aura recours à diverses stratégies de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

construction d'une image de soi et d'instauration d'une relation d'affect avec son auditoire. Nous en donnerons un aperçu[12] à travers la définition de ce que l'on appellera : parole de *promesse*, parole de *décision*, parole de *justification* et parole de *dissimulation*.

LA PAROLE DE PROMESSE

La parole de *promesse* (et son pendant l'*avertissement*) doit définir une idéalité sociale, porteuse d'un certain système de valeurs et les moyens d'y parvenir. Ce discours se veut à la fois idéaliste et réaliste, mais il doit aussi être crédible aux yeux de l'instance citoyenne, et donc le sujet est conduit à se construire une image (un ethos) de conviction. De plus, devant faire adhérer le plus grand nombre de citoyens à son projet, le sujet politique cherche à toucher son public, en faisant appel tantôt à la raison, tantôt à l'émotion, dans des mises en scène diverses, de façon à ce que son discours acquière une force d'identification à une idée ou à la personne de l'orateur lui-même.

LA PAROLE DE DECISION

La parole de décision est essentiellement une parole de «faire» qui est fondée sur une position de légitimité. Dans le champ politique, elle dit trois choses :

- il existe un désordre social (une situation, un fait, un événement), lequel est jugé inacceptable (il échappe à une norme sociale ou au cadre juridique existant, sinon, il n'y aurait qu'à appliquer la loi) ; elle énonce l'affirmation : «ça ne va pas».
- elle dit que doit être prise une mesure pour résoudre cette anormalité et la réinsérer dans un ordre nouveau ou dans un

[12] Nous renvoyons pour un développement plus détaillé à notre ouvrage *Le discours politique. Les masques du pouvoir, op.cit.*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouveau cadre juridique ; elle énonce une affirmation d'ordre déontique : «on doit réparer» ;

- elle révèle en même temps la mesure qui est mise en application dans l'instant même de son énonciation (c'est là son caractère performatif).

Décision d'intervenir ou non dans un conflit, décision d'orienter la politique économique dans telle ou telle direction, décision de faire édicter des lois, autant d'actes qui sont posés par une parole décisionnelle qui signifie à la fois anormalité, nécessité et performativité. Rappelons-nous la déclaration radiodiffusée du Général De Gaulle à son retour de Baden Baden, en mai 68 : «Dans les circonstances présentes, je ne démissionnerai pas, je ne changerai pas mon Premier ministre, (...). Je dissous, aujourd'hui même l'Assemblée nationale,...». Tout y est : prise en compte du désordre social, nécessité d'un nouvel ordre, accomplissement d'une série d'actes par la proclamation elle-même.

LA PAROLE DE JUSTIFICATION

Toute prise de décision, toute annonce d'action - même en position d'autorité - a besoin d'être constamment relégitimée, dû au fait qu'elle est constamment interrogée ou remise en cause par les adversaires politiques ou les mouvements citoyens.

D'où un discours de justification qui revient sur l'action pour lui donner (rappeler) sa raison d'être. Nombre de déclarations de chefs d'État, de chefs de gouvernement ou de ministres en charge de certains dossiers, sont destinées, face aux critiques ou aux mouvements de protestation, à justifier leurs actions (c'est par exemple le discours dominant des rapports que fait le porte-parole du gouvernement à l'issue de chaque Conseil des ministres). Le discours de justification confirme le bien fondé de l'action et ouvre la possibilité de nouvelles actions qui en sont le prolongement ou la conséquence ; une sorte de «défense et illustration», mais pour poursuivre l'action. Il ne s'agit ni d'un aveu, ni d'une confession. Il s'agit de passer d'une position éventuelle d'accusé à une position de bienfaiteur responsable de ses actes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA PAROLE DE DISSIMULATION

Autre aspect intrinsèque au discours politique : la parole de dissimulation. Contrairement à une idée qui se répand de plus en plus, l'acteur politique ne dit jamais n'importe quoi. Il sait qu'il doit prévoir trois choses : les critiques de ses adversaires, les effets pervers de l'information médiatique et les mouvements sociaux qu'il doit tenter de neutraliser par avance. S'installe alors un jeu de masquage entre parole, pensée et action qui nous conduit à la question du mensonge en politique.

On le sait, il y a mensonge et mensonge. La pensée philosophique l'a dit depuis longtemps. Ce serait une attitude naïve de penser que le mensonge est ou n'est pas et qu'il s'oppose à une vérité unique. Le mensonge s'inscrit dans une relation entre le sujet parlant et son interlocuteur. Le discours mensonger n'existe pas en soi. Il n'y a de mensonge que dans une relation en fonction de l'enjeu que recouvre cette relation. Il est un acte volontaire. De plus, il faut considérer que le mensonge n'a pas la même signification ni la même portée, selon que l'interlocuteur est singulier ou pluriel ou que le locuteur parle en privé ou en public. La scène publique donne un caractère particulier au mensonge, et en politique, le mensonge prend une couleur encore plus particulière.

Tout homme politique sait qu'il lui est impossible de dire tout, à tout moment, et de dire les choses exactement comme il les pense ou les réalise, car il ne faut pas que ses paroles entravent son action. D'où plusieurs stratégies.

LA STRATEGIE DU FLOU

L'action politique se déroule dans le temps, et au moment où l'homme politique prononce des promesses ou des engagements, il ne sait pas de quels moyens il disposera ni quels seront les obstacles qui s'opposeront à son action.

Il pourra avoir recours à un discours de promesse, et même d'engagement personnel, mais de façon floue et parfois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alambiquée, espérant gagner du temps, ou pariant sur l'oubli de la promesse. Par exemple, candidat à la présidence de la République, on peut toujours déclarer vouloir donner priorité à la recherche, et ne pas tenir cet engagement une fois devenu élu : l'action est annoncée mais point engagée. Il s'agit de rester dans le flou, mais dans un flou qui ne fasse pas perdre de la crédibilité. L'homme politique ne peut faillir de ce point de vue.

LA STRATEGIE DU SILENCE

Peut être utilisée la stratégie du silence, c'est-à-dire l'absence de prise de parole : on livre des armes à un pays étranger, on met un ministère sur écoute, on fait couler le bateau d'une association écologiste, mais on ne dit ni n'annonce rien. On tient l'action secrète.

On a affaire ici à une stratégie qui suppute qu'annoncer ce qui sera effectivement réalisé à terme provoquerait des réactions violentes qui empêcheraient de mettre en oeuvre ce qui est jugé nécessaire pour le bien de la communauté. C'est ce même genre de stratégie qui est parfois employé dans les cercles militants, chaque fois qu'il s'agit de «ne pas désespérer Billancourt» comme l'aurait dit Sartre en 68[13].

LA STRATEGIE DE DENEGATION

Le cas est plus clair avec la stratégie de dénégation. L'homme politique, pris dans des affaires qui font l'objet d'une action en justice, nie son implication ou celle de l'un de ses collaborateurs. Dans l'hypothèse où il aurait une quelconque responsabilité dans ces affaires, nier revient à mentir, soit en niant les faits (l'affaire des diamants de Bokassa), soit en portant un faux témoignage (l'affaire OM-Valenciennes), l'essentiel étant

[13] Phrase prêtée à Sartre, que, d'après lui, il n'aurait jamais prononcée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'on ne puisse apporter la preuve de l'implication des personnes dans ces affaires.

Il y a cependant une version plus noble de cette stratégie de dénégation qui est «le coup de bluff» : faire croire que l'on sait alors que l'on ne sait pas et prendre le risque d'avoir à en apporter la preuve. On se rappellera le débat Giscard/Mitterrand de 1974 au cours duquel Giscard a menacé Mitterrand de lui sortir de la chemise qu'il avait devant lui, la preuve de ses allégations (alors que le dossier ne contenait que des pages blanches), ce que Mitterrand refera à son tour face à Chirac au débat de 1988.

LA STRATEGIE DE LA RAISON SUPREME

Les actions ou déclarations se trouvent parfois justifiées au nom d'une raison suprême : on ne dit pas, on dit faussement ou on laisse croire au nom de «la raison d'État».

Le mensonge public est alors justifié parce qu'il s'agit de sauver, à l'encontre de l'opinion ou même de la volonté des citoyens eux-mêmes, un souverain bien, ou ce qui constitue le ciment identitaire du peuple sans lequel celui-ci se déliterait. Platon défendait déjà cette raison «pour le bien de la République»[14], et certains hommes politiques y ont eu recours - serait-ce de façon implicite- en des moments de forte crise sociale.

Dès lors, plus rien ne serait mensonger. On a le sentiment que l'on a affaire à un discours qui ne relève pas d'une volonté de tromper l'autre, mais au contraire d'un vouloir rendre celui-ci complice d'un imaginaire que tout le monde aurait intérêt à rêver. C'est souvent au nom d'une raison supérieure que l'on doit taire ce que l'on sait ou ce que l'on pense, c'est au nom de l'intérêt commun que l'on doit savoir garder un secret (on retrouve le Sartre de Billancourt). En tout cas, c'est ainsi que l'on peut entendre l'ambigu «Je vous ai compris» lancé par De Gaulle à la foule d'Alger.

---

[14] Platon, *La République*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au regard de ces stratégies, il semble que seule la dénégation soit à coup sûr condamnable parce qu'elle touche le lien de confiance, le contrat social, qui s'établit entre le citoyen et ses représentants. Les autres cas peuvent se discuter, et bien des penseurs du politique l'on fait : Machiavel, pour qui le Prince doit être un «grand simulateur et dissimulateur»[15] ; de Tocqueville pour qui certaines questions doivent être soustraites à la connaissance du peuple qui «sent bien plus qu'il raisonne»[16]. L'on pourrait même dire avec quelque cynisme[17] que l'homme politique n'a pas à dire le vrai, mais à paraître dire le vrai : le discours politique s'interpose entre l'instance politique et l'instance citoyenne créant entre les deux un jeu de miroirs : «Les yeux dans les yeux, je le conteste» disait Mitterrand à Chirac, lors du débat télévisé de 1988.

*****

Cette façon de considérer l'argumentation comme une pratique discursive qui dépend des instructions discursives qu'impose chaque situation de communication, particulièrement en termes de visée, me conduit à faire, en guise de conclusion quelques observation (voir ci-contre le schéma qui représente cette démarche).

L'une est qu'il ne faut pas mettre toutes les formes discursives de persuasion au compte de l'argumentation. Si l'on postule que tout acte de langage participe d'un principe d'influence, on en tirera que bien des formes discursives (narratives, descriptives, énonciatives et argumentatives) participent du processus d'influence.

---

[15] Machiavel (1469-1527), *Le Prince*, trad.fr., Flammarion, Paris, 1980.
[16] Tocqueville (de) A., *De la démocratie en Amérique*, Flammarion, Paris, 1981.
[17] Pour ce qui concerne ce que pourrait être une nouvelle éthique du discours politique, voir le dernier chapitre de notre *Le discours politique. Les masques du pouvoir, op.cit.*

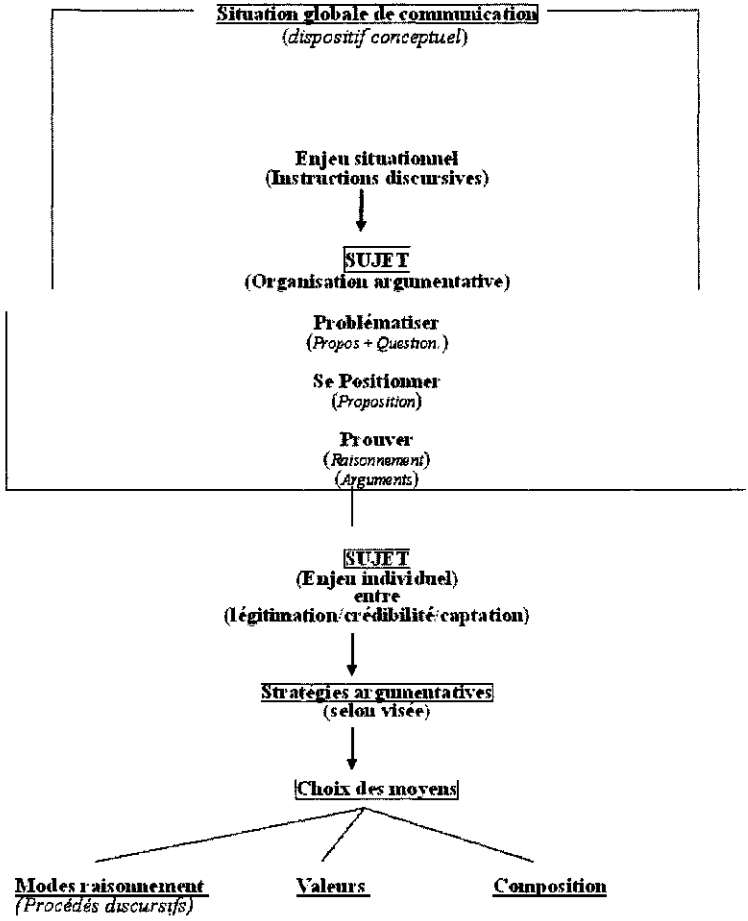
Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une autre observation, est que l'argumentation ne doit pas être considérée comme un genre, mais comme une activité langagière qui s'oppose à une autre, le récit, en ce qu'elle *impose* à l'interlocuteur un certain mode d'organisation de la vérité, alors que le récit ne fait que *proposer* à l'interlocuteur une certaine vision du monde. L'argumentation est «coercitive», le récit est «projectif».

Corrélativement, - et comme pour le récit -, l'argumentation doit faire l'objet d'une double description : comme *mode d'organisation* du discours se structurant autour d'une matrice cognitive de causalité ; comme stratégie discursive relevant de procédés variables selon les visées situationnelles. Ce pourquoi, on n'opposera pas argumentation à persuasion, démonstration ou explication, mais on parlera d'argumentation persuasive, démonstrative ou explicative.

Enfin, on fera remarquer que cette conception permet de mener à bien un travail de comparaison interne, à l'intérieur d'une même communauté sociale, ce qui permettrait de mettre à jour, par exemple, les particularités (contraintes et stratégies) du discours politique lorsqu'il se déploie en situation de débat, de meeting ou de tracts. Mais aussi, un travail de comparaison externe, de communauté sociale à communauté sociale, ce qui, par exemple, devrait permettre de repérer les différences de stratégies argumentatives entre des acteurs appartenant à des cultures différentes, et ce, non pas globalement, ce qui est toujours un peu simplificateur, mais selon la situation de communication dans la quelle ils sont amenés à parler. On découvrira alors que Français et Espagnols usent de stratégies argumentatives très semblables dans certaines situations et très différentes dans d'autres, aussi bien dans la façon de problématiser et de se positionner que dans la façon de manier les stratégies de preuve.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE LA DESTINEE SEMANTIQUE DE CERTAINS VERBES : LE CAS DE *VAINCRE/VENCER* ET *CONVAINCRE/CONVENCER.*

Renaud CAZALBOU
Université de Toulouse le Mirail

À la mémoire de Michel Vintrou

Prenez un hispaniste, de la facture la plus courante qui soit, et prononcez devant lui les mots "persuader", "convaincre" et il y a fort à parier que vous verrez son œil s'éclairer de la lueur de celui qui a compris, qui sait ce que parler veut dire; sans doute vous citera-t-il l'épisode de Miguel de Unamuno, recteur nouvellement (re)nommé de l'Université de Salamanque, qui, face au général franquiste Millán Astray le 12 octobre 1936 prononça ces paroles devenues historiques :

Venceréis pero no convenceréis. Venceréis porque tenéis sobrada fuerza bruta, pero no convenceréis, porque convencer significa persuadir. Y para persuadir necesitáis algo que os falta: la razón y derecho en la lucha.

Ces mots, qui laissent entendre au-delà des seules différences sémantiques l'existence d'une véritable hiérarchie constituent aussi, il convient de ne pas l'oublier, une pièce d'éloquence, une prouesse expressive destinée à marquer les esprits. En un mot, il s'agit aussi d'une manipulation qu'il convient de soumettre à l'analyse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si l'on en croit le propos d'Unamuno, il y aurait, en effet, d'un côté la force brutale, de l'autre la raison et le droit. La problématique ainsi définie est d'essence classique et repose sur une antithèse entre *Logos* et *Polemos* déjà soulignée par Héraclite lequel concluait à la préséance de celui-ci sur celui-là[1]. Ce lieu commun n'est donc que cela, une matière à argumenter, à *informer*, selon une stricte terminologie aristotélicienne. Dans l'architecture de la citation, entre les deux termes contradictoires *logos* et *polemos*, apparaissent deux verbes : *convencer* et *persuadir*. Or, - il suffirait de consulter le programme de ce colloque pour le vérifier - ces deux verbes ne sont pas des synonymes exacts ; ou plutôt ne le sont pas en français ; mais cela Unamuno, bien qu'il ait vécu à Paris, n'en avait cure car, et l'on excusera la platitude, il ne raisonnait pas en français et ne se préoccupait donc en rien des subtiles et savantes distinctions de la langue de Molière. Les dictionnaires espagnols, quant à eux, ne font pas apparaître de divergence radicale entre ces deux verbes et les entrées sont faites de renvois mutuels.

MARÍA MOLINER[2]

Persuadir : (del lat. "persuadere"; "de; con") tr. Hacer con razones que alguien acabe por creer cierta 'Me ha persuadido de que es mejor esperar'. ≅ *Convencer. ⊙ ("de") prnl Llegar a creer cierta cosa por las razones de otros o por propio razonamiento o experiencia : 'Me he persuadido de que lo mejor es hacerse el tonto'. ≅ *Convencerse. ⊙ ("a") tr. Conseguir con razones que alguien consienta en hacer cierta cosa: 'Pretende persuadirle a dejar de beber'≅ convencer, decidir, inducir, mover.

Persuadido, a 1 ("Estar; de") Participio adjetivo de "persuadir[se]": con la creencia firme de cierta cosa: 'Estoy persuadido de que sabe más de lo que dice'. ≅ Convencido. 2

---

[1] *La guerre est père de tout, roi de tout[...]*, Héraclite, fragment 53, traduction française de Tannery (1887) *in* http://philoctetes.free.fr/heraclite.htm.
[2] María Moliner, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1998, 2 T.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

("Estar, Ser"; grlm. Con "muy") Demasiado convencido de su superioridad en alguna buena calidad o en general. ≅ Convencido, creído, engreído.

Persuasión (del lat. "persuasio, onis"; "Adquirir, Tener, Estar en la, Llevar la persuasión al ánimo de ") f. Estado del que cree firmemente la cosa que expresa: 'Tiene la persuasión de que es la más guapa'. ≅ Convencimiento. ⊙ Procedimiento para conseguir algo de una persona convenciéndola con razones: 'Es preferible utilizar la persuasión. Hemos conseguido que lo haga por persuasión'.

Convencer (del lat. "convincere") 1 ("de") tr. Conseguir con razones que alguien se decida a hacer cierta cosa: 'La he convencido de que se corte el pelo'. ≅ Persuadir. ⊙ Conseguir que alguien crea o piense cierta cosa: 'Nos ha convencido de que es mejor aplazar el viaje'. Se usa mucho en forma progresiva: 'Le voy convenciendo poco a poco'. ⊙ prnl. Llegar a creer o pensar cierta cosa, por las razones de otro o por propia reflexión. ≅ Persuadirse. ⊙ Adquirir el convencimiento o seguridad de una cosa: 'Levanté el picaporte para convencerme que la puerta estaba cerrada'. Afianzarse, asegurarse, cerciorarse, persuadirse. **2** (inf.; gralm. en frases interrogativas o negativas) intr. Gustar, satisfacer: 'No me convence esa muchacha. No me ha convencido del todo la conferencia'.

¡CONVÉNCETE! Expresión de énfasis con que se refuerza una afirmación. ≅ ¡Desengáñate!

Convencido, a Participio de "convencer[se]". ⊙ ("de") adj. *Seguro: se aplica al que cree una cosa sin tener ninguna duda sobre ella: 'Está plenamente convencido de lo que dice'. ⊙ ("Estar") Se aplica al que está convencido de su propio valer y lo muestra en su actitud. ≅Persuadido, engreído.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DRAE[3]

Persuadir (Del lat. persuadere) tr. Inducir,mover, obligar a uno con razones a creer o hacer una cosa. Ú.t.c. prnl.

Convencer. (del lat. convincere.) tr. Incitar, mover con razones a alguien a hacer algo o a mudar de dictamen o de comportamiento. Ú. t. c. prnl | | 2. Probar una cosa de manera que racionalmente no se pueda negar. Ú. t. c. prnl.

Ces définitions devraient conduire à invalider le propos de Unamuno, au mieux à le classer dans la catégorie des belles formules, des mots historiques, de ceux que l'on trouve dans les pages roses des dictionnaires. On ne laisse pas de penser, cependant, qu'il y a derrière cette distinction opérée chez un lettré, pétri de culture classique (il a occupé la chaire de grec à l'Université de Salamanque), sans doute plus que ne le laissent supposer les froides catégories lexicales des dictionnaires.

Il y a en premier lieu, dans cette phrase, une contruction rhétorique, ce qui sous-entend des *figures* de rhétorique : fondée sur la paronomase, elle vise à dissocier deux vocables (*vencer, convencer*) qui sont pourtant de la même famille (isolexisme). En effet, *convencer* (*convaincre*) n'est rien d'autre que *vencer* (*vaincre*) préfixé comme en fait la preuve le dictionnaire de Gaffiot[4]

Convinco, *vici, victum, ere,* tr., vaincre entièrement ¶ 1confondre un adversaire : CIC. *Fin.1, 13 ; Leg, 1, 38* || [fig.] *Fin. 2,99 ; 3,1 ;Tim. 8* ¶ 2 convaincre [=prouver la culpabilité] : *eum mores convincerent* CIC. *Sull. 71* ses mœurs le convaincraient ; *certis litteris convincitur* CIC, *Verr. 5, 103* il est convaincu par des pièces précises : *in hoc scelere convictus;* CIC, *Sull. 83* convaincu de ce crime, cf *Inv. 2, 32 ; aliquem inhumanitatis, amnetiæ convincere* CIC. *Phil 2,9,* convaincre quelqu'un de grossièreté, d'extravagance || *convinci* avec inf., être convaincu

---

[3] Diccionario de la Real Academia Española de la Lengua, Madrid, Espasa Calpe, 1992 2 T.

[4] Félix Gaffiot, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1977 (1ère ed. 1934)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'avoir fait quelque chose : LIV. *45, 14* : TAC. *An. 4, 31 ; 13, 44 ;* CURT. *9, 8, 9* ¶ 3 démontrer victorieusement [une erreur, une faute etc.] : *falsa* CIC. *Nat1, 91*, dénoncer le faux ; *convictis Epicuri erroribus* CIC *Nat 2, 3* Les erreurs d'Épicure étant définitivement démontrées (CÆS. *G. 1, 40 12)* || prouver victorieusement une chose contre qqn : *volo facinus ipsius qui id comisit voce convinci* CIC *Quinct. 79*, je veux que ce crime soit victorieusement prouvé par les paroles du coupable lui-même ; *quod apud patres convictum...* TAC. *An. 14, 40* ce fait fut démontré devant le sénat. || [avec prop. inf.] prouver victorieusement [contre qqn] que : CIC. *De Or. 1, 42*

Convictio, *onis,* f. (*convinco*), démonstration convaincante (décisive) : AUG. *Trin.13, 1.*

Le verbe n'a que de très lointains rapports avec *convaincre* et *convencer* tels que nous les connaissons aujourd'hui. De fait, le distinguo établi par Unamuno eût été impossible en latin, tant le composé est proche du verbe simple : nous sommes dans le combat, dans l'affrontement, réel ou figuré ; il s'agit de déclarer un ascendant pris sur l'autre, une supériorité acquise. Certes, il restera toujours quelque chose de ce sens dans le fait de mener quelqu'un à croire ou à faire telle ou telle chose mais le verbe latin oblige à considérer les choses selon une axiologie : si l'on insiste sur le caractère victorieux, cela suppose —et ce n'est un truisme qu'en apparence— un vaincu, soit un gagnant et un perdant. *Convincere* devient, dès lors, positif (euphorique) en connotation mais aussi en dénotation (sens 2 et 3) contrairement à *convinci,* forme passive, qui est l'inverse non seulement morphologique mais aussi sémantique (dysphorique).

Or, en français comme en espagnol, on peut convaincre quelqu'un en bien comme en mal. C'est ce que manifeste Littré dans une citation de D'Alembert qui distingue *convaincre et persuader* :

CONVAINCRE, PERSUADER. La conviction tient plus à l'esprit, la persuasion tient plus au coeur. La conviction suppose

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des preuves, la persuasion n'en suppose pas toujours. Persuader se prend toujours en bonne part, convaincre se prend quelquefois en mauvaise part : Je suis convaincu de sa haine. On persuade à quelqu'un de faire une chose, on le convainc de l'avoir faite ; dans ce sens convaincre ne se prend qu'en mauvaise part[5].

Le fait que *convaincre* puisse avoir ce type d'acception est sans doute une réminiscence du sens N°2 latin que nous connaissons encore dans l'expression *pièce à conviction*. Ce sens est curieux à plus d'un titre. À première vue, cela pourrait signifier *pièce, preuve permettant de se faire une conviction, une opinion sur telle ou telle affaire*. Or, il n'en est rien : la lexie repose sur un sens ancien (pourtant le premier) du vocable *conviction* qui signifie "preuve de culpabilité (1579, Bodin) " (Algirdas Julien Greimas et Teresa Mary Keane, *Dicionnaire du Moyen français,* Paris, Larousse, 1992). La *pièce à conviction* est donc la pièce qui permet de prouver la culpabilité de quelqu'un. Littré reconnaît encore cette acception en troisième sens :

CONVICTION (kon-vi-ksion ; en poésie, de quatre syllabes), s. f.

Nécessité où l'on met quelqu'un, par des preuves, de reconnaître la vérité qu'on lui présente. La conviction du coupable. Il était facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment de leurs fautes. Ne faut-il pas que vous soyez bien imprudents d'avoir fourni vous-mêmes la conviction de votre mensonge par les autres lettres que vous avez imprimées ? PASC. Prov. 16. Quelle conviction et quelle horreur, quand Dieu, en vous rejetant de sa présence, vous dira.... BOURD. Dominic. Pardon des injures, 344.

Certitude raisonnée. Avoir l'intime conviction d'une chose. Je voudrais qu'ils eussent des raisons claires et des arguments qui

---

[5] Dictionnaire Le Littré, texte intégral, cédérom édité par "REDON" s. v. Convaincre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

portent conviction, LA BRUY. XVI. Il y a bien loin, chez eux, de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique, MONTESQ. Lett. pers. 75. C'est un désir, mais ce n'est pas une conviction réelle, MASS. Av. Bonh. Cette conviction de la perversité humaine qui endurcit ou afflige la plupart de ceux qui gouvernent, CONDORCET, Maurepas.

Preuve irréfragable. On l'accuse de divers crimes, et on a les convictions en main. Ce qu'il a dit fournit une conviction contre lui.

Cependant, cette définition de Littré montre la profondeur du changement qui est en cours : l'acception N°2 manifeste l'intériorisation du combat initial. Métaphorique (donc nécessairement placé sur le terrain de la raison en tant qu'il s'agit d'un processus symbolique), il se détache de la vision axiologique et finit par ne plus déclarer que le résultat de l'affrontement d'arguments ; on est passé du combat au débat. La langue de la justice a conservé, comme de coutume, des vestiges de ces états linguistiques anciens ; il est une acception qui ne laisse pas d'intriguer si l'on consent à l'observer de près : de celui dont on a prouvé la culpabilité, on dit qu'il a été *convaincu de crime*. L'habitué de romans policiers y voit un paradoxe : le coupable n'a nul besoin d'être *convaincu* puisqu'il *sait* qu'il a commis le crime ; en revanche, le détective doit, par la recherche des preuves, se *faire une conviction* ce qui revient à retrouver une chaîne de causalités qui part du malfaiteur et aboutit au méfait, opération qui a au moins les dehors d'un raisonnement logique. Il faut, bien évidemment, voir dans cette conviction-là le premier sens de Littré, celui que l'on trouvait déjà en latin, celui qui voulait que l'administration de la preuve fût une victoire totale sur le mensonge du malfaiteur. L'espagnol, mais aussi l'anglais connaissent ce sens :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DRAE

convicto, ta. (Del lat. *convictus,* de *convincere*, convencer) p. p. irreg. De **convencer.** ||**2** adj. Dícese del reo a quien legalmente se ha probado su delito, aunque no lo haya confesado.

LITTRÉ

CONVICT (kon-vikt'), s. m.

Nom donné par les Anglais aux criminels déportés. Les convicts transportés dans l'Australie.

ÉTYMOLOGIE :

Angl. convict, condamné, du latin convictus, convaincu, part. passé de convincere (voy. CONVAINCRE).

Ajoutons qu'en anglais *conviction* signifie aussi *condamnation*. Dès lors, les propos de Unamuno se chargent d'un sens nouveau : certes, la victoire est acquise aux franquistes parce que le rapport de forces est en leur faveur ; par contre, il ne s'agit que d'une victoire extérieure, celle des corps, pourrait-on dire ; dans cette vision antithétique que propose le philosophe, il manque toute la dimension interne, celle dont s'est chargé le mot au cours de son évolution, celle qui suppose une adhésion. Il est suggestif, à cet égard, de constater que toute opération militaire moderne d'envergure vise non seulement à emporter la victoire des armes, mais aussi, ce qui est plus difficile, à s'attirer l'assentiment des population, en un mot à gagner également les cœurs et les esprits. Qui sait, de plus, si le fin lettré, l'érudit qu'était Unamuno n'avait pas à l'esprit l'axiologie qui sous-tend la définition du verbe latin? : *vaincre* serait simplement une chose objective, le résultat d'un affrontement, *convaincre* supposerait alors une hiérarchie de valeurs, une victoire nécessairement positive. La phrase invite à cette lecture, cela suffirait pour l'accepter.

Mais le retour à une vision *étymologique* des vocables ne se limite pas au seul examen des acceptions de ces verbes ; il implique aussi l'adoption d'un arrière-plan idéologique et culturel : revenir à la définition antique d'un vocable revient alors à ressusciter tout ce qui a conduit à sa construction, à son élaboration, car les mots sont aussi le reflet de l'évolution d'un système de pensée, d'une certaine vision des choses et du monde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On remarquera, chemin faisant, que l'*étymologie* est aussi une figure de rhétorique : or, ici, l'introduction d'un troisième terme, *persuadir*, permet la manipulation. En bonne logique, si l'on en croit Unamuno les verbes *convencer* et *persuadir* devraient se trouver dans une relation de dépendance : plus exactement *persuadir* devrait être inclus dans *convencer*, à la manière de ce que l'on peut voir en français où *convaincre* est le degré de plus haut de la *persuasion*, parce que tout entier tourné vers les capacités intellectives et intellectuelles :

CONVICTION, PERSUASION. La conviction s'adresse exclusivement à l'esprit ; elle l'oblige à confesser, à reconnaître, à adhérer. La persuasion s'adresse autant au coeur qu'à l'esprit ; aussi, pour agir, a-t-elle moins besoin de preuves qui ne laissent point d'alternatives[6].

On reconnaîtra ici sans peine le débat, lui aussi hérité des Anciens, entre le *logos* et le *pathos* repris par les tenants de "l'analyse argumentative"[7]. L'assentiment, l'adhésion d'un destinataire quel qu'il soit doit s'obtenir par une sollicitation des diverses facultés de l'homme. On oppose donc traditionnellement - et à juste titre - ces concepts ; or, il sont sans doute plus complexes et plus chargés d'histoire que l'on ne veut le reconnaître. Chez Aristote, les "types de preuves sont au nombre de trois, car à côté des preuves logiques, enthymème et exemple, il

---

[6] Littré, op. cit., *s. v. Conviction*

[7] "En d'autres termes, s'imposer à la raison ne signifie pas ébranler la volonté qui autorise l'action. Cette division a donné naissance au doublet "convaincre-persuader", le premier s'adressant aux facultés intellectuelles, le second au cœur. Face à une perspective intégrative qui insiste sur le lien organique entre conviction et persuasion, logos et pathos, on trouve des prises de positions qui les dissocient radicalement en insistant sur leur autonomie respective, voire leur antinomie. Tantôt c'est la conviction rationnelle qui reçoit tous les honneurs ; tantôt c'est au contraire l'art de toucher et de mouvoir en émouvant qui est loué. La question des passions et de leur mobilisation dans l'entreprise de persuasion montre bien à quel point la rhétorique dépend d'une vision anthropologique." Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction,* Paris, Nathan Université, 2000, p. 164.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

admet deux types de preuves morales. On peut convaincre par le raisonnement, l'*êthos* et le *pathos*[8]. On ne reviendra pas sur le fonctionnement et les mécanismes de la persuasion, cela a déjà été fait (et mieux fait). Si l'on croit cependant que les mots sont des traces, il convient alors de les suivre afin de voir vers quelle destination ils peuvent mener.

La triade des moyens de persuasion d'Aristote en évoque une autre, définie par Platon celle-là : l'âme a trois facultés le *nous*, le *thumos* et l'*épithumia*, lesquelles ont leur siège respectivement dans le cerveau, le cœur et le foie (vers le foie). À ces facultés correspondent des "opérations" qui sont le raisonnement, la force de l'âme, parfois le courage, et la capacité de désirer. Le *thumos* occupe donc une position médiane à la fois spatialement et symboliquement, soumis à la fois aux assauts de l'"âme désirante" et aux ordres de la pensées; La définition donnée par le dictionnaire de Magnien et Lacroix est, sur ce point, très éclairante : "faculté de l'âme qui a son siège dans le cœur [...], portant dans le corps chaleur et vie, principe de volonté et d'action, qui se laisse ou ne se laisse pas envahir par la passion, qui obéit ou n'obéit pas à la pensée[9]". Voilà qui permettrait peut-être de poser le problème sous une autre forme. Si le raisonnement appartient en propre à l'âme intellective, il convient de se demander s'il n'y aurait pas une répartition des autres facultés selon cette même topographie :

Le *pathos* est plus facile à définir : c'est la passion. Dans la *Rhétorique*, la passion est celle que l'orateur suscite chez l'auditeur, en particulier l'indignation quand on accuse, la pitié quand on défend.[10]

Rattacher aux passions l'*épithymie* ne présente, semble-t-il que peu de difficulté, elle siège dans le foie qui est le lieu de la partie irraisonnable de l'âme. On aurait mauvaise grâce à ne pas

---

[8] Fernand Delarue, "L'orateur raisonne-t-il" *in Le raisonnement, 13ème Colloque D'Albi LANGAGES et SIGNIFICATION,* Georges Maurand (ed), L'Union, C.A.L.S., pp164-165.

[9] Victor Magnien et Maurice Lacroix, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Belin, 1969.

[10] Fernand Delarue, *op. cit.*, p.164.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trouver là un point de convergence d'autant que les dictionnaires y encouragent plus que fortement. Ainsi le verbe est-il glosé comme "diriger l'ardeur de son âme vers, désirer, avoir le désir de, avoir la passion de...[11]", le substantif *épithumia* comme "objet de désir, objet de passion". Certes, le terme *pathos* relève-t-il plus de la passion subie alors que *l'épithymie* ressortit au désir, à l'appétit c'est-à-dire un sentiment qui porte vers l'extérieur ; cependant, le désir ne peut exister que parce qu'il y a objet de désir et par là retrouve le *pathos*. Reste le *thumos* qui, en bonne logique, devrait être associé à l'*ethos* : le terme s'oppose au *pathos* comme la nature s'oppose à l'accident ; il désigne la manière d'être tout autant que la nature ou les dispositions. En un mot, il est un des termes qui disent la *nature profonde*. Associer cette signification — que l'on rapprochera aussi de la racine indo-européenne SWE - que l'on trouve dans le réfléchi de troisième personne avec le sème /ce qui est en propre à une personne/[12] — au principe même de la vie n'aurait rien de scandaleux. Il est d'ailleurs un élément troublant : l'adjectif *uymøsofoq*, attesté à la fois chez Aristophane et chez les auteurs tardifs est glosé dans le dictionnaire de Magnien et Lacroix comme "sage par nature *et non par instruction* ; *en parl. d'animal* : de bon naturel; uymøsofon, *pris c.sn.*PLUT. docilité[13]". Cette instance sur la nature opposée à l'acquisition semble conduire vers la conclusion d'un lien entre *ethos* et *thumos*. Or, ce concept d'*ethos* s'oppose au *logos* comme l'inclination s'oppose à la faculté rationnelle. Il s'agit en effet de l'image que l'orateur donne de lui-même dans et par son propre discours. *Êthos* et *pathos* se présentent donc comme des éléments non rationnels opposés au *logos*. Or, selon Aristote la forme rhétorique du syllogisme est l'enthymème :

La différence de l'exemple d'avec l'enthymème, on l'a montrée dans les *Topiques*. Nous y avons expliqué que, lorsqu'on appuyait la démonstration de tel fait sur des cas multiples et

---

[11] Victor Magnien et Maurice Lacroix, *op. cit., s. v.* ®piuym™v.

[12] R. Grandsaignes d'Hauterive, *Dictionnaire des racines des langues européennes*, Paris, Larousse, 1994 (1ère Ed. 1948), *s.v.* SWE.

[13] Magnien et Lacoix, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semblables, il y avait induction. Ici, il y a exemple. Lorsque, certains faits existant réellement, quelque autre fait se produit dans un rapport quelconque avec ces faits, en raison de l'universalité ou de la généralité de ces faits, il avait alors ce que nous avons appelé "syllogisme", et il y a ici ce que nous appelons "enthymème ".[14]

Voilà qui semble constituer une expression parfaite de la rationalité, du *logos.* Cependant, ce vocable, courant en grec, n'est pas un néologisme forgé par Aristote : *épithumia* signifie "I idée mise dans l'esprit, avertissement. 2 idée que l'on a dans l'esprit, pensée, invention, stratagème, motif. 3 ARTT enthymème."[15]. Le premier sens présente, certes, de fortes similitudes avec nos *convaincre* et *persuader,* mais il y a plus : le terme *enthymème* est composé de *en* (en) et *thumos* ; dans ce cas, donc, si l'on fait la synthèse des diverses acceptions, cela revient à dire que la pensée est ce qui a été mis dans le cœur, que l'opération de pensée est ce qui a son siège dans le cœur. Il est surprenant de constater que la définition de la *persuasion* donnée par Littré est, de fait, fort peu différente de celle que donne non pas tel ou tel auteur mais la matière du mot grec lui-même comme si l'on avait affaire avec une sorte de calque sémantique. Cette rémanence ne laisse pas d'intriguer d'autant que pas plus en grec qu'en latin, il n'existe de distinction similaire à celle que le français connaît entre les deux verbes *convaincre* et *persuader*. Le grec a *pe°uv* , le latin *persuadere*. Il conviendrait donc de conclure, à partir de ce que déclarent les mots eux-mêmes, que le type de manipulation qui consiste à faire accepter à autrui sa propre façon de penser ne saurait être, à la différence de ce que prétend le français, purement et exclusivement intellectuelle et repose donc aussi sur une participation plus ou moins marquée - on aurait mauvaise grâce à l'accorder - d'éléments non rationnels. Cela, sans doute le savait-on déjà, et on ne saurait s'extasier sur cette découverte. En revanche, à y bien regarder, on finira par se demander quelle est la

---

[14] Aristote, *Rhétorique,* I, 1394 a 9-16, Paris, Belles Lettres, 1967.
[15] Magnien et Lacroix, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

part de l'*intellect* et quelle est celle de l'*affect* dans l'opération[16]. La preuve, et c'est le terme choisi par Aristote, se dit *pistis*, formé comme le verbe sur une racine indo-européenne *BHEIDH - s*ignifiant confiance- qui donnera aussi des dérivés en [f] tels *que fidere, fides, fidelis* latins ou *fier, fiancer, fidèle, foi* français[17]. D'ailleurs *pistis* ne signifie preuve qu'en 5ème sens et déclare avant toute chose à la fois la confiance accordée et inspirée, soit un acte de foi, un accord sans preuve nécessaire. Là encore, on est bien loin d'une quelconque démarche qui ne s'adresserait qu'à l'âme intellective. Le seul point de convergence que l'on puisse trouver se situe dans l'acceptation que supposent tout à la fois la preuve (accepter la nécessité logique), les fiançailles et la fidélité (acceptation toujours renouvelée d'une situation) ; tout cela repose sur une sorte d'abandon de soi face à des conditions extérieures.

Mais, nous avons, semble-t-il, laissé en chemin Miguel de Unamuno et sa célèbre réplique. Qu'y a-t-il de commun entre ces considérations sur la sémantique et la rhétorique grecques et un affrontement survenu le 12 octobre 1936? Plus qu'on ne le croit sans doute, et celui qui avait une chaire de grec à l'Université de Salamanque ne devait pas être tout à fait étranger aux subtilités aristotéliciennes. Dans le *persuadir* de Unamuno, ainsi qu'il le dit lui-même, il y a tout à la fois la raison (*razón*) et le bon droit (*derecho*), pour tout dire une disposition acquise par la réflexion et une disposition morale, soit une faculté intermédiaire qui tient tout autant à l'intellect qu'à ce que l'on est. Dès lors, on peut percevoir toute la cruauté du jugement sur les franquistes : ils sont dépourvus de *logos*, d'*êthos*. Il ne leur reste plus que le *pathos*, la partie la plus basse de l'âme, car soumise aux appétits et aux

---

[16] Tout d'abord il se confirme que la conviction de l'auditoire s'obtient, dans le raisonnement même, par autre chose que le raisonnement. D'où le constat global de Quintilien : "sans doute les preuves peuvent bien faire que les juges regardent notre cause comme la meilleure ; mais les *affectus* les amènent même à vouloir la trouver telle et, ce qu'ils veulent, ils arrivent aussi à le faire croire" (VI, 2, 5) Fernand Delarue, *op. cit., p166.*

[17] Pour l'ensemble de la filiation de la racine, voir R. Grandsaignes d'Hauterive, *op. cit., s.v.* BHEIDH.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passions. La charge est pour le moins cruelle malgré son caractère implicite.

Mais faut-il être helléniste pour saisir ces nuances dans les paroles de don Miguel? Là encore, l'histoire des mots accourt à la rescousse : à l'article *Persuadir*, en 1737 *le Diccionario de Autoridades*[18] relève un deuxième sens qui est le suivant :

Persuadir. Por extensión vale inclinar con eficacia las cosas que no son racionales.Lat.*Allicere. Suadere*, Lop.Dorot.f.34

> Tyrano violento de tiernas edades,
> El bien persüades y al mal precipitas

Cette définition subsistera dans les dictionnaires de l'Académie jusqu'en 1817, date à laquelle elle change de forme dans le *Diccionario usual de la Real Academia Española*. Cette deuxième acception demeurera inchangée jusqu'en 1884 où elle disparaîtra purement et simplement.

> Persuadir. Met; Inclinar a uno con eficacia á las cosas que van fuera de razon. *Allicere, suadere.*

On retiendra de ces définitions qu'il est question de gauchissement, de détournement, voire de séduction - au premier sens du terme - c'est du moins à quoi renvoient et l'exemple de *La Dorotea* et les références latines c'est évident pour *Allicere* moins pour *suadere* qui du sens de *conseiller* devient rapidement un synonyme de son composé *persuadere*. Il s'agit de déclarer des sentiments, en tous cas, du non rationnel, bien loin de la précision exprimée sans discontinuité depuis la première définition de 1737 "obligar a uno con el poder de las razones ú discursos...". Comme dans le *persuader* français, on a donc vu dans le verbe *persuadir* coexister le rationnel et le non rationnel (et non pas l'irrationnel). Unamuno avait-il ces subtilités à l'esprit face à Millán Astray?

---

[18] Les considérations sur les éditions successives des dictionnaires s'appuient sur les versions numérisées consultables sur le site internet de la RAE : http://buscon.rae.es/ntlle/SrvltGUILoginNtlle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Personne ne saurait l'affirmer ou l'infirmer. Cependant, on ne saurait nier qu'il existe des faisceaux d'indices concordants susceptibles de suggérer au-delà même des disparités inhérentes à la diversité des systèmes linguistiques, des similitudes, des ressemblances dans la perception des phénomènes. C'est peut-être là ce que l'on appelle *culture*.

Au terme de ce parcours, il convient sans doute de laisser le soin à plus compétent de conclure. La réplique de Unamuno est une formule expressive qui cache sous les dehors de la *agudeza,* du trait d'esprit, le fruit d'une lente évolution (et peut-être une dégradation) lexicale. En effet, et cela est presque aussi patent en français qu'en espagnol, les deux verbes *convaincre* et *persuader* tendent à gommer leurs différences pour fusionner leurs significations. Que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, le fait est là et constitue un autre symptôme de la disparition de la rhétorique. Dans la dichotomie cœur *vs* esprit ainsi manifestée se nichait la grandeur de l'éloquence, l'art oratoire qui ne se pouvait sans *action oratoire*, c'est-à-dire un jeu, une gestuelle au service de la persuasion mais aussi un travail sur la voix, en un mot sur tout ce qui, bien que ne faisant pas partie du discours, était au service du discours. Tout cela touchait le cœur pour mieux toucher l'esprit (on reconnaît là en filigrane la tripartition latine *docere, delectare, movere*). En un mot, le raisonnement est peut-être moins affaire de *logos* que d'autres facultés plus intuitives. Il est significatif, à cet égard, qu'une des plus sévères critiques contre la raison ratiocinante se trouve dans *De l'esprit géométrique* de Pascal. Dans la conclusion du chapitre "De l'art de persuader" qui ferme le traité, il écrit :

Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit ; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse.

Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doivent suivre est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, communes, familières : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais ces mots d'enflure.[19]

Il y a, dans ces mots, le plus sévère des réquisitoires contre *convaincre* et la plus indulgente des plaidoiries en faveur de *persuader*. La drôlerie est de les trouver dans un ouvrage d'épistémologie. Mais *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point.*

[19] Blaise Pascal, De l'esprit géométrique. Écrits sur la grâce et autres textes, Paris, GF Flammarion, 1985, p.96

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RHETORIQUE ET VERITE

DEUX ETUDES DE CAS ET LEURS AVATARS DANS LA SOCIETE CONTEMPORAINE

Emmanuelle DANBLON
FNRS, Université Libre de Bruxelles
Laboratoire de Linguistique Textuelle et de Pragmatique Cognitive

LA RHETORIQUE A LA RECHERCHE DE SON IDENTITE

Je partirai d'une remarque historique qui pourrait constituer le point de départ d'une réflexion sur la question de la vérité en rhétorique et de son évident corollaire : la manipulation.

Le 19e siècle a représenté un tournant radical dans l'évolution de la pensée humaine : dans la vision du monde, de l'homme et de l'univers. À la suite de Darwin, Marx, Freud et Nietzsche, la société occidentale a connu une étape cruciale dans la laïcisation de la pensée qui marquera de façon indélébile la science et la philosophie. Mais une telle révolution de la pensée a eu des conséquences sur la psychologie et, partant, sur les événements politiques. Il est probable que l'usage de la rhétorique ait aussi été marqué à sa façon par cette étape dans l'évolution de la pensée.

À ce titre, Darwin considérait d'ailleurs que les qualités d'éloquence et la sensibilité que nous éprouvons face aux rythmes des discours puisent leur origine dans les capacités musicales et rythmiques de nos ancêtres, les premiers hommes. Dans un tel contexte, la rhétorique se trouve en quelque sorte laïcisée de force,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à un degré tel qu'aucun de ses défenseurs n'aurait pu l'imaginer jusqu'alors.

Pourtant, l'art de persuader existe d'abord et avant tout comme une manifestation de l'intelligence humaine et comme un outil de construction des sociétés. Elle est aussi naturelle que culturelle, en d'autres termes, elle est humaine.

Il est vrai que l'homme ne peut pas vivre sans rhétorique. Et pourtant, il cherche régulièrement à s'en débarrasser, en pensant par là débarrasser la société des incertitudes qui la minent. Mais en cherchant à la mettre à l'écart, on ne réussit le plus souvent qu'à la faire réapparaître sous des formes plus radicales qui s'avèrent souvent dangereuses pour les sociétés.

Je chercherai à comprendre certains aspects de deux rhétoriques réputées radicales comme des manifestations de cette évolution : la propagande de masse et le pamphlet.

LA PROPAGANDE

En effet, sur toile de fond de cette transmutation de la pensée et de cette crise d'identité de la rhétorique, la société a alors fait l'expérience jusque-là inédite dans son ampleur de la propagande de masse, un « genre » de discours qui précisément prétend résoudre les incertitudes.

Mais la propagande est-elle différente par nature de la rhétorique en général?

Avons-nous des critères suffisants pour tracer une telle frontière ?

Selon Jacques Ellul[1], à l'évidence, la propagande est le fait d'une société technicienne. À l'évidence, les progrès technologiques ont favorisé la communication de masse dont les médias, la radio, le cinéma et aujourd'hui la télévision ainsi qu'internet sont de véritables outils. La propagande des sociétés modernes peut ainsi atteindre un public d'une ampleur jusque-là inégalée. De telles avancées technologiques ont donné à la rhétorique un

[1] Jacques Ellul, 1990, *Propagandes*, Paris, Economica.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

souffle, un pouvoir de diffusion qui n'avait jamais été atteint jusque-là. Un homme seul, parlant à la radio, peut atteindre en quelques minutes le cœur d'une nation toute entière. Et le pouvoir nouveau que les discours exercent sur la politique est à la mesure de cette révolution technologique. Mais il reste que la technologie n'est rien si elle n'est pas mise au service d'une vision du monde.

La communication de masse s'est mise au service de nouvelles idéologies qui devaient développer une vision du monde assez puissante pour remplacer la religion. Or, précisément, la propagande, lorsqu'elle est totale, constitue une véritable technique de représentation mythique du monde et des événements. Elle accède à tous les domaines de la vie de l'homme, dans la sphère publique, comme dans la sphère privée, mais surtout elle impose une représentation du monde à la fois très simple et profondément cohérente :

> « Elle [la propagande] lui fournit [à l'homme] à la fois un système global d'explication du monde et des motifs immédiats d'action. Nous sommes ici en présence de l'organisation du mythe qui essaie de saisir la totalité de la personne. Par le mythe qu'elle crée, la propagande, elle, impose une image globale de connaissance intuitive qui n'est susceptible que d'une interprétation, unique, unilatérale, et qui exclut toute divergence. »
> (Ellul 1990: 22)

La propagande exploite ainsi tous les ressorts de la pensée mythique telle qu'elle peut se pratiquer dans un mode de pensée mythique. Elle plonge l'homme moderne dans le cadre de pensée typique d'une société fermée au sens de Popper (1979). Une société fermée se fonde en effet sur une vision déterministe du monde, dans laquelle les actions et les paroles des hommes ne sont que le reflet d'une cohérence globale qui leur échappe la plupart du temps.

La rhétorique des sociétés fermées se trouve ainsi mise au service de l'élaboration d'une vision totale du monde qui, remplace la critique des grands principes par leur répétition et leur scansion. À l'instar des habitudes d'un mode de pensée mythique,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les discours propagandistes affectionnent les répétitions, les formules et les prophéties. D'un côté, les répétitions et les formules contribuent à produire un effet de cohérence, à construire un système global dans lequel les principes et les valeurs trouvent leur place au sein d'une nature qui se présente comme immuable. D'un autre côté, le puissant effet réalisant de la prophétie est directement lié à la vision déterministe de l'univers. Or la propagande confère à la prophétie son pouvoir réalisant en même temps qu'elle substitue à la discussion critique la voix collective et la répétition. La parole répétée collectivement n'a pas à être justifiée. En un sens, elle construit sa force topique par le fait même de sa répétition. À la façon des proverbes, toute parole collective se trouve refondée à chaque nouvelle répétition, et la répétition y est source de persuasion. Ellul, de son côté, remarque aussi cette tendance qu'a la propagande d'utiliser la parole collective à des fins persuasives. Le slogan s'y érige en proverbe en annulant toute possibilité d'exercice de la critique:

> « Dès lors, la propagande standardise les idées courantes, durcit les stéréotypes, fournit à l'homme dans tous les domaines des catégories. Elle codifie les standards sociaux, politiques et moraux. Evidemment, nous l'avons souvent dit, l'homme naturellement a besoin de ces standards et se fabrique des catégories. Mais la grande différence est que, maintenant, la propagande a donné à tout cela une force irrépressible. L'homme ne peut plus modifier ses jugements ni ses catégories. Cette force provient d'une part de la puissance des moyens employés qui donnent une apparence d'objectivité à ces impulsions subjectives, d'autre part de la participation de tous aux mêmes standards et préjugés. »
> (Ellul 1990: 185-186).

Dans un système clos, la valeur d'un principe est ainsi obtenue par amalgame, figement et répétition, et la vérité y est comme renforcée à chaque répétition. À l'inverse, dans un système ouvert, c'est-à-dire dans un mode de pensée indéterministe, il y a toujours une possibilité qu'un autre discours, un autre point de vue, vienne influer le cours des choses. Les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

principes et valeurs d'un système ouvert se trouvent renforcés d'avoir fait l'objet de débats argumentés au cours desquels ils auront été évalués, critiqués, et à l'occasion transformés. La valeur d'un principe se trouve précisément renforcée par sa mise à l'épreuve régulière de la critique.

Considérons à présent un exemple de propagande dans lequel on verra se mettre en œuvre cette rhétorique de la cohérence. Nous analyserons un extrait d'un discours de Hitler qui se présente comme une prophétie. Il fut prononcé le 30 janvier 1939 mais la même prophétie fut répétée à intervalles réguliers en de nombreuses circonstances et dans des termes très semblables à ceux-ci:

> « S'il devait arriver que la finance juive internationale [en Europe et hors d'Europe] réussisse encore une fois à précipiter les peuples dans une nouvelle guerre mondiale, cela n'aurait pas pour effet d'amener la bolchevisation du globe et le triomphe des Juifs, mais bien au contraire l'anéantissement de la race juive en Europe. »
>
> (Discours d'Adolf Hitler, Cité par Ian Kershaw 1995: 154)

Avant tout, la prophétie est formulée sous la forme d'une menace "naturelle", laquelle agit dans un monde fermé. Les événements et les protagonistes du monde clos sont soumis à une alternative: d'un côté le chaos avec la victoire de l'ennemi à combattre, de l'autre, l'avènement d'un nouvel ordre et la victoire des combattants[2].

---

[2] Au plan historique, on notera d'ailleurs que la prophétie de Hitler, proférée pour la première fois le 30 janvier 1939, sera répétée régulièrement. Il fera souvent référence, les fois suivantes, à la "première prophétie", conférant ainsi par contrecoup, à son premier discours une puissance prophétique. Il est d'ailleurs intéressant de noter que lors des interventions ultérieures, il datait ce discours du 1 septembre 1939, jour de l'invasion allemande en Pologne (cf. Kershaw 1995: 154). De nombreux historiens s'accorderaient à dire qu'il s'agit-là d'une "erreur" volontaire. Un tel détail chronologique peut paraître anodin au premier abord. Pourtant, il permet de décrire avec une certaine précision comment se construit le pouvoir de la propagande. Ce changement de dates permet d'accentuer l'effet

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La prédiction est déterministe en ce qu'elle ne laisse aucune échappatoire. Elle enferme l'auditoire dans un système d'autant plus menaçant qu'il se présente comme inscrit dans l'ordre des choses: il a la nécessaire puissance de la fatalité, à l'instar des discours magique qui vont puiser directement leur force persuasive dans les effets réalisants des prophéties magiques.

En outre, l'orateur se présente comme un prophète : il s'investit d'un ethos "naturel" comme celui des devins des sociétés orales. Grâce à cette naturalisation de l'ethos, il se présente comme étant par essence investi d'une mission. Comme chez les prophètes, l'ethos de l'orateur propagandiste est profondément relié à sa personne réelle. Cette nature « éthique » de l'orateur contribue dans les deux cas à donner la sensation que la prophétie permettra de réaliser les événements attendus. En un mouvement, l'orateur annonce, réalise et sauve.

Enfin, la toile de fond mythique et le rôle qu'y joue la figure prophétique du *Fürher* s'accommodent parfaitement de la vision désenchantée du monde. Dans un tel contexte, la place était vacante pour une réponse radicale à une détresse sociale et à un ressentiment politique qui étaient d'autant plus profonds qu'ils allaient puiser leurs racines dans une insécurité aux profondeurs métaphysiques nouvelles pour la société.

Ainsi, le déterminisme et sa tendance à rechercher la cohérence en simplifiant le réel est l'apanage de toute propagande de masse. Voyons par exemple ce que dit Bernard Edelman de la propagande stalinienne, avec une certaine ironie :

> « Née dans ces espaces tranquilles où règne la logique et la dialectique, la parole de Staline ignore le doute et l'équivoque ; elle signifie le simple, le juste, le vrai. Elle guide les hésitants dans le maquis des mots, dans la fascination des duperies

---

d'hyper cohérence entre les événements qui ont récemment marqué la population. Ici, le fait d'associer l'origine de la prophétie de la destruction des Juifs d'Europe avec le jour où l'armée allemande envahit la Pologne confère aux deux événements un lien de nécessité qui contribue à produire l'effet magique: "Les choses ne se passent pas par hasard".

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

verbales, le miroitement du verbe. Elle est cette lumière de la foi qui montre, à l'homme égaré, la voix de la raison. Car la route est étroite et il faut se méfier de tout ; l'ennemi est aux aguets et attend le moment propice. »

(Edelman 2004 :125)

LES LIMITES DU GENRE : PROPAGANDE, EDUCATION ET GENRE EPIDICTIQUE

Mais comme souvent en rhétorique, il convient de séparer une situation discursive qui se développe dans un cadre institutionnel prévu à cet effet d'une propension qui se manifeste comme une tendance, laquelle peut se réaliser au sein de cadres institutionnels très différents. C'est bien sûr le cas de la propagande.

Il y a une propagande officielle, institutionnelle qui s'exprime depuis un cadre qui articule la politique à la rhétorique. Mais il y a aussi à l'évidence des situations discursives qui utilisent les ressorts de la propagande depuis un cadre institutionnel bien différent. C'est ce qu'évoque Ellul à travers la distinction qu'il instaure entre la propagande noire - officieuse- et la propagande blanche - officielle. À ce titre, le régime nazi assumait parfaitement la propagande au plan institutionnel, à tel point qu'il s'était doté d'un ministère de la propagande, sous la responsabilité de Joseph Goebbels.

Comment, alors, dans ce contexte, distinguer la propagande de l'éducation de masse ? Perelman (Perelman et Olbrechts-Tyteca 2000: 68-72) avait en son temps proposé une distinction entre la propagande et l'éducation en passant par une réflexion sur le genre épidictique. L'éducateur a été chargé par la communauté d'enseigner les valeurs communes de la société. À ce titre, il partage, quelque chose avec l'orateur du genre épidictique qui expose, lui aussi, les valeurs qui ne sont normalement pas sujettes à controverse. Le rôle de l'épidictique est en ce sens central pour la cohésion citoyenne car il permet d'intensifier l'adhésion aux valeurs communes qui seront ensuite utilisées pour justifier les décisions politiques. Mais, selon Perelman, l'éducateur se fait propagandiste lorsqu'il "dévie" un ensemble de valeurs, en les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

présentant comme non sujettes à controverse alors qu'elles le sont bel et bien. Mais on peut aussi, ajoute-t-il, accuser la partie adverse de propagande pour dénoncer des propos auxquels on n'adhère pas soi-même. C'était le cas, par exemple, lorsque pendant la seconde guerre mondiale l'occupant utilisait l'expression de "Propagande de Londres" pour stigmatiser les discours diffusés par les alliés. Dans cette vision des choses, toute position est susceptible de qualifier de propagande tout ce qui est opposé au point de vue officiel.

Mais il y a peut-être un rapprochement plus fin à opérer entre la propagande et le genre épidictique. Dans les deux cas, on met en scène un monde simpliste qui puise ses conventions dans la pensée mythique et déterministe.

Dans le discours épidictique, le personnage dont on fait l'éloge est présenté comme un modèle de vertu alors que celui qui est blâmé est présenté comme une incarnation du mal. Les actions et les événements semblent d'ailleurs découler nécessairement de cette distribution des rôles. Mais le discours épidictique est totalement codifié, au point que personne n'est dupe de cette mise en scène.

Le cadre mythique du monde clos est pris comme une convention qui permet néanmoins de provoquer un sentiment collectif d'adhésion à ce qui fait son ciment.

À l'inverse, dans la propagande, les ressorts du mythe et sa réduction binaire sont présentés comme réels. La mise en scène n'y est pas apparente : la réduction se donne comme la représentation de la réalité elle-même. L'efficacité de la propagande, comme celle du discours épidictique, prend sa source dans notre profond besoin de certitude et d'absolu qui trouve à se nourrir dans notre vieux fond mythique qu'utilise toute rhétorique pour persuader. Ainsi, le critère de différenciation entre le discours épidictique et le discours de propagande ne peut pas être simplement celui du statut plus ou moins controversé des valeurs, comme le proposait Perelman. Par ailleurs, idéalement, les valeurs sont toujours sujettes à controverse, même si certaines sont mieux ancrées que d'autres dans la communauté. En effet, toute opinion publique en démocratie ne conserve son caractère démocratique

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'à partir du moment où elle est régulièrement mise à l'épreuve d'autres opinions. C'est le jeu de la critique.

Ainsi, pour tenter de tracer une frontière méthodologique entre le discours de propagande et d'autres discours avec lequel il partage certains attributs rhétoriques, il convient plutôt de se pencher sur le statut institutionnel du discours lui-même, et, partant, de son appartenance à un genre. Dans le cas qui nous occupe, le discours appartient-il de droit au genre épidictique ou au genre politique?

Dans le premier des cas, la vision déterministe du monde est assumée comme une convention poétique, dans le second cas, elle se présente comme réelle. En effet, le genre épidictique suppose toujours une mise en scène de la vérité[3]. À l'inverse, le discours de propagande se donne comme un discours politique qui prétend respecter, au moins en partie, la complexité du réel. Dans un tel cadre, on ne s'attend pas à ce que la présentation mythique des événements soit assumée à la lettre, alors qu'elle l'est dans un discours de propagande.

Ainsi, la propagande joue avec les limites de la rhétorique traditionnelle, en partie parce qu'elle choisit de sacrifier la critique au profit d'une persuasion qui serait toute puissante, à l'instar de ce qu'elle est dans un univers clos qui met en œuvre un mode de pensée déterministe.

La propagande cherche à imposer une vérité qui serait *nécessairement* consensuelle dès lors qu'elle n'autoriserait aucune critique. Elle change le critère de la vérité : elle utilise la vérité des mondes clos : une vérité magique qui se profère et qui se scande. Or, dans un univers où le discours politique est un discours de propagande, on peut supposer que la frontière se brouille entre le genre politique et le genre épidictique.

Il n'y a plus qu'une vérité dont l'expression est poétique et l'intention est politique.

---

[3] Sur tout ceci, voir aussi Marc Dominicy et Madeleine Frédéric, éds., 2001, *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Paris, Delâchaux et Niestlé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le pamphlet

D'un autre côté, le pamphlet semble faire tout le contraire. En effet, il fait de la critique le cœur de sa rhétorique.

Alors que la propagande hypertrophie le rôle de l'adhésion et de la persuasion au détriment de toute attitude critique, le pamphlet hypertrophie au contraire la critique en sacrifiant tout désir de consensus. Mais paradoxalement, ces deux genres a priori si opposés débouchent sur une conception commune de la vérité, révélée à travers une vision crépusculaire du monde. Ces deux visions de la vérité renouent ainsi par des démarches très différentes avec la pensée magique ou religieuse.

Ni le pamphlet ni la propagande ne sont limités historiquement à la fin du 19e siècle ou au début du 20e siècle mais il est assez net que ces deux phénomènes rhétoriques se sont massivement côtoyés à cette époque, créant une dynamique particulière au sein de laquelle il faut bien dire que la démocratie n'est pas toujours sortie victorieuse.

Or, on voit bien en quoi le discours de propagande représente un danger pour la démocratie par les conséquences inévitables qu'il implique pour la liberté de parole.

À l'inverse, le pamphlet, par la place qu'il réserve à l'exercice de la critique, pourrait servir de garde-fou à la démocratie. Mais la façon dont la critique y est mise en œuvre produit un discours qui ne peut que se situer aux limites de la démocratie. Ceci peut expliquer le fait qu'il partage certaines caractéristiques avec le discours de propagande, alors même qu'il y est radicalement opposé dans l'intention.

L'ethos pamphlétaire

Comme le souligne Marc Angenot[4], le pamphlétaire doit forcément se situer aux marges de la communauté, qu'il critique depuis un lieu qui est par définition l'*ailleurs* de la communauté.

---

[4] Marc Angenot, 1982, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour ce faire, le pamphlétaire prend soin, bien souvent, de se construire un "anti-ethos", en insistant plutôt sur ce qu'il n'est pas que sur ce qu'il est. À travers la construction de cet ethos paradoxal, il fonde une légitimité sur le fait même qu'il est illégitime : il est hors du groupe, il est "incompétent", sa parole est "solitaire et risquée" (Angenot 1982: 77).

Il faut pourtant noter que toute entreprise critique partage avec celle du pamphlétaire une part de risque et de solitude. Mettre au défi certains principes partagés par la communauté fragilise potentiellement toujours celui qui s'engage dans une telle entreprise. C'est pourquoi celui qui entreprend de critiquer les valeurs d'un groupe doit prendre soin, au préalable, de se définir comme appartenant à la communauté au risque d'être perçu comme une menace pour le groupe, d'être perçu comme *atopos :* hors des lieux communs, hors la loi, irrationnel ou dangereux, il peut se voir rejeté de la communauté. En d'autres termes, l'*atopie* serait un accident à éviter pour l'orateur classique, alors qu'elle est constitutive de l'ethos du pamphlétaire. Mais bien sûr, ce que le pamphlétaire gagne en liberté au cours de ce processus - il ne cherche pas à gagner la confiance d'une communauté dont il ne reconnaît pas la légitimité - il le paye aussi en solitude. Le pamphlétaire s'affiche bien souvent comme parlant depuis un exil, un sommet qui le condamne à être comme un apatride de la pensée. L'ethos pamphlétaire se construit sur cette exceptionnalité qui le rend tour à tour fascinant et inquiétant.

Le pathos pamphlétaire

Le pamphlétaire s'adresse à l'auditoire depuis une émotion, qui, plus viscérale que l'indignation, relève du dégoût ou de l'écœurement. Cette gradation entre les émotions n'est pas uniquement d'ordre quantitatif. Elle suppose aussi un saut qualitatif. L'indignation est une émotion puissante, éminemment politique, qui est souvent le moteur de la critique. Mais elle est aussi une émotion proprement politique. Elle surgit lorsqu'on juge que certaines valeurs, certains principes ou certaines règles auxquelles on tient profondément ont été transgressés. Mais le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dégoût est une émotion qui dépasse largement le cadre des principes politiques. Il est d'un ordre supérieur : il témoigne d'une éthique viscérale, vitale. C'est pourquoi le discours du pamphlétaire qui se présente souvent comme l'expression d'un dégoût ne peut s'exprimer qu'à travers un "cri" présenté comme arraché à l'orateur par une nécessité vitale. C'est pourquoi le pathos du dégoût donne au discours la force de l'évidence. Il reçoit la puissance d'une authenticité qui n'a nul besoin de s'argumenter ni de se justifier. Le pamphlétaire est seul contre tous et contre les lois, mais c'est précisément parce qu'il se moque des lois qu'il pourrait être celui qui va sauver le monde. On retrouve là quelque chose de l'*hybris* grecque, cette démesure, cette insolence qui conduit parfois à défier les lois divines. Ici, ce sont les lois et les principes humains qui sont mis au défi. Il reste que toute société humaine a besoin d'adhérer fortement à ses principes au risque de les considérer comme arbitraires, absurdes, sans fondement. En transgressant ce besoin d'adhésion, le pamphlétaire se met a priori hors des règles du jeu, d'où ce nouveau paradoxe : c'est bien de son insolence que le pamphlétaire tire sa légitimité car l'authenticité de sa parole est garantie par le fait qu'il n'a plus rien à perdre.

Le logos pamphlétaire

Le discours pamphlétaire se présente comme le seul qui soit détenteur de la vérité. Mais cette vérité est conflictuelle, agonistique : elle s'oppose à l'imposture, laquelle est évidemment incarnée par l'institution. La vérité conflictuelle, c'est la dénonciation du mensonge par l'homme seul.

Une telle conception de la critique ne joue pas le jeu traditionnel de la rhétorique, dans lequel l'orateur cherche à modifier ou à mettre au défi l'un des principes de la société depuis les cadres communs, c'est-à-dire aussi depuis un accord sur une série de *lieux* qu'il partage avec l'auditoire. Le pamphlétaire ne veut rien partager avec un auditoire qui est un suppôt de l'institution. Il refuse toute étiquette, même celle de "pamphlétaire". À ce titre, Angenot remarque que souvent, les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auteurs refusent explicitement l'étiquette du pamphlet, comme s'il s'agissait, là encore, d'une façon d'être emprisonné par l'institution.

Une vérité qui naît d'un combat démesuré, celui de l'homme libre face à l'appareil, ne se conçoit bien sûr pas dans un cadre de discussion critique au sein duquel on échange des arguments, on confronte des points de vue, on hiérarchise les priorités. La vérité pamphlétaire est unique, monolithique, évidente car elle est dénonciatrice du mensonge.

On trouvera un nombre important de traits caractéristiques du pamphlet dans cet extrait de *Grimace* signé par Octave Mirbeau en 1883:

> « J'écris non sans colère et avec beaucoup d'amertume. La façon dont on accueillera ce que je vais dire, donc, m'importe peu. Je suis indifférent au sarcasme et sourd aux contradictions ; il me suffit de savoir que je ne me trompe pas. »
>
> Cité par Angenot (1982 : 80)

L'ethos du solitaire est mis en place. L'insolence garantit l'authenticité du discours qui ne souffre aucune contradiction. La vérité, agonistique, est censée s'imposer par l'évidence de sa pureté. Le mécanisme dialogique de la critique est bloqué.

La propagande et le pamphlet aux limites de la rhétorique

À côté des rhétoriques traditionnelles, la propagande autant que le pamphlet ont marqué les usages de l'argumentation politique, tels qu'ils ont été pratiqués aux 19^{e} et 20^{e} siècles. Chacun de ces types de discours explore à sa manière les limites de la rhétorique.

Par l'observation de ces phénomènes, on comprend plus précisément comment la rhétorique articule deux processus distincts mais complémentaires au sein de l'institution : celui de la critique et celui de la persuasion.

D'un côté, la propagande remplace les mécanismes de la critique par ceux de la persuasion. Elle met l'accent chez

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'auditoire sur le besoin de certitude en le plaçant dans des habitudes de pensée déterministe qui cherchent à atteindre l'évidence.

D'un autre côté, le pamphlet semble, à l'inverse, transgresser toutes les contraintes qui pèsent habituellement sur la persuasion pour le remplacer par la critique. Mais ici, la critique devient un attribut du caractère de l'orateur : elle se voit transférée du logos vers l'ethos et ce transfert bloque finalement toute possibilité d'échange d'arguments.

À partir d'intentions politiques pourtant très différentes, ces deux rhétoriques partagent ainsi de nombreux traits communs. Il est d'ailleurs notable que ces traits se retrouvent dans la rhétorique des sociétés orales.

Premièrement, dans les deux cas, en effet, on constate une importance étonnamment concrète de l'argument « éthique[5] ». À l'instar de ce qui se passe dans un mode de pensée déterministe qui donne, le cas échéant, un pouvoir magique à la prophétie, c'est la personne de l'orateur, son caractère moral et ses dispositions naturelles qui constituent la validité de son discours, davantage que les arguments qu'il pourrait avancer. Dans le cas du discours de propagande, l'orateur semble mandaté par une puissance supérieure, comme un prêtre ou un shaman. Si l'ethos pamphlétaire ne s'appuie pas au départ sur cette dimension magico-religieuse, le type de discours qui s'y construit ressemble étonnamment à celui d'un prophète laïc. Dans tous les cas, l'argument « éthique » bloque d'emblée toute possibilité de débat argumenté autour des questions posées puisque aucun contradicteur potentiel ne peut a priori prétendre à un statut équivalent à celui qui prétend détenir la vérité. Le pamphlétaire, comme le propagandiste, refuse la charge de la preuve. Leur vérité ne doit pas se justifier, c'est pourquoi elle n'accepte pas la contradiction.

Deuxièmement, cela explique aussi en quoi de tels discours construisent une rhétorique de l'évidence qui proscrit tout exercice

---

[5] L'adjectif est utilisé ici au sens de l'ethos rhétorique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la critique. La propagande impose une évidence consensuelle, le pamphlet construit une évidence conflictuelle mais dans un conflit non argumenté, principalement cantonné à la relation entre l'ethos et le pathos.

Troisièmement, enfin, ces deux rhétoriques se basent sur un pathos commun, celui de la peur et du ressentiment. De telles émotions sont à l'évidence toujours possibles à solliciter chez un auditoire. Dans tous les cas, la rhétorique mise en place propose à l'auditoire une représentation simple et cohérente des raisons de ses émotions.

Quelle que soit la réponse politique à de telles représentations, la simplicité même de celles-ci puise sans doute sa source dans les mécanismes archaïques qui permettent à l'auditoire de partager une vision commune du monde.

Des lendemains qui chantent à la vision crépusculaire du monde, le discours se fait prophétie et retrouve la force réalisante des conceptions déterministes du monde.

La rhétorique contemporaine et le « mélange des genres »

On comprend dès lors en quoi une société qui a intégré pour elle-même les principes de la démocratie ne peut survivre sans une dynamique entre la critique et la persuasion. Sans la critique, toute société ouverte en viendra tôt ou tard à transformer ses principes en dogmes. Mais sans la persuasion, le poids de l'incertitude est trop lourd à assumer. Les discours épidictiques permettent ainsi de rassurer les citoyens qui mettent en scène leurs valeurs, consciemment et en toute responsabilité, en feignant de croire, le temps d'un discours, qu'elles sont éternelles et qu'elles sont les révélations d'un monde magique où rien ne changera jamais. Mais, comme on va au spectacle pour se distraire, le temps de la mise en scène suffit à reprendre le courage qu'il faut à chacun pour critiquer des principes qui devront évoluer pour s'adapter à l'incertitude de notre monde ouvert. Mais une telle dynamique est précaire et faite de tensions constantes, de radicalisations. La propagande et le pamphlet sont des figures de ces radicalisations, tantôt de la critique, tantôt de la persuasion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour terminer, nous analyserons deux exemples de rhétorique contemporaine qui ont pour particularité de mélanger les genres que nous venons de voir. Dans les deux cas, la question de la vérité se pose d'une façon plus complexe.

Premier cas de figure : entre la propagande et la harangue épidictique :

Au moment de la seconde guerre du Golfe, il était courant que le Ministre de l'intérieur irakien tienne ce genre de propos :

> « Soyez rassurés. Bagdad est sauvée, protégée. Il n'y a pas d'infidèles américains à Bagdad, il n'y en aura jamais. Je vous le garantis trois fois, il n'y a pas de soldat américain à Bagdad. Ils ne contrôlent rien. Ils ne se contrôlent même pas eux-mêmes. »

Face à ces discours, il faut bien dire que la communauté internationale était perplexe.

Comme les informations données par le ministre irakien sont *manifestement fausses*, deux hypothèses s'offrent à l'interprétation. La première, la plus simple : le mensonge. Or, pourquoi mentir quand personne n'est dupe ? Cet homme aurait-il été idiot au point de croire que les Irakiens et la communauté internationale allaient être convaincus lorsqu'il niait l'évidence ? C'est impossible. Or si cet homme ne ment pas, c'est donc qu'il fait autre chose. Mais quoi ?

À y regarder de plus près, ces discours ont beaucoup à partager avec les harangues, typiques des discours épidictiques, propres à la mise en condition des soldats qui partent à la guerre ou à celle de l'équipe de football qui s'apprête à affronter les adversaires.

Or, on le sait, la rhétorique épidictique ne se soucie pas de vérité. Elle veut seulement persuader.

Les soldats qui partent au combat savent qu'ils ne sont pas forcément les meilleurs et qu'ils risquent de mourir. Mais les encouragements n'en ont pas moins les effets persuasifs si importants pour le lien social.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Or, ce qui est étrange et complexe dans ce cas précis, c'est le *mélange des genres*. Le ministre irakien ne fait pas une harangue : il donne des informations politiques et militaires sur la scène internationale. À nos yeux, ces mots ne sont donc adaptés ni à la situation ni à l'auditoire.

D'où la seconde hypothèse : cet homme est un inadapté, un irrationnel. C'est d'ailleurs l'interprétation qui a été massivement privilégiée par les Américains qui se sont emparés du personnage pour en faire une sorte de mascotte, d'épouvantail ridicule, reprenant chacune des citations de l'Irakien comme autant de « perles » provoquant l'hilarité générale. Les Irakiens auraient-ils choisi pour les représenter un doux rêveur totalement inadapté aux réalités politiques ?

Il existe pourtant une troisième hypothèse, plus réaliste. La rhétorique du ministre irakien puise ses habitudes dans une société fortement marquée par un mode de pensée déterministe, caractéristique d'une société fermée où l'on pratique couramment un mélange de délibération politique et de harangue épidictique et où la frontière avec la propagande a tendance à se brouiller[6]. La conscience des enjeux politiques a beau être adaptée à la doxa internationale, la rhétorique reste la rhétorique, et les orateurs sont le reflet de leur culture. L'exemple est doublement éclairant. D'abord parce qu'il permet de comprendre plus concrètement ce type particulier de rhétorique, mais aussi parce qu'il démontre l'incapacité de l'occident à interpréter correctement les intentions rhétoriques de son interlocuteur. Cette incapacité est en partie liée à la représentation que l'on se donne de la vérité, à son statut critique, ainsi qu'à ses utilisations rhétoriques. Elle est aussi liée à cette capacité intuitive qu'a l'auditoire de comprendre dans quelle

---

[6] Il y aurait à l'évidence beaucoup à dire sur l'existence de telles habitudes rhétoriques dans des contextes politiques plus proches de nous, dans lesquels les cadres institutionnels sont censés être plus clairement séparés. Dans de tels contextes, la question de la propagande noire - officieuse- s'y pose d'une façon d'autant plus nouvelles qu'elle s'exprime parfois depuis un cadre de pensée fortement marqué par la religion. À ce titre, la propension actuelle de la rhétorique politique américaine mériterait une réflexion spécifique en termes de « genres ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

institution se situe le discours qu'il entend et de l'interpréter en conséquences.

Second cas de figure : entre le pamphlet et la plaidoirie judiciaire

Il s'agit d'un extrait de la plaidoirie de Jacques Vergès au procès Garaudy, accusé de complicité de négation de crime contre l'humanité, selon la loi Fabius-Gayssot contre le négationnisme.

> « L'affaire de M. Papon illustre aujourd'hui avec éclat le mépris raciste de ceux qui professent de grands principes antiracistes. Il est poursuivi pour complicité de crimes contre l'humanité pour avoir, jeune secrétaire de préfecture, prêté la main à l'arrestation et à la déportation de Juifs à Bordeaux, en 1943. Mais le même M. Papon n'est pas poursuivi pour les ratonnades organisées à Paris en 1961, alors qu'il était préfet de police. Crime contre l'humanité dans un cas, simple bavure dans l'autre. Pourtant, à l'époque, les plus grands noms de la culture française, Sartre, Aragon, Boulez, affirmaient dans un manifeste : « Entre les Algériens enfermés au Palais des Sports en attendant d'être refoulés et les Juifs parqués à Drancy avant la déportation, nous nous refusons à faire une différence ». M. Gayssot, lui, a eu l'audace de le faire et, pour notre honte, l'institution judiciaire, prise à son piège, s'est résignée à le suivre.

(Extrait de la plaidoirie de Jacques Vergès au procès Garaudy)

La plaidoirie de Jacques Vergès appartient à l'évidence de plein droit au genre judiciaire. Pourtant, il aurait pu choisir une ligne de défense qui vise à laver Roger Garaudy des accusations dont il fait l'objet. Au contraire, la stratégie de l'avocat consiste plutôt à attaquer de front l'institution judiciaire - et à travers elle, les institutions en général- dans un style d'inspiration pamphlétaire.

Il critique et condamne durement la société et ses lieux communs, il fait usage de l'*ad hominem*, se place seul contre tous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans une attitude de dégoût ou en tout cas de honte. Les émotions visées par ce discours sont l'indignation et le ressentiment qui doivent faire éclater une vérité qui porte en elle la légitimité de l'évidence. Pourtant, le fait d'être intégrée de fait dans l'institution différencie nettement sa plaidoirie d'un pamphlet traditionnel. On trouve d'ailleurs des indices linguistiques et rhétoriques de l'intégration de l'avocat au sein de l'institution. Il y a d'abord l'usage du collectif « pour notre honte » qui n'est pas sans complexité en ce qu'il constitue un appel ambigu à la responsabilité collective. Mais il y a aussi surtout l'argument *ad verecundiam* de l'appel à l'autorité de grands intellectuels.

On observe donc ici aussi un net mélange des genres qui implique une question pratique concernant la rationalité de l'entreprise : si Vergès avait trouvé des arguments pour laver Garaudy d'accusations de négationnisme et d'antisémitisme, n'aurait-il pas eu plus de chance de le faire innocenter ?

Là encore, on a peine à croire qu'un avocat de ce talent n'ait pas eu conscience de son choix.

Conclusion

Les deux exemples que l'on vient de voir utilisent ainsi des figures bien connues des limites de la rhétorique. Mais ici, propagande et pamphlet sont mélangés aux cadres rhétoriques traditionnels, politiques ou judiciaires. La question de la vérité et de la manipulation y est plus délicate encore que dans les genres traditionnels.

On peut se demander si de tels discours ne sont pas le témoin préoccupant de l'ambivalence que notre société contemporaine entretient avec la vérité et de l'impuissance qu'elle manifeste à affronter la question de la raison dans un monde désenchanté.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Références

Amossy, Ruth, éd., 1999, *Images de soi dans le discours*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
Angenot, Marc, 1982, La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes, Paris, Payot.
Aristote, *Rhétorique*, texte établi et traduit par Médéric Dufour et André Wartelle, annoté par André Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, 1967-89, 3 volumes.
Danblon, Emmanuelle, 2002, *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique et de la persuasion*, Bruxelles, Editions de l'Université.
Danblon, Emmanuelle, 2004, *Argumenter en démocratie*, Bruxelles, Editions Labor.
Danblon, Emmanuelle, « Discours magique, discours rhétorique. Contribution à une réflexion sur les effets de persuasion. », dans Adam, J-M, à paraître.
Dominicy, Marc, et Madeleine Frédéric, éds, 2001, *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
Edelman, Bernard, 2004 [1981], *À quoi obéir? L'homme des foules*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
Ellul, Jacques,1990, *Propagandes*, Paris, Economica.
Kershaw, Ian, 1995, Hitler. Essai sur le charisme en politique, Paris, Gallimard.
Perelman, Chaïm et Olbrechts-Tyteca, Lucie, 1988 (1958) *Traité de l'argumentation*, 5e éd., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
Popper, Karl R., 1979, *La société ouverte et ses ennemis*, traduction par Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Éditions du Seuil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU MINIMALISME ARGUMENTATIF DANS LE DISCOURS CONTEMPORAIN

Christian BOIX
Université de Pau et des Pays de l'Adour

Les stratégies discursives, dans leur rôle de médiation interindividuelle et d'instrument de révélation d'une identité anthropologique, représentent un lieu privilégié pour approcher quelques-unes des évolutions qui accompagnent le passage du temps. Argumenter, manipuler ou persuader ne sont guère des activités ou des objets en eux-mêmes nouveaux mais sous cette activité dénommée par des mots pérennes, les formes de l'agir et de l'être subissent de constantes mutations. Que le langage – comme les espèces chez Darwin – s'adapte à des conditions nouvelles ou qu'il témoigne d'une volonté humaine de changer ces mêmes conditions, force est de constater que les instruments langagiers de régulation de la pensée et de l'échange se transforment. Agir sur l'autre et/ou sur son opinion, parvenir à lui faire-faire quelque chose, relève d'une *technique* : comme toute technique, sa fonction est de parvenir à l'efficacité maximale dans des conditions données.

Notre hypothèse de travail sera donc la suivante : si l'art de la persuasion vise à l'efficacité maximale sous une série de conditions spécifiques, l'analyse de l'évolution des modalités manipulatoires peut jeter quelque lumière sur l'évolution des conditions. Étudier les mutations des formes stratégiques de la persuasion revient à connaître les mutations qui interviennent au sein des représentations mentales des sujets. Pour réaliser un tour d'horizon de cette transformation solidaire, nous envisagerons en premier lieu les lignes générales du mécanisme sémiotique de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dé-tension : il semble bien, en effet, que la forme externe des rapports de manipulation (la dimension pragmatique du langage) retranscrive dans ses modalités les caractéristiques d'une civilisation fondée sur le « soft ». Cette particularité est –par exemple- révélée dans le discours par une diminution sensible de la présence du matériel linguistique argumentatif (connecteurs, opérateurs). Bref, une tonalité discursive nouvelle se met en place et gagne progressivement tous les secteurs de l'échange institutionnel : il existe un « bon usage » de la communication, qui n'est pas encore commercialisé avec le succès du Grévisse mais nous y sommes presque. La négociation apaisée a remplacé la polémique guerrière, l'éthique adaptative s'est substituée à la morale rigide, on préfère afficher un « faire-savoir » qui prétend fuir les excès coercitifs du « faire-croire ». Dans ce meilleur des mondes, le MOI semble s'être ménagé un espace et un « jeu » (au sens où un mécanisme, une pièce, peuvent avoir du jeu) dans les structures discursives et sociales pour tenir symboliquement à distance les contraintes qui pèsent sur lui.

LE TENSIF

Parmi les symptômes du changement d'attitude à l'égard des constituants discursifs, il faut relever l'importance nouvelle que l'École de sémiotique de Paris a pu accorder à la catégorie du *tensif*. L'ouvrage publié par Greimas et Fontanille, il y a déjà une quinzaine d'années, portait le titre révélateur de « Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme »[1]. Les auteurs cherchaient à mettre en évidence une strate oubliée de l'investissement discursif, fondamentale car située en-deçà du sujet de l'énonciation. Ils postulaient l'existence d'un univers pré-cognitif, antérieur à la conscience claire du « connaître », le *tensif*, où se manifeste la « sensibilité à ». De la sorte, un contre-poids de taille venait faire pendant à la logique stricte des carrés

[1] A-J. GREIMAS, J. FONTANILLE, Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme, Paris, Seuil, 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sémiotiques puisque toute configuration discursive est parcourue par un « style sémiotique » : état d'âme inquiet ou déprimé, tendu ou détendu, fébrile ou calme, impulsif ou lymphatique... Ces recherches constituaient un premier pas vers une approche qui complète la vision discontinuiste du langage grâce à une dimension modulée et organique. Peut-être témoignaient-elles également d'un « air du temps » où la dimension grandissante du pathos dans la structuration discursive réclamait un lieu où celui-ci pourrait être inscrit et analysé[2].

Une observation rapide montre que l'ère que l'on qualifie de post-moderne se caractérise par un processus global de détension. Le discours littéraire propose une grande variété d'exemples de prise de distance vis-à-vis de ce qui, en d'autres temps, pouvait constituer des objets de passion. Plus personne, par exemple, ne cultive un genre qui ressemblerait aux canons antérieurs de la littérature engagée : l'idée même en est devenue presque incongrue. Loin des polémiques passionnées, des discussions enflammées, des joutes oratoires destinées à « convaincre » - et qui étaient autant de formes qui divisent, opposent, séparent les protagonistes de la communication -, le discours préfère jouer sur la détente et l'humour qui convoquent un destinataire avec qui on partage une connivence. On ne se bat plus guère pour persuader un « autre » réticent : on cherche plutôt le terrain intimiste ou compassionnel qui pourra l'inclure dans une sorte de symbiose communicative : tout se passe comme si les lecteurs avaient déserté la revue *Combat* et lui préféraient dorénavant *Nous deux* ! Nous avons étudié ailleurs les effets de cette mutation dans la littérature espagnole post-franquiste[3], laquelle a adapté sa tonalité aux changements intervenus dans le maniement des valeurs par les sociétés modernes. On peut lire, dans certains romans de l'époque charnière de la Transition

---

[2] Cf. l'application pratique de Anne HÉNAUT : *Le pouvoir comme passion*, Paris, PUF, 1994.

[3] C. BOIX, « La fin du XXe. Déni de l'histoire ou changement de paradigme ? », *Notre fin de siècle. Culture hispanique*, Dijon, Université de Bourgogne, Hispanística XX, Centre d'Études et de Recherches du XXe, 1996, p. 27-46.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

démocratique, les marques de l'évolution : si le contrat moral fondé sur des normes non négociables, universelles, produisait volontiers un contrat sémiotique polémique[4] et un style sémiotique tendu, impulsif, inquiet, l'avènement de la nouvelle culture de la responsabilité éthique voit lui correspondre la forme sémiotique du contrat transactionnel[5]. Ce dernier est fondé sur l'échange, la conversation amène, et sur un horizon de compréhension mutuelle. L'impératif catégorique de Kant a cédé le pas à la morale communicationnelle d'Habermas[6] : à côté de l'agir stratégique ou instrumental, organisé selon un système fins/moyens, il existe un agir communicationnel dirigé, par sa nature même, vers l'entente et l'intercompréhension. Ce postulat philosophique est contemporain d'une nouvelle manière d'argumenter et de persuader, en vertu d'une disposition naturelle du langage, lequel renferme les outils d'une négociation fondant (et fondée sur) un horizon commun, des règles du jeu partagées[7]. Dans ce nouveau cadre, la communication ne saurait se réduire à un simple agir instrumental où un manipulateur tiendrait entre ses mains l'ensemble des ressources et des choix aptes à convaincre un manipulé récepteur passif. La manipulation ne peut plus chercher à contraindre (*cum-stringere* : serrer avec), fût-ce par des voies détournées : elle doit au moins se mettre en scène comme un jeu avec l'autre, c'est-à-dire laisser au destinataire toute sa place de *co-énonciateur* (Culioli), lui ménager un espace de liberté. Le roman de Muñoz Molina, *Beatus Ille*, résume fort bien, au seuil de son histoire, ce nouveau rôle conjoint des deux pôles de la communication. Le narrateur s'adresse à un protagoniste qui possède de nombreux traits communs avec le lecteur :

---

[4] Contrat sémiotique polémique : dans la syntaxe narrative, toute appropriation d'un objet par un sujet présuppose la perte de ce même objet par un autre sujet.
[5] Contrat sémiotique transactionnel : l'appropriation d'un objet par un sujet ne présuppose pas la perte de cet objet par un autre sujet. Par exemple, si quelqu'un apprend quelque chose, il ne dépossède personne de ce savoir.
[6] J. HABERMAS, *Morale et communication*, Paris, Cerf, 1987.
[7] Sur les rapports entre philosophie et langage que l'on peut établir à propos de la notion de « communauté », on peut consulter : H. PARRET, *La communauté en paroles*, Bruxelles, Mardaga, 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> C'est moi qui ai inventé le jeu, mais vous avez été mon complice. C'est vous qui exigiez un crime qui ressemble à ceux de la littérature et un écrivain inconnu ou injustement oublié qui ait le prestige de la persécution politique et de l'œuvre mémorable et maudite [...]. Construisons-lui le labyrinthe qu'il désire, ai-je pensé, donnons-lui non pas la vérité, mais ce qu'il suppose s'être passé [...]. Et peut-être que l'histoire que vous avez trouvée n'en représente qu'une parmi plusieurs autres possibles[8].

Cet espace détendu où s'élabore la fiction est une sorte de « *mano a mano* » qui préfigure symboliquement l'actuelle et directe intervention des téléspectateurs sur le déroulement des émissions ou fictions par le biais d'appels téléphoniques ou messages « SMS ». Loin d'être séparés par une manipulation à sens unique, irréversible, les deux pôles de la communication peuvent échanger leurs rôles au sein d'un contrat transactionnel généralisé. Ainsi, chacun garde un territoire, une part de liberté individuelle garantie et reconnue par et dans la mise en scène de la manipulation.

Précisément, comme nous allons le voir, bon nombre d'aspects dans l'évolution des stratégies persuasives convergent vers ce mécanisme (fictif ?) d'effacement du rapport de forces que présuppose l'argumentation.

L'EFFACEMENT DES CONNECTEURS ARGUMENTATIFS

Parler ici d'effacement ne revient pas à dire que les opérations argumentatives disparaissent en tant que telles ou que le discours perdrait toute logique. Ce que l'on peut observer, c'est un phénomène de diminution sensible de la quantité présente de ces « mots du discours » chers à Oswald Ducrot : la mesure

---

[8] A. MUÑOZ MOLINA, *Beatus Ille*, Seix Barral, 1994 (1ère éd. 1985), p. 276-277. [Traduit par nous]

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comparative diachronique montre que les connecteurs, qui viennent spécifier les opérations logiques à effectuer sur les constituants de l'énoncé, ont tendance à se raréfier. Ce faisant, le discours semble vouloir diminuer la force des instructions pragmatiques dont sont porteurs ces connecteurs ; on observe de la sorte une tendance organique qui rejoint le processus global de détension, de desserrement formel de la contrainte dont nous parlions plus haut.

Marie-Pierre Lavaud s'est livrée, à ce propos, à une fort intéressante comparaison entre les éditoriaux de journaux espagnols de la fin du XIXe siècle et ceux de la fin du XXe[9]. Appuyés sur l'analyse automatique du discours, les résultats de sa discrimination entre les deux périodes ne laissent aucune place au doute : de manière écrasante, le matériel argumentatif est statistiquement sur-représenté dans les éditoriaux de la fin du XIXe, alors qu'il est sous-représenté dans ceux de la fin du XXe. Il ressort de cette analyse que la période actuelle se caractérise par une moindre spécification explicite des rapports logiques[10]. Non pas, répétons-le, que ces derniers soient absents ; mais ils sont fréquemment implicites et restent souvent à établir sur la base d'un calcul d'inférence issu de l'appréciation des contenus sémantiques et des *topoï* de la doxa. Là encore, tout se passe comme si le locuteur répugnait à porter la contrainte logique sur le devant de la scène discursive par l'emploi de morphèmes qui exhibent cette même contrainte. En outre, l'article sur lequel nous nous appuyons ici révèle qu'à ces éléments concernant les connecteurs argumentatifs font écho d'autres indices. L'emploi de la première personne, l'abondance des déictiques qui rapportent le propos à l'instance d'énonciation, la désignation explicite de

---

[9] M-P. LAVAUD, « Fins de siècle et argumentation : les éditoriaux de *Heraldo de Madrid* et *El País* », *Notre fin de siècle. Culture hispanique*, Dijon, Université de Bourgogne, Hispanística XX, Centre d'Études et de Recherches du XXe, 1996, p. 143-163.

[10] Cette tendance est aisément vérifiable en réitérant la même procédure sur d'autres corpus et il serait révélateur de se livrer à une mesure semblable sur des copies d'examens et de concours pour constater, là encore, quelques écarts générationnels.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'interlocuteur/lecteur, sont le propre des éditoriaux de la fin du XIXe, lesquels diffèrent d'une époque présente qui évite de convoquer explicitement un JE ou un TU ; tout au contraire, on observe aujourd'hui une tendance plus marquée au comportement délocutif[11] qui permet de ne convoquer ni la source ni la cible des actes de parole. Si l'éditorialiste ancien prétendait conduire fermement son propos et guider avec la même énergie son lecteur, le nouveau s'efface derrière le montage d'une voix communicante plus douce, moins soucieuse de contrainte sur l'autre. Ces remarques rejoignent celles que développe - par un autre biais- le phonéticien Ivan Fónagy. L'expérience qu'il a réalisée[12] consiste à faire écouter par un public donné plusieurs conférences prononcées dans des langues étrangères inconnues de cet auditoire, puis à demander ensuite aux auditeurs de tenter d'imaginer quelques traits – y compris en termes de disposition psychologique du locuteur – du contenu des interventions. Très régulièrement, les interventions à caractère argumentatif et/ou démonstratif (maths, physique, politique...) sont jugées par l'auditoire comme autant d'expressions de la colère du locuteur. Comme quoi le discours argumentatif, celui qui vise à « convaincre », avoue déjà, sur les plans mélodique et phonétique et indépendamment de sa texture linguistique et pragmatique, son caractère acerbe.

C'est bien ce profil global trop contraint et contraignant qui semble aujourd'hui remis en question. Une époque qui peine à trouver un public étudiant amateur de sciences dures, une époque qui privilégie les méthodes douces, les versions soft, les produits light, ne peut que faire sien l'adage selon lequel « si l'on peut

---

[11] Délocutivité : permet de transformer en valeur informative ce qui procède d'une valeur argumentative primitive. Par exemple, en disant « Pierre est sympathique », le locuteur crée une (pseudo) propriété délocutée, attachée à Pierre comme si elle lui était objectivement attachée. Mais en fait, cette propriété découle d'un discours par lequel le sujet énonçant produit un jugement sur Pierre (*Je trouve* Pierre sympathique) ; on peut également dire que cette pseudo-propriété « Pierre est sympathique » provient d'un acte de parole primitif destiné à argumenter en faveur de Pierre.

[12] I. FÓNAGY, La vive voix. Essais de psycho-phonétique, Paris, Payot, 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

convaincre les autres par ses propres raisons, on ne les persuade jamais que par les leurs ». D'où une désaffection pour ce qui pourrait passer pour une artillerie argumentative lourde, comme le montrent certaines évolutions terminologiques attestant du passage contemporain du faire persuasif *hard* au stratégies manipulatoires *soft*.

DE LA PROPAGANDE A LA PUBLICITÉ

A ses débuts, la promotion des produits de consommation était couramment nommé *propagande*. Les dictionnaires relèvent d'ailleurs toujours cette acception du mot[13]. Mais cette valeur est aujourd'hui tombée en désuétude et le terme consacré pour désigner cette fonction de persuasion à visée mercantile est celui de publicité. La propagande, de son côté, reste spécifique du domaine politique et s'accompagne souvent d'une connotation négative, quand ce n'est pas mensongère. Précisément sans doute parce que la propagande est une manipulation persuasive affichée et reconnue comme telle... Un bref détour par l'origine et l'usage de ces termes permet de voir, là encore, une volonté de remplacer un mouvement explicite de persuasion par des formes qui se donnent, littéralement, pour « in-offensives ».

L'étymon latin PRO PA(N)GO possède une référence concrète issue de la culture agricole. Il s'agit de l'idée d'une *plantation* (PANGO) que l'on étend par bouturage et qui ainsi croît et se multiplie "à travers" (PRO), occupe de plus en plus d'espace. De cette racine, la langue latine avait déjà tiré des sèmes plus génériques. C'est ainsi que le PROPAGATOR, qui signifiait le *conquérant*, assurait l'extension de son territoire d'origine et par là même la pérennité de son rayonnement. Ce n'est que plus tard que les valeurs notionnelles prendront le relief que nous leur

---

[13]La trace de cette valeur, temporellement fugace, apparaît aussi bien dans les dictionnaires français - où l'on conserve, sous l'entrée "publicité", une rubrique : *propagande et publicité-* que dans les dictionnaires espagnols : cf. Real Academia : PROPAGANDA 3. *Acción o efecto de dar a conocer una cosa con el fin de atraer adeptos o compradores.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

connaissons, sans toutefois s'écarter de cette notion d'extension et de conquête. En effet, la propagande (littéralement = ce qui doit être propagé) paraît inséparable d'une certaine dose de compétition : il faut gagner, conquérir du terrain sur quelque autre chose (la friche, les autres idées, l'ennemi, le marché, etc.). Sur le plan religieux, par exemple, on trouve dès 1622 la Congrégation de la Propagande (CONGREGATIO DE PROPAGANDA FIDE), organisée par Grégoire XV, dont la fonction était de répandre la foi et la religion catholique. La propagande renferme donc dans ses sèmes profonds l'image d'opération de conquête des esprits, un **faire-croire** expansionniste[14]. Qui, dès lors, aujourd'hui, se vanterait de faire de la propagande ?

A la différence de la propagande, qui exprimait par sa nature originelle verbale l'idée d'une action, la publicité est un vocable issu de l'adjectif latin PUBLICUS. La publicité est donc la qualité de ce qui est public, connu du plus grand nombre[15] : la racine adjectivale renvoie au résultat et moins à l'action qui permet de l'obtenir. Tout au plus le sens dérivé de *porter à la connaissance des gens* (de la masse, du plus grand nombre), pointe-t-il vers un "simple" **faire-savoir**, beaucoup plus neutre que le **faire-croire**. Il ne s'agit plus d'une action - avouée comme intentionnelle - sur le récepteur, il ne s'agit pas d'une démonstration, mais d'une simple monstration de ce qui n'était pas donné à voir antérieurement. Il n'est pas indifférent de constater que les publicistes s'accommodent très bien du refus d'instaurer une publicité comparative. Celle-ci présupposerait en effet de développer un argumentaire technique, une démonstration à prétention rationnelle, pour asseoir la supériorité d'un produit sur un autre : autant de formes argumentatives qui contreviennent à la tendance générale du discours manipulatoire. A l'image du circuit commercial qui met en circulation un nouveau produit, objet de

---

[14]Il faut d'ailleurs remarquer que l'expérience récente de la propagande (sur les plans politique et idéologique) fut intimement liée à la guerre et aux conflits radicaux.

[15] Nous retrouvons ici un autre exemple de la tendance à la *délocutivité*, masquage discursif de la responsabilité des actes de parole.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

consommation, la publicité fait mine de se contenter de mettre en circulation un objet de communication. Instrument visant un public de masse, faire persuasif "soft", le message publicitaire joue sur l'ambiguïté d'une *expression* apparemment immédiate, ce qui ne l'empêche nullement d'ailleurs d'être une *représentation* parfaitement maîtrisée... Toute la différence est dans la manière : comme dans les éditoriaux de journaux, on se livre ici à des opérations de manipulation en ne déclarant surtout pas l'acte pragmatique visé par le message. Nous assistons à l'avènement d'une procédure fonctionnant par flashes répétitifs : ce « massage publicitaire » élabore le cadre d'une immersion dans un univers qui constitue, par touches successives, le public en une unité organique. Ce type de manipulation persuasive joue moins sur les microstructures argumentatives entendues au sens linguistique du terme (ou même au sens pragmatique restreint : théories de l'argumentation, actes de langage..) que sur les macrostructures des pré-construits culturels. La publicité -et plus largement le langage des « communicants » - crée les conditions d'une identification communautaire où le moi peut avoir l'impression de se reconnaître librement. Tout se passe comme si la publicité donnait à l'individu le sentiment rassurant d'appartenance à une communauté homogène sublimée et apaisée dans la réduction de ses différences. Au sein des groupes visés, la communauté devient une sorte de ruche bourdonnante où chacun acquiert le sentiment de résonner à la vibration de l'autre. Ce qui bien évidemment nous éloigne des modèles rationnels du contact aux choses et aux autres, tels qu'ils existaient en tant que référence culturelle précédemment[16]. Dorénavant, c'est une voix biaisée et holistique[17] qui nous parle avec douceur, sur le mode de la devinette, de

---

[16] Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que même les plus hauts dignitaires de l'État français en appellent à des « arguments » fondés sur ces pré-construits d'appartenance communautaire, de vibration universelle du groupe : monsieur Raffarin n'adressait-il pas il y a peu à certains le reproche de s'écarter de l'homogénéité supposée de la « positive attitude » ?

[17] Holistique : qui procède par retours constants pour édifier progressivement une structure de plus en plus complexe et efficiente.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'humour détendu, de l'euphémisme[18], de la compassion. Peut-être quelque psychanalyste verrait-il là l'adaptation des formes discursives à une cible constituée par des interlocuteurs en attente de cocooning ou de sur-protection maternelle...

ARGUMENTATION *VS* COMMUNICATION HOLISTIQUE

La substitution de l'affrontement argumentatif par le message/massage holistique ne date pas d'hier. La preuve en est que nous empruntons ce couple terminologique à Marshall Mac Luhan, lequel insistait sur cette mutation dans la communication audio-visuelle dès les années soixante[19]. La dynamique que Mc Luhan voyait se mettre en place, c'était celle où les matériaux conceptuels fondamentaux avaient tendance à se déplacer, de la cohérence interne du message vers le *medium*, entendu comme soubassement de la communication. Ce *medium*, Mc Luhan semblait le considérer comme ce qui sous-tend le message et le fait agir ; ce dont on ne parle pas dans la communication mais qui est la réalité effectivement transmise, ce qui va créer, par sa constante réitération, une empreinte parfois indélébile chez le récepteur. Celui-ci, en effet, garde au plus profond de lui les matériaux qui servent de support à la communication et qui priment sur (ou constituent de fait) le message véhiculé : un ensemble d'éléments qu'il conceptualise difficilement mais qui finissent par « l'habiter ».

On peut ainsi considérer que la manipulation persuasive se fonde progressivement sur une nouvelle manière de saisir le réel.

---

[18] Cf., ici même, l'article d'Albert Belot : « De l'art de parler pour ne pas dire ». Ou encore : C. BOIX, "Ce que mieux parler veut dire. Les euphémismes", in *Les débuts de siècle. Actes du Colloque international "Les débuts de siècle"*, Dijon, Université de Bourgogne, Publication de l'UFR Langues et Communication, 2000, p. 557-571.

[19] M. Mc LUHAN : - La galaxie de Gutenberg face à l'électronique, Paris, Mame, 1967.

- *Pour comprendre les médias*, Paris, Mame, 1968.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Avec la domination de la communication audiovisuelle, les stratégies changent parce que change le *medium* dominant : la distance réflexive froide de l'écrit fait place à une communication « à chaud », à une communication par immersion. Ce qui revient à dire qu'en lieu et place d'un enchaînement d'idées conduit par l'action de la raison raisonnante (et donc d'une charpente argumentative intra-discursive), on voit surgir un enchaînement de perceptions multidimensionnelles interdiscursives, une série de perceptions répétées qui produisent une accoutumance, voire une fascination. Le langage en tant qu'organisation linguistique est alors pris dans une logique plus vaste : flash par flash, image par image, rythme par rythme, choc émotionnel par choc émotionnel, une cohérence cumulative se construit et influence la croyance. La communication de masse favorise, par la nature même du médium, une participation globale (de tout et de tous) où le climat devient affectif par l'impression d'immersion collective. Le modèle générique audiovisuel a hypertrophié la sensibilité à ses constituants premiers : l'image, la théâtralité, la vibration de la voix, l'ambiance collective conditionnante. Pour rester dans les limites de la brièveté imposées par cet article, nous pourrions dire que l'audiovisuel a crée un modèle d'interaction où l'efficacité manipulatoire repose sur une logique d'abord sensorielle : vibrations de la voix et de la lumière, importance redécouverte des rythmes et des images.

Les formes traditionnelles du dire et du comprendre ont largement suivi ce modèle prégnant qui influence la structuration des actuels discours oraux et écrits. De fait, le public des lecteurs, ou les apprenants, sont de moins en moins enclins à se concentrer sur des concepts, sur des discours sans rythmes ni images, sur des discours seulement habités par la froide raison et dépourvus de vibrations. Par modulations successives, une nouvelle forme culturelle a remplacé les formes antérieures issues de la communication écrite. Là où la distance, l'absence, l'abstraction conceptuelle étaient les maîtres mots, la logique des formes audiovisuelles a imposé la présence immédiate du sentir et du ressentir librement. Là où le *logos* pouvait créer les conditions de l'affrontement qui divise (analyser ; argumenter ; con-vaincre), le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pathos projeté sur le devant de la scène cultive la réunion (immédiateté globale, unifiée ; com-prendre ; com-pâtir). Conséquemment, l'enchaînement des opérations logiques discursives change de nature : la déduction est rare, l'inférence[20] elle-même se produit à un autre niveau. L'essentiel se joue dans un enchaînement qui dépasse le contenu discursif lui-même et vise un au-delà de la stricte conformité aux normes logico-discursives appuyées sur un matériau linguistique et/ou pragmatique donné.

Nous voudrions ici revenir sur le fond de la question que nous posions au début, à savoir celui de la recherche des conditions de l'efficience technique les mieux adaptées à un univers donné. Si la nature des opérations argumentatives et persuasives a changé, c'est peut-être parce que la vérité persuasive issue de la confrontation des positions et propositions est moins efficace que le travail de création des *conditions d'adhésion* à un propos. Notre observation liminaire d'une certaine récession quantitative des ressources linguistiques argumentatives serait en ce cas la conséquence d'un « progrès technique » de la manipulation persuasive, ou le résultat d'une adaptation des structures discursives à de nouvelles conditions externes. Remarquons en effet que si la rigueur conceptuelle permet de *faire accepter* une argumentation parce que celle-ci est reconnue conforme aux lois de bonne formation, aux principes culturels de la raison raisonnante, elle ne permet par à coup sûr de parvenir au stade final de la manipulation, celui qui consiste à *faire adhérer*. L'adhésion relève d'une démarche plus profonde (inconsciente ?) de la part du sujet ; elle est liée à son « libre-sentir » et représente le résultat d'une attraction exercée par l'ensemble des composants d'un dispositif global, le résultat d'une intériorisation[21].

---

[20] *Inférence* : « Opération par laquelle on admet une proposition dont la vérité n'est pas connue directement, mais est affirmée en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà connues. » A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, Paris, PUF, 1972, p. 510.

[21] Un bon exemple de cette différence entre *accepter* et *adhérer* peut être trouvé dans les campagnes anti-tabac. Les fumeurs se rendent (intellectuellement, .../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les antérieures formes conceptualisantes et raisonnantes du discours avaient pu créer un système stable de référence, surplombant le sujet et incarnant une Loi à laquelle il devait se soumettre. Mais la revendication d'une appropriation individuelle du savoir, de la vérité, des règles, a conduit vers une logique où l'argumentation et la persuasion doivent désormais privilégier la cible du « sentir » et du « ressentir » pour atteindre à l'efficacité. Par un curieux paradoxe, cette mutation stratégique renforce le rôle de la manipulation. En effet, argumenter pour persuader pouvait renvoyer à une sorte de joute sur le terrain neutre de la raison (intellectuellement extérieur à l'identité propre des débatteurs). Mais prétendre agir sur l'appropriation intime et personnelle des idées (adhésion) revient à convoquer une stratégie qui touche le sujet au plus profond de lui-même, lui fait vouloir et aimer (décision individuelle par excellence) quelque chose. C'est exactement ce que l'on a toujours appelé, au sens trivial du terme, « manipuler les gens ».

---

conceptuellement, extérieurement) aux arguments scientifiques de la médecine : ils les *acceptent*. Mais pour autant, ils ne cessent de fumer que s'ils *adhèrent* au discours qui leur est proposé. L'argumentation « raisonnante » n'est donc pas forcément efficace. Et il faut chercher ailleurs qu'en elle les ressources décisives d'une efficience pratique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

II. LES STRATEGIES DISCURSIVES COMME PRATIQUE SOCIALE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE LA FAUSSE MONNAIE DANS LA LANGUE

Jean-Gérard LAPACHERIE
Université se Pau et des Pays de l'Adour

Commençons par cet extrait du *Cours de Linguistique générale*[1].

"Pour déterminer ce que vaut une pièce de cinq francs, il faut savoir : 1° qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain ; 2° qu'on peut la comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un dollar, etc.). De même un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée ; en outre, il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot".[2]

La valeur que la monnaie et les mots ont en commun est entendue dans deux sens. Dans le premier sens, la monnaie et les mots valent pour quelque chose d'autre qu'eux-mêmes. Ils tiennent leur valeur de ce qu'ils se substituent à un objet. En latin, on dirait qu'ils sont "aliquid pro aliquo". De fait, ils peuvent être échangés contre du pain, du travail ou une idée. Dans le second sens, ils sont en relation, en tant qu'unités d'un système monétaire ou verbal, avec les autres unités du même système. Ainsi un mot "peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre

---

[1] Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique générale*, Deuxième partie "Linguistique synchronique", Chapitre IV "la valeur linguistique", § 2 "La valeur linguistique considérée dans son aspect conceptuel", 1916. Edition utilisée, Payot, 1972

[2] Cours de Linguistique générale, op. cit., p 160.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mot". La valeur est un concept qui s'est révélé heuristique et opératoire : c'est "le sens défini par les positions relatives d'une unité à l'intérieur du système linguistique"[3] ; elle est distincte du "signifié" et du référent. Ce dont Saussure a conscience, c'est que la monnaie est faite, comme la langue, de signes : en eux-mêmes, les billets et les pièces n'ont pas de valeur, mais ils valent pour tant d'heures de travail ou tant de biens réels. Avec ces signes, les hommes achètent ce dont ils ont besoin pour vivre, sans être contraints de les produire eux-mêmes, comme les mots leur font échanger des idées.

Or, il arrive que la monnaie soit fausse. Il existe deux sortes de fausse monnaie : celle que fabriquent des malfaiteurs et celle que mettent en circulation des Etats en faillite. Tant que les faux billets des malfaiteurs ne sont pas repérés comme faux, les échanges ne sont pas entravés. Il en va autrement avec la vraie fausse monnaie. Le "mauvais aloi" est presque aussi ancien que le monde. Philippe le Bel était réputé faire frapper, pour que soient comblées ses caisses vides, des pièces dans lesquelles la proportion de métal précieux, or ou argent, était inférieure au titre légal. Au XXe siècle, les épargnants français ont fait l'expérience douloureuse de ces dévaluations à répétition. En 1960, la valeur du franc représentait moins des quatre centièmes de celle du franc de 1914 et du "franc germinal" de 1806, donc du franc suisse, qui était alors aligné sur le franc français. La monnaie peut être fausse sans dévaluation : c'est le cas quand un Etat émet des billets, sans posséder dans ses caisses les devises et l'or qui les garantissent. Ce fut le cas des assignats. Quand la planche à billets imprime "à merci" du papier, les billets n'ont pas plus de valeur que la matière dont ils sont faits. Du temps de Sékou Touré, les Guinéens se défiaient des sylis que le tyran faisait émettre, parce qu'ils ne pouvaient rien acheter avec les rectangles de papier sur lesquels était imprimée une valeur faciale imaginaire. Il en est allé ainsi au Mali, quand le "franc malien" y avait cours. Sans doute, Saussure, qui est né à Genève, ville de banquiers, était trop honnête pour

---

[3] Jean Dubois éd., *Dictionnaire de Linguistique*, Larousse, 1973

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

concevoir qu'un Etat puisse émettre de la monnaie sans valeur. S'il avait eu des sylis entre les mains, il aurait peut-être étendu l'analogie de la fausse monnaie aux mots. L'auteur de ces lignes n'étant ni suisse, ni protestant, ni genevois, aucun scrupule ne l'empêche de construire, en prenant pour modèle le syli ou l'assignat, le concept de fausse monnaie dans la langue ou fausse monnaie verbale ou FMV.

La fausse monnaie verbale

La FMV est distincte des langues artificielles, qui n'ont pas pour but de tromper ceux qui les parlent. L'espéranto et le volapuk sont factices, ils ne sont pas faux. Ce qui s'approche le plus près de la FMV, c'est la *LTI* que Viktor Klemperer a étudiée ou la "novlangue" de *1984* ou des régimes de l'Europe de l'Est. Jacques Rossi, un linguiste au sens où ce Français parle des dizaines de langues (russe, polonais et autres langues slaves, anglais, italien, espagnol, japonais, etc.), s'est spécialisé dans l'étude de la langue qu'il a parlée en URSS : la *TFT*, acronyme de mots russes signifiant "travail physique pénible", prononcé "*toufta*". Agent de l'Internationale communiste[4] et, semble-t-il, efficace dans la collecte de renseignements, l'espionnage, la désinformation, de 1927 à 1937, il a été condamné lors de "la grande purge" à vingt-cinq ans de travail forcé dans la Sibérie arctique. Libéré en 1957, assigné à résidence à Samarcande, il a vécu, de 1961 jusqu'à la fin des années quatre-vingts, en Pologne, où il a enseigné le français, puis en France, son pays. A partir de 1957, il a étudié la *TFT* pour rétablir le lien brisé ou nié entre les mots et les choses. Il isole les choses, les faits, les réalités, il écarte les noms officiels qui désignent ces choses, faits, réalités, et il rétablit le nom adéquat et juste ; ou il compare les mots de la *TFT* aux choses qu'ils désignent. L'entrée *formulaire* illustre ce qu'a été la TFT :

---

[4] Lire à ce sujet son autobiographie, Jacques Rossi, *Jacques, le Français*, "pour mémoire du Goulag", Le Cherche Midi éditeur, 2002.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> 1. Formulaire rempli par l'administration à l'arrivée de chaque détenu dans un établissement pénitentiaire.
> 2. Dans l'argot des tchékistes, *formulaire* (...) remplace *détenu* dans les papiers administratifs adressés à des services autres que pénitentiaires. Un avis adressé à un capitaine de port (...) l'informant de l'arrivée de la péniche n°... "chargée de 986 formulaires" signifie l'arrivée d'autant de détenus. Le capitaine et la population locale verront (...) les prisonniers, mais les historiens ne soupçonneront pas le véritable caractère de la cargaison. A Kolyma, l'inavouable *détenu* est remplacé par *arbres*. Un chef de chantier télégraphie à Magadane : "Il nous faut d'urgence 350 arbres supplémentaires pour boucler le plan". Remarque : ce genre de camouflage n'est pas une nouveauté. Les négriers du XVIIIe siècle employaient l'expression "bois d'ébène" pour parler des esclaves[5].

De cette *TFT*, il a rédigé en russe une encyclopédie en trois volumes, dont seule une partie a été traduite en français[6]. *Le Manuel du goulag* est une "somme" qui s'inscrit dans la lignée de *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot ou dans celle de la *Description de l'Egypte*.

Un autre dissident, Victor Kravchenko, expose ce qu'est la *TFT*, sous la forme du "sabir du Parti", lequel a servi à camoufler les réalités, dont un génocide :

> Nous autres, communistes, avions toujours grand soin d'éluder ("l'horrible tragédie des régions agricoles d'Ukraine"[7]) ou de la tourner adroitement, à grand renfort d'euphémismes ronflants empruntés au sabir du Parti : nous parlions du "front paysan", de la "menace koulak", du "socialisme de village" ou de la "lutte des classes"... Pour n'avoir pas à nous désavouer nous-mêmes, il nous fallait bien cacher la réalité sous un camouflage de mots... Les

---

[5] Jacques Rossi, *Manuel du goulag*, dictionnaire historique, 1987 ; traduit en français et publié en 1997 aux Editions du Cherche Midi, Paris.
[6] Ibid.
[7] C'est ce que l'historien Robert Conquest nomme le génocide ukrainien, qui a fait de six à sept millions de morts en 1932 et 1933. Cf. *Harvest of Sorrow*, Oxford University Press, 1986.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> travailleurs ordinaires n'avaient nul besoin de recourir à de pareils procédés (...) Ils parlaient ouvertement de brimades, de supplices, de famines et d'assassinats ; ils ne se répandaient pas en généralisations, mais citaient au contraire des cas particuliers qu'ils connaissaient bien et qui étaient ceux de tel Ivan ou de tel Stéphan, dans tel village donné[8].

André Gide, après avoir fait un pèlerinage admiratif en URSS en 1936, a publié, aussitôt revenu en France, un récit de son pieux voyage, dont la tiédeur a paru suspecte aux croyants. Dans le *Retour de l'U.R.S.S.*[9], il raconte que, à Gori, un réflexe de courtisan sans doute lui fait envoyer un télégramme à Staline, né dans la ville qu'il traversait. Immédiatement a surgi la question des mots :

> Je fais arrêter l'auto devant la poste et tends le texte d'une dépêche. Elle dit à peu près : "En passant par Gori au cours de notre merveilleux voyage, j'éprouve le besoin cordial de vous adresser..." Mais ici, le traducteur s'arrête (...) Le "vous" ne suffit point, lorsque ce "vous", c'est Staline. Cela n'est point décent. Il y faut ajouter quelque chose (...) On me propose : "Vous, chef des travailleurs", ou "maître des peuples" ou... je ne sais plus quoi. Je trouve cela absurde (...) Je me débats en vain... On n'acceptera ma dépêche que si je consens au rajout[10].

Cet incident n'est pas le seul. Gide se souvient que tous ses discours ont été retouchés dans la traduction en russe. Il donne une interprétation hallucinante de ces "mises au point", feignant de croire que les mots ont été changés ou édulcorés ou trahis dans son propre intérêt :

> Je ne veux voir dans ces menus travestissements, le plus souvent involontaires, aucune malignité : bien plutôt le désir d'aider

---

[8] *I Chose Freedom*, New York, 1946, traduit en français dans *J'ai choisi la liberté !* (avec pour sous-titre "La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique"), Paris, Editions Self, 1947.
[9] Paris, Gallimard, 1936.
[10] *Retour de l'U.R.S.S.*, op. cit., p 72.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> quelqu'un qui n'est pas au courant des usages et qui certainement ne peut demander mieux que de s'y plier, d'y conformer ses expressions et sa pensée[11].

En réalité, les traducteurs risquaient leur vie, s'ils laissaient passer un mot qui n'appartînt pas la "langue de bois" qui était en vigueur alors en URSS[12] :

> Le référent de la langue de bois est la langue de bois ; toute excursion en dehors d'elle-même lui serait fatale (et d'abord à celui qui oserait prendre cette liberté)... La langue de bois est close parce qu'elle a pour but de tout ramener à du déjà dit... En langue de bois, référent, message et code sont confondus : le message n'est qu'un prétexte pour réaffirmer le code et le référent, ces deux derniers étant strictement identiques. Il serait peut-être plus juste de dire qu'en langue de bois, il n'y a pas de message – le code le rend impossible. C'est pourquoi la langue de bois rend la censure superflue[13].

La FMV est à la fois proche et distincte de la langue de bois : proche, parce que l'une et l'autre placent un écran entre les mots et les choses, et distincte, parce que la FMV, plus restreinte que la langue de bois, touche des pays qui ne sont pas régis par un Parti unique ou un Dieu totalitaire. Elle peut être rapprochée de l'euphémisme :

> L'euphémisme (ou en grec "parole agréable") est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées ; ils leur servent comme de voile, et ils expriment en apparence, de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes selon le besoin[14].

---

[11] Ibid., p 73.
[12] Françoise Thom, *La langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.
[13] *La Langue de bois*, op. cit., p 97.
[14] César Chesneau du Marsais, *Des tropes*, 1730. Edition utilisée: Le Nouveau Commerce, 1977, pp 142 et suiv.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Or, à la différence de l'euphémisme, la FMV n'atténue pas une réalité, elle la cache ou elle en interdit la saisie. Si elle est un euphémisme, c'est dans le sens nouveau que Benveniste donne à ce terme, non pas un déguisement, mais une interdiction de dire les noms tabous :

> Il faut prêter attention à la nature de cette interdiction qui porte non sur le "dire quelque chose" qui serait une opinion, mais sur le "prononcer un nom" qui est pure articulation vocale. C'est proprement un tabou linguistique : un certain mot ne doit pas passer par la bouche. Il est simplement retranché du registre de la langue, effacé de l'usage, il ne doit plus exister. Cependant, c'est là une condition paradoxale du tabou, ce nom doit en même temps continuer d'exister en tant qu'interdit[15].

EXEMPLES DE FMV

La fausse monnaie verbale n'est pas aussi universelle que la *TFT*. Elle n'est pas obligatoire non plus. Il n'y a pas de police ou de services secrets qui veillent à ce qu'elle soit en usage. La FMV a cours dans des domaines restreints ou limités, mais des domaines *sensibles*, au sens où l'on parle de "quartiers sensibles", lesquels ne sont pas des lieux où l'on pleure, mais dont la seule évocation suscite chez les sujets parlants un surcroît de vigilance ou un luxe de prudence. Les enjeux sont tels que le simple énoncé des faits est impossible ou devient suspect. C'est tout ce qui se rapporte aux crimes et aux délits, aux symboles de la culture ou par lesquels s'exprime la vie de l'esprit, à la géopolitique et aux rapports de force internationaux. Citons en quelques spécimens : pour ce qui est des crimes et délits, *incivilités*, *violence scolaire*, *sentiment d'insécurité* ; pour ce qui se rapporte à la culture, *fascisme de la langue*, l'adjectif *légitime* prédiqué à *langue* ou à *culture*, *consommation culturelle*, *biens culturels*, *économie des*

---

[15] Emile Benveniste, "la blasphémie et l'euphémie", colloque "l'analyse du langage théologique. Le nom de Dieu", Rome, 1966, recueilli dans *Problèmes de linguistique générale*, II, Gallimard, 1974.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

biens culturels, culture bourgeoise, sciences sociales, répression ; pour la géopolitique, *islamisme, Moyen-Orient arabe, mouvance islamiste*, le suffixe *phobie* ajouté à *islam*, les traductions impropres de l'arabe, tels *martyrs, religions du Livre*...

Incivilité désigne les faits recensés dans les quartiers *sensibles*. Ce sont des viols, vols, rackets, incendies volontaires, injures racistes, apologie des crimes contre l'humanité. Appliquer un "plan pétasse" dans les toilettes d'un collège ou dans un hangar délabré, *id est* se mettre à cinq ou six mâles pour violer à tour de rôle une fillette à peine pubère, ce n'est pas manquer de politesse à son égard, c'est un crime. Le réduire à un *bonjour* oublié, ce qu'est une incivilité, ce n'est pas l'édulcorer, c'est placer un écran devant le crime. Au XVIe siècle, quand les Européens ont essaimé à travers le monde, le mot *civilisation* n'existait pas (il a été fabriqué au milieu du XVIIIe siècle par Mirabeau[16]) : *civilité* en tenait lieu. Les naturels des Amériques, d'Asie, d'Afrique étaient dits *barbares* ou *sauvages*, et parce qu'ils étaient réputés ne pas avoir d'âme, on les disait inférieurs à ceux qui venaient de loin pour leur enseigner la civilité. Les philologues qui savent comment va le monde ne sont pas dupes de cette joli FMV qui exhale, outre un mensonge, de nauséabonds remugles.

Dans la langue de Bourdieu et de ses disciples, l'adjectif *légitime* qualifie la culture ou la langue. Le chapitre premier de *Ce que parler veut dire* a pour titre "la production et la reproduction de la langue légitime[17]". La langue *légitime* est le "dialecte parisien", le mot *langue* étant jugé sans doute trop noble pour désigner le français qui était parlé et écrit aux XVIe et XVIIe siècles et que l'Etat royal aurait imposé à des millions de paysans. De la même manière, la culture légitime, celle qui était enseignée à l'école publique, Racine, Hugo, Bach, Raphaël, le beau langage, aurait détruit l'accordéon, le kitsch, la musette, les cultures populaires. *Légitime* signifie "qui a un caractère de loi" dans

---

[16] Emile Benveniste, "*Civilisation* : contribution à l'histoire du mot", in *Hommage à Lucien Febvre*, Paris, 1954 ; repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris, Gallimard, 1966, p 336 et suiv.

[17] Paris, Fayard, 1982.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

"pouvoirs légitimes" ou dans "dynastie légitime" : "dynastie qui règne en vertu d'un droit traditionnel, par opposition aux princes qui règnent par des coups d'état ou par la volonté nationale", ainsi que le définit Emile Littré, dans son *Dictionnaire de la Langue française*[18], le pouvoir légitime étant exercé par les princes de la branche aînée des Bourbons, qui auraient possédé un droit naturel à régner sur la France. *Légitime* renvoie à l'Ancien Régime et à la volonté de restaurer par la force un ordre archaïque. Le plaquer sur la langue et la culture, ce n'est pas les qualifier, c'est les discréditer.

Le Moyen Orient arabe est le titre d'un livre de la collection U publié chez Armand Colin. *Moyen Orient* est la traduction impropre de *Middle East*, lequel désigne en anglais les pays qui se trouvent au milieu du continent asiatique. Le mot français juste est *Proche Orient* ou *Levant*. *Orient* a des significations plus riches qu'*East*. L'Orient, c'est, pour les mystiques, le Christ. En outre, le mot a un sens politique, relatif au partage de l'Empire romain en deux entités, Rome et Constantinople, comme les Arabes, après la conquête, ont divisé leur empire en deux parties : *Machreq* (ou orient) et *Maghreb* (ou occident). *Arabe* désigne des populations définies par leur mode de vie nomade et leur organisation tribale. La plupart des pays dits *arabes* ne sont pas habités par des Arabes. Ils ont été arabisés, leurs habitants sont devenus, contre leur gré, arabophones. Ne sont habités par des Arabes que la péninsule arabique et les déserts du Sinaï, d'Irak, de Syrie, de Jordanie, d'Egypte. *Arabe* sert d'oriflamme à l'idéologie du nationalisme pan arabe, qui a émergé dans l'Empire ottoman à la fin du XIXe s, afin d'inciter les ressortissants soumis de cet Empire à renouer avec la grandeur passée et fantasmée des Arabes. C'est cette idéologie qui légitime les pouvoirs en Egypte, en Irak, en Syrie, en Libye, en Algérie et c'est à cette seule idéologie que réfère le titre trompeur *Moyen Orient arabe*.

---

[18] Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, seconde moitié du XIXe siècle ; réédition en sept volumes : Gallimard et Hachette, 1970.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

POSTULATS

L'objet nommé FMV repose sur le postulat du "contrat verbal"[19], homologue au contrat social de Rousseau et au contrat naturel de Michel Serres. Certes, *contrat* est une métaphore : avant de parler, les hommes ne signent rien. De même, personne n'a jamais signé de "contrat social". Quant à la nature, elle ne signe rien. Le contrat verbal suppose que le réel existe en dehors de nous, que les choses accèdent à l'existence pour nous et en nous par le biais de symboles ou de substituts. Ce contrat posé, ce qui fait le langage, ce n'est pas la communication ou la volonté d'influer sur autrui, mais la référence : la désignation des réalités tangibles, sensibles ou fictives, par des symboles et, parmi ceux-ci, par des noms. La référence a été plongée dans un abîme de discrédit au XXe siècle. En niant que la langue soit une nomenclature, Saussure a contribué à occulter la référence, faisant de la communication la seule fonction noble du langage. Ramenée à un système et définie comme un outil par lequel les hommes influent les uns sur les autres, la langue rend la référence sans objet. Or, la référence a beau être occultée, elle est massive dans la langue, comme l'atteste l'existence de millions de noms propres (de personnes, de lieux, d'entités administratives, d'œuvres, etc.). Pour placer la référence au cœur de la réflexion sur les langues, il faut renoncer à l'impératif de communication que les experts en com., pub et autres manipulateurs imposent comme l'horizon de la réflexion sur les signes. C'est d'ailleurs ce à quoi nous invite Benveniste, dont l'admirable article sur "l'appareil formel de l'énonciation" place enfin la référence au cœur de l'appropriation de la langue par les sujets parlants :

> Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde (...) La présence du locuteur à son

[19] George Steiner, *Réelles présences*, Gallimard, 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne[20].

A ces travaux font écho les linguistes cités ci-dessous :

La communication linguistique ayant pour objet la réalité extra-linguistique, les locuteurs doivent pouvoir désigner les objets qui la constituent : c'est la fonction référentielle du langage (le ou les objets désignés par une expression forment son référent). La réalité n'est cependant pas nécessairement *la* réalité, *le* monde. Les langues naturelles ont en effet ce pouvoir de construire l'univers auquel elles se réfèrent ; elles peuvent donc se donner un univers de discours imaginaire. L'île au trésor est un objet de référence possible aussi bien que la gare de Lyon[21].

Parler des individus, des objets qui nous entourent ou de toute entité appartenant à un univers quelconque ne saurait se concevoir sans l'établissement d'une relation particulière entre la langue et le monde. (...) Cette relation n'est envisageable que dans le cadre d'une utilisation *en contexte* de certaines formes linguistiques. Du point de vue du système de la langue, le signe *maison* est tout au plus porteur d'une *forme* (manifestation sonore ou graphique) et d'un *sens* (ensemble de propriétés distinctives permettant d'isoler une classe d'objets, à savoir tous ceux qui sont susceptibles d'être appelés "maison") et ce n'est que par le passage de la langue au discours - par le biais d'un acte d'énonciation - qu'il va permettre au locuteur de *référer* à un objet unique[22].

---

[20] Emile Benveniste, "L'appareil formel de l'énonciation", in *Langages*, Paris, Didier-Larousse, n° 17, 1970, recueilli dans *Problèmes de linguistique générale*, tome II, Paris, Gallimard, 1974, p 79 et suiv.

[21] Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, article "Référence", p 317, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Editions du Seuil, 1972.

[22] Michel Arrivé, François Gadet, Michel Galmiche, article "Référence", p 595, in *La Grammaire d'aujourd'hui*, "Guide alphabétique de linguistique française", Paris, Flammarion, 1986.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Placer la référence au cœur de la réflexion, c'est poser comme premier le réel. De fait, c'est justifier le principe socratique de la justesse ou de la rectitude des noms.

LES PROCESSUS DE FABRICATION

Le socle épistémologique posé, il est possible d'analyser les processus de fabrication de la FMV après les avoir regroupés en quatre types : les noms mal ajustés, les noms qui ont subi des altérations de sens, les noms dont la raison d'être est de discréditer ceux qui osent évoquer les réalités taboues, les noms de mépris.

1. Les noms sont faux au moment où ils ont été fabriqués ou bien ils n'ont été fabriqués que pour cacher une réalité. C'est ainsi qu'*incivilités* fait écran aux crimes et délits. En arabe, un *chahid* est un individu qui lance un camion rempli d'explosifs sur la foule. Ce mot est traduit par *martyr*. Or un martyr n'est pas un tueur. Témoin de Dieu, il accepte de mourir plutôt que d'abjurer. Il n'est pas exigé du *chahid* qu'il abjure. La traduction par *martyr* n'est pas une trahison, mais une tromperie. Dans le *Coran*, les juifs et les chrétiens sont désignés par les mots *ahl el kitab* qui signifient "gens du Livre". Or, de plus en plus souvent, ces gens du Livre se muent en religions du Livre, ce qui constitue un contresens par rapport au dogme, puisque le *Coran* n'admet qu'une seule religion ou *din*, les autres religions, chrétienne ou juive, étant une déformation de la soumission originelle à Allah. Pendant la dernière décennie, des islamologues ont désigné par les mots *mouvance islamiste* les organisations qui font la guerre pour imposer la seule religion qui, à leurs yeux, soit *din* : la leur. *Islamiste*, comme adjectif et comme nom, n'existe pas en arabe, il n'a jamais existé en français avant 1990. Le *Trésor de la Langue française* ne le relève pas. *Mouvance* est un terme de droit féodal qui signifie "dépendance d'un fief par rapport à un autre". Les musulmans qui militent dans cette *mouvance* sont ingénieurs, médecins, diplômés d'universités. Il est faux de les renvoyer avec *mouvance islamiste* à l'état archaïque et disparu d'un droit occidental auquel ils sont étrangers. Ils disent qu'ils sont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

musulmans, ils sont désignés par des termes surannés, impropres et de mépris. On comprend qu'ils en soient humiliés.

Les mots *sciences sociales* et, dans une moindre mesure, *sciences humaines* relèvent aussi de la FMV. Il n'est pas une de ces disciplines nommées "sciences" qui recoure à l'expérimentation. Il n'y en a pas une seule qui soit en mesure de prouver, par des expériences répétées, la validité des lois énoncées. De plus, l'objet d'étude "société" est une simple hypothèse de travail : personne n'a jamais vu la société et il n'est pas sûr qu'il ait une réalité, en dehors des sociétés secrètes du type Klu Klux Klan, des sociétés de chasse ou de pêche ou des sociétés de commandite par actions, du type Société Générale. De même, les sciences humaines ont triomphé à l'université au moment où il était affirmé que leur objet, l'Homme, n'existait pas ou était mort et que seules comptaient les structures.

2. Un signe qui était juste quand il a été fabriqué a été désajusté. Il a perdu sa rectitude initiale. Les emplois abusifs l'ont faussé.

Dans la Déclaration de 1789, article 2, sont énumérés les droits naturels et imprescriptibles de l'Homme : liberté, propriété, sûreté, résistance à l'oppression. Le texte porte *sûreté*. *Sûreté* étant désuet, *sécurité* l'a remplacé. Dans le *Dictionnaire de la Langue française*, Emile Littré définit la sûreté comme "l'état de celui qui n'a rien à craindre pour sa personne ou pour sa fortune[23]". Un pays, une région, une ville sont sûrs, quand les citoyens y vivent sans que soient menacés leur personne ou leurs biens, quelque valeur que ces biens aient, fruits, bétail, voiture, maison, bijoux, argent liquide, carte bancaire, etc., qu'ils n'en aient aucune, telles les photos de famille par exemple, ou qu'ils vaillent des millions de francs, de $, de £ ou d'euros. *Insécurité* est dépourvu d'ambiguïté. Ce n'est pas le cas de *sentiment*. Il signifie "conscience que l'on a de la réalité d'une chose". Littré illustre

[23] Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1859-1872, *Supplément* en 1877. Réédition intégrale en 1970, Hachette Gallimard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette acception d'une phrase de Bossuet "J'ai un sentiment clair de ma liberté" et de Malebranche "On ne connaît son âme que par le sentiment intérieur qu'on en a". En français classique, le verbe *sentir*, dont *sentiment* dérive, signifie aussi "penser". Dans le *Trésor de la Langue française*, le nom *sentiment* a diverses acceptions, dont celle-ci : "connaissance, conscience plus ou moins claire que l'on a de quelque chose[24]", laquelle continue le sens classique de "conscience que l'on a de la réalité d'une chose". Entendu ainsi, *sentiment* appartient, précisent les auteurs du *Trésor de la langue française*, au "domaine de l'intellect et de l'intuition" et non à celui de "l'affectivité".

Dans les années 1970, les citoyens ont pris conscience de l'insécurité croissante. De fait, quand ils disent *sentiment d'insécurité*, ils font acte de connaissance raisonnée. Des mots, comme des relevés bancaires ou des livres de compte ou des photos développées ou des plans cadastraux ou des cartes routières, il est attendu sinon qu'ils disent la vérité, ce qui est un objectif difficile à atteindre, du moins qu'ils ne mentent pas. S'ils trompaient, ils n'auraient plus de raison d'être. L'huile peut être frelatée, pas la réalité. Il n'est donné à personne le pouvoir de la supprimer, mais les hommes ont la possibilité de changer les symboles qui y donnent une existence pleine et entière. On ne change pas les choses, on change les mots. Le réel reste ce qu'il est. Plutôt que de s'atteler à la dure et sans doute infructueuse tâche de conserver les droits de l'homme, on a dissimulé les réalités avec les mots. Dans *sentiment*, a été effacé le sens ancien et juste de "conscience (ou connaissance) de la réalité d'une chose". Il a beau être classique, *id est* enseigné dans les classes des collèges et des lycées, il s'est évanoui. *Sentiment* a été pourvu d'un faux nez. Il a signifié "émotion irraisonnée", "fantasme" ou "fruit d'une peur incontrôlée" ou "produit frelaté de l'imaginaire collectif". Chassé du domaine de l'intellect, il a été intégré à celui de l'affectivité. On a fait comme s'il ne relevait pas de la raison,

---

[24] *Trésor de la Langue française*, 16 volumes, 1971-1994, CNRS, Klincksieck et Gallimard. L'entrée "sentiment" est incluse dans le tome 15, 1992.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mais de l'émotion. Désormais, il ne tient plus de la connaissance raisonnée, mais de l'expression désordonnée, émotive et impulsive de l'être, étant le même mouvement de cœur que le sentiment amoureux ou l'effusion romantique devant les beautés de la nature.

Violence scolaire signifie "violence de l'école". L'école, parce qu'elle est normative ou réputée telle, qu'elle impose une discipline ou est censée le faire, qu'elle corrige ou redresse la nature ou en est accusée, agresse des enfants faibles, innocents, naturellement bons et sans défense. C'est cette thèse libertaire, reprise par les media, qui a inspiré les réformes de l'école depuis 1982. Le mot a d'abord désigné la "violence de l'école" avant de désigner les violences à l'école, non pas les coups de poing, les bousculades, les crêpages de chignon de cours de récréation, mais les mêmes crimes et délits que le faux *incivilités*. *Violence* est un nom abstrait, au sens où il désigne une catégorie ou une qualité, non des actes, encore moins des crimes. Personne n'a jamais vu la violence. Dans la réalité, ce qui est constaté *hic et nunc*, ce dont témoignent les victimes, ce sont des délits et des crimes graves, tels que viols, rackets, agressions, vols, menaces de mort, insultes racistes. Ces crimes ne se commettent pas tout seuls, par magie, enchantement ou tour de passe-passe, ils ont des auteurs, que *violence scolaire* escamote derrière la fausse abstraction. De même, *camps de travail, de rééducation ou de liberté* a caché des camps de la mort, *lutte contre les parasites sociaux* ou *conquête de terres vierges* a transformé la déportation massive de peuples tout entiers en URSS, en Ethiopie en épopée nationale, *justice sociale* a oint des saintes huiles du progrès l'extermination des classes nuisibles, *luttes de libération nationale* a justifié les purifications ethniques, etc. Le terme abstrait *violence* renvoie la responsabilité des crimes commis à la nature. Inhérente à l'homme prédateur, le définissant depuis la nuit des temps, la violence est en chaque homme. Il est dans l'ordre des choses qu'elle s'exprime, quitte à ce que soient sacrifiés des malheureux. Les faussaires sont si constamment obsédés par la volonté de nier les réalités qu'ils ne se rendent pas compte que, pour cacher ce qui ne leur agrée pas, ils recourent aux explications "naturelles" les plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réactionnaires qui aient jamais été avancées dans l'histoire de notre pays.

Islamisme est un nom français. C'est l'orientaliste d'Herbelot, professeur au Collège de France, qui l'a fabriqué en 1697, parce que, de tous les noms désignant des religions, seul *islam* ne se terminait pas par le suffixe – *isme*. Dans la "Notice sommaire sur l'histoire d'Egypte, rédigée à Alexandrie pour le vice-roi et remise à Son Altesse le 29 novembre 1829"[25], Jean-François Champollion écrit ceci : "Les anciennes histoires d'Egypte font remonter l'époque de cette révolution (un coup d'état des militaires contre les prêtres) à six mille ans environ avant l'islamisme (...) Thèbes fut ruinée de fond en comble. Cet événement eut lieu environ 2800 ans avant le début de l'islamisme en Egypte". Dans le *Dictionnaire de la Langue française* d'Emile Littré, *islamisme* est glosé par ces acceptions : "1° la religion de Mahomet. 2° L'ensemble des pays où règne cette religion, dans le même sens que chrétienté par rapport aux pays chrétiens". *Islam* a aussi deux acceptions "religion des mahométans" et "pays musulmans". Ces deux mots sont synonymes. Le *Trésor de la Langue Française* relève dans le volume 10, publié en 1983, *islamisme*, suivi de la seule acception suivante : "Religion des musulmans. Synonyme : *islam*". En français, jusqu'en 1983, *islam* et *islamisme* sont synonymes. Il est donc juste d'employer *islamisme* dans le sens d'*islam*. Quant aux lexicographes cités, ils enregistrent l'usage, tel qu'ils l'ont lu chez les écrivains. Les Editions du CNRS qui ont publié le *Trésor de la Langue française* ne peuvent pas être soupçonnées, au vu de leur catalogue, de fomenter des menées hostiles à l'islam.

On objectera sans doute que le sens des mots évolue. De fait, dans l'édition de 1992 du *Petit Larousse* (en grand format), *islamisme* est supposé signifier : "1. Vieilli. Religion musulmane, islam. 2. Mouvement politico-religieux préconisant l'islamisation complète, radicale, du droit, des institutions, du gouvernement

---

[25] Jean-François Champollion, in *Lettres et journaux écrits pendant le voyage d'Egypte*, Christian Bourgois, éditeur, 1986, pp. 427-443.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans les pays islamiques". Il est étrange que les lexicographes de Larousse aient décidé que le sens "islam", établi neuf ans auparavant dans ce monument qu'est le *Trésor de la Langue française*, était vieilli. Un sens qui vieillit en moins de dix ans, cela ne s'est jamais vu. Dans le *Petit Larousse*, l'islamisme est défini comme un "mouvement politico-religieux préconisant l'islamisation complète, radicale, du droit, des institutions, du gouvernement dans les pays islamiques". C'est la définition exacte de l'islam comme système politique, social et juridique, totalitaire par nature et par essence. Ce que, selon les lexicographes du *Petit Larousse*, "préconise l'islamisme" n'est rien d'autre que le dogme islamique, à savoir que l'islam soit conforme, au *kasra* près, à ce qu'il a été pendant des siècles. La mention *vieilli* est suspecte. La synonymie entre *islamisme* et *islam*, qui pourrait porter tort, vu les événements, à l'islam, est renvoyée à un état de langue révolu. De fait, l'idéologie prime sur la rigueur lexicologique. La séparation entre l'islamisme et l'islam vient d'une lecture hâtive de l'ouvrage de Bruno Etienne, *L'islamisme radical*[26]. *Islamisme* est entendu dans le sens "islam" et l'adjectif *radical* dans "à la racine" ou "authentique" et "extrémiste". Comme ce livre, dont le contenu est effrayant, a eu un grand succès, les media, les lecteurs pressés, les commentateurs ont cru qu'il traitait d'une réalité distincte et différente de l'islam.

3. La fausse monnaie verbale a pour seul but de discréditer les sujets parlants qui tentent de dire le monde, en les faisant passer pour fous.

Ainsi, après avoir basculé de la connaissance raisonnée dans la glu de l'émotion larmoyante, *sentiment d'insécurité*, une fois qu'il a été dépossédé de sa justesse première, a été plongé dans le marigot des troubles mentaux. Il n'a pas suffi que les réalités soient cachées, il a fallu que les citoyens qui refusent le nouvel ordre des mots passent pour fous et qu'ils soient placés dans une camisole verbale. En effet, le malheur du beau et juste *sentiment*

---

[26] Bruno Etienne, *L'islamisme radical*, Paris, Hachette, 1987.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'insécurité procède de sa ressemblance fortuite avec *sentiment de culpabilité, sentiment d'infériorité, sentiment de supériorité*. Dans ces noms, *sentiment* signifie "émotivité excessive liée à une représentation prévalante qui dirige l'activité psychique et sociale en lui donnant une forme particulière, expression visible du trouble mental[27]". Les ressemblances de sons, même si elles sont fortuites, portent à la ressemblance de sens. Les *collision* et *collusion*, *lacune* et *lagune*, *allocution* et *allocation* qui sont parfois employés l'un pour l'autre l'illustrent. La langue n'échappe pas au *qui se ressemble s'assemble*, de sorte que *sentiment d'insécurité* a été apparié aux sentiments de supériorité, infériorité, culpabilité. Il ne désigne plus la connaissance qu'un citoyen éclairé a du réel, il s'est dégradé en désordre mental. Emotivité excessive, représentation prévalante, activité psychique dirigée, il est l'expression visible d'un trouble mental. Les citoyens qui s'évertuent à connaître les réalités et à y donner un nom juste sont des dérangés mentaux. La langue transformée en camisole de force les condamne à se taire.

D'un individu ou d'un groupe d'individus, d'une pensée, d'un pays, d'une organisation, d'un gouvernement, qui, entre 1930 et 1945, ont rejeté ou critiqué le socialisme national ou s'y sont opposés, on dit qu'ils sont antinazis. Les pères jésuites de Lyon qui, en 1941, ont fondé *Témoignage catholique* devenu, par œcuménisme, *Témoignage chrétien*, et qui, dans une belle et émouvante prosopopée, ont exhorté la France "à ne pas perdre son âme", ce qu'elle faisait en collaborant avec les armées d'occupation, sont *antinazis*. Ceux qui critiquent le fascisme ou s'y opposent sont *antifascistes*. Ceux qui critiquent le christianisme sont antichrétiens. *Anti* sert à former des milliers de mots. Chaque jour, il est possible d'en former de nouveaux. Selon les auteurs du *Trésor de la Langue Française*, ce préfixe est toujours en expansion. Il n'y a pas de limite à la formation de mots suivant ce modèle. Le mot ainsi obtenu signifie que le sujet parlant qui en use est contre la notion, la chose, la personne désignée par

---

[27] Trésor de la Langue française, op. cit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le mot qui suit *anti*. C'est simple, efficace, sans ambiguïté. Pourtant, *anti* ne suffit pas. Dès qu'il est question d'homo-exualité, si vous exprimez des réserves, même timides, sur les homosexuels ou leurs moeurs, ne serait-ce que parce que vous pensez que la vraie solidarité lie les générations, vous n'êtes plus *antihomosexuel*, mais *homophobe*. S'il est question d'islam et que vous critiquiez, comme vous êtes en droit de le faire, cette religion et les fidèles qui la professent, vous n'êtes pas étiqueté *antimusulman*, vous voilà cloué au pilori pour *islamophobie*. *Phobie* n'est pas neutre. Ce n'est pas une répugnance ou une peur ordinaire, mais une maladie de l'esprit. C'est un "symptôme névrotique", qui se caractérise par "une réaction d'angoisse ou une répulsion ressentie devant le même objet, la même personne ou une situation bien déterminée". Classée parmi les "anomalies mentales", cette "peur excessive (...) conduit à une agressivité refoulée ou à un sentiment de culpabilité intense" "s'exprimant sous la forme d'une peur en apparence irrationnelle des lieux clos ou élevés, des chats, des orages ou de quelque autre parmi la quasi infinité des objets possibles de phobie[28]". La critique de l'islam en tant que religion (*islam* avec un i minuscule) ou de l'Islam (*Islam* avec un I majuscule) en tant que civilisation, à partir du moment où elle est qualifiée d'*islamophobie*, devient taboue. Si, malgré l'interdit, elle se fait entendre, celui qui ose l'exprimer est discrédité. Un athée ou un libre penseur qui critique le christianisme n'est pas *christianophobe*. Quand la critique des dogmes est une phobie, la tyrannie menace. L'objectif n'est pas seulement de faire taire, il est de faire honte. Se livrer à un examen critique de l'islam et de l'Islam, comme on le fait, sans la moindre retenue, du christianisme ou de la Chrétienté abolie depuis des siècles, est une faute dont la raison d'être est de contraindre les critiques imprudents à se sentir coupables. La FMV émet les jugements les plus frustes qui soient. C'est blanc ou noir. Blanc, c'est l'islam, parce que l'islam est du côté du Bien. Noir, c'est

---

[28] Cerminara, *De nombreuses demeures*, 1982 ; cité dans le *Trésor de la Langue française*, entrée "phobie".

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'en faire un examen critique. Seuls les fous se livrent à un examen du Bien absolu.

4. A un signe juste est prédiquée une qualité imaginaire qui discrédite, rabaisse et nie ce qu'il désigne, comme dans le cas de "langue" et "culture" "légitimes".

Soit la phrase de Bourdieu : "Contre l'idéologie charismatique qui tient les goûts en matière de culture légitime pour un don de la nature, l'observation scientifique montre que les besoins culturels sont le produit de l'éducation[29]". "Charismatique" est un adjectif religieux dont l'emploi est incongru dans un contexte sociologique. Si Bourdieu, qui est athée en tout et de façon radicale, en use, c'est pour déconsidérer l'idéologie dont il parle et qui, de toute façon, n'est pas une idéologie. Un charisme est un don surnaturel octroyé à un croyant par l'Esprit Saint. *Charismatique* est un adjectif de relation qui signifie "relatif au charisme ou à la croyance dans l'Esprit saint". Bourdieu ne l'emploie pas comme un adjectif de relation, neutre par définition ou descriptif, mais il en fait un adjectif dépréciatif, qui signifie quelque chose comme "qui n'a pas de valeur", sans doute parce que cet adjectif se rapporte à des croyants stupides. "L'idéologie charismatique... tient les goûts en matière de culture légitime pour un don de la nature". Aucun homme cultivé en Occident n'a jamais conçu la culture comme l'effet d'une descente de l'Esprit Saint sur un élu de Dieu. Les goûts en matière de culture ne sont pas un don de la nature, mais le résultat d'un apprentissage. Cicéron, qui a inventé le mot et la chose, tenait la culture pour le résultat d'un travail analogue à celui d'un paysan qui prend soin de la terre qu'il cultive.

---

[29] Pierre Bourdieu, "L'art. Economie des biens culturels", in *Encyclopaedia universalis*, repris dans l'édition de 2004 "les Essentiels de la culture", tome 1.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'EMISSION DE FMV

Fabriquer de la fausse monnaie est un acte conscient. Philippe le Bel et Sékou Touré savaient que la monnaie qu'ils mettaient en circulation n'avait pas de valeur ou qu'elle avait une valeur moindre que celle qu'elle aurait dû avoir. Elle aussi, l'émission de fausse monnaie verbale est volontaire. Elle n'est pas le fruit du hasard. En effet, les clercs, les instruits, les savants ont le pouvoir de donner un nom aux réalités tangibles, sensibles, singulières ou collectives, ou aux réalités fictives, concepts, idées, etc. qui n'ont pas de nom ou, s'ils jugent que les noms reçus sont inadéquats, mal formés ou mal ajustés, le pouvoir de les renommer. Ils inventent leur propre vocabulaire. Naguère, ils ont forgé *oxygène, hydrogène, azote, relativité, sociologie, positivisme, archéologie, philologie*. Les clercs sont logothètes : ils sont les législateurs de la langue. Ils nomment les concepts qu'ils créent ou les réalités qu'ils isolent. Ils ont donc un pouvoir de "baptême". Certes, le domaine dans lequel ils exercent ce pouvoir effectif est limité, du moins en théorie, aux seules sciences ou aux seules disciplines dans lesquelles ils font carrière, mais avec l'allongement des études, de plus en plus de personnes apprennent et utilisent leurs mots *factices*, c'est-à-dire le vocabulaire qu'ils fabriquent ou auquel ils donnent un sens neuf. Ces mots sont plus souvent employés qu'ils ne l'étaient jadis ; les media les diffusent dans un public de plus en plus large. La langue est généralement définie comme une entité sur laquelle les hommes n'ont pas de prise et comme une nécessité qui détermine ceux qui la parlent. C'est la thèse qu'exprime, entre autres philologues, Viktor Klemperer dans *LTI, La Langue du IIIe Reich*[30] :

> La langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral

[30] Viktor Klemperer, traduction française parue en 1975, Albin Michel ; rééditée en 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle.

Cette thèse doit être corrigée, du moins dans les marges qui nous occupent ici. La langue ne détermine pas nécessairement tous les sujets parlants, puisque certains ont le pouvoir d'agir sur elle et que les logothètes peuvent l'enrichir ou l'amender. Un vaste canton de la langue échappe à la détermination aveugle. Les clercs, des savants, certains instruits ne sont pas les sujets de la langue, la langue est leur sujet. Ils en fabriquent les signes, ils l'ont à merci. Ce n'est pas parce que cette réalité est occultée qu'elle n'existe pas. Les linguistes évoquent souvent le dialogue de Platon, connu sous le titre de *Cratyle*, pour montrer que le débat sur l'origine des signes, naturels ou de convention, est ancien et que les prises de position en faveur d'une origine naturelle, celles qu'exprime Cratyle (les choses ont laissé des traces de ce qu'elles sont dans les mots), sont sans fondement, sinon pour les poètes et les rêveurs. En revanche, la thèse que soutient Socrate (ou Platon) est autre. Peu importe l'origine des signes, l'essentiel est qu'ils soient justes, que les noms soient bien formés, qu'ils soient adaptés à leur objet - ce pour quoi ils valent ou ce qui fait leur "valeur" dans le premier sens que Saussure donne à ce terme -, et que le logothète qui les a fabriqués l'ait fait avec prudence.

Une langue comprend des dizaines de milliers de mots, mais les sujets qui la parlent disposent de centaines de millions de noms propres, dont seule une fraction est recensée dans les dictionnaires et qui forment un paradigme illimité. Les noms propres sont *propres* ou spécifiques à un objet, alors que les noms communs renvoient à des classes d'objets[31]. Ce sont les noms de personnes (patronymes, surnoms), les noms de lieux, villes, villages, bâtiments, quartiers, rues, immeubles, etc. Il n'y a pas de portion du territoire qui n'ait pas de nom propre. A cette classe ouverte s'intègrent les noms par lesquels les hommes désignent les entreprises, les institutions ou les associations qu'ils fondent, leurs

[31] Cf. Leibniz, Nouveaux essais sur l'entendement humain, 1704.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

propres œuvres, qu'elles soient d'art ou non (poèmes, romans, tableaux, opéras, personnages de fiction, etc.) dont les titres sont autant de noms propres. Ces noms réfèrent, sans signifier, à une réalité singulière en dehors de toute énonciation. Il en est ainsi dans les listes, les inventaires, les cartes, les plans, les titres, les légendes, les étiquettes, les plaques, l'écriture urbaine, etc. Or, beaucoup de ces noms ne viennent pas du fonds de la langue, ils sont inventés, comme l'ont été *oxygène* ou *sociologie* ou *homophobie* ou *inconscient*. On sait que les hommes peuvent agir sur la langue quand ils l'enseignent, la corrigent, l'amendent, font préférer tel mot ou tel emploi à tel autre. Ils sont aussi en mesure de fabriquer des noms ou d'agir sur ce que les noms désignent ou sur leur sens. C'est cette latitude qui justifie l'hypothèse de la fabrication et de la mise en circulation de FMV.

La fausse vraie monnaie ou la monnaie sans valeur est émise par des Etats, qui sont seuls habilités à battre monnaie. De la même manière, les exemples de FMV analysés ci-dessus ont été fabriqués dans des institutions savantes, Collège de France, EHESS, CNRS, quelques universités. Les faussaires du verbe n'ont pas de pouvoir, mais ils sont puissants, parce qu'ils nomment les choses et qu'ils exercent leurs talents dans des institutions influentes. Les notions de pouvoir et de puissance doivent être précisées. *Pouvoir* n'est pas à proprement parler un verbe, le procès de "pouvoir" n'ayant pas de référent dans la réalité. C'est un auxiliaire de modalité qui exprime une modalité, éventualité ou potentialité, sous laquelle se réalise le procès du verbe qui suit *pouvoir*. Le pouvoir en soi est une modalité de l'agir. Ce qui importe, c'est qu'il permet d'agir sur le monde. La théorie politique distingue tantôt deux pouvoirs séparés, tantôt trois, celui de former les lois (pouvoir législatif), celui de les appliquer (pouvoir exécutif), celui de sanctionner les infractions à la loi (pouvoir judiciaire). Le fait est que le pouvoir législatif qui est censé légiférer et le pouvoir exécutif qui est censé appliquer les lois sont devenus de simples modalités. Ils sont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

impuissants. Dans le *Cours familier de philosophie politique*[32], Pierre Manent explique pourquoi les pouvoirs élus ne sont que de pures modalités ou des symboles, qui n'agissent pas. Les Modernes sont si avides de liberté qu'ils aspirent à un espace public sans institution. Ils rêvent d'un vaste vide social sans pouvoir. Ces aspirations ont dissocié le pouvoir de la puissance. Le pouvoir s'enferme dans des institutions transformées en forteresses vides ou en théâtre d'ombres. La puissance, elle, se montre dans les média. Alain Finkielkraut montre le divorce entre pouvoir et puissance qui affecte les pays dits "modernes" :

> Qu'ils soient ou non intégrés dans des grands groupes industriels et multimédias, ces journalistes voient bien que les décisions politiques échappent aux gouvernants, ils sont aux premières loges pour constater le divorce de la politique et de la puissance. C'est forts de cette faiblesse que les plus impertinents convoquent les élus du peuple le sourire aux lèvres, qu'ils les rudoient, qu'ils les tutoient, qu'ils leur coupent la parole quand ça leur chante, qu'ils les félicitent quand ils les entendent penser comme eux[33].

La réalité que désigne le nom *pouvoir* est liée au droit et à la loi. *Puissance* dérive d'un participe présent. Le mot désigne une réalité qui n'a pas l'appui de la loi. Les média qui sont des diffuseurs de FMV et qui énoncent la *doxa* ne sont pas les seuls à prospérer sur les pouvoirs démocratiques en ruines. Les institutions savantes qui fabriquent la FMV sont aussi des puissances. Les faussaires qui y exercent ne sont pas élus, mais ils ont une puissance effective : c'est ce qui crée la "confiance", laquelle amène les hommes à accepter leurs mots faux et les media à les diffuser.

En 1975, cela faisait plus de trente ans que le fascisme était mort à l'Ouest. Barthes l'a sorti des oubliettes. Chassé du réel, il a été intégré à la langue. "La langue... n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme,

---

[32] Pierre Manent, Paris, Plon, 2001.
[33] *L'Imparfait du présent*, Paris, Gallimard, 2002, p 117.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ce n'est pas empêcher de dire, c'est obliger à dire[34]". Certes, c'est la langue en général qui est ou serait fasciste ou germe de fascisme. En fait, c'est la seule langue française qui en est accusée, Barthes s'étant bien gardé, lors de ses séjours au Maroc, d'accuser l'arabe d'être fasciste. On ne sait s'il agit ainsi sur les conseils de Dame Prudence ou sur les ordres de Messire Aveuglement, comme il s'est bien gardé, entre 1940 et 1945, alors qu'il était dans la force de la jeunesse et que toute latitude lui était laissée alors pour résister, de combattre réellement par les armes ou par l'action militante, les fascistes, les vrais, ceux dont l'objectif était de nettoyer la France de tous les insectes nuisibles qui la contaminaient.

> Le langage est une législation, la langue en est le code. Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout classement est oppressif : *ordo* veut dire à la fois répartition et commination[35].

L'assertion est si absurde et si peu dérangeante qu'elle n'a pu avoir été assénée que par un esprit dérangé. Le problème - car il y en a un - tient à ce qu'elle a été proférée en 1977 du Collège de France et que Barthes n'est pas le seul à avoir cru à cette énormité. Avant lui, Foucault, du même Collège, enseignait que le discours formait l'armature des dispositifs de pouvoir. Après lui, Bourdieu, du même Collège, découvrait dans le fascisme la justification des accusations qu'il portait contre la langue légitime (*id est* dialecte parisien), la culture, l'école, la démocratie, l'Université, fascistes elles aussi à n'en pas douter. Pour Barthes, la langue force les sujets parlants à suivre des règles qu'ils n'ont ni élaborées, ni votées. Parler, c'est cesser d'être *citoyen*. Tout mot étant régi par un autre mot (nom, verbe, préposition, adjectif), il y a entre les mots recteurs et les mots régis une hiérarchie qui serait semblable ou qu'il juge semblable à la hiérarchie qui prévaut dans

---

[34] Ibid.
[35] Barthes, *Oeuvres complètes*, V, Paris, Le Seuil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les sociétés injustes entre les puissants et les faibles ou entre les dominants et les dominés. Que la langue soit organisée n'est pas imaginaire, seule l'interprétation qui en est faite l'est. Les règles, la rection, l'ordre s'imposent à tous, rois, esclaves, professeurs, écrivains. Ils n'ont rien de fascistes, ils disent le sens.

L'accusation de *fascisme* ne recèle que des commodités. Il n'est pas besoin de l'étayer, elle est reçue sans preuves. Enoncée du haut d'une chaire, par une autorité instituée, elle se mue en Vérité. Voilà donc la langue mise en examen, chargée de péchés sans nom, inculpée d'une litanie de crimes. Le péché originel, auquel les théologiens ne croient plus, revivifié, ressuscité en quelque sorte, a été inscrit dans la langue. Elle est ou elle serait l'instrument du Pouvoir de l'Etat ou du Capital, la marque de la bourgeoisie vorace, une source d'abus, le sceau de la tyrannie, la chape de béton qui condamne les opprimés au silence, etc.

Consommation culturelle est un autre exemple de FMV qui émane de l'EHESS et du Collège de France, via Bourdieu. Soit l'énoncé : "Parler de consommation culturelle, c'est dire qu'il y a une économie des biens culturels, mais que cette économie a une logique spécifique (...)[36]". Jamais n'est défini ce qu'est "consommer la culture". Quand la plaque de chocolat a été mangée, il n'en reste rien. Le chocolat a été consommé. Quand, au bout de 800 Km, le réservoir de la voiture est vide, toute l'essence a été consommée. Quand le livre a été lu, il n'a été ni mangé, ni brûlé : il est toujours là entre les mains du lecteur. Il n'y a pas eu "consommation", la lecture n'est pas une ingestion. *La Joconde* est admirée chaque jour par des milliers de curieux. Le tableau n'a été ni consommé, ni brûlé, ni mangé, ni dévoré – sauf des yeux. De fait, ni la lecture, ni la contemplation d'un tableau, ni l'audition d'une symphonie ne sont une consommation. Elles ne détruisent pas l'œuvre lue, regardée, écoutée. Parler de consommation culturelle, c'est user de mots inadéquats, impropres, mal ajustés et qui trompent, c'est disqualifier la culture, c'est faire entrer autrui dans le royaume du leurre.

---

[36] Encyclopaedia universalis, op. cit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'imprimerie, l'édition de livres et de disques, l'organisation de concerts sont des activités économiques, au sens où, pour s'exercer, elles nécessitent du travail et du capital (ça coûte cher, il faut payer le papier, les salaires, louer les salles), mais les oeuvres, en tant que réalités culturelles, *Le Misanthrope* ou *Les Leçons de ténèbres* de Couperin ou *La Joconde*, ne sont pas des biens économiques. *Le Misanthrope* - l'œuvre, pas le livre - ne se vend pas, pas plus les *Leçons de ténèbres* ou que *La Joconde*. Ce ne sont pas des biens, comme le sont une maison, un vignoble, une terre à blé : ils n'appartiennent à personne. Ils sont à la libre disposition de tous. N'importe qui peut copier *Le Misanthrope* et le garder chez soi, ou même peut acquérir chez un bouquiniste une édition scolaire à 5 centimes ou se la faire donner, pour rien. Dire d'œuvres qu'elles sont des "biens", c'est parler pour ne rien dire ou c'est, en usant de mots fantasmatiques, fourvoyer les lecteurs dans une impasse.

Certes, l'économie en question a une "logique spécifique" : autrement dit, elle n'a rien en commun avec l'économie. Pourquoi parler d'économie alors ? C'est que Bourdieu a de la vanité et de la prétention : il se prend pour Karl Marx, l'auteur du *Capital*. Il écrit lui aussi son "Capital", mais "Le Capital culturel". Pour singer Marx, il faut de l'économie. Alors il en met, partout, même là où il n'y en a pas, surtout là où il n'y en a pas, tout ça pour disqualifier la "culture" ou l'art, en les rabaissant à la fabrication, distribution et vente de chaussures, de voitures ou de berlingots.

EN GUISE DE CONCLUSION

La fausse monnaie verbale appauvrit ou entrave ce que l'on nommait au XVIIIe siècle "le commerce des esprits". Les signes cessent d'être justes ou adéquats à leur objet, ce dont ils sont les substituts ou ce pour quoi ils valent. Le réel n'est plus désigné de façon univoque. Ou bien, la fausse monnaie verbale est un écran ou une herse : elle sert à cacher le réel ou elle empêche les sujets parlants d'en avoir une connaissance. Dans quelques cas extrêmes, camisole de force, elle fait passer pour fous ceux qui s'obstinent, malgré tout, à dire les choses avec des signes de bon aloi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Claude Lévi-Strauss, dans *Anthropologie structurale*, reprend la définition que Marx donne de l'idéologie (c'est la réalité, mais renversée) pour l'appliquer aux "représentations sociologiques (des indigènes)" d'Amérique ou d'Afrique, lesquelles "ne sont pas seulement une partie ou un reflet de leur organisation sociale (...), mais elles peuvent, comme dans les sociétés plus avancées, la contredire complètement ou en ignorer certains éléments[37]". Bien entendu, *sociologiques* qui qualifie *représentations* a pour sens "collectives". Singeons les faussaires et donnons à *représentations sociologiques* un autre sens. Ce n'est pas honnête évidemment, mais la manipulation est éclairante. Dans notre FMV, provisoire et de circonstance, ces mots signifient "représentations diffusées par les sociologues". Corrigée par la parodie, la phrase devient : "les représentations diffusées par les sociologues peuvent, comme dans les sociétés primitives, contredire complètement l'organisation sociale ou en ignorer certains éléments". Ce que montre cet exemple, c'est que la FMV déforme les représentations du réel. Freud distingue deux sortes de représentations : "La première, essentiellement visuelle, dérive de la chose, la seconde, essentiellement acoustique, dérive du mot (...)[38]". Pour lui, "la représentation consciente englobe la représentation de chose et la représentation de mot correspondante, tandis que la représentation inconsciente est la représentation de chose seule [39]". La FMV brise le lien qui existe entre les mots et les choses. A la place, elle établit un univers de mots qui, comme dans la langue de bois, ne réfèrent qu'à d'autres mots, jamais aux choses. De fait, c'est la rationalité ou la représentation rationnelle du réel qui pâtit de ce décrochage, laissant la place, non pas aux représentations de choses seules, c'est-à-dire à l'inconscient, mais aux représentations fictives ou imaginaires, celles qui sont générées par les mots seuls, quand ils

---

[37] Paris, Plon, 1958, p 114.
[38] Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F., 1967, 5e édition revue et corrigée, 1976.
[39] Sigmund Freud, *Das Unbewusste* (*L'inconscient*), 1915, cité par Laplanche et Pontalis, op. cit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont coupés des choses. Les prétendues sciences qui croyaient asséner des vérités définitives sur le monde n'accouchent que d'un dérisoire roman social ou d'un sinistre réel romancé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE L'ART DE PARLER POUR NE PAS DIRE

Albert BELOT
Université de Perpignan

Le verbiage, la manipulation verbale,
c'est le truc du socialement dominant
[Alain Soral, Misères du désir]

Le fait d'intervenir en dernier dans ce colloque m'expose à dire un certain nombre de choses plus ou moins entendues déjà. Je ne saurais prétendre pour autant à quelque synthèse que ce soit. Je me contenterai de dire, après quelques autres, que le thème choisi est d'autant plus d'actualité que nous sommes entrés dans l'aire / l'ère de la communication médiatisée, qu'elle soit écrite, télévisée, journalistique, ou informatique, l'essentiel étant évidemment de séduire, convaincre, manipuler en un mot.

Pour asseoir leur emprise sur le spectateur ou le lecteur, les détenteurs de la parole se transforment volontiers en manipulateurs du langage et font appel, entre autres stratégies verbales, d'une part au "politiquement correct", dont le formulaire aseptisé érige en système une sorte d'hypocrisie consensuelle, et par ailleurs et conjointement au pathos, ou jargon de prestige, aujourd'hui paré de technicité.

Ce sont ces deux aspects de la novlangue que je me propose de présenter ici, à la lumière des exemples offerts par les discours concomitants qui nous sont tenus aussi bien en français qu'en espagnol.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. *L'euphémisme ou les fausses vertus de l'hypocrisie*

La tendance à éviter la mention directe des réalités pénibles fait aujourd'hui l'objet d'une codification à travers toute une série de désignations périphrastiques. On assiste à un processus d'édulcoration terminologique qui se traduit concrètement par de nouvelles désignations supposées neutres ou valorisantes. Au nom de la bienséance, de la tolérance, du respect de la diversité, du refus de l'exclusion, toutes choses moralement légitimes, on a instauré un langage aseptisé, convenu, soucieux de ne froisser aucune susceptibilité. Il s'agit de ce que l'on appelle chez nous "la langue de bois"[1] ou le "politiquement correct".

Les tares et infirmités font l'objet d'édulcorations terminologiques. Dans un premier temps, les mots "infirme", "paralysé", "impotent" "cul-de jatte", etc., ont ainsi disparu de la nomenclature officielle pour laisser la place au terme générique de "handicapé", jugé moins offensant. Mais ce dernier terme s'avérant lui-même trop explicite, le discours actuel se réfère plutôt aux "personnes à mobilité réduite". Ladite formulation étant elle-même estimée encore trop brutale, on a finalement créé un sigle, à valeur plurielle : les P.M.R, selon le même processus qui a fait du clochard un "sans domicile fixe", rebaptisé ensuite SDF, par le biais de la siglaison aux vertus lénifiantes.

Le discours sur la maladie et la mort emprunte des détours périphrastiques. Cela n'est pas nouveau, et la langue familière a toujours éludé la mention trop directe de ces terribles fatalités. Une formule comme "s'il m'arrive quelque chose" fait partie de ce

---

[1] Au fait, comment dit-on «la langue de bois » en espagnol ? Régulièrement, la question se pose. Mon collègue René Andioc m'avait suggéré sous toutes réserves «lenguaje pétreo », qu'il avait lu quelque part. La formule nous semblait cependant trop littéraire, peu convaincante. Un universitaire espagnol, que j'avais questionné, me soufflait «la lengua de palo ». Finalement, il s'avère que la formule réellement attestée, calquée sur le français, est *la lengua de madera*, ce que confirme cette phrase de Felix de Azúa : «*La lengua de madera* que imperaba en los años sesenta, a estas cosas las llamaba ' textos' » (*El País*, 8-5-2002, p. 70).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parler rituel auquel fait écho en espagnol l'expression *si llego a faltar*. Mais à présent il s'agit plutôt d'une codification de ces usages. En français, ils sont trop connus pour qu'on les rappelle ici. En espagnol, on trouve pour "cáncer", *una larga y penosa* (*despiadada*) *enfermedad* ; *defunción* se substitue à "muerte", notamment dans les "faire-part de décès" : *esquelas de defunción* ; la formule *los restos mortales* (*cf.* "la dépouille mortelle") appartient aussi au rituel des compte rendus des cérémonies d'inhumation.

Il est des mots tabous ou à propos desquels on hésite. On se souvient du tollé provoqué par "sidaïque". "Sidatique", un instant pressenti, fut vite écarté. Le *Petit Larousse* recueille "sidéen, enne", mais le terme est pratiquement inusité, dans la mesure où l'on se refuse à réduire le malade à sa condition pathologique. Dès lors, on parlera de "personnes atteintes du sida". En espagnol, mêmes hésitations. Le *Libro de estilo de ABC* préconise l'emploi de *sídico.* Le *Diccionario Salamanca* donne *sidítico, a,* qui renvoie à *sidoso, a,* avec un exemple qui se veut édifiant : *Los sidosos necesitan la comprensión y la ayuda de la sociedad.*

Le terme de "fou" a pratiquement disparu de la nomenclature médicale et l'on préfère parler de sujets "psychologiquement fragiles". Qualifier quelqu'un d'ivrogne relève de l'insulte, tandis que le "malade alcoolique" suscite la considération que l'on doit avoir pour les personnes en difficulté. De même une "grosse femme de ménage" peut susciter l'ironie ou dans le meilleur des cas, une bienveillance amusée. En revanche, une "aide ménagère affectée d'une surcharge pondérale" évoque un dysfonctionnement pathologique à prendre au sérieux.

En espagnol, on avait "baldado", "lisiado", mots trop évocateurs de disgrâces physiques, comme en français "estropié". On leur a substitué *impedido*, jugé plus neutre. Aujourd'hui on préfère parler de *inválidos, minusválidos, discapacitados, personas* con *discapacidad* [2]. Le "non-voyant" est un *invidente* :

---

[2] «Se solicitaba la creación de un cartel y un anuncio para el Año Europeo de las personas con Discapacidad (*El País*, 25 mai 2003, p. 19).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

"Para los *invidentes* se han realizado unas ediciones especiales del texto" (*Diccionario Planeta*). Le "malvoyant", un *disminuido visual* : "Los *disminuidos visuales* pedalearán en un tándem detrás de un guía (*El País*, 31-8-92, p. 7). Pour le "malentendant", on recourt à la périphrase *deficiente auditivo*. Pour désigner le "handicapé mental", on a inventé le *subnormal*. Le hic, c'est que la connotation dévalorisante que l'on prétendait gommer resurgit de plus belle : *subnormal* a été vite jugé injurieux ("es hoy un insulto tan contundente como los términos que se pretendían evitar con él", nous rappelle *El diccionario del insulto*[3]). D'où d'autres appellations telles que *deficiente mental*, *deficiente psíquico*, *débil mental*, *disminuido mental*, *disminuido psíquico*[4].

Cette médicalisation du vocabulaire tend évidemment à éviter les qualificatifs infamants de la langue commune. De même qu'en français on ne saurait plus parler d'asile d'aliénés, mais d'"hôpital psychiatrique", en espagnol, le terme de "manicomio" a été banni de la langue administrative pour faire place a sanatorio mental ou psiquiátrico: "Tarragona : plan para salvar el sanatorio mental Villablanca" (La Vanguardia, 6-11-85, p. 27) ; "El psiquiátrico debe quedar solo para enfermos mentales residuales" (Sur, 7-2-88, p. 15).

Ces reformulations s'étendent à tous les secteurs d'activité dans les différents domaines de la vie sociale. Ainsi, le système répressif des tribunaux n'ose plus s'afficher comme tel, surtout en ce qui concerne les jeunes délinquants. Comme substituts des anciennes "maisons de correction", on propose aujourd'hui des "Centres d'Education Surveillée", appelés en Espagne establecimientos de rehabilitación : "Se condena a María del Mar a dos meses de arresto mayor, con internamiento anterior, no superior a esa duración, en establecimiento de rehabilitación" (ABC, 9-7-86, p. 33).

Autrefois, on trouvait dans la population enfantine des cancres, des paresseux, des turbulents. On a inventé "le

---

[3] Juan de Dios Luque, Antonio Pamies, Francisco José Manjón, *Diccionario del insulto*, Barcelona, ed. Península , 2000, 486 p.

[4] S'il s'agit d'enfants, on s'en tient à *niños diferentes*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

caractériel", vite jugé infamant. Aujourd'hui ne subsiste que "l'enfant à problèmes", ou "l'enfant perturbé", désigné en Espagne comme "niño problemático", appellation contre laquelle s'insurge le Libro de estilo de ABC : "Escríbase niños con problemas o niños difíciles".

C'est assurément dans la langue du commerce et de la publicité qu'on observe le mieux la surenchère des formules superlatives pour célébrer l'excellence des produits mis sur le marché. A la rubrique des voitures d'occasion, pour nous en tenir à un exemple trivial, il existe bien une rubrique "Coches usados", mais dans les annonces des particuliers, personne ne s'avise de proposer "un coche usado", et l'on préfère proposer des coches de segunda mano, certains n'hésitant pas à recourir à un plaisant euphémisme : "Vendo coche seminuevo".

Il ne sert à rien d'édulcorer la triste réalité des faits et des êtres à l'aide d'un vocabulaire de convenance. Le sens caché refait surface, inévitablement. Selon un processus bien connu, en s'implantant dans l'usage, le nouveau mot perd sa fonction euphémique, et la notion désagréable qu'il était censé neutraliser se reforme, de sorte que l'on est obligé de chercher une nouvelle désignation, la moins motivée possible. Des termes usuels jugés malsonnants ou offensants sont écartés au profit d'autres, considérés comme plus convenables. Il est ainsi difficile de demander par exemple, à haute et intelligible voix, si l'on n'est pas dans un groupe d'intimes : "Où sont les cabinets ?". L'usage français a plus ou moins remplacé ce mot malodorant par "waters" ou "toilettes". Mais au bout de quelque temps, ces termes prétendument aseptisés commencent à sentir mauvais à leur tour.

Dans ce domaine, et suivant cette même démarche euphémique, l'espagnol a recours à des substituts divers. Le vocable le plus commun est "retrete" qui a d'abord désigné, comme le "cabinet" chez nous, une pièce réservée à l'intimité : "aposento pequeño y recogido en la parte más secreta de la casa" selon le dictionnaire de Covarrubias, en 1611. Depuis lors, les termes de substitution n'ont cessé de se succéder : váter, excusado, servicios, tocador, aseo, lavabos, baño, teléfono, inodoro (une façon d'exorciser le tabou). Mais l'association que l'on s'efforce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'effacer se reforme constamment comme dans une sorte de course poursuite entre signifiant et signifié où le second rattrape toujours le premier au bout de quelque temps. Il reste cependant la ressource d'employer au lieu de ¿dónde está el retrete ?" une formule convenue ¿dónde puedo lavarme las manos?", peut-être empruntée à l'anglais où il est d'usage de demander à la maîtresse de maison "Where can I wash my hands, please ?" [5].

Dans le même temps, on doit à l'argot, langue de dérision, quelques trouvailles : el meódromo, la mezquita de Ali-Ben-I-Mea ou mezquita de Alí-Ben-A-Mear et par référence à une marque connue d'appareils sanitaires, el señor Roca. Si vous dites, mimique expressive à l'appui, "Me voy a visitar al señor Roca porque no aguanto más", vous avez toutes les chances d'être compris, et – détail non négligeable – de passer pour un fin connaisseur de l'espagnol "branché".

Les magazines d'actualité qui commentent les faits et gestes des vedettes ont pratiquement banni de leur vocabulaire les termes "amante" ou "concubino, a", jugés peu conformes au statut privilégié des personnes concernées. On leur préfère compañero sentimental, plus présentable. Mais le changement de signifiant ne réhabilite pas le signifié. "Aunque todavía no es completamente un insulto, este término, 'políticamente correcto', se está desviando hacia lo que pretendía evitar. Aparece cada vez más en contextos poco sentimentales, como crónicas de sucesos en las que un drogadicto apalea a la mujer con la que convive, etc., o bien referido a parejas homosexuales, desplazándose gradualmente del eufemismo al disfemismo», indique le Diccionario del insulto, qui précise que le mot apparaît même parfois entre guillemets, ce qui implique dans ce cas une certaine prise de distance, voire une certaine dérision vis à vis de cette désignation[6].

---

[5] En réaction contre une pruderie jugée inopérante, et par provocation, des termes como *cagatorio* et *cagadero* disent crûment les choses. Par opposition à «eufemismo » l'espagnol désigne du nom de «disfemismos » ces mots ou expressions vulgaires ou comiques.

[6] Diccionario del insulto, o.c., p.132.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans le domaine socio-politique, le terme de "race" étant aujourd'hui suspect, on fait appel à toutes les ressources du contorsionisme langagier pour éviter de mentionner la couleur de la peau. En France, les Noirs ont d'abord été appelés "nègres", puis "noirs". On a proposé un moment "gens de couleur", sur le modèle "colored men", avant que l'anglomanie ne tire tout le monde d'embarras, grâce au mot *black*, qui n'a rien de péjoratif, et renvoie à une culture différente, à la musique, au sport, à un certain art de vivre, qui sont autant d'éléments valorisants. "Black" connaît un tel succès comme substitut de "noir" qu'on parle même de "travail au black". En espagnol, "negro" étant également frappé d'ostracisme, on recourt à "moreno", qui procède de la même démarche que "black" : "Moreno es un término eufemístico que sustituye a negro", indique Julia Sanmartín Sáez[7]. "Llevo doce años trabajando como un hombre de color", ironise de son côté Arturo Pérez Reverte qui note par ailleurs que personne n'ose employer en public le terme de "moro" qui est remplacé par "'norteafricano, musulmán, magrebí', que suena mucho más solidario y menos xenófobo. Aunque de puertas adentro todos los sigamos llamando moros"[8].

Le "politiquement correct" se dévalorise ainsi linguistiquement et perd sa crédibilité dans la mesure où la nouvelle phraséologie ne change rien à la réalité concrète des faits et des situations. On sait qu'aujourd'hui un voleur, même pris sur le fait, est automatiquement désigné comme l'auteur "présumé" du délit, et en espagnol *presunto* sous forme d'adjectif antéposé remplit la même fonction euphémique. Cette terminologie fallacieuse, mais désormais officielle, a de quoi irriter parfois : "Ahora está de moda, no sé por qué, pues antes no se estilaba, llamar a todo el mundo *presunto*", écrit Luis Díez Jiménez, dans son *Diccionario del español eurogilipuertas*. Et il poursuit : "Y así cogen a un ladrón, de los que tanto abundan, con lo robado en la mano y le llaman *presunto* ladrón ; cogen a un terrorista con la bomba en la

---

[7] Julia Sanmartín Sáez, *Diccionario de argot*, Espasa Calpe, Madrid, 1998, p. 578.

[8] A. Pérez-Reverte, *Patente de corso*, Libro de bolsillo, 1998, p. 282.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mano, y le llaman, al pobre, *presunto* terrorista, sin duda para que, encima, no denuncie a los guardias ante el juez"[9]. Hors de son cadre juridique, l'abus de ce terme fait qu'il se vide de son contenu sémantique. *Presunto*, censé au départ supposer la présomption d'innocence, en vient même à signifier par ironie tout le contraire, ce qui montre bien les limites - d'aucuns diraient l'imposture - de la langue de bois : "La presunción de inocencia (...) ha dado lugar a tal abuso de este término que ha perdido todo su valor atenuante. Incluso llega a emplearse presunto a secas, para designar al delincuente" lit-on dans *El diccionario del insulto*[10]. Une façon salutaire de s'approprier la langue des technocrates pour en dénoncer l'insincérité.

La langue administrative s'efforce de réhabiliter verbalement les petits métiers. L'ouvrier a été dans un premier temps qualifié d'O.S., abréviation d'"ouvrier spécialisé", appellation d'autant plus fallacieuse en définitive que les O.S. sont précisément ceux qui n'ont aucune spécialité. D'où une deuxième tentative de promotion linguistique : l'ouvrier devient "collaborateur d'atelier", ou "agent de fabrication", tandis que le balayeur accède pour sa part au grade de "technicien de surface", et la femme de ménage à celui d'"auxiliaire de propreté". Il ne semble pas que ces "mélioratifs" se soient lexicalement imposés, et ils ne sont souvent cités que par dérision. Mais ils témoignent de la mise en place généralisée d'une politique de promotion, édulcoration ou cryptage sémantique qui s'étend à tous les secteurs socio-économiques.

Voici quelques exemples en espagnol de cette révision du langage au nom de la bienséance : aumento de precios → *actualización de precios* ; comarcas pobres → *comarcas deprimidas* (en fr. "zones défavorisées") ; países pobres → *países subdesarrollados*, *países en vías de desarrollo*, *países menos desarrollados*, *países tercermundistas* ; paro → *desempleo* ; parado → *desempleado* ; *demandante de empleo* ; criada →

---

[9] L. Díez Jiménez, *Diccionario del español eurogilipuertas*, Barcelona, Planeta, 1986, p. 46.
[10] *O.c*, p. 373 (art. «presunto »).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

asistenta , *empleada de hogar* ; "maison de correction" → *centro de rehabilitación* ; los viejos → *las personas mayores, de edad avanzada* (*cf.* en français, "nos anciens", "les personnes âgées", "les personnes du troisième âge", "nos aînés", "les seniors") ; quiebra → *suspensión de pagos* (fr. "cessation de paiement") ; vendedor → *agente de ventas* ; viajante → *promotor de ventas.*

Des termes polysémiques participent d'un double langage qu'il suffit de décoder. *Reajuste*, par exemple implique un réajustement. Mais dans *reajuste de plantilla*, il s'agit d'une correction à la baisse, "compression de personnel", tandis que dans *reajuste de tarifas* il s'agit à l'inverse d'une correction à la hausse : "augmentation des tarifs".

Ainsi va le langage préfabriqué des technocrates à l'ère du "politiquement correct".

2. LES MOTS CHICS ET LES MOTS CHOC, OU L'ESPERANTO DES INTELLOS.

On constate dans le domaine de la langue une sorte de contradiction qui a quelque ressemblance avec ces mises en garde contre le tabac qui accompagnent les paquets de cigarettes. La plupart des gens s'accordent à déplorer les ravages des jargons à la mode tout en y sacrifiant bien évidemment. Le plus remarquable aujourd'hui est l'émergence d'une phraséologie ornementale qui se manifeste par le refus de la simplicité et l'allongement du discours. Cela va de pair avec la prolifération des jargons techniques qui offrent le double avantage de prouver sa compétence et d'empêcher les profanes de se mêler de vos affaires. L'utilisation des langues sacerdotales est une façon de prendre de la distance, de s'élever au dessus de la masse[11].

Pierre Merle, observateur attentif de l'évolution de la langue, note dans un de ses derniers ouvrages qu'il se développe à côté des sabirs dits "des cités", "des jeunes", de *Loft story*, "une

[11] A cet égard, les curés d'aujourd'hui ont beaucoup perdu de leur aura en renonçant au latin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réelle affectation du langage avec toutes ses ciselures, afféteries et autres précautions oratoires plus ou moins biscornues et grotesques". Il s'agit là, précise-t-il, d'un "charabia reposant probablement sur le bon vieux postulat : pourquoi faire simple quand on peut faire alambiqué ?"[12].

Cette enflure verbale affecte en particulier le langage des hommes politiques. "Abracadabrant" a paru insuffisant à l'un d'eux, et non des moindres, qui voulant stigmatiser l'ineptie des suspicions dont il était l'objet, à savoir un "détournement de fonds publics ayant généré un enrichissement personnel", pour ne pas dire escroquerie, les a donc qualifiées d'"abracadabrantesques". Il n'est pas douteux que le volume éléphantesque du mot qui rime avec grotesque a inspiré l'auteur de cet apax[13].

Les mots connus de tous, dévalorisés par un long usage, sont abandonnés au profit d'autres tenus pour plus prestigieux. C'est ainsi que l'on ne prend plus des mesures sévères, mais "drastiques". Le maire de Paris, peu connu lors de sa candidature, fut présenté comme souffrant d'un "déficit de notoriété". En politique ou dans le monde des affaires, pour peu qu'on soit dépassé par les événements, on préfère expliquer qu'on "ne maîtrise pas tous les paramètres". Dans les contextes les plus divers, on ne parle plus de "progression", mais de "montée en puissance" : la montée en puissance du Paris-Saint Germain, des Verts, des pays de l'Est...

Imprégnés par le langage des journalistes de la presse écrite, mais plus encore par ceux de la radio et de la télévision et d'une façon générale par tous les professionnels de la communication, nous reprenons tous peu ou prou, par mimétisme inconscient, leur propre parler[14]. Ainsi, au lieu de dire "d'abord" et "ensuite", on

---

[12] Pierre Merle, *Précis de français précieux au XXIème siècle,* Ed. La Renaissance du Livre, Tournay (Belgique), 2002, p. 7.

[13] Un seul précédent connu se trouve chez Arthur Rimbaud : «Ô flots abracadabrantesques / Prenez mon cœur, qu'il soit lavé ! »(*Le cœur volé*).

[14]Roland Barthes a bien défini le poids des contraintes qui jalonnent l'activité langagière : «Un idiome se définit moins par ce qu'il permet de dire que par ce qu'il oblige à dire » (...) Je ne puis jamais parler qu'en ramassant ce qui traîne dans la langue » (*Leçon,* , Paris, Ed. Du Seuil, 1978, p. 12 et 15.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

préfèrera par exemple donner plus d'amplitude au discours à l'aide des périphrases désormais courantes "dans un premier temps", "dans un deuxième temps". Et l'espagnol, de la même façon, adopte au lieu de "primero", *en un primer momento* sur lequel va s'enclencher un *a continuación*, plus imposant qu'un simple "después". "Avant" et "après", adverbes de temps trop communs, cèdent la place à "en amont" et "en aval", qui foisonnent dans le discours des phraseurs officiels [15]. Sans recourir aux mêmes images spatio-dynamiques, le discours aura plus de poids en espagnol si "antes" est éludé au profit de *por adelantado*, *con anticipacion* ou *previamente* [16].

D'une façon constante, s'exerce le prestige des mots venus d'ailleurs, parés du charme de la nouveauté et de la technicité. Dans un curieux processus de course-poursuite vers des signifiants aux connotations valorisantes, l'anglicisme *ranking* par exemple se substitue en espagnol à "clasificación" pour désigner l'ordre d'importance des sociétés commerciales, et c'est le gallicisme *palmarés* qui est choisi à propos du classement des lauréats de la chanson au lieu de "lista de éxitos", au moment même où, de son côté, le français délaisse "palmarès", pour le remplacer par un emprunt partiel à l'anglais : "hit-parade". L'emprunt d'un mot étranger, au-delà de son intérêt pratique dans de nombreux cas, comporte ainsi souvent une part de snobisme. Le technocrate espagnol qui affirme *estamos en un impás* au lieu de "estamos en un callejón sin salida" exprime, au delà de cette assertion, une certaine compétence linguistique, probablement valorisante, à ses propres yeux en tous cas.

---

[15] Pierre Merle (*o.c.* p. 36) parle à propos de ce du «complexe de l'éclusier ».

[16] A ce propos, il faut souligner la puissance stratégique de l'adverbe placé en incise, ou à l'entame du discours. Celui qui attaque sa phrase par *indudablemente*, *concretamente*, *básicamente*, suivis par exemple de «yo diría »... «en honor a la verdad » «sin paliativos », etc., n'a encore rien dit, mais il vient de forcer l'attention de son public et on peut d'autant moins l'interrompre qu'il n'a encore rien dit. En français, les formules d'attaque du genre «en tout état de cause », «bien évidemment », «toutes proportions gardées » , jouent la même fonction, à la fois dilatoire et coercitive.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sacrifiant au goût de l'emphase, le discours se dilue souvent dans des circonlocutions dont la principale finalité est d'éviter l'expression directe . "Élever une protestation" est nettement plus impressionnant que "protester", ne serait-ce que par le volume graphique ou sonore de la formule Au lieu de dire "prévoir des mesures", on préfèrera invoquer "la préparation ou le lancement d'un train de mesures", formule redondante à laquelle l'espagnol fait écho en choisissant pour sa part *instrumentar medidas* qui a une connotation plus technique et sérieuse que "preparar medidas". Au lieu de "plano" ou "orden", on parlera de *contexto* (socioeconómico, cultural, etc.). "No podemos contestar" sera (avantageusement ?) remplacé par *no estamos en condiciones de aportar una respuesta* ("nous ne sommes pas en mesure de..."), formule qui laisse entendre que la décision a été mûrement réfléchie. Evoquer la nécessité de "*un reposo postprandial*" a un autre statut que la simple énonciation les bienfaits de la sieste. Et celui qui parle de "*trazar una panorámica*" l'emporte nécessairement sur celui qui se contente de "echar un vistazo".

Dans nos langues respectives, le binome espace / *espacio* a fait une entrée en force. Il n'est pas rare par exemple, qu'en faisant ses courses, on soit amené chez nous à passer successivement par l'Espace bricolage, l'Espace Fruits et légumes, l'Espace coiffure, l'Espace bijoux, l'Espace santé et l'Espace funéraire, curieusement proches l'un de l'autre. En rentrant chez moi, j'ouvre *El País Semanal* qui m'informe :"*Los nacionalistas vascos buscan espacios de coincidencia*". Et plus loin : "*La televisión autonómica madrileña estrenó ayer un nuevo espacio de telenoticias*". Un prospectus dans la boîte à lettres m'informe d'un prochain congrès de Langues à Madrid : "*Los participantes dispondrán de un pequeño espacio para exponer sus experiencias*" : et là, il faut comprendre qu'il s'agit d'un espace-temps, puisque'il va de soi qu'on disposera d'un espace-lieu. Voilà qui ne laisse pas d'ouvrir des "pistes de réflexion".

Un lexique bilingue des mots chics et des mots choc qui se répondent plus ou moins dans nos deux langues ne manquerait pas d'intérêt, tant sur le plan linguistique que sociologique.Voici pour l'espagnol quelques éléments sous la forme "ne dites pas ... mais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dites", chère aux vieux manuels du bon usage. Le mot simple, désormais ringard (mais on peut on peut dire aussi "obsolète", qui fait plus savant) est suivi de ses substituts au goût du jour :

> aumento de precios → *reajuste de tarifas* ; concluir → *finalizar* ; desarrollo → *desarrollismo* ; destacar → *enfatizar* ; desusado → *obsoleto* ; elogio → *apología* ; evaluar → *cuantificar* ; cumplir → *cumplimentar* ; formar parte de → *inscribirse dentro del marco de* ; intención → *intencionalidad*; los motivos → *las motivaciones* ; nuevo → *novedoso* ; pegar > *impactar* ; los problemas → *la problemática* ; un resumen → *una síntesis* ; según → *de conformidad con* ; viaje → *periplo* ; protestar → *dar la voz de alarma.*

Le prestige supposé d'une terminologie d'importation participe évidemment de cet engouement. Il fut un temps où il était de bon ton dans les milieux chics et choc de parsemer son discours de quelque locution française. C'est ainsi que dans ses pages roses, le *Pequeño Larousse* a tenu à en consigner quelques unes, à côté des latinismes et autres "xénismes" en donnant le sens entre parenthèses : "La asamblea estaba reunida *au grand complet* (en totalidad, sin faltar nadie)". "Fue una recepción *comme il faut* (como es debido)". "Su discurso fue claro, franco y sin *arrière-pensée* (con reserva mental, segunda intención)". "Los militares iban *en grande tenue* (traje de gala)". "Este pianista es *el enfant gâté* del público (niño mimado)".

Il faut croire que ce formulaire disparaîtra des prochaines éditions. Car ces afféteries langagières importées du français font place aujourd'hui à d'autres usages, notamment le recours à un vocabulaire prétendument scientifique. Ainsi, la terminologie médicale, débordant son cadre spécifique, investit le langage commun : "*álgido*" (*un problema álgido*), "*visceral*" (*pesimismo visceral*), "*síndrome*" (qu'on pense au fameux *síndrome de Estocolm* ou au *síndrome atípico*), *trauma*, *caracterial*. Les nouveaux emplois de *colapso et colapsar* déplacent le domaine d'application de ces vocables : on passe ainsi de la circulation sanguine à l'activité économique ou au trafic routier: "*las numerosas deudas provocaron el colapso del negocio*" ; "*el*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

accidente colapsó totalmente la circulación de la autopista". Les rubriques financières font état de "*la atonía del mercado*", du "*virus inflacionista*". Dans le parler familier, la formule *de infarto* assume la fonction superlative adjectivale de "extraordinario", à côté de *de miedo* , *de muerte* , *de campeonato* , *de película*, et bien d'autres du même type.

Sur le modèle des termes scientifiques en *–osis* ou *–itis*, le langage argotique commet à son tour des créations plaisantes désignant les maux plus ou moins réels qui nous affligent : *la mieditis (aguda)* qui peut dégénérer en *caguetis*, *la gandulitis* (la flemmingite), *la reunionitis*, *la cuentitis*, consistant à raconter des bobards ("*no me creo que estés enfermo, tú lo que tienes es cuentitis aguda*"), *la titulitis*, la course aux diplômes, la *"siniestrosis"*, la "sinistrose"[17].

D'une façon générale, se développe dans la presse un langage redondant, l'expression trop directe semblant sans doute manquer de distinction. D'où de surprenantes circonlocutions, qui ne sauraient masquer la banalité du propos. On lit ainsi dans un quotidien madrilène : "*Las facultades del distrito universitario presentaron ayer un aspecto de inasistencia masiva"*, formule qui ne manque pas d'une certaine cocasserie si l'on considère qu'elle parvient à concrétiser la présence de l'absence sous la forme d'un énorme vide. Voici maintenant, la présentation d'un programme d'enseignement : "*El curso está programado partiendo de lo concreto hacia lo abstracto, conjugando su desarrollo progresivo con la adecuada dosificación del esfuerzo del participante*": ici, le sens est relativement clair, mais ne pouvait-on le dire plus simplement ? Comme l'écrit Ramón Carnicer : "La pedantería y la necedad complican la comunicación humana"[18].

---

[17] «Son los mensajeros de la «siniestrosis », epidemia que se extiende por parte del mundo desarrollado, pregonando su fin inmediato » (José María de Areilza, ABC, 16-1-83, 3).

[18] In *Tradición y evolución en el lenguaje actual*, Madrid, Editorial Prensa Española, 1977, p. 225. Il est à noter qu'à l'opposé des péroreurs patentés, les démunis du langage s'expriment à l'aide de quelques bribes de phrases d'une extrême parcimonie, l'essentiel étant la connivence, comme dans ce bref échange

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

"Nuestros políticos todos gustan de las palabras largas" déclarait de son côté Manual Alvar, de la Real Academia de la Lengua, lors d' une conférence à Toulouse. Et il ajoutait : "Palabras largas y esdrújulas, como si tuvieran más capacidad de persuasión". "Los esdrújulos", "las palabras esdrújulas", ce sont les proparoxytons, les mots accentués sur l'antépénultième, que l'espagnol désigne ainsi par un mot qui est lui-même un proparoxyton. Du fait qu'on doit faire un effort pour les prononcer, ces mots forcent l'attention. Leur accent, leur ampleur, les singularise. Cela suffit à expliquer le succès de *drástico* et *polifacético*, qui ne disent en fait rien de plus que "severo" et "complejo".

Les effets pervers du jargon de prestige se font particulièrement sentir dans notre petit monde universitaire. Depuis quelques dizaines d'années est apparu un type de langage à la fois intimidant et impénétrable, capable d'exprimer la pensée la plus abstraite comme l'absence totale de pensée et qui se prête aux plus belles supercheries intellectuelles en donnant corps et apparence aux formulations les plus creuses.

Dans certaines revues à vocation pédagogique, le maniement du verbe confine à l'incantatoire. Dans un article récent, son auteur nous parle de l'explication de texte. Il propose, en toute simplicité, "d'effranger le texte-tissu, d'un *lire* qui serait un *délier, délier* le croisement du texte - le 'x' de ce mot, de la binarité combinatoire du paradigme et du syntagme qu'il semble matérialiser - au profit de la boucle, du '*s*' de "teste" (la forme populaire de texte dérivé du 'textus', participe passé de 'texere'), des multiples ensembles qu'il noue". "On découvre dès lors, ajoute-t-il, un jeu d'entrelacs , une saisie du mouvement, pas une découpe". Il rappelle ensuite la nécessité de "travailler l'intangible du signe pour en éveiller la mobilité intranquille du sens", et il conclut : "Ces quelques notes constatent l'imprédicabilité de tout texte littéraire, c'est-à-dire la relance qu'il occasionne, non son

---

de répliques : »- Hola, tronco. -¿Que haces, tío ? - Pues ya ves, tío.- ¿Vamos a la disco, tío ?- Bueno, tío ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ancrage selon des catégories, celles de quelque autotélisme ou d'une quelconque téléologie (herméneutique, contextuelle ou extra-textuelle) qui en régimenterait l'hétérogène"[19].

On ne peut qu'approuver cette brillante envolée, tout en la ponctuant d'un "¡ Y que lo digas, macho !" [20] qui est le seul commentaire approprié.

Autre exemple : j'ai toujours pensé qu'un dictionnaire de phrases est le plus apte à renseigner sur le sens des mots dans la mesure où il les présente dans de réels contextes d'énonciation. Je l'ai dit et écrit, à peu près sous la même forme qu'ici, très simplement. Mais voici qu'un traductologue-sémioticien sociolinguiste qui se situe dans la "perspective praxéologique d'une théorie de la traduction" le dit à sa façon, et là c'est vraiment autre chose : "La sémantique des connotations de la langue débouche toujours sur une sémiotique des contenus connotés dans la parole par des connotateurs dont la dimension, non isomorphe aux signifiants de langue, module les signifiés de langue en les contextualisant"[21].

C'est un peu au hasard que je prends ces exemples. Nos modernes (para)phraseurs, s'estimant d'autant plus brillants qu'ils auront su rester obscurs, écrivent tous de la sorte aujourd'hui. En fait le mal est déjà ancien et l'on sait que Antonio Machado le déplorait déjà en son temps, en s'excusant d'y recourir parfois : "Perdonadme estos terminachos de formación erudita, porque en algo se ha de conocer que estamos en clase, y porque no hay cátedra sin un poco de pedantería"[22]. Et Borges, le subtil Borges, d'avouer : "Antes, un poco por tímidez, escribía en un estilo muy barroco, porque si lo veía simple, creía que todos pensarían que

---

[19] BHL, le grand philosophe français surtout célèbre pour ses prestations télévisées, parle, lui, du «gexte du texte »...

[20] «Expresión enfática de asentimiento », selon les dictionnaires (cf. «Tu l'as dit bouffi ! »).

[21] Jean-René Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979, p. 195.

[22] A. Machado, *Juan de Mairena*, Clás. Castalia, p. 99.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

era una tontería"[23]. Mais aujourd'hui, hélas, la tribu des herméneutes a considérablement proliféré.

Je me souviens de m'être interrogé il y vingt ans sur une phrase d'un de nos plus brillants universitaires qui, lue et relue, avait fini par me plonger dans un état semi-comateux. La voici, brute de décoffrage [24] : "C'est au point d'intersection de l'axe vertical de l'interdiscours et de l'axe horizontal de l'intertexte (le presserté, le préconstruit, le précontraint) que doit être imaginé le processus de transformation de la réalité observable sous l'effet des codes de médiation".

A peine remis de cette commotion, on nous entretenait dans la même revue d'un "projet formellement axiomatisé", d'une "théorie qui se dérobe à toute falsifiabilité au point de pouvoir se payer le luxe de l'économie de la preuve", et d'une "mise en discours contingente, donc ouverte à plus d'un parenthésage, dès lors non quelconque".

Comme on pouvait s'y attendre, dans un jeu de renvois bien organisé, il advient que les néo-précieux se citent les uns les autres, ce qui permet à tel brodeur de second plan de s'abriter derrière l'autorité d'un jargonneur plus en vue. Ainsi en est-il de Amparo Hurtado Albir qui à propos de la traduction, après avoir montré, graphiques à l'appui, comment "le savoir partagé entre locuteur et auditeur mobilise la rétention cognitive et la rétention verbale pour mettre en œuvre dans un contexte situationnel le vouloir dire de l'un et le savoir extra-linguistique de l'autre pour canaliser à travers une structure sonore le processus d'expression" (j'espère que vous avez bien suivi), en appelle à l'autorité des experts/expertes en la matière : Marianne Lederer, entre autres : "Tout énoncé par l'implicite conceptuel auquel il renvoie, est plus large que sa formulation ne l'est en langue" ; ou encore Danica. Seleskovitch : "La compréhension du discours se construit cybernétiquement en des allers et retours constants entre des

---

[23] Interview dans ABC, 3-4-85.

[24] Si je me permets cette image, c'est évidemment à cause de «précontraint », le seul mot susceptible d'évoquer quelque réalité concrète dans cette phrase fortement bétonnée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

perceptions partielles et des associations cognitives qui se produisent en de brusques synthèses"[25]. Cette dernière assertion est d'autant moins contestable que, comme on l'aura doute deviné, l'acte de compréhension fait appel au "stockage mnésique des métacircuits" qui "s'intègrent dans le bagage cognitif".

Sans tomber elle-même dans le verbiage à la mode, Laurence Malingret, invoquant la relation d' 'autonomie sans indépendance' du titre d'une œuvre par rapport au texte, ne manque pas d'invoquer un certain Leo H. Hoek, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne fait pas dans la simplicité pour expliquer ce phénomène : "Les relations entre les deux sont d'ordre (sémantico)- syntaxique et (logico-)sémantique (...) Les rapports du titre au co-texte se situent donc tant sur l'axe de la syntagmaticité syntaxique que sur l'axe de la paradigmaticité sémantique"[26].

L'analyse des textes, qu'on n'ose plus qualifier de "littéraire", tant ce mot est dévalué, s'assortit de graphiques, de schémas et formules algébriques, toutes choses auréolées du prestige des mathématiques, grâce auxquelles la linguistique théorique tente de dépasser son complexe de "science humaine", donc fondamentalement inexacte. On ne parle plus en linguistique d'absence d'article mais d'"article zéro"[27]. En traduction, on cherche à "problématiser la relation langue première (L1) = langue maternelle (L2)". "La traductologie, écrit un spécialiste, qui propose des "théorèmes pour la traduction" , doit "prendre le chemin d'une adéquation asymptotique du texte-cible au texte-source".

Voici par ailleurs une rigoureuse définition de l'emprunt lexical à laquelle on n'aurait peut-être pas songé :

---

[25] Amparo Hurtado Albir, *La notion de fidélité en traduction*, Paris Didier, 1990, p. 58.

[26] Laurence Malingret, *Stratégies de traduction : les Lettres Hispaniques en langue française*, Artois-Presse Université, Arras, 2002, p. 64.

[27] Tout comme nos économistes parlent de «croissance zéro » pour ne pas dire qu'on fait du surplace ou de «croissance négative », pour signifier la récession.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

"On appelle emprunt lexical au sens strict, le processus par lequel une langue L1 dont le lexique est déterminé par l'instant T, acquiert un mot M2 (expression et contenu) qu'elle n'avait pas, et qui appartient au lexique d'une langue L2 (également fini et déterminé dans l'instant T). Ce processus se déroule de l'instant T à T' (temps écoulé très variable). Suit ensuite une formule algébrique que j'ai sous les yeux, mais dont je vous fais grâce, faute de pouvoir la lire correctement : E = L2 > L1 pour M2 entre T et T'"[28].

Tout ce jargon crypto-linguistique qui ne fait que croître et enlaidir affecte aussi naturellement la nouvelle critique espagnole. La préface de la comédie de José Luis Alonso de Santos *Bajarse al moro*, éditions Cátedra, 1995, peut en fournir un assez bon exemple.

D'entrée, le ton est donné . On nous explique d'abord que la parole émettrice requiert une charge sémantique dont l'effet suggestif est capable de susciter chez le spectateur (compris comme un collectif d'individus) un impact émotionnel et intellectuel tel qu'il entraîne chez chacun une décodification des messages en fonction de son "encyclopédie" culturelle .

Puis, un paragraphe plus loin, on enchaîne : "El libro responde a una instancia creativa de perfil egocéntrico (...). En muchas ocasiones se ha servido el autor del código sintáctico-semántico familiar y espontáneo, más no ya como forma de comunicación directa, sino más bien como recurso de alusión connotativa, paródica a las veces, que como tal remite a otros textos, a otras 'enciclopedias' (Eco), en una relación transtextual, de modo que el lenguaje coloquial no agota su semiosis en la obra misma, sino que se convierte en un significado de "segundo grado" (Barthes), cuyo *denotatum* es patrimonio de otro u otros textos" [29].

---

[28] J. Rey Debove, «La sémiotique de l'emprunt lexical », *Travaux de linguistique et littérature*, n° X1, 1973, p. 109).

[29] Fermín Tamayo et Eugenia Popeanga, préface de *Bajarse al moro* de Alonso de Santos, Cátedra, 1995, p. 45.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme on le voit, l'art de "se faire mousser" (l'espagnol dirait *darse autobombo*) ne néglige ici aucun des recours habituels de la critique à la mode. Dire "el autor habla de sí mismo" passerait pour une banalité sans intérêt : dire "el libro responde a una instancia creativa de perfil egocéntrico" situe d'emblée le critique dans l'enceinte réservée des exégètes de haut vol. "Lengua coloquial" étant d'une désespérante banalité, "código sintáctico-semántico familiar y espontáneo" s'inscrit dans un registre nettement plus technique. Ensuite, nous avons droit à la tarte à la crème de l'intertextualité ("relación transtextual") et le commentaire s'assortit de l'habituelle panoplie du parfait sémioticien avec l'invocation / évocation obligée des gourous de la discipline (Roland Barthes, Umberto Eco) tandis que le latinisme *denotatum* atteste de la culture classique de "l'écrivant".

Encore faut-il reconnaître que tout en sacrifiant à la mode, ce texte reste relativement compréhensible, et peut être traduit en langage commun, comme on s' est efforcé de le faire ci-dessus. Ce n'est malheureusement plus le cas en ce qui concerne le terrible verbiage auquel peut donner lieu telle ou telle communication lors des colloques, symposiums et autres rencontres universitaires. Je me bornerai à citer ici un paragraphe extrait d'elles, choisi parmi les plus courts, pour abréger vos souffrances : "El hablante selecciona – o mejor, acaba por seleccionar – las entidades verbales de los paradigmas sistemático-linguísticos y los sumerge en el sintagma discursivo-textual, creando una entidad renovada, una renacida Gestalteinheit, formalización o configuración cuyo significado textual o sentido interlocutivo, comprensivo-interpretativo, requiere exigencialmente un incremento significante resultante de la configuración crono-topológica o espacialización verbal, convirtiéndose en una suerte de 'materia verbalis signata quantitate syntagmatico-discursiva', macrosignificancia o entidad discursiva perceptible desde el macrosintagma establecible entre los inevitables silencios

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

interlocutivos de comienzo y final de todo comportamiento discursivo"[30].

Voilà un discours qui semble transcender exigenciellement les potentialités conviviales de la problématique fondamentale du quotidien, pour parler un peu comme son auteur, et susceptible en tout cas de donner, à qui s'aviserait d'y comprendre quelque chose, de sérieux maux de tête, voire une angoisse parafonctionnelle histérico-réflexive génératrice de troubles obsessionnels convulsifs...

[30] Estanislao Ramón Trives, «Neología léxica : fundamentos cognitivos », *La fabrique des mots*, collection Iberica essais, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 2000, p. 223.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PERSUADER SANS CONVAINCRE :

ANALYSE DES DEBATS A L'ASSEMBLEE NATIONALE SUR DE GRANDS SUJETS DE SOCIETE

Dominique DESMARCHELIER
Université Paris V- René Descartes
CEDITEC (EA 31 19 Paris XII)

Le caractère quelque peu paradoxal du titre donné à cette communication n'aura, j'en suis persuadé..., échappé à aucun des membres de cette assemblée.

On a en effet coutume de distinguer *persuader* et *convaincre*, par le rôle plus actif joué par l'auditoire dans l'activité de persuasion. Deux courtes citations illustreront cette opposition :

> "On peut convaincre les autres par ses propres raisons, mais on ne les persuade que par les leurs". Joseph Joubert (*Pensées*).

> "Les anciens ont défini l'éloquence, *le talent de persuader*, et (...) ils ont distingué persuader et convaincre, le premier de ces mots ajoutant à l'autre, l'idée d'un sentiment actif excité dans l'âme de l'auditeur et joint à la conviction", d'Allembert, *Mélanges littéraires.*

Si l'on s'en tient à ces définitions, on peut donc convaincre sans persuader, mais plus difficilement le contraire.

Nous tenterons de montrer que dans les débats parlementaires, il s'agit bien d'amener l'autre - mais quel autre, et nous essayerons de l'identifier - à adhérer à une vision, donc à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faire sienne, en usant parfois de manipulations rhétoriques, sans prétendre toutefois à le convaincre.

QUELS CORPUS ?

Au préalable, il est nécessaire de donner quelques précisions sur les corpus analysés. Nous présenterons également les outils linguistiques mobilisés à cet effet.

Les débats parlementaires sur de « grands sujets de sociétés » (Entrée et Séjours des Étrangers et Droit d'Asile, PACS, loi sur la parité ou encore loi sur la laïcité), sont retranscrits, en temps réel par les rédacteurs des deux assemblées en France, et c'est sur l'intégralité de ces retranscriptions que porte notre étude. Nous sommes donc en présence d'un écrit censé traduire le plus fidèlement possible des propos tenus par des orateurs (autorisés ou interrupteurs), qui eux-mêmes avaient préalablement rédigé leur intervention.

Ces corpus qu'on qualifie de « lourds », parfois plusieurs centaines de pages du journal officiel, nécessitent un recours à la lexicométrie, qui seule, permet de prendre en compte le texte dans sa globalité.

Cependant, la volonté de mettre en évidence les mouvements argumentatifs, ou le jeu des oppositions de point de vue, nous conduit dans un deuxième temps à effectuer des observations plus qualitatives, analyses énonciatives et argumentatives, sur des fragments de ces discours. C'est donc à un va-et-vient entre des analyses quantitatives et qualitatives que nous nous livrons.

Pour le dire plus trivialement, notre ambition est de faire cohabiter Aristote, Chaïm Perelman ou Philippe Breton avec les spécialistes de la lexicométrie, qu'il s'agisse de Maurice Tournier, André Salem ou Simone Bonnafous.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

OBJET ET PRESUPPOSES THEORIQUES

Comme le rappelle Emmanuelle Danblon (2004, p.20-21) :

> Appelée aussi délibérative, l'argumentation politique se déroule au sein d'une assemblée qui délibère en vue de prendre une décision. Il s'agit de l'institution politique au sein de laquelle l'orateur *conseille* et où l'auditoire *décide* de ce qui est utile pour la Cité" Elle ajoute : "Une telle représentation de la délibération peut paraître simpliste si l'on songe à la réalité complexe de l'argumentation politique contemporaine.

Nous voudrions montrer que l'évolution des pratiques dans les assemblées politiques, favorise parfois le glissement du genre *délibératif* (convaincre l'auditoire de ce qui est "juste" pour la cité), vers l'*épidictique* (persuader l'auditoire de ce qui est "bien" ou "mal"), à travers l'éloge ou le blâme, notamment par ce que l'on nomme *éloquence*, et tout ce qui constitue l'ethos oratoire.

On rappellera que le genre épidictique a été inspiré à Aristote par l'observation des joutes oratoires, qui se tenaient pendant les jeux olympiques, sortes d'équivalent verbal, des épreuves physiques qui se déroulaient dans les stades.

"En effet, lors de tel jeux, les auditeurs se comportent en spectateurs, et s'ils ont, éventuellement, quelque mission à remplir, c'est uniquement celle de désigner le vainqueur, celui dont le discours mérite de remporter la palme" (*L'empire rhétorique,* p. 32).

"Le genre épidictique est central car son rôle est d'intensifier l'adhésion à des valeurs, sans lesquelles les discours visant à l'action ne pourraient trouver de levier pour émouvoir et mouvoir leurs auditeurs." (*L'empire rhétorique,* p. 33).

Cette citation due à Perelman, nous semble quotidiennement illustrée par l'attitude de la plupart des hommes, et femmes, politiques, plus soucieux d'être reconnus pour leur éloquence et quelques bons mots que pour la justesse de leur argumentation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Persuader et *se* persuader

C'est donc bien à *un jeu rhétorique* parlementaire, au sens des jeux du langage évoqués par Wittgenstein, que nous assistons, et nous ne donnons à ce terme aucune connotation négative : l'objectif est alors, non pas de "convaincre" les partisans du camp opposé, mais plus simplement, d'abord de persuader son propre camp de la cohérence des thèses avancées, dans un argumentaire le plus souvent préparé (ce que nous avons nommé dans d'autres communications, le *prêt-à-argumenter*).

Pour illustrer ce phénomène, que met bien en évidence l'outil lexicométrique, ce sont les *Segments Répétés* qui retiendront aujourd'hui notre intérêt. On rappellera qu'ils consistent en la possibilité de reconnaître sur des corpus "lourds", des suites de *n éléments identiques.* On comprendra aisément que certaines séquences comportant plus de 10 mots, répétés plus de trois fois, nous conduisent à nous interroger sur la "spontanéité énonciative" de celui qui les profère.

Qu'on nous permette de citer trois longues interventions, identiques, à 5 mois d'intervalle, dans la bouche d'un député communiste. André Gérin est responsable à lui seul des 23 SR de plus de 6 mots de ce parti et intervient au total 10 fois, soit au moins une fois par séance, alors que les autres députés communistes (Bernard Bisringer, Patrick Braouezec et Jean-Claude Lefort) interviennent 4 fois et ne génèrent aucun segment répété de plus de 6 mots

Débats à l'AN sur le projet de loi Relatif à l'Entrée et au Séjour des Etrangers et au Droit d'Asile (désormais RESEDA : corpus D. Desmarchelier, traitement Weblex)

Dans cet extrait, figurent les indications suivantes : le nom et l'appartenance partisane du locuteur, un nombre (de 1 à 8) indiquant la séance à l'Assemblée au cours de laquelle l'énoncé est prononcé suivi de la date *qui permet de prendre en compte la diachronie des débats.* Le nombre entre crochets [1621]

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apparaissant en début de ligne permet l'identification de la prise de parole dans l'ensemble corpus.

> [1621] André Gerin, COM. (séance 3 : 4/12/97) On prétendait travailler au rayonnement de la pensée française en commençant par fermer portes et fenêtres. Si nous pouvions nous dégager des passions du moment, nous comprendrions peut-être que ces étrangers qui nous dérangent peuvent nous rendre un grand service : nous inciter à nous interroger sur notre société, notre identité et notre culture.
> Arrêtons la diabolisation, les fantasmes et les amalgames, mariages mixtes, polygamie, tous ces mots lancés en l'air et qui correspondent à quelque chose de réel mais de marginal, et que l'on veut nous faire prendre pour un problème général suscitant la défiance à l'égard des immigrés.

> [3579] André Gerin, COM. (séance 6 : 25/2/98) Comment la droite pouvait-elle prétendre travailler au rayonnement de la pensée française en commençant par fermer portes et fenêtres ? Si nous pouvions nous dégager des passions du moment, nous comprendrions peut-être que ces étrangers qui nous dérangent peuvent nous rendre un grand service en nous incitant à nous interroger sur notre société, notre identité et notre propre culture. Arrêtons la diabolisation, les fantasmes et les amalgames, arrêtons avec tous ces mots lancés en l'air : si parfois ils correspondent à un phénomène réel, celui-ci reste marginal, alors que l'on veut nous le faire prendre pour un problème général et susciter la défiance à l'égard de tous les immigrés.

> [4209] André Gerin, COM. (séance 8 : 8/4/98) On prétendait travailler au rayonnement de la pensée française en commençant par fermer portes et fenêtres !
> [4210] Richard Cazenave, RPR. Et Thorez il était où ?
> [4211] André Gerin, COM. Ce n'est pas la lepénisation de la droite dans certaines régions qui nous fera changer d'avis !
> [4212] Bernard Accoyer, RPR. Le pacte germano-soviétique, c'était en quelle année ?
> [4213] André Gerin, COM. Si nous pouvions nous dégager des passions du moment, nous comprendrions peut-être que ces étrangers qui nous dérangent peuvent nous rendre un grand

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

service en nous incitant à nous interroger sur notre société, notre identité et notre culture.
Arrêtons la diabolisation, les fantasmes et les amalgames. Mariages mixtes, polygamie : tous ces mots lancés en l'air correspondent certes à des situations réelles, mais elles sont marginales. Or la droite veut faire passer cela pour un problème général afin de susciter de la défiance à l'égard des immigrés.

On le voit clairement dans ce premier extrait, le député communiste André Gerin, **à plus 5 mois de distance**, reproduit le même segment comportant plus de 25 termes identiques.

L'intérêt de la lexicométrie est de nous fournir *une mémoire à long terme* de la tenue des débats.

[1624] André Gerin, COM. (séance 3) /.../Nous le savons, le populisme joue sur les instincts de l'opinion, ses pulsions, son agressivité. C'est une tentation traditionnelle dans la vie politique française que l'on a connue avec le général Boulanger et le poujadisme. Le populisme est une gangrène qui pourrit la vie politique aujourd'hui. Si on accepte le vocabulaire, on finit par accepter le fond. On commence par la vulgarité, on continue dans la démagogie et on termine par le populisme.

[3579] André Gerin, COM. (séance 6) Nous le savons, le populisme joue sur les instincts de l'opinion, sur ses pulsions, sur son agressivité. C'est une tentation traditionnelle dans la vie politique française ; nous l'avons connue avec le général Boulanger et le poujadisme. Le populisme est une gangrène qui pourrit la vie politique : en acceptant le vocabulaire, l'on finit par accepter le fond. On commence par la vulgarité, on continue dans la démagogie, on termine par le populisme. Et c'est cela que vous faites, messieurs !

[4213] André Gerin, COM.(séance 8) Nous savons, pour le vivre actuellement, que le populisme joue sur les instincts de l'opinion, sur ses pulsions, sur son agressivité. C'est une tentation traditionnelle dans la vie politique française. Le populisme est une gangrène qui pourrit la vie politique aujourd'hui. Si on accepte le vocabulaire, on finit par accepter le fond. On

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

commence par la vulgarité, on continue dans la démagogie et on termine par le populisme, et on voit le résultat !

Se persuader du bien fondé des choix politiques du parti ou du courant de pensée, apparaît comme la première tâche des débats.

Certes, il existe un auditoire présent plus large, les députés du camp opposé et un auditoire extérieur, les citoyens.

Les premiers constituent le "discours opposant" qui a précisément servi à construire l'argumentation, quant aux seconds, ils seront rarement en contact direct avec les débats – combien de personnes suivent les émissions du mercredi ou les chaînes spécialisées ? De plus, que penserait le citoyen lambda des ces discours répétés (que je qualifie de discours **reportés) ?**

Quelle authenticité conférer à la prise en charge énonciative de ces formules préparées, rabachées et donc indépendantes du déroulement des débats.

A moins de considérer que les argumentaires préétablis sont « virtuellement disponibles » et n'attendent qu'une voix, ou une parole pour être portés, **r**eportés ou **rapportés** ensuite dans la presse ?

Car, le discours politique "circule" des lieux spécifiques du délibératif, vers les espaces publics (cf. la notion de "mosaïque" développée par François et Neveu). C'est précisément le rôle des journalistes de servir de médiateurs. Rien d'étonnant, dès lors à ce que les discours prononcés ou les interruptions fort nombreuses dans les assemblées, soient truffées de formules "foudre" ou de petites phrases, facilement reprises dans la presse.

En résumé, le texte des interventions apparaît donc, non pas comme un discours, mais plutôt comme un scénario, prêt à être mis en articles ou en images.

Si manipulation il y a, elle ne saurait viser les autres députés, qui participent au même jeu, mais plutôt, le lecteur, l'auditeur ou le téléspectateur qui pense assister à un débat contradictoire, alors qu'il n'est que spectateur d'une mise en scène

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

où l'important n'est pas d'emporter l'adhésion du plus grand nombre, mais simplement de briller aux yeux de tous.

Il arrive même que les députés explicitent, sous forme de prétérition, cette pseudo-volonté de convaincre :

Intervention d'un député socialiste (6ème séance) : Projet de loi Relatif à l'Entrée et au Séjour de Étrangers et au Droit d'Asile (RESEDA).

> le président. Dans les explications de vote, la parole est à M. Jacky Darne.
> [3858] Jacky Darne, SOC. Monsieur le président, mes chers collègues, je n'attendais pas de M. Mariani des arguments susceptibles de me convaincre.
> Peut-être aurait-il pu le faire s'il avait expliqué que la commission n'a pas suffisamment étudié et montré en quoi des politiques d'immigration plus ouvertes nous ont permis, grâce à l'appui d'Africains et d'Algériens, de gagner des guerres ; comment ces politiques ont contribué, entre 1945 et 1975, à notre développement économique, grâce à des travailleurs immigrés employés à la mine, dans la sidérurgie, dans le bâtiment et dans bien d'autres secteurs.
> Peut-être aurait-il pu le faire s'il avait expliqué que la commission n'a pas examiné suffisamment le tort porté à notre économie par des politiques d'immigration si fermées que chercheurs et étudiants étrangers ont déserté largement nos universités ; l'effet sur notre audience dans le monde d'un discours désignant l'étranger comme délinquant, comme voleur d'emploi, comme polygame ; les conséquences, en termes de sécurité, de politiques de regroupement familial conduisant l'individu à la solitude et au désarroi psychologique...
> [3859] Thierry Mariani, RPR. Cela justifie le renvoi en commission !
> [3860] Jacky Darne, SOC. Il aurait pu expliquer que la commission n'a pas suffisamment examiné les politiques de co-développement à mettre en oeuvre.
> [3861] Claude Goasguen, UDF. C'est vrai !
> [3862] Jacky Darne, SOC. De tels arguments auraient pu justifier un approfondissement du texte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[3863] Thierry Mariani, RPR. En effet !
[3864] Patrick Ollier, RPR. Il faut voter le renvoi !
[3865] Jacky Darne, SOC. Mais vos attaques ont porté sur des thèmes inverses.
Vous avez critiqué tous les points qui, dans ce texte, constituent des ouvertures.
Vous avez critiqué la motivation des refus de visa pour diverses catégories de personnes. Pourtant, si c'était possible, c'est la motivation généralisée qui devrait être le droit.
Vous avez critiqué la suppression des certificats d'hébergement, dont vous connaissez comme moi l'inutilité. Je croyais pourtant que vous étiez contre la bureaucratie et les formalités inutiles ?
[...]
Au total, vous critiquez un texte équilibré, étudié largement en commission, qui à la fois aborde l'entrée et le séjour des étrangers en France et le droit d'asile avec humanité, respect des droits de l'homme et prend en compte la situation économique et sociale actuelle qui nous impose de maîtriser les flux migratoires.
Voilà pourquoi nous voterons contre cette demande de renvoi en commission.

LA SEMANTIQUE AU SERVICE DE LA PERSUASION

L'occasion nous a été donnée dans un colloque portant sur la « partition » de montrer comment les hommes politiques, quelle que soit leur appartenance partisane, avaient pour habitude « d'inviter *les Français* » dans leurs débats. Nous voudrions, sans citer l'ensemble des données statistiques recueillies à ce sujet, présenter quelques exemples du recours à *les Français* (ou aux différentes variantes *la majorité des Français..*)

Cette étude avait pour but de montrer que dans un débat à l'Assemblée nationale, selon qu'on se situe dans la majorité présidentielle, porteuse d'un projet de loi, ou au contraire dans l'opposition parlementaire, il est nécessaire, à des fins argumentatives, de « convoquer rhétoriquement » *les Français*. Ceci nous semble particulièrement manifeste dans l'usage des nombres et des pourcentages.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Qu'on lise, pour s'en convaincre, les énoncés suivants. Pour les socialistes :

Séance 6 (3840) Catherine Tasca SOC : contrairement encore à ce que vous affirmez, ***la majorité des Français*** *ont, par leur vote des 25 mai et 1er juin, très clairement exprimé …*

Pour le ministre :

Séance 8 (3975) Jean-Pierre Chevènement MDC : des droits de l'homme, est jugé nécessaire par ***92% des Français****, toutes familles politiques confondues*

ou d'autres représentants du MDC

Séance 8 (4317) Michel Suchod, MDC : *est soutenue par l'immense* ***majorité*** *du peuple* ***français****. nous avons tout de même le droit de dire ici que nous avons*

Séance 8 (4321) Michel Suchod, MDC : le peuple français ! Très bien ! Or le peuple **français** souhaite, **à 95%,** que ceux qui vivent illégalement en

Pour le RPR :

Séance 3 (1568) Henri Cuq, RPR : Lorsque la loi Debré avait été adoptée, plus ***de 60% des Français*** *s'étaient montrés favorables à ses dispositions.*

Séance 3 (2134) Jacques Masdeu-Arus, RPR : Un sondage avait ainsi révélé que ***70% des Français*** *se déclaraient favorables à ces textes.*

*Séance 6 (3781) Thierry Mariani, RPR : en déclarant à l'AFP, le 5 novembre dernier, que "****les Français sont à 95%*** *pour la maîtrise des flux migratoires*

Si nous tentons de dégager les stratégies propres à chaque parti, nous pouvons ainsi constater que pour les socialistes, le recours à la généralisation a pour but de conforter l'idée qu'une nouvelle loi, voulue par « les Français » (ou du moins une grande majorité d'entre eux) est nécessaire, pour remplacer la précédente, issue de l'ex-majorité. Le MDC, représenté principalement par le Ministre de l'intérieur, à l'origine du projet de loi, justifie le contenu du texte, en insistant sur les avantages pour ceux qui souhaitent devenir français, et sur la nécessité de légiférer, afin

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'éviter des situations conflictuelles. Il insiste sur la volonté d'intégrer de nouvelles générations (issues de l'immigration).

A l'opposé le RPR, invoque le rejet par « les Français » de ce projet, en soulignant les risques et les conséquences pour les Français. Se succèdent ainsi jugements de valeur et menaces (qui pèseraient sur *les Français*). Pour l'UDF enfin, c'est la volonté « didactique » d'expliquer *aux Français* les conséquences de cette loi qui est privilégiée. Il faut aider *les Français* à comprendre le texte. La plupart des arguments reposent sur le postulat que les Français attendent autre chose, un autre programme, et qu'il faut donc tenir compte de leurs souhaits.

Avant d'arriver à la conclusion de cette communication, on souhaiterait mettre en évidence le rôle de la citation (discours direct rapporté), comme forme de manipulation.

Il s'agit cette fois du débat de 1998 sur le Pacte Civil de Solidarité (PACS).

Madame Christine Boutin s'est inscrite pour déposer un motion d'irrecevabilité. Selon ses propres dires, son intervention « ne devait durer que » 4h30, mais elle fut souvent interrompue...

DE LA CITATION COMME OUTIL DE MANIPULATION

PACS : Argument de recadrage et argument d'autorité

Le PACS constituerait un danger pour la communauté homosexuelle, qui se verrait ainsi contrôlée... Appel à l'autorité d'un homme de gauche, critiquant les risques du texte :

Mme Christine Boutin

C'est ainsi à bon droit que quelques représentants de la communauté homosexuelle se sont inquiétés de voir resurgir en 1998 les dispositions contraires à la loi Defferre de 1984 par laquelle les fichiers d'homosexuels avaient été supprimés à juste raison. (Applaudissements sur les bancs du groupe de l'Union pour la démocratie française-Alliance, du groupe du Rassemblement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour la République et du groupe Démocratie libérale et Indépendants.)

Cette indication et cette inquiétude a été notamment manifestée par M. Meyssan, président du Réseau Voltaire, lors d'un débat qui nous avait réunis en compagnie notamment de Mme la présidente Tasca...

[Premier appel une autorité du camp partisan opposé]

Plusieurs députés du groupe du Rassemblement pour la République.

Elle n'est plus là !

Mme Christine Boutin

... sur les plateaux de FR 3 le 10 octobre dernier. Il l'avait exprimée en ces termes en s'adressant à Mme la présidente de la commission des lois de l'Assemblée nationale : " Les mauvais coups étaient partis au sein du groupe socialiste, ils nous viennent encore des socialistes. On nous a embarqués dans un texte, le PACS, qui, excusez-moi, n'a ni queue ni tête... "

(Applaudissements sur les bancs des groupes RPR, UDF-alliance et du groupe DLI - Exclamations sur les bancs du groupe socialiste, du groupe communiste et du groupe RCV)

M. Jean-Pierre Blazy

Il fallait le faire !

M. le président

J'avais repéré ce passage : je ne suis pas déçu de votre réaction ! (Sourires.)

Mme Christine Boutin

" ... un texte, poursuit M. Meyssan, que nous considérons comme réactionnaire,... "

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[On voit ici comment Mme Boutin, poursuivant le fil de son intervention, assure une poursuite syntaxique interrompue, qualifiée par Blanche Grunig d'*effet "Dourbie"*, par allusion à une petite rivière de Pyrénées, dont le cours est apparent de chaque côté de la chaîne montagneuse, mais qui poursuit sa "course"de façon souterraine.]

M. Yves Fromion
Très bien !

Mme Christine Boutin
" ... discriminatoire et attentatoire aux libertés individuelles. Mais on pensait que, dans l'amendement de ce texte, il serait possible de revenir à la raison et de résoudre des problèmes concrets."

M. Yves Fromion
Ils n'y sont pas préparés !

Mme Christine Boutin
" Et finalement, tout cela était tellement incohérent que les socialistes ne se sont même pas déplacés. "
"En 1984, poursuit-il, nous nous sommes battus pour supprimer les fichiers des homosexuels dans les commissariats de police, et vous nous demandez de nous inscrire spontanément en préfecture."
(Applaudissements sur les bancs du groupe de l'UDF-Alliance, du RPR et de DLI)

M. Yves Fromion
L'étoile rose !

M. Yves Nicolin
Les homosexuels seront fliqués !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mme Christine Boutin
Mme Evelyne Sullerot, dans un entretien commun avec Mme Guigou il y a quelques jours, a donné l'argument central qui dit tout. Je cite :

" Si l'on interdit à des cousins de se lier par le PACS, c'est parce que l'on admet que la raison première de ce pacte est la relation entre deux personnes. "

M. Thierry Mariani
Eh oui !

Mme Christine Boutin
" Or la relation sexuelle n'a jamais été jusqu'à présent un objet juridique."

On le voit, dans cet échange (extrait d'une très longue intervention de plus 7 heures) Christine Boutin, pour combattre le PACS, se présente comme l'avocate des Homosexuels. Elle convoque, pour ce faire, une autorité extérieure à son camp politique, afin de mettre en difficulté les socialistes, à l'origine du projet de loi.

EN GUISE DE CONCLUSION

Notre intention, dans cette communication, était de mettre en évidence les différentes formes de discours persuasifs, voire de manipulation pouvant apparaître lors des débats à l'Assemblée nationale. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de tomber dans un antiparlementarisme primaire, qui nous conduirait à remettre en cause le rôle des élus de la République. Plus simplement, nous souhaitions attirer l'attention sur certaines **dérives discursives** liées à la composition des blocs partisans à l'Assemblée. Le caractère prévisible des votes donne parfois un aspect factice aux débats, tant le résultat est connu à l'avance. Il ne reste plus dès lors à chacun qu'à jouer son rôle, tenir la place discursive qui lui a été conférée. C'est ce que nous avons nommé jeux rhétoriques parlementaitres, ou salon du prêt-à-argumenter.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- ABELES Marc, (2001) : *Un ethnologue à l'assemblée,* Paris, Poches Odile Jacob, p. 207-208.
- BONNAFOUS Simone et DESMARCHELIER Dominique,1999, "Quand les députés coupent le RESEDA", *Mots n°60 Perspectives croisées sur l'immigration,* Presses de Sciences Po, 93 à 109.
- BRETON Philippe, (2000), *La parole manipulée,* Paris, La découverte, 220 p.
- BRETON Philippe, (2001 - 2è éd.), *L'argumentation dans la communication,* coll. Repères, Paris, La découverte, 120 p.
- CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU, Dominique (eds), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Hachette, 661 p.
- DANBLON Emmanuelle, (2004) : *Argumenter en démocratie,* Bruxelles, éd. Labor, 94 p.
- DECLERCQ Gilles, (1993), *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires,* Paris, Editions universitaires, 282 p.
- DESMARCHELIER Dominique et DOURY Marianne (coordinateurs), 2001, *L'argumentation dans l'espace public contemporain : le cas du débat sur l'immigration*, GRIC (CNRS et Lyon II) et ANACOLUT (ENS Fontenay/Saint-Cloud) Rapport pour l'ARASH, mars 2001, 413 p.
- DESMARCHELIER Dominique, 2003, " Violence des mots et mots de la violence dans le débat politique contemporain " dans S. BONNAFOUS, P. CHIRON, D. DUCART, et C. LEVY : *Argumentation et discours politique : Antiquité grecque et latine, Révolution française, Monde contemporain,* P.U.R. 225-234.
- 2005a, "Le débat sur l'immigration dans l'espace public en France" in *La situation Délibérative dans le débat public* Coll. Perspectives « Villes et territoires », Sous la direction de B. Castagna, S. Gallais, P. Ricaud & J.-P. Roy, Presses Universitaires François-Rabelais., p. 167-176. Vol. 2

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

- 2005b, "La parole est à M. le député..." in Martine Schuwer (dir.), */Parole et pouvoir 2. Enjeux politiques et identitaires/*, Presses Universitaires de Rennes, coll. "Interférences", 410 p.
- 2005c, "Argumentative strategies : the French debate about immigration, in "*Dialogue in Literature and the Media*", (IADA, 2003, Salzburg), Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- DESMARCHELIER Dominique *et* Rennes Juliette (Coord.) 2005, *Usages du genre en politique, Mots n°78,* les langages du politique, ENS-Edition, 192 p.
- HEIDEN S. « Manuel Utilisateur de Weblex », v 2.3, UMR8503, CNRS – ENS Lettres et Sciences humaines, Lyon,. http://weblex.ens-lsh.fr/doc/*weblex*/index.html, 2001.
- PERELMAN Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA Lucie, (1ère éd. 1958, 1970), *Traité de l'argumentation,* Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 734 p.
- PERELMAN Chaïm, (1977), *L'empire rhétorique,* Vrin, Paris, 196 p.
- PLANTIN Ch. , *Essais sur l'argumentation. Introduction à l'étude de la parole argumentative,* Paris, Kimé 1990.

RÉSUMÉ

Tout discours politique apparaît comme un objet visant un auditoire hétérogène – les élus, les électeurs, l'opinion publique, etc. En développant l'argumentation et en choisissant les moyens rhétoriques, l'orateur doit tenir compte de la pluralité des groupes-destinataires.

La question se pose en ces termes : lors des débats, les députés cherchent-ils réellement à convaincre un auditoire de la justesse de leur position ou de leur choix, et dans l'affirmative, peut-on aisément identifier cet auditoire ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

UNE MANIPULATION ARGUMENTATIVE CASTILLANO-CENTRISTE : EL PARAÍSO POLÍGLOTA, DE JUAN RAMON LODARES [1]

Christian LAGARDE
Université de Perpignan

La question linguistique, parce que la langue est un marqueur identitaire, partagé ou non, des plus puissants, parce que c'est aussi une "affaire d'état", c'est-à-dire relevant éminemment du politique – entre autres, parce qu'il convient d'arbitrer entre unicité et pluralité – est sujette à polémique. Tout locuteur, tout citoyen non seulement devrait avoir son mot à dire à cet égard - et je renverrai ici au livre de Jean-Marie Klinkenberg intitulé précisément *La langue et le citoyen*[2] - mais s'estime en droit et en capacité d'échafauder un discours à ce sujet ; a fortiori, lorsqu'il est

[1] Le hasard fait parfois curieusement les choses. Ce texte est celui de la communication prononcée à Pau le 1er avril 2005. Le 5 avril, Juan Ramón Lodares âgé de 46 ans, mourait à Madrid à la suite d'un accident de la circulation. L'auteur de ces pages, critique à l'égard des prises de position de Lodares mais respectueux et même admiratif de sa virtuosité de polémiste, décline toute responsabilité. C'est l'un des meilleurs acteurs de la défense et illustration de la langue espagnole qu'a célébré à cette occasion une presse madrilène unanime. Son paradis sera à coup sûr monoglotte, délivré de la malédiction de Babel.

[2] Jean-Marie Klinkenberg, *La langue et le citoyen*, Paris, PUF, 2001.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en situation de produire un "discours autorisé" – pour reprendre l'heureuse expression de Bourdieu.[3]

Le titre même de l'essai écrit par Juan Ramón Lodares, professeur de philologie hispanique à l'Université Autonome de Madrid, publié en 2000 aux éditions Taurus de la capitale espagnole,[4] constitue un précieux indice quant à sa tonalité et aux intentions de son auteur. *El paraíso políglota* est en effet une antiphrase ironique, et l'essai est clairement de nature polémique, pour ne pas dire pamphlétaire.[5] Le "paradis polyglotte" serait inscrit dans les gènes de la Constitution espagnole de 1978, à travers son article 3, consacré aux diverses "langues espagnoles" ou autres "modalités linguistiques de l'espagnol". Elles sont classées, comme on le sait, en trois catégories d'ordre décroissant : le castillan, "langue nationale", les "autres langues espagnoles" co-officielles de fait dans les Communautés Autonomes les revendiquant comme propres, et les "modalités" non-officielles devant faire l'objet d'une attention patrimoniale là où elles existent. Les différents Statuts d'autonomie promulgués à compter de 1979 fixent, dans le respect de l'article 3, les droits et devoirs des citoyens relevant des territoires des CA concernées.[6]

Le "paradis polyglotte" est ainsi dépeint de manière ironico-onirique dans les dernières pages de l'ouvrage :

> En las gasolineras habría empleados políglotas, que habrían estudiado en la escuela todas las lenguas patrias posibles por si, estando de servicio en Cáceres, pasaban por allí viajeros hablándo-

---

[3] Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001 (col. Points. Essais).

[4] Juan Ramón Lodares, *El paraíso políglota*, Madrid, Taurus, 2000.

[5] J'ai déjà établi une critique du point de vue exprimé dans cet ouvrage dans l'article "Les frustrations du "centre" castillanophone", *in* Henri Boyer, Christian Lagarde (dir.), *L'Espagne et ses langues. Un modèle écolinguistique ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 240-252. mais il s'agissait d'une analyse globale et non, comme ici, d'une micro-analyse textuelle.

[6] Cf. Miquel Siguan, *España plurilingüe*, Madrid, Alianza, 1992 pour la présentation générale. Sur les développements et la problématique, cf. Henri Boyer, Christian Lagarde (dir.), *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> les en eusquera, en valenciano, en gallego e incluso en español, quién sabe si en neoaragonés o en algún bable.[7]

C'est dire si le livre offre matière à une analyse discursive des plus passionnantes. Je la restreindrai ici à ce qui peut faire office d'*incipit*, à savoir aux premières pages du chapitre I intitulé "*Paisajes tradicionales*" comprenant les 5 paragraphes introductifs, les 6 du sous-chapitre "*Territorios privados*" et les 8 du suivant, "*Las lenguas del paraíso*".[8] C'est en effet dans ces pages que Lodares, en bon universitaire et en bon polémiste, expose sa problématique, de manière, comme on va le voir, particulièrement habile et persuasive afin d'emporter l'adhésion de son lecteur, mais qui n'en est pas moins biaisée, comme je tenterai ici de le montrer. En appeler à l'histoire est en effet toujours présenté comme un appel à la Vérité, mais de quelle histoire, ou plutôt de quelles portions d'histoire s'agit-il ? et quelle est l'historiographie qui prétend la fonder ? Juan Ramón Lodares fait subtilement le tri, comme à la dérobée, et si le lecteur naïf peut en être dupe, le lecteur averti est quant à lui en mesure de "*verle la pluma al indio*".

1. ÉLEMENTS DE CATEGORISATION DU TEXTE

A. Un texte polémique

L'un des traits les plus saillants de l'ouvrage de Lodares est celui de l'intention polémique, manifestée dès les premiers paragraphes. En effet :

> Esta idea [= Una idea política muy difundida actualmente] flota en el ambiente. Es *vox pópuli*. *Sin embargo*, en mi opinión, ideas así *son difíciles de* compartir. *Muy al contrario*, *sí se puede* compartir la idea de que... (EPP, p. 9)

---

[7] EPP, p. 270.
[8] EPP, pp. 9-19 (respectivement : pp. 9-11 ; pp. 11-14 ; pp. 14-19).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est précisément autour de l'idée de partage (le *compartir* réitéré contrastivement), c'est-à-dire de consensus, que se construit le clivage : face à l'unanimité constatée (*muy difundida, es* vox pópuli) dans toute l'étendue de son anonymat, se dresse le *je* quasi héroïque du scripteur (*sin embargo, en* ***mi*** *opinión*) qui se pose en contradicteur, en pourfendeur de ce qu'il estime être des contre-vérités.

Une telle position se trouve corroborée par le comptage de la récurrence des marqueurs polémiques, qui peuvent se décliner sous plusieurs formes complémentaires. En premier lieu, l'usage de la négation. Dans notre corpus, on ne dénombre pas moins de 50 *no*, assortis à 5 reprises de son corrélatif *sino*, ce à quoi il convient d'ajouter 9 occurrences de *ni*, 4 de *ninguno* et une de *tampoco*. Précisons en outre que *no* vient, parmi les 50 fois citées, à 9 reprises en tête de phrase. L'argumentation de *El paraíso políglota* relève donc clairement de la réfutation. Elle revêt également un caractère adversatif, qui apparaît à la faveur de 9 *pero* et de 4 *sin embargo* relayés par une occurrence de *contra*, une de *contrario* une de *al contrario* et une de *al revés*. Ces marques d'opposition passent par la quantification (4 *unos*, 4 *algo* et 7 *algún* ou *alguno/a(s)*), qui peut apparaître contrastée : 10 *poco* pour 19 *mucho*. Parmi ces derniers, le comparatif *mucho más que* se manifeste à 8 reprises, alors que face à *desigualdades* (1) se pose *igualar* (2).

Le texte polémique entend définir son point de vue tout en réfutant celui de ses adversaires, en usant fondamentalement du verbe *ser* sous toutes ses formes. Nous avons ainsi une très large majorité de formes à l'indicatif : *es* employé 31 fois, *son* 5, *era(n)* 14, *fue* 3 ; les temps composés, pour 4 occurrences se répartissent pour moitié entre *ha sido* et *haya sido* et le subjonctif *sea* revient à 2 reprises. On relève même une occurrence de *esencia*.

Il s'agit en outre, afin de convaincre le public lecteur, de construire une argumentation solidement enchaînée par des connecteurs utilisés à bon escient. Ainsi, au-delà des contrastifs déjà évoqués, nous pouvons relever des *pues* (3) conclusifs ou des *de modo que* (2) ou *de ahí que* (2) consécutifs. Mais davantage encore, il s'agit pour Lodares de pointer les finalités (14 des 26

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

para recensés) et surtout d'expliquer (22 des 46 *por* sont directement destinés à cela, épaulés par quelque 15 *porque*, 1 *dado que* et 12 *: dont* 4 visent l'illustration par la citation). De ce point de vue, notre auteur, dont il faut rappeler qu'il est le dépositaire d'une formation universitaire que lui-même dispense à son tour, joue de manière efficace et subtile sur toute la palette, aussi bien morpho-syntaxique que lexico-sémantique, de la langue espagnole.

B. Le scripteur et les autres

Juan Ramón Lodares, en tant que scripteur, joue également un jeu subtil et varié d'affirmation claire de sa présence et de certaines formes plus détournées, confinant parfois à l'occultation. Il n'y a guère de monstration de la première personne en tant que manifestations de son point de vue. La plus tranchée est celle déjà citée : *en **mi** opinión* (p. 9), et nous n'en trouvons qu'une autre plus avant, plus nuancée : *no **sé** si han cambiado mucho las cosas* (p. 15). Les deux autres occurrences (*por razones que no **voy** a repasar*, p. 12, et [*muy concretas circunstancias históricas*] *-que **iré** repasando a lo largo de este libro-*, p. 13) sont des incises qui s'inscrivent très exclusivement dans le rôle de scripteur, organisateur de la matière de son livre. Il n'en imprime pas moins constamment sa marque au texte à travers divers artifices.

Tout d'abord au moyen de cette première personne du pluriel qui joue du personnel individuel au collectif, voire à l'impersonnel (parce qu'assurément partagé) : *para qué **vamos** a negarlo* (p. 18) ; au moyen de tournures impersonnelles : *no **hará falta** extenderse mucho más para*...(p. 18) ; de conditionnels modalisateurs : ***podría** contarse* (p. 10), ***podría** decirse* (p. 11), *se podría* explicar (p. 16) ou ayant valeur d'hypothèse : *no **sería** asunto relevante para él* (p. 10). Mais il efface fréquemment sa trace dans des formules taxatives non soumises à examen critique, ni de sa part, ni de celle du lecteur : ***sorprende** que* (2), avec ses variantes *lo más **sorprendente** es que* ou à l'inverse *no es de **extrañar***, proche de ***se comprende** que* ; de même, ***es interesante** considerar*, ou un ***todo indica** que* (3) aussi irréfutable que ***salta** a la vista*. Les arguments contraires sont mis en doute, soit par la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confrontation (***aunque en realidad***), soit par des tournures interrogatives (*venida de* ***no se sabía dónde, vaya a saberse con qué*** *formación*).

A travers ces deux derniers exemples, on voit Lodares commettre les mêmes erreurs à propos desquelles il ironise, tout comme lorsqu'il reproche aux "traditionalistes" leur cruel défaut de "*sesudos argumentos*" dans l'appréciation-phrase ***no hacía falta***. L'auteur porte un jugement personnel à travers l'adjectivation (*como es* ***carpetovetónico***, *las razones políticas...eran* ***inanes***, *lo dijo así de* ***claro***, *sus* ***encendidos*** *discursos, petición* ***incoherente*** *donde las haya*, ou le très ironique *una* ***valiosa*** *revista, por cierto*), ou bien les adverbes (*todavía* ***peor***, *como* ***irónicamente*** *señalaba*, ou l'ironique *no estaban* ***nada mal***).

Mais le scripteur est-il, tel le héros pourfendeur de torts, seul contre tous ? Pas véritablement : il intègre un "nosotros" dont le référent n'est jamais explicitement défini, mais qui correspond à *nosotros, los españoles*. En dehors du - *mos* de *¿para qué vamos a negarlo?* déjà analysé, on peut relever 2 occurrences du pronom sujet *nosotros*, 4 du pronom complément *nos* et 4 désinences verbales en - *mos*. Les temps verbaux qui accompagnent ces formes appartiennent aussi bien au présent qu'au passé, ce qui revient à mettre en évidence une continuité historique (*han llegado hasta* ***nosotros***) du collectif incarné par la 1ère personne du pluriel. Quant à l'attribution de la 3ème personne à travers les possessifs, elle est on ne peut plus révélatrice de la bipartition du champ politico-linguistique espagnol entre centre et périphérie. Les *su(s)* renvoyant au centre espagnol sont 12 contre 28 qui réfèrent aux périphéries : dans le premier cas, le possessif est dans sa seule fonction attributive ; dans le second, à celle-ci vient s'ajouter la fonction discriminative 3ème *vs* 1ère personne entre les deux collectifs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. LES ELEMENTS-CLES DE L'ARGUMENTAIRE

Avant d'aborder les formes que revêt l'argumentation, arrêtons-nous un instant sur les champs lexicaux, dans la mesure où ils sont révélateurs non seulement des thèmes mais également des antagonismes qui nourrissent le discours polémique de Juan Ramón Lodares.

A. Les champs lexicaux

A tout seigneur tout honneur, commençons par le champ "Espagne/espagnol". *España* est mentionné à 17 reprises, auxquelles s'ajoutent 3 occurrences du substantif *español(es)* et 12 de *español* en tant qu'adjectif non lié à la langue. Celle-ci est toujours dénommée *español* (5) ou *lengua española* (2), jamais ni *lengua castellana* ni *castellano*[9], que l'on ne rencontre que comme substantif ou adjectif, ou dans *castellanización*. Tout aussi significative est la répartition de *centro* (2) et de ses composés (14 occurrences dont 6 de *centralización*, 3 de *centralizador* et 2 de *centralismo*) face auxquels pèsent peu *periferia* (1) et les composés de *descentralizar* (2). L'Espagne, toujours appelée *país* (5) s'oppose au plan *local* (7), voire au *pueblo* (5) ou la *aldea* (2), base territoriale de la *comunidad* (3).

Chacun de ces deux pôles joue, selon l'auteur, sa partition : le centre celle de la mobilité (*movilizar*, 1 ; *movimiento*, 3), la périphérie celle de l'immobilisme (*inmóvil*, 2 ; *inamovibles*, 1). Ce dernier est le camp de la *tradición* et de ses dérivés (11), du *tradicionalismo* et des *tradicionalistas* (12), que viennent conforter *antigualla* (2), *viejo* (3) et *vestigio* (1). Il est conservateur (6) du legs ancestral (*patrio, patrimonio, patrimonial* 4), du *particular* (4), des *particularismos* (2) et autres *peculiaridades* (1). Au camp opposé revient la tâche de l'union (5) voire de l'*uniformización*

---

[9] Cf. mon article "Espagnol ou castillan ? : entre réconcilier diglossie et empire et s'affirmer contre lui", Journées d'étude "Idéologies linguistiques et désignation des langues en situation de diglossie", UMR CNRS 5475 *Redoc*, Université Paul-Valéry Montpellier III, 7-8 juin 2002, à paraître.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(1), celle de l'établissement de la communication (7), de l'échange (2) et de la relation (3).

Concernant les langues, rappelons qu'elles sont régies, de par le monde, à travers deux grands principes juridiques, qui sont soit appliqués l'un exclusivement par rapport à l'autre, soit combinés : les principes de personnalité (qui attache les droits linguistiques à l'individu) et de territorialité (qui déploie des mesures en prenant comme base le territoire sur lequel vit une population donnée).[10] Le terme *territorio* est employé 4 fois par Lodares, celui de *persona* 4 fois aussi, mais il se combine à *gente(s)* utilisé quant à lui à 7 reprises. La prééminence, dans l'esprit et sous la plume du scripteur, du principe de personnalité ne fait dès lors aucun doute.

La caractérisation des langues en présence va dans le même sens. Pour l'espagnol (en dehors de *el español* et *la lengua española*, déjà citées), c'est l'unicité (*una* lengua, *la* lengua ou encore *su* lengua) qui prévaut, de même que son caractère fédérateur (*la* lengua *común*, 3) qui le place au même rang que les autres langues véhiculaires nationales taxées de *idioma* (3). Quant aux autres, elles appellent le plus souvent une caractérisation fort diversifiée, et ce qu'elles soient envisagées génériquement (*la* lengua *particular*, *propia*, *regional*, *rústica*) ou comme ensemble hétéroclite nécessitant l'emploi du pluriel (*las* lenguas, *esas* lenguas, *sus* lenguas, *sus* lenguas *particulares*, *las demás*, *diversas* lenguas, *las* lenguas *circunvecinas*, *patrias*, *patrimoniales*). En tant qu'élément corroborant le jeu d'opposition des déictiques relevé plus haut, on observera qu'elles sont assez régulièrement renvoyées par plusieurs biais dans le champ de l'altérité (*esas*, *sus*, *las demás*).

[10] Cf. William F. Mackey, *Bilinguisme et contact des langues*, Paris, Klincksieck, 1976.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

B. La thèse de Juan Ramón Lodares

L'auteur de *El paraíso políglota* entend développer la thèse selon laquelle la reconnaissance et le plein exercice de la pluralité linguistique dans l'Espagne actuelle est tout le contraire d'un bienfait, imputable à la Constitution de 1978. A ceux qui voient dans le cadre en vigueur une avancée démocratique, et qui en tirent la conséquence d'une plus grande modernité de l'Espagne :

> De quince años a esta parte, han aparecido diputados de todo signo que consideran asunto de sumo interés que los niños aprendan incluso usos lingüísticos locales (EPP, p. 18).

Lodares rétorque, en retournant l'argument, que le prétendument moderne n'est autre qu'une *antigualla*, héritée du foralisme (*fuero*, 2 ; *foral*, 3 ; *foralidad*, 2), qu'il convient d'imputer au déficit de politique centralisatrice menée par l'Etat, et ce depuis les Habsbourg, en la personne de Charles Quint :

> La monarquía absoluta española que se gestó con Carlos I dio ventaja a la España inmóvil, más medieval que moderna en muchos aspectos. (EPP, p. 12)

L'Espagne ne se serait jamais remise du défaut d'imposition du véritable moteur de la modernité, à savoir d'une unité voire d'une uniformité, à la différence d'autres pays voisins, qui, d'après Lodares, ont su s'en doter dès cette même époque :

> los que hoy son los grandes países de Europa empezaron un proceso centralizador hace siglos y se han inventado ahora la Unión Europea, una centralización sin precedentes. (EPP, p. 11).

Au fond, l'interprétation qui est ici faite de la construction européenne, à proprement parler celle d'une globalisation (pour ne pas dire mondialisation), considère que l'unification est conforme à ce que l'on dénomme "le sens de l'histoire", et que par voie de conséquence, toute mesure visant à la promotion de la diversité (en l'occurrence culturelle et linguistique), est "réactionnaire", au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

même titre que, par le passé, *el tradicionalismo* [...] *surge como reacción contra la Revolución Francesa* (EPP, p. 15). A preuve le constat de l'hégémonisme grandissant d'un anglais confinant au "*globish*" :

> Todo indica también que un idioma, el inglés, ya en su versión turística, ya en su versión comercial, limitará en Europa los poderes de las demás lenguas. (EPP, p. 11)

Il s'agirait donc d'accompagner l'évolution par un simple "laissez-faire". Cette évolution se fait nécessairement en fonction du degré de véhicularité des langues en présence, sous-tendu par les nécessités économiques :

> ¿qué hacía el español en los siglos XVI y XVII en boca de catalanes y portugueses, por ejemplo? Estaba, sobre todo, en boca de aquellos que andaban comerciando [...]" (EPP, p.12)

Lodares ne fait ici que reprendre la métaphore de Bourdieu du "marché linguistique" et d'une certaine manière la "théorie gravitationnelle" de Louis-Jean Calvet[11]. De même, Lodares reconstitue fidèlement le mécanisme diglossique à l'œuvre dans les régions périphériques de l'Espagne :

> con el tiempo se irá estableciendo en los circunvecinos del grupo castellano una división de estamentos según posesión de lenguas. Los notables conocerán la particular y la común –a veces mejor ésta que aquélla– y la masa no conocerá otra que la lengua particular que cotidianamente utiliza. (EPP, p. 13)

Il en résulte que les "coupables" de cette dynamique diglossique ne sont pas les locuteurs de la langue dominante mais les élites périphériques, puisque *Al grupo mayoritario le importa poco la irradiación de su idioma.* (EPP, p. 13)

---

[11] Louis-Jean Calvet, Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation, Paris, Plon, 2002.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. UNE ARGUMENTATION MANIPULATRICE : LE "SENS DE L'HISTOIRE"

Voyons à présent l'ossature argumentative déployée par Juan Ramón Lodares. Etant donné le temps qui m'est imparti, je me bornerai à décortiquer la partie liminaire dépourvue d'intertitre, puis celle intitulée "Territorios privados".

La partie liminaire vise à poser la problématique de l'essai. C'est la raison pour laquelle l'auteur y aborde essentiellement des généralités selon la manière contrastée qui caractérise l'écriture polémique. Dans le premier paragraphe, le point de départ est *una idea política muy difundida actualmente* dont l'exposé se fait en trois points : *es la de que / Que / y que*, et dont est exhibée par la suite *una de las pruebas, entre muchas otras*. Cette *idea* sera par la suite affublée de la dénomination de *tópico* qui vient la ruiner.

Les deux premières phrases, brèves, du paragraphe suivant ont pour fonction de réitérer : *Esta idea* [...] *es* vox pópuli. C'est à partir de là que se construit la contre-argumentation, autour des termes *idea* et *compartir*, étayée par toute une série de faits matérialisés par des verbes d'action. Avec *pero*, puis *no*, le scripteur réintroduit la comparaison contrastive avec le premier argumentaire exposé. Ce qui le conduit à la suggestion modalisée *podría contarse* et au triomphe du contre-argumentaire autour du balancement *en vez de / era más bien*.

Le troisième paragraphe se présente comme une illustration par l'exemple du bien-fondé de l'issue de la confrontation précédente : après une brève présentation du personnage historique, autorité politique digne de foi, la parole lui est donnée par le biais de la citation qui se présente comme l'association d'une définition et d'une réfutation catégorique. Suit un commentaire de Lodares en deux points parallèles : *sorprende que*. Chacun de ces éléments est commenté, et le point de vue de l'autorité se voit corroboré, par des hypothèses (*no sería* ; *quizá*) voire confirmé *pero si* après un jeu de dénégations (*en parte se equivocó*).

C'est à cet instant même qu'intervient la manipulation du scripteur, à la faveur du parallélisme établi entre *hace casi dos siglos* et *hoy*, réitéré en *hoy* vs *ayer* : avant même qu'intervienne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le véritable commentaire du jugement de l'autorité (la phrase : *Y esto considerando que... de lo que se hacía en Europa*), le parallélisme temporel s'est immiscé. Lodares aura beau jeu par la suite de nuancer par la conditionnelle *pero si nos parecemos hoy...* et d'introduire la modalité hypothétique du futur *será*, l'idée d'immobilisme biséculaire du panorama sociopolitique espagnol s'est déjà ancrée dans l'esprit du lecteur. L'explication finale (*porque*) permet de réitérer métaphoriquement l'idée du caractère éphémère de la centralisation (*fue como las flores de temporada*) formulée comme contre-argumentation.

Dans le cinquième et dernier paragraphe de la partie liminaire, afin de commenter cette dernière idée, le scripteur recourt à l'autorité de *el diccionario* (sans précision de source) pour définir le terme *centralizar*. La suite se présente comme un commentaire de la définition : un commentaire plutôt libre, puisque l'argumentation explicative de forme contrastive (*no se trata de que / sino de que*) n'a aucun lien logique avec la citation d'autorité qui précède : à l'expression de ce que l'on appellerait de nos jours le principe de subsidiarité, est censée correspondre une opposition entre imposition et consentement vis-à-vis d'une uniformisation exercée par le pouvoir central.

Les trois phrases brèves qui suivent sont respectivement une opinion personnelle formulée sous forme d'aphorisme mais non justifiée (*Sentimiento* [...] *repelente para el carácter español*) ; un refus de jugement de valeur abusivement présenté comme découlant de la définition et lié au commentaire précédent (à travers *por otra parte*) et comme preuve de neutralité du scripteur (*La centralización* [...] *no es ni buena ni mala*) ; un nouvel aphorisme (*Se da en determinadas circunstancias históricas o no se da*) relevant du constat (et donc de l'objectivité du travail d'historien) pour mieux en gommer les déterminations. Or, par l'opposition nuancée (*sin embargo*), sous la forme impersonnelle qu'il manie avec dextérité (***es*** [...] *interesante considerar*, qui fait écho aux *no **se** trata* et *podría decir**se***), le scripteur assène à son lecteur *un hecho* (sans doute innocemment choisi parmi tant d'autres) qui reprend la dichotomie passé *vs* présent subsumée (*hoy* vs *hace siglos* ; *ahora* vs [*sin*] *precedentes*) : le "sens de l'histoire" favorable à la centralisa-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tion. La structure réitérée *Todo indica que* permet à Lodares de prophétiser (à travers l'usage du futur : *continuarán, limitará, arrumbará*) son avènement et ce, malgré la concession purement formelle *Por imprevisible que sea la historia*. Les deux phrases finales (la dernière étant lapidaire) sont un écran de fumée : le *por otra parte* sert une fois de plus à simuler l'enchaînement logique pour mieux faire diversion, et les tournures impersonnelles *se le obliga, parece que* ont pour objet de permettre au scripteur de mieux se dédouaner. Comment le prédicteur sûr de son fait (*todo indica que*) peut-il affirmer dans un même élan que *A nadie* [...] *se le obliga a seguir este curso* ou que ce dernier *es opcional*, si ce n'est pour mettre en évidence l'irresponsabilité de ceux qui vont/iraient à l'encontre du "sens de l'histoire" ?

Cette partie liminaire du premier chapitre de El paraíso políglota se caractérise donc par une habileté du scripteur qui est manipulatrice à l'égard de son lecteur. Les principaux procédés mis en œuvre, pour être classiques, n'en sont pas moins efficaces et susceptibles d'emporter l'adhésion : l'enchaînement logique, qui semble de prime abord manifeste, dissimule bien des ratés volontaires plus propices à l'amalgame que rigoureux ; le recours à l'exemple en tant qu'autorité donne lieu à des distorsions, que ce soit dans la prétendue explicitation (centralizar) ou dans des prolongements non imputables à l'auteur cité (le présent comme reproduction du passé vilipendé par Urquijo permet la mise en évidence de l'immobilisme) ; le jeu subtil d'alternance entre affirmations catégoriques et concessions et nuances vise à asséner des arguments (sans toujours les démontrer) tout en paraissant ouvert au dialogue critique. Alors que propos est tranché, il se donne ainsi volontiers pour pondéré et consensuel. En fait, les présupposés de l'hétérogénéité immobile de l'Espagne et de la centralisation comme moteur d'évolution et de progrès obéissent ici, sur le plan du posé, à un mouvement efficace de monstration-occultation de type ondulatoire. La rondeur du propos parvient ainsi à masquer l'acuité des traits polémiques.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. LA MANIPULATION HISTORIOGRAPHIQUE

Le premier intertitre "Territorios privados" indique que l'analyse du scripteur porte sur l'organisation politico-territoriale de l'Espagne, plus spécifiquement, de *La España moderna* des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles dont le parcours (*camino*) va être retracé. De même que les deux premières phrases articulent l'exposé à la partie antérieure et reformulent les systèmes d'opposition, par la suite le scripteur renoue avec les dernières phrases de la partie précédente, dont on perçoit qu'elles avaient valeur de transition : le "sens de l'histoire", conformément du reste à la réalité des faits, n'est pas inéluctable, il se joue à certains moments.[12] Le procédé prédominant est celui de l'assertion : après avoir insisté sur le caractère divers et hétéroclite (*cada cual a su modo*) des communautés, qui a présidé à la construction de l'Espagne, Lodares met en évidence la non-univocité du devenir historique : *No hubieran faltado, después de todo*... pour en désigner le responsable, Charles Quint, en tant que représentant de la *monarquía absoluta española*. Selon Lodares, à travers le choix du *foralismo*, le gouvernement des Habsbourg cède à l'immo-bilisme par facilité (*cómoda, ventajas, fácil, ahorran*). Puis, la déduction *de ahí que* en appelle de manière assez inattendue à l'opinion de Marx et Engels.

Le deuxième paragraphe joue du rapport cause-conséquence et lie pour la première fois la structure politique à la conformation linguistique de l'Espagne. Le scripteur prétend en fournir au lecteur *la síntesis*. Comme dans la phrase précédente, il élude la référence voire l'explication susceptibles de fonder son argumentation, pour présenter le déséquilibre des forces sous forme de constat indiscutable (puisque chiffrable : *tenía más hablantes, con gran*

---

[12] Le débat entre les historiens Juan Pablo Fusi (*La evolución de la identidad nacional*, Madrid, Temas de Hoy-Historia, 2000) et Borja de Riquer (*Escolta, Espanya*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2001) est de cette nature : il concerne "*la posibilidad histórica de otras vías y proyectos alternativos al centralista y españolista-castellanista*" selon la formule du dernier cité (*ibid.*, pp. 18-19).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

desproporción)[13]. L'argument, présenté comme un constat, est celui du défaut de rayonnement des locuteurs de la langue dominante.

Le troisième paragraphe reprend par défaut ce même argument pour appeler une question rhétorique, prenant à témoin le lecteur, pour mieux lui fournir la réponse, qui constitue un véritable cours de sociolinguistique.[14] L'expansion du castillan est le fait de néo-locuteurs périphériques : commerçants et *gentes de alta alcurnia* qui ne voient en lui que bienfaits (*interesante, atractivos, claves, éxito*). La dernière phrase du paragraphe (de même que la première du suivant) entend tirer les conséquences (*De modo que,* puis *De ahí que*) de l'argument produit : *interés* et *necesitaban* sont les moteurs d'un processus diglossique jamais nommé ainsi mais clairement développé sous la forme d'un constat (*suceder*) fortement structuré (*dos cosas, la primera que. En segundo lugar, también*) et par voie de conséquence hautement crédible. A l'argument du prestige lié aux locuteurs, à la détention d'un écrit pourvu d'une norme du côté de la langue haute vient s'ajouter son corollaire (assorti d'expressions restrictives), le processus de substitution linguistique décliné en oralité exclusive, fragmentation dialectale, perte de prestige jusqu'au *naufragio lingüístico*. Afin d'emporter (si besoin est encore) la conviction du lecteur, l'auteur recourt à une nouvelle question rhétorique d'assentiment.. La langue est une nouvelle fois considérée comme instrument de communication dont la survie dépend de la nécessité.

Le cinquième paragraphe reprend presque mot pour mot l'argument *con poca irradiación de sus naturales más allá de su círculo* de la fin du 2ème, mais ici on passe du constat des pratiques à l'attitude sociolinguistique des castillanophones (*le importa poco*). Une nouvelle fois un exemple (Bernardo de Aldrete) est

---

[13] Ce même argument apparaît chez Joseph Pérez ("L'Etat et la Nation en Espagne" in La question de l'Espagne, *Hérodote*, n° 91, 4e trimestre 1998, ["Prééminence de la Castille"], pp. 86-88.

[14] On en retrouvera tous les attendus dans Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2001, ou dans Henri Boyer (dir.), *Sociolinguistique. Territoires et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

censé en administrer la preuve : pas de politique linguistique délibérée mais *el azar de las cosas*. Mieux encore, les Espagnols sont les propagateurs et conservateurs des autres langues (aux dépens de la leur). On observera tout de même deux distorsions majeures dans l'argumentation de Lodares. Tout d'abord, l'exemple qui, du fait qu'il en appelle à un grammairien célèbre, contemporain des faits cités, constitue un exemple d'autorité se voit corroboré par le scripteur lui-même qui, inversant les rôles, se présente comme garant (*Era verdad*) de la parole de l'autorité, Aldrete. En second lieu, si l'exemple, qui relève de la colonisation de l'Amérique, est historiquement attesté (œuvre bien connue des missionnaires), il n'établit pas pour autant la preuve que les Castillans ont adopté la même démarche à l'échelle intra-péninsulaire. La fin de la dernière phrase *que duermen olvidados en bibliotecas y archivos* relève no seulement, selon l'apparence, du constat, mais surtout vient invalider, toujours au profit de l'analyse utilitariste, l'approche culturaliste[15] mise en pratique par les évangélisateurs et au-delà par tous les défenseurs de la diversité linguistique.

Le sixième et dernier paragraphe est récapitulatif, introduit par la consécutive *De modo que* et par l'affirmation *no es de extrañar*, et décliné en quatre parties, une pour chacun des *rasgos*. Premier trait, le manque de mobilité socioéconomique comme facteur de maintien de la fragmentation linguistique ; deuxièmement, l'association de ce phénomène au déficit d'alphabétisation ; troisièmement, le traditionalisme des élites locales (qui sera développé au cours de la partie suivante, "Las lenguas del paraíso") ; en dernier lieu, l'absence durable de statut officiel pour le castillan. Le bilan dressé par Lodares est parfaitement fondé, à ceci près que, de manière récurrente, le choix des termes relève d'une subjectivité partisane : l'incise dans *sus lenguas - o sus hablas - particulares* vise à souligner l'idée de fragmentation réprouvée ; le contraste de valorisation entre les adjectifs *rampante*, pour le ré-

---

[15] C'est celle qui correspond à la dénommée "hypothèse Sapir-Whorf" . Cf. Claude Hagège, *L'homme de paroles*, Paris, Flammarion, 1985, p. 184 ; Nicolas Journet, "L'hypothèse Sapir-Whorf", *in* Jean-François Dortier (coord.), *Le langage*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, 2001, pp. 185-190.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alisé, et *digna*, pour l'action souhaitable, associée au verbe *combatir* ; les formules *las hablas del terruño*, *rústicos* relèvent de la péjoration, de même que l'adjectif *indefinible* caractérisant *la tradición* locale.[16]

Dressons, nous aussi, un bilan de "Territorios privados". Juan Ramón Lodares y démontre assurément sa culture à la fois générale et touchant à sa spécialité de linguiste, sa clarté d'exposition sur la base d'une solide structuration et concaténation de l'argumentaire. Mais nous l'avons aussi débusqué dans un jeu manipulatoire qui passe d'autant plus inaperçu que l'impression d'objectivité découlant des remarques qui précèdent aura forcé le respect et l'adhésion de son lecteur. Or, en tant que linguiste, il se situe clairement, de manière partisane, dans une optique communicationnelle, celle-là même, d'inspiration libérale, qui va dans le sens du "marché linguistique". On le voit par ailleurs en prendre à son aise non seulement dans la sélection d'exemples venant à l'appui de sa thèse, mais dans la distorsion à laquelle il les livre. Qui est Lodares pour confirmer ou infirmer les dires de Bernardo de Aldrete sur son propre temps ? Il pèche lourdement par omission en faisant des seules élites périphériques les seuls et uniques moteurs (ils l'ont été) des processus diglossiques et de substitution linguistique : des tentatives et des entreprises d'imposition depuis le centre n'ont-elles jamais eu lieu ? On pourrait en dire autant de la focalisation sur la responsabilité de Charles Quint (qui gouverne un immense empire selon une tradition qui s'est durablement perpétuée dans l'empire austro-hongrois) dans le devenir de l'état espagnol : Philippe II, Olivares et surtout les Bourbons, puis au long du XIX^e^ siècle les libéraux, puis les dictatures du XX^e^, n'ont-ils pas œuvré, de manière plus ou moins virulente et/ou efficace à l'encontre de l'esprit foraliste ? Curieusement, Lodares n'en dit rien.

---

[16] Ce point de vue s'appuie sans doute sur Eric Hobsbawm, *The Invention of Tradition*, Press Syndicate of the University of Cambridge, 1983.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CONCLUSION

Il est grand temps de conclure. De manière un peu rapide, et sans doute mal outillée sur le plan de l'analyse, j'espère avoir mis en évidence l'art de la manipulation de notre collègue madrilène Juan Ramon Lodares, qui donne pour démonstration ce qui n'est qu'argumentation. Ecrire un essai sur un thème aussi controversé que les politiques linguistiques n'est assurément pas un exercice dans lequel peut être respectée une stricte neutralité. Mais tel n'est pas véritablement le propos de l'auteur. Il combine une intention polémique non dissimulée avec le savoir-faire discursif du rédacteur universitaire.

Son travail historiographique (c'est-à-dire d'écriture, voire de réécriture de l'histoire) repose sur des présupposés présentés comme des vérités générales non soumises à débat, celui-ci n'affleurant qu'à la faveur de nuances et atténuations destinées à séduire le lecteur et emporter ainsi son approbation. *El paraíso políglota* s'inscrit dans l'idéologie centraliste et uniformisatrice, tant du point de vue linguistique que politique. En cela, il est bien représentatif des "années Aznar"[17], pour ne pas dire de *La aznaridad*, dans leur tentative de faire machine arrière par rapport aux acquis engrangés par les périphéries espagnoles avec la Constitution ambiguë de 1978.

[17] Citons entre autres, en 1997, les prises de position de la ministre de l'Education Esperanza Aguirre et de la Real Academia de la Historia sur l'enseignement de l'histoire ; le débat occasionné par la Loi de Politique Linguistique catalane de 1998 (avec le collectif "Foro Babel").

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PERSUASION OU TRADITION, LA COMMUNICATION DU ROI D'ESPAGNE

Carmen PINEIRA-TRESMONTANT
Université d'Artois

Le roi d'Espagne, Juan Carlos, s'est adressé pour la première fois en tant que souverain à l'ensemble des espagnols à l'occasion de la fête de Noël 1975. Quelques jours plus tard, le 6 janvier, il adresse, conformément à la tradition espagnole, un discours aux Forces Armées à l'occasion de la Pascua Militar. Depuis le début de son règne, le roi d'Espagne renouvelle chaque année, dans les mêmes circonstances, ces deux types de discours adressés à deux publics particuliers. Cette quasi simultanéité des discours royaux pendant une aussi longue durée de (de 1975 jusqu'à nos jours) est un sujet d'intérêt et d'interrogation pour l'analyste du discours : quel genre de communication le roi a-t-il construit avec les espagnols et les militaires ?

En analysant la période historique 1975-2000, on peut se demander si Juan Carlos est le même communiquant en 1976, lors de son avènement, en 1979, après l'approbation de la Constitution et à la fin des années 80, lorsque l'Espagne devient partie intégrante de l'Union Européenne, puis au cours des années 1990, lorsqu'elle intervient militairement hors de son territoire.

Les citoyens espagnols auxquels le roi s'adresse à travers ses discours de *Fin de Año* ne sont plus les mêmes au plan démographique et politique. Le Roi, en l'an 2000, est un personnage dont le rôle politique n'a plus grand chose de commun avec le jeune protégé venu aux affaires sous l'égide de Franco en 1975.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans les discours de Pascua Militar, le Chef des Armées, qui est aussi le Chef de l'Etat, parle à des *compañeros* selon un code hiérarchique traditionnel. Cependant, les discours de la *Pascua Militar* sont adressés à des personnels dont les missions ont été complètement repensées entre 1975 et 2000. Le public militaire auquel le roi s'adresse s'est profondément transformé dans la période; il le sait, le roi le sait.

Selon quelles modalités le roi s'adresse-t-il durant 25 ans à deux publics identifiés et distincts, qui se renouvellent l'un et l'autre au fil des ans et des générations ?

LE CONTRAT DE COMMUNICATION

Patrick Charaudeau définit ce qu'il appelle un contrat de communication comme l'ensemble des conditions dans lesquelles se réalise un acte de communication. Par cet acte les partenaires d'un échange langagier se reconnaissent mutuellement avec des traits identitaires caractéristiques et s'entendent sur ce qui constitue la thématique de cet échange.

Ainsi selon P. Charaudeau le contrat de communication constitue chez les êtres de langage « une mémoire collective » qui est ancrée socio-historiquement. Deux sujets sont en relation d'intersubjectivité et partagent des savoirs langagiers communs ce qui permet que réussisse la communication. La communication est réussie lorsque les auditeurs ou destinataires infèrent le vouloir dire du locuteur, il y a donc ici l'hypothèse d'une co-construction du sens.

Cette approche du contrat de communication s'appuie sur de nombreux travaux plus anciens tels que ceux d'E.Benvéniste pour qui *l'intersubjectivité* rend possible la communication linguistique ou encore les travaux sur le *dialogisme* de M.Bakhtine, plus récemment les notions de conditions d'*intention collective* (J.R.Searle), d'*intentionnalité conjointe* (F.Jacques), de *négociation* (C. Kerbrat-Orecchioni), de *communauté de parole* (H.Parret) ou encore d'*agir communicationnel* (J. Habermas).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'approche dialogique

Mikhael Bakhtine a été un explorateur remarquable qui, dès les années 1920, a clarifié les notions cruciales d'énoncé et de principe dialogique. Bakhtine rappelle que la production d'un texte, écrit ou oral, est orienté vers un destinataire. Cette production obéit donc de façon intrinsèque à une interaction sociale et non, comme le laisse croire l'apparence, à un système physiologique d'émission – la voix - ou un système sémiotique connu - les signes.

> « Seul le cri inarticulé de l'animal est réellement organisé à l'intérieur de l'appareil physiologique de l'individu. [...] Mais l'énoncé humain le plus primitif, réalisé par un organisme individuel, est déjà organisé en dehors de celui-ci, dans les conditions inorganiques du milieu social, et cela du point de vue de son contenu, de son sens et de sa signification. Même les pleurs du nourrisson sont « orientés » vers la mère ».[18]

d'où :

> « L'énoncé se construit entre deux personnes socialement organisées, et s'il n'y a pas d'interlocuteur réel, on le présuppose en la personne du représentant normal, pour ainsi dire, du groupe social auquel appartient le locuteur. Le discours est orienté vers l'interlocuteur, orienté vers ce qu'est cet interlocuteur[19] ».

Ainsi le destinataire d'un énoncé peut être réel, identifié et individuel, ou collectif et non individualisé, ou encore idéal c'est-à-dire imaginaire. Un énoncé ne peut se concevoir comme création pure, événement radicalement nouveau dans un paysage vierge.

---

[18] M. Bakhtine (V.N. Voloshinov), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, Traduction de l'ouvrage d'origine paru à Léningrad en 1929, 1977, p. 104.
[19] M. Bakhtine (V.N. Voloshinov), *op. cit.* p. 101.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> « Dans la langue il ne reste aucun mot, aucune forme neutres, n'appartenant à personne : toute la langue s'avère être éparpillée, transpercée d'intentions, accentuée. Pour la conscience qui vit dans la langue, celle-ci n'est pas un système abstrait de formes normatives, mais une opinion hétérologique[20] concrète sur le monde. Chaque mot sent la profession, le genre, le courant, le parti, l'œuvre particulière, l'homme particulier, la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes dans lesquels il a vécu sa vie sociale intense ; tous les mots et toutes les formes sont habités par des intentions[21] ».

Le locuteur répond à autrui –des énoncés antérieurs- tout en s'adressant à son interlocuteur. Ce faisant l'usage qu'il fait de ses mots n'est pas neutre ; il n'est pas seulement la concrétisation à un moment donné, de « signes virtuellement disponibles » : « la langue commune n'est pas donnée mais, en fait, toujours ordonnée »[22]. Ce creuset commun dans lequel s'inscrit tout énoncé c'est le « principe dialogique », cher à Bakhtine.

On peut noter que cette conception d'une énonciation créatrice se distingue remarquablement des conceptions mécanistes, renvoyant dos à dos aussi bien les schémas du matérialisme qui prétend réduire tout discours à un simple reflet des conditions sociales et économiques de production, et le formalisme linguistique hérité de Saussure qui isole la langue des discours.

---

[20] Todorov crée ce néologisme à partir d'une traduction d'un mot russe de Bakhtine qu'il situe entre les deux notions à racine grecque « hétéroglossie » c'est-à-dire la diversité des langues et « hétérophonie » c'est-à-dire la diversité des voix individuelles.

[21] M. Bakhtine, 1934-1935, « Le discours dans le roman » in *Esthétique et théorie du roman*, traduction Gallimard 1978, Edition d'origine Moscou 1975.

[22] *Ibid.* p. 83-84.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> « Saussure ignore le fait qu'en dehors des formes de la langue existent aussi les formes de combinaisons de ces formes, c'est-à-dire qu'il ignore les genres discursifs [23]».

M. Bakhtine a fait reposer ses thèses linguistiques sur une conception psychique particulière qu'il a conservée vivace tout au long de sa vie. Selon lui, chaque être humain ne peut s'apprécier qu'à travers les relations interpersonnelles et plus précisément le « regard » ou la valeur que lui renvoie autrui : l'autre est nécessaire pour se percevoir soi-même et il est impossible de se voir, se percevoir ou s'apprécier de l'extérieur sans passer par une relation à autrui. Le lieu du discours d'autrui : l'interlocuteur à qui on s'adresse, l'objet dont on parle. Le locuteur est confronté au discours « potentiel » de l'interlocuteur qui a « un caractère paradigmatique » au sens où apparaissent « plusieurs appellations substituables du même objet [24]».

L'agir communicationnel

Jürgen Habermas expose sa philosophie de la société à travers la notion « *d'agir communicationnel* » qui est entendue comme la pratique fondatrice des relations inter-humaines. Pour Habermas, pas de discussion raisonnée ni, en général, d'échange sauf à accepter une orientation vers le consensus c'est-à-dire un accord pour se comprendre mutuellement. Chaque argument échangé vise en effet à être reconnu par son interlocuteur comme étant intelligible sinon convaincant. Ainsi tout échange linguistique, toute activité de communication est orientée par la reconnaissance mutuelle des subjectivités des interlocuteurs.

Cette simple reconnaissance mutuelle préside d'une façon suffisante aux échanges inter-humains sans qu'il soit besoin d'envisager que la communication vise nécessairement un objectif stratégique ou conflictuel. Bien entendu l'activité communicationnelle des hommes politiques s'inscrit totalement dans les

---

[23] M. Bakhtine, 1952-53, « Le problème des genres discursifs » in *Esthétique de la création verbale*, Moscou 1979, citation traduite par T. Todorov.
[24] T. Todorov, *ibid.* p. 112.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

objectifs définis par ces acteurs publics. L'agir communicationnel est ici imprégné d'une visée téléologique. L'émetteur doit savoir s'adresser à son public, s'en faire écouter et se faire l'écho de ses préoccupations et de ses espoirs à travers des modes de communication (lexique, tonalité, argumentation, etc.) efficaces.

Les discours du roi d'Espagne

Les réflexions et questions présentées ici ont pour but d'appréhender les discours du roi Juan Carlos en soumettant à discussion certains résultats obtenus par l'Analyse de Discours, grâce en particulier, aux méthodes lexicométriques actuelles. La discussion portera essentiellement sur le vocabulaire et les usages que le roi d'Espagne en fait.

Pourquoi s'intéresser aux discours du roi ? Une explication de ce choix tient naturellement à la personne même de Juan Carlos, cet homme qui a su mener la transition d'un régime totalitaire à un autre, démocratique, avec beaucoup d'adresse et de conviction à la fois, dans la paix sociale. Au-delà de cet aspect bien connu et reconnu, il faut souligner cette impression d'apparente accélération des mutations de la société espagnole contemporaine : l'impression ne tient pas seulement à la remarquable modernisation économique ou à l'ouverture financière de l'Espagne mais aussi au brusque essor d'un nouveau style de relations entre les acteurs de la société espagnole et les institutions démocratiques nouvellement établies. Ce style semble reposer sur une grande liberté d'initiative et une nouvelle organisation des relations entre les citoyens et le Pouvoir. L'étude du discours politique est probablement un domaine privilégié pour comprendre comment fonctionne la « société civile » espagnole et, particulièrement, la communication entre ses différents acteurs aujourd'hui.

A cet égard, les discours du roi d'Espagne constituent un matériau d'étude qui est, a priori, riche d'intérêt puisqu'il croise simultanément les évolutions historiques et institutionnelles de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fin du XX[e] siècle et la transformation de la société espagnole contemporaine.

On peut définir le terrain politique comme ceci :

> « Champ d'énonciation et espace public, le politique est, dans son essence même, propice au dialogue. [...] Espace de paroles échangées. Le politique commence donc avec la possibilité de parler à deux voix discordantes. [...] Car on sait bien que le discours politique n'est pas simple échange communicatif, mais qu'il est d'abord cet art de persuader et ce désir de donner à l'autre une image de soi qui cherchent à instaurer entre le parleur et le récepteur des liens d'acquiescement, qu'ils soient faits de crainte, d'admiration ou de conviction. [...]. Le parleur politique ne cherche pas à instaurer un dialogue désintéressé mais infiltre son désir de pouvoir à travers les signes [25] ».

Quand un personnage, aussi éminent que le roi d'Espagne, s'adresse oralement à différents publics, il est évident qu'il adopte des attitudes différenciées avec ses auditeurs respectifs. L'espace qui sépare le roi d'Espagne de ses auditeurs est certes défini par l'instrument de communication utilisé et son rituel –la télévision- ainsi que les médias qui commentent mais cet espace est aussi une brèche mouvante sur laquelle le roi tente de construire une communication. Une telle communication évolue selon des stratégies qui ont été élaborées tout au long des vingt-cinq ans qui nous occupent (1975-2000).

La méthode d'analyse retenue est lexicométrique. Cette approche permet d'analyser un vocabulaire en situation pour rendre compte des convergences et divergences entre plusieurs discours, pour dessiner l'évolution d'un même discours dans plusieurs lieux d'énonciation différents, pour définir l'usage fait de certains mots et expressions, pour faire ressortir la stratégie d'un discours et les procédés rhétoriques utilisés, etc. « *Les langues manifestent ce qu'on appelle de la variation. [...] La*

---

[25] M.Tournier, *Des sources du sens, Propos d'étymologie sociale*, 3, Coll. Langages, ENS Editions, Lyon, , 2002, p.11 et 14.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

variation ne peut être observée que statistiquement [26]». L'étape consistant à mesurer statistiquement les variations d'usage est préalable à une analyse linguistique des variations observées. Je m'intéresserai à la lexicométrie des fréquences et des probabilités attachées à ces fréquences ; en sortie d'ordinateur on obtient des index et des concordances, des classements, des listes sélectionnées, des tableaux comparatifs, des diagrammes, des axes et des cartes factorielles. Dans la comparaison d'un texte avec les autres, cette statistique fait ressortir les mots sur-employés dans tel ou tel texte (spécificités positives), les mots sous-employés de tel ou tel texte (spécificités négatives), le vocabulaire de base du corpus, c'est-à-dire les mots employés dans tous les textes mais sans spécificité particulière.

Leur interprétation permet un retour sur les variables laissées libres au moment de la constitution du corpus : qui, quoi est « responsable » de tel suremploi, de tel rapprochement, de telle opposition, de telle évolution, etc.

La statistique lexicale ne dit rien sur les « sens » des mots ; elle est toujours, au niveau textuel, une statistique objective des « emplois » de forme. Ce qu'elle permet d'observer est donc surtout la stratégie d'un discours, ses emphases et ses absences, ses thèmes privilégiés, ses associations et figements entre mots, les évolutions et co-évolutions des emplois, les moments de rupture, etc.

Le corpus

J'adopte dans cette étude le parti suivant lequel tout discours est d'abord à replacer dans son site d'énonciation, c'est-à-dire :

---

[26] P. Achard, *La sociologie du langage*, Paris, PUF, Que sais-je ? n°2720, 1993, p. 7.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

- Aux lieux et temps de son intervention publique, dans les circonstances et les conditions matérielles où il se produit,
- Au terme d'une socio-histoire du déjà entendu, des discours antécédents, de la culture politique partagée, des mythes fondamentaux, des événements passés ou actuels,
- Au croisement de la concurrence de différents discours, dans la conscience des enjeux, des fins poursuivies, des forces en présence, des stratégies mises en œuvre.

Pour ces raisons, la constitution d'un corpus comparatif de discours doit nécessairement se centrer autour de variables à étudier ou d'invariants à stabiliser.

On peut distinguer les différentes notions d'analyses linguistiques qui traitent des systèmes de langue sous ses aspects grammaticaux et lexicaux dans le cadre de la phrase, l'analyse textuelle qui s'occupe des systèmes d'organisation transphrastique et de signifiance des textes, l'analyse de contenu qui s'intéresse à l'organisation thématique de textes et enfin, l'analyse du discours qui vise l'analyse des systèmes de signifiance dans un contexte historique donné et dans un cadre de communication déterminé. Dans notre cas, le corpus retenu comporte une origine énonciative unique et une situation de communication identique.

Les discours prononcés par le roi et retenus pour cette étude forment deux ensembles *Navidad* et *Pascua* qui sont quantitativement équivalents, même si une comparaison entre les différents discours fera apparaître de sensibles différences.

1. Les discours forment, pour chaque ensemble, une série chronologique quasiment parfaite puisque, année après année, chaque discours est prononcé à la même date, à destination du même public par le même émetteur.

2. Les discours sont destinés à deux publics (destinataires et/ou récepteurs) distincts:

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Les discours de *Navidad* transmettent le discours du roi à la Nation. Ils s'adressent donc à toute une population et reçoivent une grande diffusion. Ils sont télévisés et sont souvent reproduits intégralement dans la presse et accompagnés de longs commentaires
4. Deux semaines plus tard, les discours de *Pascua* constituent une adresse aux Forces Armées espagnoles, prononcée devant un auditoire de militaires puis reproduite par les médias. Ils touchent donc le grand public. Malgré cette visée restreinte, ils provoquent très souvent polémiques et commentaires qui les font sortir du cadre auquel ils étaient initialement destinés, le militaire, pour s'appliquer au champ social.

L'unité de temps et d'émetteur offre ici l'occasion d'une comparaison entre les deux types de discours: même période, même émetteur mais récepteurs et sites d'emploi différents, donc types de discours différents.

Présentation statistique générale[27]

Les discours sont brefs, ils comptent en général entre 500 et 2500 occurrences et entre 200 et 800 formes chacun. Le sous-corpus *Navidad* renferme 32 196 occurrences et 4 758 formes et celui de *Pascua* est constitué de 32 407 occurrences pour 4 473 formes. Au total le corpus totalise 64 603 occurrences et 7217 formes.

Nous savons que le souverain ne rédige pas lui-même les discours qu'il prononce et qu'il existe un ou plusieurs rédacteurs. Mais, prononcés par le roi, ces discours doivent être considérés comme avalisés.

---

[27] Signalons, ici, que j'ai utilisé pour cette étude le logiciel Lexico3 réalisé par l'équipe universitaire CL2AT (SYLED) de l'Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les caractéristiques explicitées ci-dessus permettent de considérer le corpus à la fois comme homogène et comme représentatif de variables d'étude définies.

Quelles sont ces variables d'étude ? Ce sont principalement le dispositif d'énonciation et le temps qui créent une certaine variabilité du vocabulaire.

La variable « temps » joue un rôle essentiel dans la constitution du corpus qui est structuré sous forme de « série textuelle chronologique » : l'étalement dans le temps de textes produits dans des conditions d'énonciation très proches permet de les comparer et de mettre en évidence ce qui varie au cours du temps. L'analyse lexicométrique des séries chronologiques constitue un domaine particulier de l'analyse textuelle.

> Tout émetteur produisant des textes sur une période de temps assez longue utilise sans cesse de nouvelles formes de vocabulaires qui viennent remplacer du point de vue fréquentiel d'autres formes dont l'usage se raréfie. Nous sommes ainsi en présence d'un renouvellement du vocabulaire au fil du temps.
> Il s'ensuit que les vocabulaires des parties correspondant à des périodes consécutives dans le temps présentent en général plus de similitudes entre eux que les vocabulaires correspondant à des périodes séparées par un intervalle de temps plus long. C'est ce phénomène que nous appelons le temps lexical[28].

Le fait qu'il y ait un énonciateur et deux types de récepteurs identifiés est-il déterminant au niveau lexical ? Le roi s'adresse-t-il à chacun de ses publics de la même façon ?

Les deux facteurs de variation mentionnés ci-dessus vont servir de fil conducteur pour effectuer les analyses lexico-

---

[28] A.Salem, MOTS, 17, « Approches du temps lexical – Statistique textuelle et séries chronologiques », 1988, p.105-143.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

métriques : j'effectuerai une comparaison entre les deux types de discours, *Navidad* et *Pascua*.

Pour effectuer cette comparaison on utilise, en premier lieu, une analyse factorielle des correspondances.

L'analyse factorielle des correspondances (AFC) – Corpus global

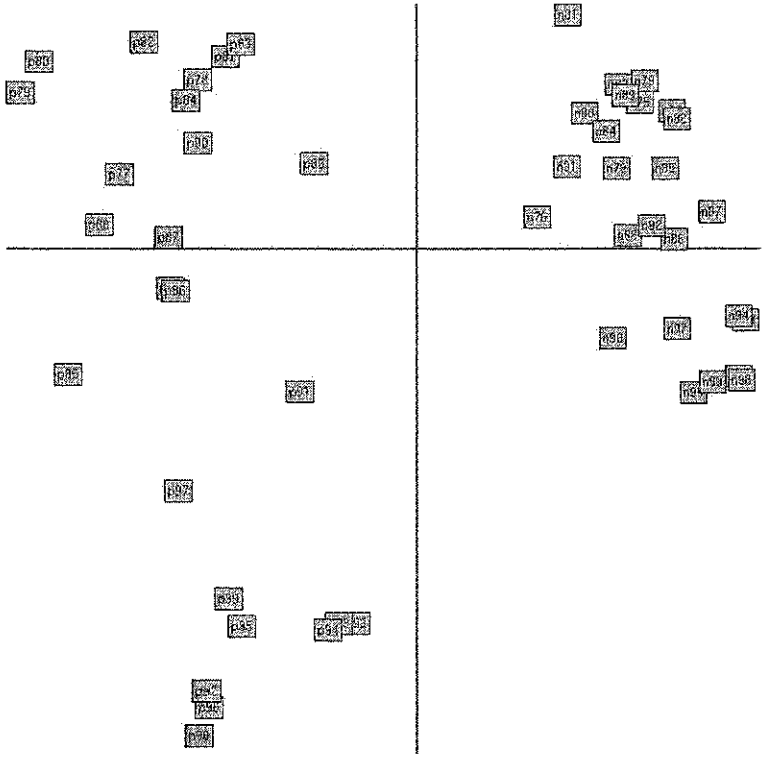
Partons de l'analyse factorielle des correspondances appliquée au corpus complet des deux séries de discours de Juan Carlos (cf. Figure 1, ci-après). Ce calcul statistique rapproche les facteurs semblables et sépare les vocabulaires différents.

Cette analyse globale montre de façon spectaculaire le clivage entre les deux sous-corpus. Une opposition aussi remarquable est assez rare lorsque se trouvent soumis à comparaison des textes de même auteur, de même genre et de même époque, qui auraient plutôt tendance à se mélanger.

- L'axe 1 – horizontal –sépare les discours en deux ensembles distincts, qui correspondent de manière stricte à la variable énonciative « destinataires »: l'ensemble des espagnols, destinataire des discours de *Fin de Año* d'un côté, les Forces Armées, destinataire principal des discours de *Pascua Militar*, de l'autre. Sur la droite de l'axe 1, on retrouve en un seul bloc homogène tous les discours adressés à l'ensemble des Espagnols (sous-corpus *Navidad*). Sur la gauche du même axe, c'est l'ensemble des discours adressés aux militaires (sous-corpus *Pascua*).
- L'axe 2 – vertical – montre une certaine gradation chronologique qui affecte également les deux ensembles de discours de 1977-79 à 1998-99 pour *Navidad* et de 1980 à 1998 pour *Pascua*. Le temps semble donc être le second élément important d'interprétation dans la distribution des positions sur la carte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FIGURE 1 ANALYSE FACTORIELLE DES CORRESPONDANCES – CORPUS GLOBAL



Sans critère de différenciation autre que les fréquences des mots dans chacun des discours, l'automate a mis en regard deux destinataires. La différence de public est, sans conteste, la principale variable explicative de l'opposition constatée entre les deux regroupements. On a ici affaire à deux énonciations différentes par un même émetteur. L'opposition des deux types de discours de part et d'autre de l'axe1 suggère l'emploi de vocabulaires adaptés et spécifiques à chacune des situations et peut-être l'existence d'une stratégie discursive différenciée face à deux destinataires dissemblables.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les formes constantes sur la période 1975-2000
España : désignant constant, déterminations variées

La fonction royale semble imposer un lexique immuable. En dépit de la conjoncture historique et du changement opéré dans la société espagnole, des constantes sont observées dans le corpus. Ces constantes ne sont d'ailleurs pas inattendues de la part du roi d'Espagne. Ne dissimulent-elles pas cependant une subtile différentiation, d'un type de discours à l'autre ?

A titre d'illustration, on observe la présence de la forme « España » tout au long de la période considérée même si le roi l'utilise inégalement selon les années.

La forme « *España* » est utilisée 154 fois dans les discours de *Navidad* et 108 fois dans les discours de la *Pascua*.

La première remarque relative à l'usage de la forme *España* est qu'elle est utilisée sans déterminant comme une entité disposant d'une personnalité identifiée :

Navidad

1. *Nos unamos para que España marche hacia...*
2. *un proyecto de vida en común que se llama España. Ella nos acoge y protege. Ella nos pide...*

Pascua

1. *Nosotros que consagramos nuestra vida a España,...*
2. *España sabe que permanecéis en vela permanente*

Dans ces contextes, le roi donne à *España* un rôle protecteur quasi maternel. Il évoque l'idée d'une fusion dans un projet de vie commun et, s'agissant des militaires, du sacrifice envers la mère-patrie. Cette Espagne est personnalisée et, à ce titre, utilisée sans détermination.

De façon complémentaire, les deux types de discours présentent de nombreuses attestations de la forme *España* employée avec une grande diversité de déterminants. S'agit-il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans ces cas de renforcer la réalité nationale en appuyant son caractère unifié, commun ?

Navidad

1. *Para **una** España más fuerte, más libre, más estable ...*
2. ***Nuestra** España es la misma que la de nuestros hijos ...*
3. ***La** España del pasado con la del futuro*
4. *Nos sentimos solidarios de **esta** España que nos ampara*

Pascua

1. *Una norma de conducta de la que **toda** España ha de extraer una lección a seguir*
2. *Alcanzar **esa** España mejor*
3. *Estamos construyendo día a día **una** España mejor*
4. ***La** España de hoy no renuncia ni teme al ayer*

Le roi s'exprime d'une façon imagée et même poétique lors de ses discours de *Navidad* avec des expressions telle que *la España de los sueños* ou *nuestro común anhelo de una España mejor*. Ici la musique des mots recherche l'adhésion de tous les espagnols aux mêmes idées et valeurs. A l'opposé l'adresse aux militaires, lors de la Pascua Militar, est sobre, sans image littéraire, distanciée.

Les emplois de la forme España précédée d'un déterminant ont la particularité de placer « *España* » soit dans la position d'une personnalité désignée et reconnue, même si elle est différente, dans *Pascua* et dans *Navidad*, soit dans une position non identifiée, non reconnue et homogène dans les deux ensembles de discours. On a donc affaire à une opposition marquée qui passe par le choix de la détermination définie ou indéfinie : dans le premier cas, une signification individualisée et partagée entre l'émetteur et les récepteurs, dans le second une formule vide de contenu précis.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

España, Patria,

Dans les discours analysés, la proximité établie par le roi entre les formes « *España* » et « *Patria* » est tout à fait intéressante. En effet, Juan Carlos propose à ses auditeurs un équivalent de *España*, un nom propre désigné par la majuscule, *Patria,* qui est utilisée de façon imagée mais toujours respectueuse ; toutefois les acceptions des formes *Patria* sont spécifiées dans leur usage à la fois par le contexte et la détermination qui lui est associée.

Dans les discours de *Navidad*, les syntagmes nominaux « *la Patria común* » et « *nuestra Patria* » sont des entités de référence marquées par l'affection:

1. *el patrimonio espiritual de nuestra Patria*
2. *convivir con grandeza en la Patria común*
3. *españoles que aman a su Patria*

Alors que « *la Patria que compartimos* » et « *nuestra Patria* » deviennent des biens précieux à défendre dans *Pascua* :

1. *Vibra junto al amor a la Patria el espíritu militar*
2. *el territorio de nuestra Patria*

Ces significations de *Patria* qui sont proches dans les deux types de discours prennent un tour spécifique dans *Pascua* lorsque le roi s'adresse distinctement aux militaires en tant que chef des armées :

1. *entregar vuestras vidas a la Patria*
2. *El Ejército es la columna vertebral de la Patria*

De manière aussi directe mais moins impérieuse, les discours de *Navidad* explicitent les défis à venir :

1. *los problemas a los que nuestra Patria se enfrenta*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. *el intento de transformación de nuestra Patria*

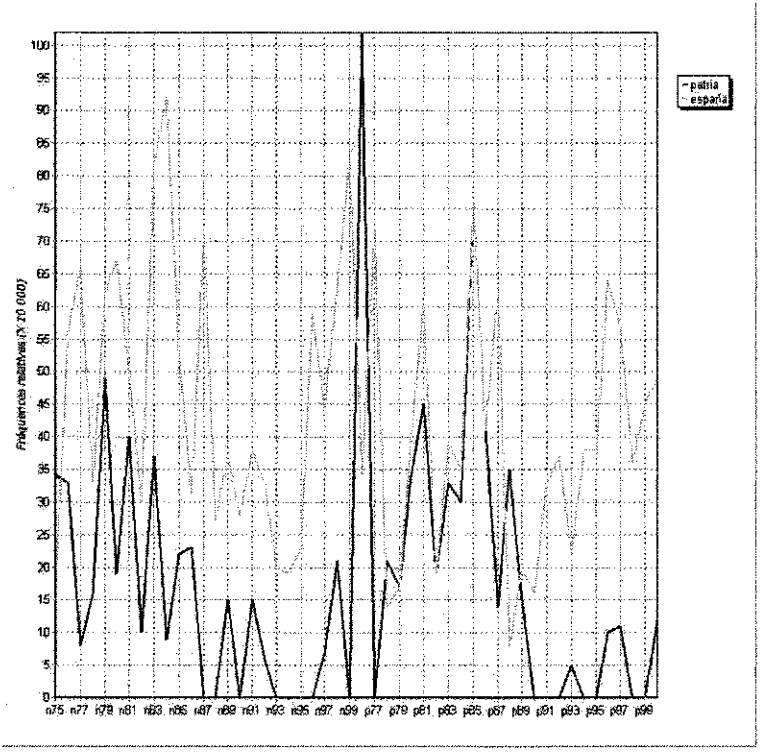
Au-delà des différences de signification très marquées entre les deux discours, la forme *Patria* est mise en position d'une *España* qui relèverait davantage du bien commun, y compris au plan affectif, ou d'un foyer à défendre que d'une entité de référence éternelle.

Pour finir, on notera avec intérêt que l'emploi de la forme *Patria* n'est pas continu au cours de la période, ainsi que le montrent les deux graphiques suivants (Figures 5 et 6). Alors que la forme *España* est présente du début à la fin, la forme *Patria* disparaît très vite du vocabulaire du roi dans *Navidad* pour être remplacée par un autre terme *Sociedad*[29] qui rompt avec le passé– elle disparaît après 1985 – et un peu plus tard dans *Pascua*, à partir de 1990.

[29] C. Pineira-Tresmontant, « Un pas en avant, un pas en arrière », Lexicometrica, http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/jadt2004/jadt2004.htm

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Figure2. Patria / España dans Navidad et Pascua (fréquences relatives)



Les formes spécifiques

La méthode des spécificités permet de mesurer les variations de la fréquence dans un corpus découpé en parties et indique, en fonction d'un seuil choisi par l'analyste, si la fréquence observée dans telle ou telle partie peut être considérée comme normale ou non. Dans ce dernier cas, la forme peut être sur-représentée (spécificité positive) ou sous-représentée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(spécificité négative). Le vocabulaire spécifique[30] permet de souligner ce qu'il y a de remarquable dans un discours particulier par rapport à la norme que constitue le corpus global.

Les termes spécifiques[31] de chacun des deux sous-corpus sont présentés au tableau 1, présenté en annexe.

Au vu des oppositions révélées dans le tableau, on ne s'étonnera pas de voir combien les formes sur-employées d'un côté sont sous-employées de l'autre: c'est ce qui se passe dans toute analyse des spécificités pratiquée sur une partition en deux ensembles. Il s'agit de la liste des mots thématiques, des désignations socio-politiques, des pronoms et adjectifs personnels et des formes verbales qui se révèlent « spécifiques » en tant que sur-emplois ou sous-emplois, soit de *Navidad*, soit de *Pascua*.

Contrastes entre les deux séries

Comment le roi prend-il en considération les différentes sensibilités des auditeurs qui écoutent ses discours ? Il est évident que les discours de la *Pascua* proposent un lexique plus adapté à la vision conservatrice des militaires post-franquistes alors que les discours adressés à tous les espagnols seront plus ouverts et adaptés aux circonstances concrètes.

Quel est le bagage conceptuel et terminologique du roi dans sa relation discursive avec les espagnols ?

L'examen des spécificités nous montre les choix lexicaux opérés par le roi. Parmi ceux-ci certains sont attendus compte tenu des circonstances historiques et des destinataires. On ne s'étonnera pas de trouver parmi les formes spécifiques de *Navidad*, les formes *Navidad, Fin de Año, familia, saludo, noche, futuro,* et

---

[30] P. Lafon, Dépouillements et statistiques en lexicométrie, Genève-Paris, Slakhine-Champion, 1984.

[31] La spécificité est mesurée pour une probabilité inférieure à 1 pour 1000 qui induit un coefficient de spécificité supérieur à 3.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans Pascua, les formes *ejército, disciplina, misión, lealtad, Fuerzas Armadas* et *deber* Cependant, d'autres spécificités sont plus inattendues comme *diálogo, desarrollo* et *debemos* dans *Navidad* ou *todos los españoles* dans *Pascua.*

L'examen du tableau des spécificités nous permet d'illustrer l'opposition des deux discours par l'usage contrasté de *debemos* dans *Navidad* et *deber* dans *Pascua.* S'adressant aux Espagnols dans les discours de *Navidad,* le roi leur prodigue des recommandations morales pour transformer certains traits de la société espagnole, renforcer son unité et ses institutions et, en général, pour favoriser l'adhésion à des valeurs communes. C'est toujours la même formule qui est utilisée pour porter ces incitations, *debemos* + infinitif : ***debemos** sentirnos orgullosos, **debemos** avanzar seguros.*

Dans cette construction modale, le verbe *deber* conserve sa sémantique d'origine et exprime bien l'obligation. L'examen des contextes de cette forme nous montre par ailleurs qu'aucune forme de *debemos* n'est suivie de la préposition *de.*

Inversement, le roi adresse aux militaires des leçons strictement formulées sur leurs obligations : c'est le substantif *deber* généralement associé à *cumplimiento, cumplido* ou *que cumplir* afin de bien marquer son caractère indiscutable, voire la notion de dette envers la patrie : *el cumplimiento de mi **deber** de servicio a España, al cumplimiento de vuestro **deber.***

Il s'agit de marquer quel est le sens de la mission que les militaires doivent accomplir.

La forme *futuro* spécifique de *Navidad* associée aux périphrases verbales *hemos de, tenemos que* et *debemos + infinitif* renvoie à la notion de projet à accomplir en commun.

La construction retenue dans les discours de *Pascua* permet de conférer à la forme *deber* une charge sémantique exprimant l'obligation, l'ordre ou l'autorité. La forme *debemos* des discours de *Navidad* semble rompre avec le passé franquiste et envisager

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un futur collectif et parfois innovant, alors que le recours au *deber* de *Pascua* soutient une tradition d'exigence et de sacrifice qui perdure depuis des décennies.

C'est la rupture d'un côté avec l'ouverture sur des perspectives nouvelles et c'est la permanence d'un certain ordre avec le respect de l'autorité et des valeurs traditionnelles.

les désignants personnels et possesssifs

On peut maintenant se poser les questions suivantes :

Comment le roi s'adresse-t-il à ces deux interlocuteurs que sont d'une part "les Espagnols" et d'autre part, "les militaires"? Quelle est la stratégie énonciative utilisée par le roi ?

Comment le roi se présente-t-il à ses interlocuteurs ?

Si chaque discours définit son propre contexte énonciatif, c'est-à-dire ses coordonnées spatio-temporelles concrètes qui délimitent la réalité à laquelle fait référence le locuteur , on y trouve également les marques de l'utilisation du pronom de la première personne *je* qui peut parfois s'intégrer dans un *nous* représentatif d'un discours collectif. Ce *je* ou ce *nous* collectif peut éventuellement dialoguer avec un *vous* qui implique le point de vue collectif. L'étude des référents personnels conduit à définir les relations entre *je* et les différentes formes de l'Autre qui peut être désigné par des anthroponymes ou des désignants socio-politiques. La manière dont un homme politique désigne ses différents publics et dont il se désigne par rapport à eux, définit ses choix énonciatifs.

nosotros / vosotros

C'est à nouveau l'examen des spécificités qui nous permet de souligner l'utilisation privilégiée du *nosotros* dans *Navidad* et du *vosotros* dans *Pascua* ainsi que toutes les formes (verbales, possessives, etc.) corrélées à la première et deuxième personnes du pluriel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Y un mensaje de amor que es la esencia de ***nuestro*** *cristianismo, el cual* ***nos*** *exige sacrificios, para que, prescidiendo de* ***nuestras*** *ambiciones personales,* ***nos*** *demos a los demás.*[32]

Los españoles ya ***hemos*** *demostrado en el pasado que* ***somos*** *capaces de superar momentos difíciles. No pode****mos*** *dejar que el desánimo, la inercia o el miedo,* ***nos*** *lleven a refugiar****nos*** *en posiciones egoïstas e insolidarias* [33].

la oportunidad de disfrutar con ***vosotros*** *estos momentos de camaradería y de unión*[34]

La forme *nosotros* est un terme privilégié dans les discours de *Navidad* pour exprimer la communauté nationale, elle désigne *los españoles*. La forme *nosotros* y est d'un usage trois fois plus fréquent (fréquence =72), que dans les discours de *Pascua* (fréquence=26).

A l'inverse, le roi s'adresse aux Forces Armées sans s'assimiler à elles, mais au contraire en les interpellant avec *vosotros* qui est d'un usage fréquent (fréquence =58) bien plus fréquent que dans *Navidad* (fréquence = 27).

La lecture des concordances confirme que la forme *vosotros* représente las *Fuerzas Armadas*, *los militares*, las *Fuerzas del orden público.*

experiencia de los hombres maduros, con ***vosotros*** *como parte integrante e inseparable de nuestro*

la oportunidad de disfrutar con ***vosotros*** *estos momentos de camaradería y de unión*

He sentido el dolor más intenso, con ***vosotros*** *compartido, cuando compañeros nuestros*

---

[32] Fin de Año 1975
[33] Fin de Año 1993
[34] Pascua Militar 1980

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*me honro profundamente en compartir con **vosotros** y con la Nación en su conjunto, una misión*

*Dios nos conceda la paz por la que **vosotros** veláis y que nuestra conducta, nuestra*

*la felicitación que en nombre de todos **vosotros** acaba de expresarme el Ministro de Defensa*

*Siempre me he sentido orgulloso de **vosotros**, y quiero aprovechar esta ocasión para*

*gran satisfacción volver a reunirme con **vosotros** para celebrar esta conmemoración secular*

Yo, yo/os

Une autre caractéristique de l'expression royale réside dans le choix qu'il effectue de se mettre lui-même en avant à travers l'expression emphatique ***yo*** suivie d'un verbe conjugué à la première personne. Cette expression prend un tour particulier lorsque les verbes sont liés à l'énonciation (*yo creo, yo confio*, etc.). Cette forme d'énonciation apparaît comme un mode de persuasion à l'égard des Espagnols. Faut-il s'étonner d'observer que l'assemblage emphatique *yo* + verbe d'énonciation : *yo deseo, yo pido a Dios, yo quiero, yo quisiera, yo soy testigo y protagonista,* apparaît particulièrement fréquent dans les discours de *Navidad* ?

Alors que nous trouvons dans Pascua : yo confío en, yo desearía, yo deseo fervientemente, yo estoy seguro de que, yo me alegro , yo me entristezco, yo pido a los militares, yo quisiera, yo sé muy bien,, y osé por encima de todo, yo tengo la certeza.

C'est une modalité de persuasion qui s'exerce ici vis-à-vis de son public.

La forme ***yo*** plus emphatique en espagnol qui correspond en français à un « *moi, je* » renvoie bien au roi comme le montrent les concordances suivantes extraites des discours de *Navidad* :

*objetivos que ya hayamos conseguido . **Yo** creo, sinceramente, que son más los logros*

*unión y de nuestro orgullo nacional . **Yo** os pido que miréis*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en torno vuestro, en
*y comprometedor de la Patria común. **Yo** quisiera acertar con mis palabras de esta*

Cette forme ***yo*** apparaît d'abord dans *Navidad* en 1975, année de la mort de Franco et où Juan Carlos est nommé roi d'Espagne par les lois de succession mises en place par le généralissimo[35]. La forme *yo* n'apparaît qu'après 1978, dans la *Pascua*, c'est-à-dire après le vote de la Constitution espagnole de 1978 qui définit le rôle du roi d'Espagne dans son Titre II intitulé « De la Corona ».

Si la forme ***yo*** est plus discrète dans *Pascua*, elle disparaît totalement des deux séries de discours en 1992 pour réapparaître en 1998 dans *Pascua*. Il semblerait que ce procédé cesse d'être utilisé en 1992, année phare pour l'Espagne, année du V ° centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, année des Jeux Olympiques à Barcelone,

De plus, la présence de cette forme marque une relation très forte entre le locuteur et l'auditeur. Face à ses deux publics, le roi emphatise ses propres prises de position avec un système d'interlocution composé de *yo* suivi de *os : yo os pido,* dans *Navidad* mais aussi *yo os agradezco, yo os aseguro, yo os deseo, yo os sugiero* dans *Pascua.*

Cette emphase est d'autant plus remarquable si l'on considère la réalité des pouvoirs conférés au monarque par la Constitution : peu de pouvoirs civils, un pouvoir symbolique mais une position de chef des Armées : le roi règne mais ne gouverne pas.

La relation *yo/os* est présente tout au long de la période considérée, à un *yo* fréquent semble correspondre un *os* fréquent.

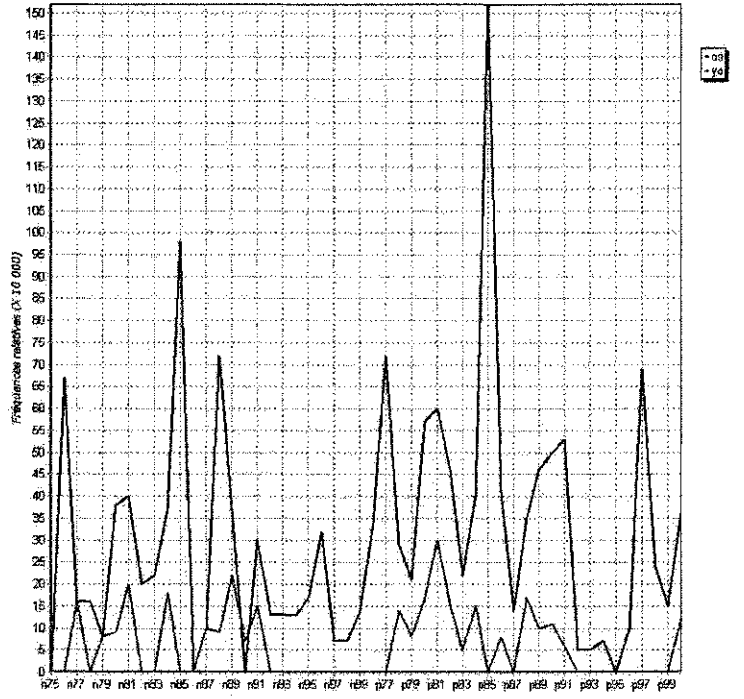
---

[35] Le 6 juillet 1947 : Ley de sucesión a la Jefatura del Estado, España queda constituida como reino. Le 22 juillet 1969, Franco propose don Juan Carlos comme son successeur au trône.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le graphique suivant montre la simultanéité d'emploi des fréquences de ***yo*** et de ***os*** qui fonctionne bien comme un couple d'interlocuteurs. On notera avec intérêt la disparition de l'emploi du ***yo*** à partir de l'année 1992 dans les deux séries de discours accompagnée d'une fréquence moindre d'emploi de ***os*** au cours des mêmes années.

FIGURE3. DISTRIBUTION DE YO/OS DANS LE CORPUS)



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CONCLUSION

L'examen de 25 années de discours fait voir de façon saisissante comment le roi distingue les deux ensembles d'interlocuteurs auxquels il s'adresse chaque année à la fois par une phraséologie propre à chacun des deux types de discours et par un lexique très spécifique.

La mise en discours est ritualisée, fortement codifiée, voire conventionnelle. Cet aspect se traduit par une structure commune à tous les discours, comprenant : salutations de fin d'année, bilan (rappel des événements passés et analyse de la situation présente, *peroratio* (partie directive du discours qui précise ce qu'il faut faire dans le futur) et adieux (bons vœux, bons souvenirs, félicitations).

Les discours de *Navidad* commencent toujours par « en esta noche » et ceux de *Pascua* par une adresse aux militaires « Queridos compañeros », image orientée, et se terminent par « ¡Viva España ! ».

Par ailleurs, ces discours sont monologiques car bien qu'adressés à un auditoire, ils n'attendent pas de réponse.

C'est par des désignants différenciés que le roi s'inclut lui-même au sein de la communauté des espagnols alors qu'il s'impose comme des chef des Forces Armées en proposant sa chaleureuse camaraderie aux militaires sans jamais s'y mêler. Le roi parvient donc, par-delà les évolutions et parfois les tourmentes, à maintenir une communication différenciée avec ces deux publics. On peut suggérer que le sens donné aux mêmes formes varie selon qu'il s'adresse à un public ou à un autre : par exemple, *España* ne porte pas la même charge sémantique dans es *así nuestro común anhelo de una* ***España*** *mejor* (*Navidad* 1979) et dans *vuestra fe en vuestros superiores y en* ***España*** (*Pascua* 1979).

Est-il possible d'avancer l'hypothèse que le roi cherche l'introduction progressive d'un lexique nouveau, dont la suprématie devient peu à peu manifeste, afin d'asseoir les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

messages de modernisation, d'ouverture, de projet collectif, de changements institutionnels, sans perdre pour autant le contact avec son auditoire militaire qui comme on le sait demeure sensible à la permanence du vocabulaire du pouvoir, de l'autorité et de la tradition ? A cet effet, le roi construit progressivement une image institutionnelle moderne et en rapport avec les évolutions de la société espagnole. Cependant, il évite attentivement de rompre avec certaines traditions, notamment militaires, formant ainsi une synthèse complexe et originale.

Nous rejoignons ici les propos de Ruth Amossy[36] : « comme l'auditoire, l'éthos est tributaire d'un imaginaire social et se nourrit de stéréotypes de son époque : l'image du locuteur est nécessairement en prise sur des modèles culturels. Il faut donc tenir compte de l'image qui s'attache à ce moment précis à la personne du locuteur ou à la catégorie à laquelle il participe. Il faut avoir accès au stock d'images d'une société donnée, ou encore connaître l'image publique d'une personnalité politique ou médiatique ».

Bibliographie

Amossy, R., (2000). *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan Université,
Charaudeau, P. , Maingueneau, D., (2002). *Dictionnaire de l'Analyse du Discours*, Paris, Seuil.
Deroubaix, J.-Cl. (2000). Le roi règne, il ne gouverne pas. Il s'adresse au peuple belge. *JADT 2000*.
Lafon, P. (1984). *Dépouillements et statistiques en lexicométrie*. Slatkine-Champion.
Lebart, L., Salem, A. (1994). *Statistique textuelle*, Paris, Dunod.
Salem, A (1988). Approches du temps lexical, statistique textuelle et séries chronologiques, *MOTS*, n° 17.

[36] R. Amossy, L'argumentation dans le discours, p.72.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Salem, A. (1993). *Méthodes de la Statistique textuelle*, Thèse pour le doctorat d'Etat, Université de la Sorbonne nouvelle - Paris 3.
Tournier, M. (2002). *Des sources du sens. Propos d'étymologie sociale*, 3, coll. Langages, ENS Editions, Lyon.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TABLEAU 1 SPECIFICITES DES FORMES - CORPUS GLOBAL

NAVIDAD		*PASCUA*	
Spécificités positives	*Spécificités négatives*	*Spécificités positives*	*Spécificités négatives*
Navidad	reúnirme	Fuerzas	Largo
nos	perfecta	Armadas	va
noche	ordenamiento	Ejércitos	responsabilidad
futuro	planes	compañeros	prosperidad
diálogo	mando	Militar	fiestas
hemos	vuestro	Pascua	nuestro
familia	seguridad	disciplina	hogar
estas	vosotros	militar	fechas
nosotros	Milicia	militares	tenemos
saludo	mantenimiento	vuestra	alcanzado
FindeAño	Señor	Ministro	desempleo
bienestar	habéis	defensa	Jóvenes
hijos	expresaros	PASCUA	justicia
FINDEAÑO	Nación	felicitación	social
Debemos	Guardia	MILITAR	noches
nuestra	tradicional	acaba	solidaridad
convivenciano-	entrega	misiones	esfuerzo
ches	organización	Queridos	violencia
violencia	Jefe	Defensa	progreso
esfuerzo	cumplimiento	servicio	Buenas
progreso	Civil	profesión	Españoles
Buenas	lealtad	Enero	desarrollo
españoles	Ejército	deber	*FindeAño*
desarrollo	Viva	compañerismo	bienestar
solidaridad	misión	Supremo	hijos
fechas	ejércitos	lealtad	debemos
tenemos	Supremo	ejércitos	*FINDEAÑO*
va	profesión	Ejército	convivencia
fiestas	Enero	misión	nuestra
Jóvenes	compañerismo	cumplimient	saludo
justicia	servicio	Civil	nosotros
hogar	deber	Viva	estas
social	PASCUA	JEFE	hemos
alcanzado	MILITAR	ordenamiento	diálogo
desempleo	Felicitación	mantenimiento	familia
nuestro	MISIONES	Milicia	futuro
responsabilidad		expresaros	noche
prosperidad		perfecta	nos
		reúnirme	
		entrega	
		planes	
		vuestro	
		mando	
		Señor	
		Habéis	

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RUSES LANGAGIERES ET VERITE DANS L'ESPAGNOL DES MORISQUES D'ARAGON

Gilbert FABRE
Université Paris-XIII - (LLI, SIREM)

Dire sa vérité tout en la cachant, voilà une ruse langagière trop connue pour espérer encore y découvrir quelque chose de neuf. Cependant, lorsqu'une telle affaire dépasse le cadre individuel pour se confondre avec le système linguistique d'une communauté tout entière, on s'aperçoit que le sujet est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. C'est alors que l'étude linguistique des sociétés peut suggérer quelques réflexions utiles. On examinera ici le cas des Morisques d'Aragon qui parlaient et écrivaient l'*aljamiado* (aussi appelé *aljamía*), une variété d'espagnol dissimulant sous ses apparences néo-latines un véritable arabe des catacombes, au point que parler de dialecte en la matière est pour le moins problématique. En effet, si l'on admet généralement que les arabismes, les archaïsmes et les aragonismes sont les principales caractéristiques de l'outil d'expression de ces Morisques[1], il faut reconnaître que l'on en est resté jusqu'ici à un point de vue plutôt quantitatif. Or, le fait de savoir, par exemple, que le nombre d'arabismes était plus élevé en *aljamiado* qu'en aragonais ou en castillan ne renseigne en rien sur le fonctionnement de ce trait dans le discours ou dans le système même de la

[1] Voir Álvaro Galmés de Fuentes, *Historia de los amores de París y Viana*, Madrid : Gredos (CLEAM 1), 1970, p. 217.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

langue. C'est pourtant là, sans doute, le vrai problème, car au moment où la religion, à laquelle l'arabe se trouvait lié, venait d'entrer dans la clandestinité, un vaste effort de mémoire fut entrepris pour retrouver le paradigme perdu de cette langue[2]. La forte réaction identitaire que l'obligation du baptême provoqua dans le milieu musulman consista, en particulier, à restituer à leur cadre de référence la plupart des emprunts à l'arabe qui s'étaient complètement hispanisés au fil des siècles. Ces ajustements servaient de nouvelles finalités communicatives qui aboutirent à une forme originale de castillan ou d'aragonais que certains chercheurs sont allés jusqu'à qualifier de « variante islamique de l'espagnol »[3]. On touche là au rapport de réciprocité entre l'ethnisme et la langue auquel Saussure faisait allusion à la fin de son *Cours de linguistique générale*[4]. Cette question étant seulement effleurée, Saussure

---

[2] Voir Gilbert Fabre, « L'alphabet arabe ou le paradigme retrouvé des Morisques d'Aragon », *in Hommage à l'École d'Oviedo d'Études Aljamiado*, Zaghouan : publications de la Fondation Temimi pour la Recherche Scientifique et l'Information, p. 235-248.

[3] Voir Mohamed Néjib Ben Jemia, « Lenguas moriscas y aljamía calco», *Les actes de la première table ronde du CIEM*, Tunis : Publications du Centre de Recherches en Bibliothéconomie et Sciences de l'Information, 1986, p. 20. Le même auteur emploie aussi l'expression « langue romane sémitisée » ; *cf.* Mohamed Néjib Ben Jemia, « La graphie arabe : une fixation d'un symbole sacré dans les textes aljamiado-morisques », *Las prácticas musulmanas de los moriscos andaluces (1492-1609)*, Actas del III simposio internacional de estudios moriscos, Zaghouan : Publications du CEROMDI, 1989, p. 29. On retrouve là l'idée défendue par Ottmar Hegyi, dans « Observaciones sobre el léxico árabe en los textos aljamiados », *Al-Andalus*, 43, 1978, p. 303-321.

[4] Il s'agit du chapitre IV du *Cours* dans lequel Saussure, qui vient de rejeter l'unité de race comme nécessaire à la définition de la communauté linguistique, reconnaît, en revanche, celle du lien social : « il y a une autre unité, infiniment plus importante, la seule essentielle, celle qui est constituée par le lien social : nous l'appellerons *ethnisme*.» Quelques lignes plus loin, Saussure tire les conséquences de l'unité qu'il vient d'accepter : « le lien social tend à créer la communauté de langue et imprime peut-être à l'idiome commun certains caractères. » Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 2000 p. 305. La prudence du texte marque l'embarras que dut causer au maître cette entorse à sa propre définition de la langue d'où devait être écarté « tout ce qui est étranger à son organisme, à son système, en un mot tout ce qu'on désigne par le terme de « linguistique externe », *ibid.*, p. 40. C'est sans doute avec le même

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne pouvait proposer une méthode qui pût décrire d'une façon détaillée l'incidence du lien social sur la langue. Les manipulations linguistiques que suppose l'*aljamiado* par rapport à l'espagnol pourraient suggérer, de ce point de vue, quelques pistes intéressantes, car la plupart de ces trucages appellent une approche non plus centrée sur *ce qui est dit*, mais orientée vers *ce qui est réellement transmis*. Ce sera, en tout cas, l'objectif de cette contribution qui présentera l'*aljamiado* à travers quelques exemples d'opérations linguistiques ayant abouti à la rupture avec la source romane.

TOLERANCE RELIGIEUSE ET DECADENCE DE L'ARABE

Depuis plusieurs siècles, les Morisques d'Aragon ne disposaient plus que de l'espagnol pour penser et exprimer leur croyance. La décadence de l'arabe dans les communautés islamiques vivant en territoire chrétien s'était produite au cours du Moyen Âge. En soi, le phénomène n'est guère surprenant puisqu'il s'inscrit dans un mécanisme sociolinguistique bien connu, celui des changements de langue liés à des transferts de domination. En perdant son rôle politique, l'arabe ne pouvait que s'affaiblir puis disparaître. Les besoins identitaires de populations ayant acquis le statut de minorités auraient pu toutefois contrarier ce processus en offrant à cet idiome de bonnes raisons de se maintenir. On peut même dire que l'idéologie coranique favorisait une telle voie. En déclarant de manière insistante que la révélation musulmane s'était effectuée en arabe[5], le Coran avait clairement

---

embarras que Saussure affirmait l'intérêt de sa méthode tout en reconnaissant que «les mœurs d'une nation ont un contrecoup sur sa langue », *ibid.*

[5] On trouvera ici l'ensemble des versets coraniques qui constituent en quelque sorte la question musulmane de la langue : *Voici les Versets du Livre clair : / nous les avons fait descendre sur toi /en un Coran arabe* (XII, 1, 2) ; *Nous avons ainsi révélé en arabe une Sagesse* (XIII, 37) ; *Nous avons fait descendre ainsi un Coran arabe /au cours duquel nous avons formulé des menaces* (XX, 113) ; *Oui, le Coran est une Révélation /du Seigneur des mondes ; /-- L'Esprit fidèle /est descendu avec lui sur ton cœur /pour que tu sois au nombre des avertisseurs – /c'est une Révélation en langue arabe claire* (XXVI, 192-196) ; *Oui, nous avons*

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indiqué que cette langue constituait un lien organique entre les croyants et la parole divine[6]. Certes, cela ne permettait pas de conclure que l'arabe fût la langue de Dieu, car le livre saint de l'islam reconnaît aussi d'autres prophètes auxquels Allah avait parlé en hébreu bien avant de s'adresser à Mahomet. Toutefois, ce genre d'affirmation conférait à l'arabe un statut spécial que les musulmans pouvaient considérer comme « le noyau sacralisé de l'identité islamique »[7]. Pour que cet idiome ne survécût pas à la reconquête chrétienne de l'Aragon, il fallait donc que la cohésion du groupe dépendît d'un ancrage encore plus déterminant. Il s'agissait, en l'occurrence, du culte musulman lui-même qui bénéficiait de la protection de la couronne. Mais, en sauvant l'essentiel, cette protection allait priver l'arabe du seul gage d'avenir qui lui restait face à la langue des chrétiens. Au lieu de devenir un vecteur identitaire du quotidien, l'arabe se contenta, en effet, de remplir des fonctions liturgiques. Ainsi jusqu'au début du XVIème siècle, ceux qu'on n'appelait pas encore les Morisques, mais les Mudéjars, estimèrent que leur appartenance incontestée à la *'umma* (communauté des croyants) suffisait à définir leur originalité en terre chrétienne. Ce n'est qu'avec les conversions forcées que la question de la langue se posa autrement.

---

proposé aux hommes, dans ce Coran, /toutes sortes d'exemples ; /-- Peut-être réfléchiront-ils ? – /dans un Coran arabe, exempt de tortuosité (XXXIX, 27-28) ; *Voici un Livre /dont les Versets sont clairement exposés ; /un Coran arabe, destiné à un peuple qui comprend* (LXI, 3) ; *Si nous en avions fait un Coran /récité dans une langue étrangère, /Ils auraient dit : /« Pourquoi ses versets /n'ont-ils pas été exposés clairement, /et pourquoi utiliser une langue étrangère, /alors que nous parlons arabe ? »* (XLI, 44) ; *Voici comment nous te révélons un Coran arabe /afin que tu avertisses la Mère des cités /-- et ceux qui habitent aux alentours – /afin que tu avertisses les hommes /que le Jour de la Réunion /-- Jour au sujet duquel aucun doute n'est possible – /une partie d'entre eux sera au Paradis /et une autre dans le Brasier* (XLII, 7) ; *Oui, nous en avons fait un Coran arabe ! /-- Peut-être comprendrez-vous ! –* (XLIII, 3) ; *Avant lui, /Le Livre de Moïse était un Guide et une Miséricorde. /Mais celui-ci est un Livre confirmant les autres, /écrit en langue arabe /destiné à avertir les injustes /et à annoncer la bonne nouvelle /à ceux qui font le bien* (XLVI, 12).

[6] Voir Jacques Berque, *Relire le Coran*, Paris : Albin Michel, 1993, p. 107.

[7] Daniel Sibony, *Les trois monothéismes*, Paris : Seuil, 1992, p. 22.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE L'ESPAGNOL A L'*ALJAMIADO*

Au moment où l'islam fut, à son tour, menacé de s'éteindre, la minorité musulmane d'Aragon dut ressentir la disparition de l'arabe comme une perte très grave. Nous n'avons pas de témoignages directs de cette prise de conscience, mais la réaction des Morisques de Grenade auxquels on venait d'interdire de parler leur langue maternelle permet de se faire une idée de ce que signifiait, pour un croyant, l'abandon de l'arabe dans ce nouveau contexte. *Quien pierde la lengua arábiga pierde su ley* fait observer le grenadin Aben Daud dans une lettre qu'il adresse à ses coreligionnaires d'Afrique du Nord, pendant la révolte des Alpujarras[8]. Cet attachement à la langue du Coran constituait pour le musulman contraint au baptême le dernier signe de sa vraie foi. C'est pourquoi, vers la même époque, Núñez Muley, le représentant des Morisques arabophones, n'hésitait pas à recourir à des arguments spécieux pour essayer de convaincre Philippe II d'annuler les interdictions dont l'arabe faisait l'objet. Sa plaidoirie en faveur des Grenadins n'ayant pas réussi à apprendre le castillan dans le délai imposé de trois ans n'avait d'autre but que de gagner du temps ; il est vrai que de tous les symboles islamiques, l'arabe était celui dont la prohibition ne pouvait avoir des effets immédiats. Núñez Muley développe donc une argutie selon laquelle cette langue ne représentait pas de danger pour l'unité chrétienne de l'Espagne :

> Los egipcios, surianos, malteses y otras gentes cristianas, en arábigo hablan, leen y escriben, y son cristianos como nosotros [9]

Ces deux témoignages font voir que si la tolérance religieuse avait jadis contribué à la progressive disparition de l'arabe, la persécution qui succéda à cette attitude encouragea indirectement le maintien de cette langue là où elle était encore en usage.

---

[8] Voir Luis de Mármol Carjaval, *Historia de la rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, Biblioteca de Autores Españoles, tomo XXI, Madrid, 1946, p. 79.

[9] Mercedes García Arenal, *Los moriscos*, Madrid : Editora Nacional, 1975, p. 56.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En Aragon, il était évidemment trop tard et une renaissance de l'arabe y eût soulevé des problèmes bien plus insurmontables que ceux qui se posaient aux Morisques arabophones désireux de le rester. Cette difficulté ne dut cependant entamer en rien le désir de renouer avec cet idiome que de nouvelles circonstances investissaient d'un pouvoir identitaire jusque-là négligé. Heureusement pour la communauté, l'adoption de l'espagnol n'avait pas tout compromis, car en s'imposant aux vaincus, le castillan et l'aragonais s'étaient en même temps livrés à ces derniers et avaient reçu d'eux une bonne partie de ce que ne pouvait plus exprimer l'outil d'expression dont on les avait privés. C'était cela qu'il s'agissait non seulement de préserver, mais aussi de renforcer coûte que coûte. La littérature *aljamiada* illustre ce double effort qui aboutit à la surexploitation de tout ce que l'arabe avait donné à l'espagnol. Il y a là un phénomène qui pourrait aider à tirer au clair l'origine des verbes en *a-* dont on ne sait pas toujours très bien si la construction tient à la généralisation du préfixe latin *ad-* ou à celle de l'augment arabe du schème verbal à valeur factitive à l'accompli et à l'impératif (*fala* → *afala*)[10]. La grande fréquence de cette structure dans le lexique *aljamiado* permet de penser que, pour les lettrés morisques, il s'agissait bel et bien d'un arabisme. Ce sentiment linguistique pouvait tenir au va-et-vient quotidien entre le castillan ou l'aragonais et un arabe formulaire dont les expressions rituelles permettaient certaines imitations. Dans le cas qui nous occupe, le Coran fournissait assez de verbes à schème augmenté du type *afala* pour que le préfixe *a-* confirmât l'arabité de certains verbes espagnols dont le stock pouvait s'enrichir pour peu que le procédé de formation fût étendu à de nouveaux champs lexicaux. À titre d'exemples, on peut citer *abarrir, ablaçmar, abokonar, agladiar, akortarse, amuchecer, aparçonaryar, apokecer, averdadecer, aviveçer* etc., qui vinrent s'ajouter à la série *ablandar, acalorar, amanecer*, etc. qu'utilisaient depuis longtemps les vieux-chrétiens. Comparées à

[10] Voir Rafael Lapesa, *Historia de la lengua española*, Madrid : Gredos, 1986, p. 148-149.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ces trois dernières formes coupées de leur origine arabe, de telles innovations montrent que ce n'était pas l'arabisme en soi, ici un calque de schème[11], qui garantissait l'arabité de l'*aljamiado*, mais sa productivité déterminée par un modèle au moins présent dans l'arabe liturgique. Ce type d'interférence qu'on nommera « arabisme secondaire » suggère l'existence d'une conscience linguistique active qui bousculait les univers de discours de l'aragonais ou du castillan ordinaires. Il n'est donc pas surprenant de constater que les verbes mentionnés ci-dessus n'existent pas en dehors de la littérature *aljamiada* et que, d'une manière générale, la créativité néologique des Morisques n'ait rien apporté à l'espagnol courant. C'est à ce prix que *quelque chose* de l'arabe oublié put être retrouvé et fonctionner, non pas comme une relique inerte, mais comme une structure agissante écartant l'*aljamiado* de la norme castillane ou aragonaise. On est loin, à cet égard, de l'état de langue qu'offraient les compilations médiévales rédigées en Castille par des lettrés mudéjars. Il suffit de comparer, par exemple, les *Leyes de moros* et n'importe quel manuscrit laissé par les Morisques d'Aragon pour observer que par rapport à leurs devanciers, les Morisques se sont nettement affranchis de l'espagnol. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette évolution est essentiellement écrite ; ce n'est qu'en redevenant, à l'oral, la langue du quotidien que l'*aljamiado* retrouvait la spontanéité du dialecte mudéjar d'Aragon ou de Castille auquel on donne justement le même nom.

[11] Voir Reinhold Kontzi « Calcos semánticos en textos aljamiados », *Actas del coloquio internacional sobre literatura aljamiada y morisca*, Madrid : Gredos (CLEAM, 3), 1978, p. 315.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE L'*ALJAMIADO* A L'ARABE

Le traitement auquel les Morisques d'Aragon soumirent l'espagnol du XVIe siècle pour l'arabiser donna lieu à deux résultats écrits dont la différence tient, en gros, à la nature des sujets traités. Les textes à caractère religieux soulevaient un problème majeur, celui de savoir dans quelle mesure une langue façonnée par le christianisme pouvait exprimer la spiritualité musulmane. La solution fut l'*aljmiado calque*[12], une forme de langue artificielle qui visait à faire entrer l'espagnol dans le moule morpho-syntaxique de l'arabe pour rendre accessible le message coranique, le plus fidèlement possible, à ceux qui ne pouvaient en avoir une connaissance directe. Comme le souligne très judicieusement Mohamed Ben Jemia :

> A través de este apego, es posible volver a vivir toda la tensión del traductor en su afán de adherir al original arábigo y en su ansia intelectual de fundir lo teológico en lo lingüístico[13]

L'hybridité résultant de cette opération était un véritable défi linguistique qui interdisait toute compréhension à quiconque n'avait aucune notion d'arabe. Mais parallèlement aux manuscrits qui récapitulaient, sous cet aspect, la tradition coranique, les lettrés rédigèrent une grande variété d'œuvres dont les thèmes n'exigeaient pas la même servilité envers les modèles arabes. Aussi, les manipulations linguistiques qui affectent cette sorte de textes y sont plus modérées. Plus modérées, mais également plus subtiles, au point que si l'on s'en tient à la textualité de surface, souvent on ne voit rien.

Deux faits représentatifs permettront d'appréhender le phénomène. On commencera par mentionner un cas de néologie qui aida les polémistes à réparer certains dégâts théologiques que les conversions forcées ne manquaient pas d'entraîner. Il s'agit du

---

[12] L'expression forgée sur *judéo-calque* a été proposée par Mohamed Ben Jemia, dans « Lenguas moriscas y aljamía calco », p. 12-28.
[13] *Ibid.*, p. 22.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

verbe *rebibkar* qui se présente sous les variantes *rebiwkar*, *rebilkar*, ou encore *rebirkar*. Trois dérivés en découlent : *rebibkamiento* (var. *rebidkamiento*, *rebibamiento*), *rebirkación*, qui signifient « résurrection », et *rebilkador*, « celui qui fait ressusciter ». L'étymon se laisse aisément reconstituer à travers la forme **revivificare*, « ressusciter », qui semble remonter à un fonds hispanique ancien, aujourd'hui perdu, et qui n'existe dans aucune autre langue romane. Devant composer avec le *credo* qu'on avait imposé à leur communauté, les lettrés morisques trouvèrent dans cette série lexicale la connotation crypto-musulmane dont ils avaient naturellement besoin pour faire pièce au couple chrétien *resucitar* et *resurección*.

Cette créativité oblige à reconsidérer la question des archaïsmes de l'*aljamiado*. Ce point nous amène à un genre de procédé manipulatoire plus offensif que le précédent dans la mesure où il ne s'agit plus de protéger le lexique de toute conception contraire à l'islam, mais d'exploiter l'ancienneté de certains vocables espagnols, associés de près ou de loin à l'arabe, pour en perpétuer l'arabité. Les moriscologues ont expliqué la forte présence des archaïsmes dans l'*aljamiado* en s'appuyant sur la théorie sociolinguistique d'après laquelle une minorité persécutée cherche à se défendre, à maintenir ce qu'elle a et innove peu, par conséquent, sur le plan linguistique, ce qui se traduit par la survivance de structures ou de mots tombés en désuétude ailleurs. Il est vrai que l'espagnol des Morisques d'Aragon ne connut pas la modernisation du castillan ou de l'aragonais. Mais n'était-ce là que de l'immobilisme ? Darbord et Pottier rappellent qu'au Moyen Âge l'espagnol avait emprunté à l'arabe de nombreux termes parce que cette langue jouissait, à l'époque, d'un grand prestige dans la péninsule, mais que beaucoup d'entre eux furent abandonnés après la reconquête, pour la raison inverse[14]. Cette tendance, on s'en doute, ne fut pas suivie par l'*aljamiado* qui non seulement conserva un tel vocabulaire, mais s'efforça aussi de l'enrichir. L'espagnol des

[14] Voir Bernard Darbord et Bernard Pottier, *La langue espagnole. Éléments de grammaire historique*, Paris : Nathan, 1988, p. 21.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Morisques n'était donc pas aussi passif que sa comparaison avec le castillan ou l'aragonais des vieux-chrétiens pourrait le laisser croire. Le travail de conservation semble même avoir été très intense. La résistance qu'il suppose indique, en effet, une forte capacité défensive face à l'évolution de l'espagnol. On s'intéressera plus spécialement ici au maintien des calques. La structure de ce type de lexèmes constituait déjà une manipulation linguistique puisque les significations secondaires qu'ils avaient reçues de l'arabe mettaient la romanité de leur forme au service d'une pensée étrangère. Il est clair, dans ces conditions, que leur sauvegarde renforçait plus l'arabité de l'*aljamiado* que ne le faisait la simple adoption de termes coupés de leur environnement primitif. Parmi ces calques, il en est un qui fait bien voir comment la langue parvint à retenir ce qu'elle perdait dans la communauté des vieux-chrétiens ; il s'agit de *algo* employé substantivement comme en témoignent les occurrences ci-dessous :

- despenderá su algo en la desobedencia de Al.lah[15]
- Dell-algo del wérfano yo te ruego / que te wardes d-ello como del fuego[16]
- tu demanda es komo un onbre ke se le presienta la muerte i se
- desfiuza de sus hijos y-él tiene tierras i algos[17]

Ces emplois perpétuaient une valeur de *algo* bien attestée dans la littérature médiévale ; deux citations suffiront à le montrer :

- Viniéronla pedir tres fijos de reyes muy ricos e con grand algo[18]
- quanto más algo tiene, tanto es más de valor[19]

---

[15] *Literatura de « castigos » o adoctrinamientos*, ed. Hossain Bouzineb (CLEAM 9), Madrid : Gredos, 1987, p. 98.
[16] *Poesía religiosa aljamiado-morisca*, ed. Toribio Fuente Cornejo (CLEAM 10), Madrid : Gredos, 1987, p. 297.
[17] *El libro de las suertes*, ed. Karl I. Kobbervig (CLEAM 7), Madrid : Gredos, 1987, p. 81-82.
[18] Primera crónica general de España que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289, ed. de R. Menéndez Pidal, Madrid : Gredos, 1955, I, 11b.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce sens que le castillan avait tiré de l'arabe avait disparu de l'usage au XVIe siècle ; on ne le trouvait plus guère que dans le langage notarial. La fréquence de son emploi en *aljamiado* facilitait, en revanche, la remotivation de *fijodalgo* dont les vieux-chrétiens avaient perdu de vue le sens originel comme le prouve l'haplologie *hidalgo*, de plus en plus courante à l'époque. En *aljamiado*, le maintien de la valeur substantive de *algo* empêchait le figement de la lexie qui continuait, du coup, à s'entendre dans son sens littéral de « fils de biens » dont Alphonse le Sage s'était servi trois siècles plus tôt pour définir le noble[20]. Mais ce qui devait surtout importer aux Morisques, c'est que la construction faisait écho à des modèles phraséologiques du Coran contenant le mot *ibn* (fils) suivi d'un génitif excluant tout rapport de parenté. En effet, d'autres expressions coraniques usuelles emploient ce terme dans le sens de « bénéficiaire » de la chose désignée par le complément déterminatif. C'est sur cette séquence que repose en particulier la dénomination du voyageur appelé « fils de la route » dans la sourate des Romains :

> Donne à chacun ce qui lui est dû : à ton parent, et au pauvre, et au fils de la route [*wa-bna as-sabîl*] (*Coran,* XXX, 38).

Pour des musulmans espagnols, la présence de semblables formules dans le livre saint de l'islam ne pouvait que contrarier l'évolution de certaines expressions qui se trouvaient démotivées en castillan ou en aragonais par suite de leur isolement. La productivité indirecte, mais bien réelle qu'indique cet exemple prouve que l'extinction de l'arabe en milieu morisque n'avait pas entraîné la disparition de ses univers de discours. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que la simple structure d'un calque, soutenue par la rémanence mentale de son modèle, ait suffi à en pérenniser l'arabité. Mais, s'il est un domaine où cette arabité saute, pour ainsi dire, encore plus aux yeux, c'est celui de l'écriture.

---

[19] Libro de buen amor, 491c.
[20] Voir Rafael Lapesa, *op. cit.*, p. 153.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'*ALJAMIADO* ET SES GRAPHIES

Le fait que les Morisques d'Aragon aient utilisé le code graphique de l'arabe pour écrire l'espagnol n'était pas un cas singulier dans le monde islamique. Les Persans et les Turcs, bien avant eux, avaient adopté le même alphabet pour noter leur propre langue. C'est pourquoi beaucoup de moriscologues interprètent la pratique scripturaire des derniers musulmans aragonais comme une simple marque d'islamité. Mais comment expliquer alors le revirement qui amena la plupart de ces Morisques exilés dans la Régence de Tunis, après 1609, à renoncer, comme le fit Ibrahim Taybili alias Juan Pérez, aux caractères arabes dont l'usage aurait dû, au contraire, se renforcer en terre d'islam ? Pour répondre à une telle question, il convient de rappeler l'hostilité que ces nouveaux arrivants suscitèrent au sein de la population indigène. Juan Penella, qui s'est intéressé au problème, impute cette réaction à la méconnaissance de l'arabe dont faisaient preuve les Morisques. Dans un milieu authentiquement islamique, cette ignorance ne pouvait passer, en effet, que pour « une espèce de tare ou de diminution spirituelle »[21]. C'était donc l'hispanité de ces musulmans qui était en cause. Sa dénonciation provoqua évidemment des réflexes de défense dont le recours à la graphie latine est sans doute le meilleur exemple. Le repli identitaire que signale ce choix alphabétique modifie considérablement la perspective confessionnelle dans laquelle on traite en général le problème de l'écriture *aljamiada* d'Espagne. Si l'on admet, en effet, que l'option graphique de l'exil, qui ne saurait être suspecte du moindre attachement au christianisme, reproduisait, de manière inversée, les données du vécu morisque péninsulaire, l'on peut supposer que la pratique scripturaire des Morisques ne se limitait pas, en Aragon, à une fonction religieuse. En plus de leur rôle de signe islamique, les caractères arabes devaient y indiquer l'arabité de la communauté.

---

[21] Voir Juan Penella, « Littérature morisque en espagnol en Tunisie », *Recueil d'études sur les Moriscos ndalous en Tunisie*, ed. por Mikel de Epalza y Ramón Petit, Madrid : Instituto Hispano-Árabe de Cultura / Tunis : Centre d'Études Hispano-Andalouses, 1973, p. 189.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certes, la théologie musulmane, comme on l'a vu, confond assez volontiers islamité et arabité, mais le contexte hispanique permet d'entrevoir des différences entre ces deux concepts

Pour comprendre l'enjeu qui sous-tend le code graphique de l'*aljamiado*, il convient de rappeler, que l'invention de l'écriture, comme le fait remarquer Jacques Derrida[22], s'est trouvée liée dans la plupart des sociétés à « l'inquiétude généalogique». Ce rappel est ici d'une grande conséquence, car si la nostalgie des origines avait peu marqué la communauté mudéjar, toute à sa liberté religieuse au cours du Moyen Âge, ce genre de sentiment se développa, au contraire, parmi les Morisques sous la pression des nouveaux besoins identitaires. Cela n'allait pourtant pas de soi, car la minorité morisque d'Aragon descendait essentiellement de Wisigoth-romains islamisés (*muwallads*). Si l'élément berbère y était peu représenté, l'élément arabe l'était encore moins, mais la synthèse culturelle que ce dernier apportait à la communauté compensait largement sa faiblesse numérique. C'est pourquoi, une forme plus ou moins mythique d'arabité survécut à l'extinction de l'idiome qui l'avait engendrée. Et c'était cette sorte de mythe que devait entretenir l'écriture *aljamiada*. Une menace pesait toutefois sur cette fragile construction, c'était que l'utilisation d'un signifiant graphique par une autre langue que celle dont il est ordinairement le support visuel n'accusât le vide laissé par la disparition de la langue d'origine. Cet état de trace auquel se réduisaient les lettres arabes ne tira pourtant pas à conséquence, car une trace n'annule rien, elle se contente de dématérialiser. Il y avait donc là un potentiel que les lettrés morisques surent parfaitement exploiter.

Un fait qu'on ne trouve ni dans le système alphabétique du persan ni dans celui du turc osmanli tend à le prouver. Il s'agit du maintien plus ou moins arbitaire de graphèmes que l'économie du phonétisme espagnol n'exigeait pas[23]. Le cas de l' *'ayn* est, à cet

---

[22] Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris : Minuit, 1967, p.182.

[23] Voir, à ce sujet, le très bel article de Hossain Bouzineb, « El valor exacto de los signos gráficos de la literatura aljamiada », *Actes de la premières table ronde du CIEM*, p. 29-34.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

égard, très instructif. La difficulté que suppose l'articulation d'un tel son pour tout locuteur hispanophone explique que le signe graphique qui lui correspond ne figure même pas dans un mot emprunté tel quel à l'arabe comme le substantif *aladâb* qui revient plus de six fois sous cette forme dans le manuscrit 5305 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Mais contre toute attente, ce manuscrit donne aussi *'abedado*, un dérivé hispanisé du substantif avec, cette fois, un *'ayn* à l'initiale. Ce type de lettre n'était pas le seul cas de graphie parasitaire ; les caractères correspondant aux phonèmes emphatiques de l'arabe présentent un traitement analogue[24]. Si l'on compare ce maniement de l'alphabet arabe avec l'adaptation qu'imposèrent à celui-ci les propriétés phonologiques du persan, la pratique des Morisques laisse l'impression d'un grand désordre grapho-phonématique. En effet, tandis que dans l'écriture persane l'exploitation exhaustive de cet alphabet aboutit au recyclage de la valeur de certaines lettres, dans l'écriture *aljamiada* rien de semblable ne fut entrepris. Les graphèmes problématiques y fonctionnent comme de pures variantes libres. Une telle liberté n'est pourtant qu'apparente, car l'utilisation de ces lettres obéissait, elle aussi, à une loi. Cette loi, il est vrai, était plus psychologique que strictement linguistique, mais sa contrainte ne s'avérait pas moins forte puisqu'il s'agissait de répondre au souci obsessionnel de ne rien perdre de l'arabité que contenait ce système graphique. La force structurante d'un tel parti pris préserva ainsi des signes dont l'élimination aurait signifié pour les Morisques un second oubli des origines.

La conscience linguistique que reflétait l'écriture *aljamiada* n'était donc pas différente de celle qui guidait l'ensemble des manipulations linguistiques que nous avons examinées jusqu'ici. C'était même le trucage qui subsumait, pour ainsi dire, tous les autres. En sa qualité de trace, la lettre arabe circonscrivait, en effet, un espace dans lequel le castillan ou l'aragonais des Morisques relevait de présupposés différents de ceux qui condition-

[24] Voir Gilbert Fabre, « L'écriture et le manuscrit *aljamiados* ou le travail silencieux de la trace », *Tigre* 13, 2004-2005, p.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

naient l'espagnol ordinaire. Il suffisait que les caractères arabes deviennent les signifiants graphiques d'un mot commun aux deux langues pour que celui-ci finisse par dire autre chose que ce qu'il signifiait sous son apparence latine. La graphie arabe achevait ainsi de restituer à l'univers de discours qui les avait produits tous les termes dont le signifiant était resté castillan ou aragonais. On voit l'utilité d'un tel cadre pour des mots ayant une forte connotation théologique comme *rebibkar*. Les lettres arabes garantissaient, en quelque sorte, la « bonne lecture » des mots espagnols susceptibles de donner lieu à de fâcheuses ambiguïtés. L'incidence sémantique de cet alphabet allait donc beaucoup plus loin, sur le plan identitaire, que n'importe quel arabisme de la langue.

Ces considérations font voir que si la graphie *aljamiada* n'était pas uniquement un symbole religieux, elle ne se résumait pas non plus à une simple technique. En réalité, la pratique scripturaire des Morisques apparaît comme un aspect de la bataille des signes dans laquelle dut se lancer la minorité confrontée aux impératifs de l'assimilation.

DU MALENTENDU A LA RUSE

Pourtant, si l'on s'en tient à ce que les vieux-chrétiens savaient vraiment de la langue des Morisques aragonais, on est surpris de constater que rien, ou presque, de ce qui a été abordé ici ne semble avoir été perçu. Pour les vieux-chrétiens, l'*aljamiado* était l'autre nom de l'espagnol, surtout lorsqu'il s'agissait d'opposer ce dernier à l'arabe. C'est dans ce sens que Hernando de Talavera utilisait le mot dès 1500 :

> El cura o beneficiado que no supiere la lengua arábiga no confiese a ninguno que no supiere aljamía, sino solamente aquellas personas que él entendiere que la podrán entender [25].

[25] Cité par Brígido Ponce de León, *Historia de Alhendín de la Vega*, Madrid, 1960, p. 61.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On retrouve un emploi identique dans un rapport de 1528 où l'on peut lire :

> en el dicho reyno [de Valence] la mayor parte de los moros y casi todas las moras no saben hablar aljamía [26].

Quelques décennies plus tard, le terme continue à signifier la même chose comme le prouve ce texte de 1545 qui nous apprend qu'à l'occasion d'un procès entre les localités de Vera, Sorbas et Lubrín, au nord-ouest du royaume de Grenade, des témoins morisques sont écartés de l'instruction, car aucun d'eux ne maîtrise correctement l'*aljamiado* :

> puede saber una palabra de aljamía e otra no, de las que el interrogatorio declara, e por entender una cosa dirá otra[27].

Et c'est encore ce mot dont la signification n'a pas changé qui figure dans le document d'une enquête inquisitoriale des années 1569-1574 au sujet de Catalina Querfe, une jeune femme morisque du royaume de Valence dont il est dit :

> no hubo interprete porque supo algemía [28].

Tous ces exemples tendent à montrer que le mot *aljamiado* ou *aljamía* désignait une sorte de *koiné*, au point qu'on pourrait presque dire qu'à une époque où l'on continuait à faire la différence entre castillan et aragonais, ce terme avait déjà la signification qu'on donne aujourd'hui à *español*. Il se substituait ainsi à *romance* qui avait été en vogue au Moyen Âge. Étrange retournement des choses où la langue des chrétiens finissait par être dési-

---

[26] Cité par Bernard Vincent, « Reflexión documentada sobre el uso del árabe y de las lenguas románicas en la España de los moriscos (ss. XVI-XVII), *Homenaje a María Jesús Rubierta Mata*, Sharq Al-Andalus, núms. 10-11, 1993-1994, p. 735.
[27] *Ibid.*, p. 742.
[28] Bernard Vincent, « La langue des Morisques », Las prácticas musulmanas de los moriscos andaluces (1492-1609), p. 179.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gnée par ses propres usagers à l'aide du vocable désignant primitivement la langue de l'autre[29] ! C'est que l'autre commençait à devenir du « même » ainsi que le laissait entendre le chroniqueur aragonais Lupercio Leonardo de Argensola qui écrivait vers la fin du XVIe siècle :

> Hay en Aragón como en otros muchos reinos de España muchos moriscos aunque en hábito y en lengua no se diferencian de los otros hombres.[30]

C'est pourquoi, soucieux d'apparaître comme un porte-parole morisque au-dessus de tout soupçon, Núñez Muley se sert du mot *aljamía* qui lui semble être la formule la plus orthodoxe pour désigner le castillan :

> Aprender la lengua castellana todos lo deseamos, mas no es en mano de gentes. [...] Nacieron y criáronse en lugares pequeñitos, donde jamás se ha hablado el
> aljamía ni hay quien la entienda sino el cura y el beneficiado y el sacristán, y éstos hablan siempre en arábigo [...] Claro está ser este un árticulo inventado para nuestra desnutrición, pues no ha-

---

[29] Le mot *aljamía* remonte à l'arabe *al-'ajamiyya* tiré de la racine *' -j-m*, « être étranger », « mal parler l'arabe » ou « employer une langue différente de l'arabe ». Ce mot inconnu de l'arabe classique servit rapidement de corrélat à *al-'arabiyya*, « la langue arabe » , et désigna ainsi les autres langues par rapport à celle-ci. Dans l'Espagne musulmane, l'expression se rapportait naturellement aux langues romanes parlées par les chrétiens. C'est en pénétrant dans ces langues sous la forme *aljamía* que le mot perdit cette acception pour se référer au parler néo-latin des musulmans vivant sur les territoires reconquis. Son dérivé *aljamiado* fonctionnait comme adjectif, mais pouvait avoir aussi un emploi nominal ; c'est surtout cette forme que les savants utilisèrent à partir du XIXe siècle pour désigner les textes espagnols écrits en caractères arabes ; *cf.* Alberto Montaner, « El auge de la literatura aljamiada en Aragón », *Curso sobre lengua y literatura en Aragón (Siglos de Oro)*, dir. Aurora Egido y Tomás Buesa, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1993, p. 31.

[30] La citation se trouve dans María Soledad Carrasco Urgoiti, *El problema morisco en Aragón al comienzo del reinado de Felipe II* , Madrid, 1969, p. 76.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> biendo quien enseñe la lengua aljamía, quieren que la aprenden por fuerza[31].

Or, l'uniformisation linguistique n'avait pas seulement entraîné l'élimination de l'arabe ; l'aragonais disparaissait aussi des sphères officielles. Le nom de cette uniformisation changera en tout cas après que les Morisques qui l'avaient fourni furent expulsés pour en avoir refusé les implications ; c'est le mot *español* qui le remplacera alors[32]. Il faut croire, par conséquent, que l'*aljamiado* laissait aussi entrevoir aux vieux-chrétiens quelque chose de ce refus et que l'équation *aljamiado* = *koiné* était plus problématique qu'elle ne le paraissait au premier abord. On peut repérer l'indice d'une telle perception dans une lettre de Charles Quint à propos des Morisques de Valence. Ce document date de 1528 et déclare :

> que por el dicho tiempo de diez años puedan libremente hablar su lengua pues entretanto procuren de aprender aljamía o romance castellano o valenciano [33]

Ici l'*aljamiado* est considéré comme une langue romane à part entière pouvant offrir l'alternative linguistique souhaitée par l'Etat qui venait de proscrire l'arabe. Mais on voit, en même temps, que cette langue se différenciait des autres parlers romans de la péninsule. Une telle définition ne dit pas que l'altérité de l'*aljamiado* pourrait être une forme cryptique de l'arabe, mais la suspicion qui pesa de plus en plus sur les Morisques pouvait finir par le laisser entendre. C'est ce qu'il ressort d'un rapport de 1580 où son auteur rejette l'argument selon lequel l'abandon de l'arabe

---

[31] Voir Mercedes García Arenal, *op. cit.*

[32] Bien sûr, l'intermède *castellano* défiera cette succession revendiquée par une Castille hégémonique, mais le terme s'opposait trop à *aragonés* pour ne pas s'enfermer lui aussi dans un provincialisme contraire à la vocation de langue universelle auquel la découverte de l'Amérique avait appelé l'espagnol.

[33] Cité par Pascual Boronat y Barrachina *Los moriscos españoles y su expulsión. Estudio histórico-crítico*, Valencia, 1901, tome 1, p. 424.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par les Morisques de Castille différenciait profondément ces derniers des Morisques valenciens :

> todos son moros y nunca lo dexan de ser, pues vemos los de Valladolid que ha tanto tiempo que viven entre christianos y no saben algarabía y son más moros que los de Berbería[34]

Ainsi, la double acception que le mot *aljamiado* avait prise au XVIe siècle traduit l'ambiguïté foncière de l'espagnol des Morisques. L'importante différence qui existait, comme on l'a vu, entre l'*aljamiado* écrit et sa version orale entretenait naturellement cette ambiguïté. Or, ce que les vieux-chrétiens connaissaient de cette langue, c'était essentiellement ce dernier aspect. Les manuscrits circulant dans la clandestinité ne parvenaient que rarement entre les mains auxquelles rien ne les destinait au départ ; il n'y avait guère que l'Inquisition qui y accédait à l'occasion. Dans ces conditions, l'*aljamiado* n'avait pas de mal à passer pour de l'espagnol. Les variantes qu'on y décelait ne constituaient pas vraiment un obstacle puisque le castillan et l'aragonais présentaient les leurs par rapport à l'idéal de langue nationale que venait d'engendrer la fin de la *Reconquista*. Donc, si l'on n'écrivait jamais la même chose suivant que l'on utilisait l'espagnol ou l'*aljamiado*, on semblait, en revanche, toujours d'accord lorsqu'on la disait. C'était là, bien sûr, que commençait le malentendu, voire le subterfuge qui animait des textes comme le *memorial* de Núñez Muley.

Envisagé sous cet angle, l'espagnol des Morisques apparaît comme le pendant langagier de la *taqiyya*, ce stratagème coranique qui permet au croyant de dissimuler sa foi en cas de danger[35].

---

[34] Bernard Vincent, « La langue des Morisques », p. 177.

[35] Cette ruse est mentionnée notamment au verset 106 de la sourate XVI : Celui qui renie Dieu après avoir cru, / -- non pas celui qui subit une contrainte / et dont le cœur reste paisible dans la foi -- / celui qui, délibérément, ouvre son cœur à l'incrédulité : / la colère de Dieu est sur lui / et un terrible châtiment l'atteindra. Louis Cardaillac s'est beaucoup penché sur cette question ; voir Moriscos y cristianos. Un enfrentamiento polémico (1492-1640), Madrid-Mexico-Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica, 1979, p. 85-98.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Du coup, la difficile adéquation de la parole et de la vérité avait un espace, celui de la *hîla*[36],la ruse, à laquelle Dieu lui-même n'avait pas hésité à recourir pour confondre les incrédules (Coran, III, 54 ; VII, 99 ; VII, 182-183 ; VIII, 30 ; XIII, 42 ; XXVII, 50 ...)[37]. Peut-être n'est-ce pas sans raison que les textes *aljamiados* ne donnent jamais à lire le mot arabe, mais toujours son équivalent espagnol *arte*. Cet art du détournement évoque celui des mystiques musulmans qui avaient fait de la crainte que la ruse d'Allah leur inspirait l'un des éléments importants de leur quête spirituelle[38]. C'est dire si les Morisques d'Aragon conservèrent l'esprit de cette sagesse faite d'intuition et d'astuce qui joue un rôle capital dans la littérature islamique.

---

[36] Dans la littérature arabe classique on trouve aussi le synonyme *makr*.

[37] *Les fils d'Israël rusèrent contre Jésus. / Dieu ruse aussi ; / Dieu est le meilleur de ceux qui rusent,* III, 54 ; *Seuls, les perdants / se croient à l'abri du stratagème de Dieu,* VII, 99 ; *Nous conduisons par des chemins détournés / qu'ils ignorent, / ceux qui traitent nos Signes de mensonges./ Je leur accorderai un délai. / Oui, mon stratagème est sûr,* VII, 182-183 ; *Lorsque les incrédules usent de stratagèmes contre toi, / pour s'emparer de toi, / pour te tuer ou pour t'expulser ; / s'ils usent de stratagèmes, / Dieu aussi use de stratagèmes / et c'est Dieu qui est le plus fort en stratagèmes,* VIII, 30 ; *Ceux qui ont vécu avant eux ont usé de stratagèmes : / les stratagèmes appartiennent tous à Dieu,* XIII, 42 ; *Ils ourdirent une ruse, / mais nous en avons ourdi une autre, / sans qu'ils s'en aperçoivent,* XXVII, 50, *Le Coran,* traduction de D. Masson, Paris : Gallimard, 1967.

[38] Voir Paul Ballanfat, « Interprétations de la notion de ruse (*makr*) dans la mystique musulmane », *Mélanges Luce López-Baralt,* Zaghouan, 2001, tome premier, p. 57-90.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CONCLUSION

C'est cet esprit de feinte, en tout cas, qui protégea, pendant près d'un siècle, la communauté musulmane d'Aragon contre toutes les mesures d'assimilation. Dans une Espagne où l'« autre » se heurtait de plus en plus à la volonté du « même », c'était à peu près la seule alternative ; l'exemple des Marranes qui suivirent une voie identique le montre bien. Mais le travail d'occultation ne suffisait pas ; il fallait aussi trouver le truquage qui sauverait l'identité menacée. Pour déjouer l'interdiction qui frappait l'islam, une reconquête culturelle s'imposait. Ce fut celle de la langue espagnole par l'arabe qui fut entreprise. Les procédés manipulatoires que subirent le castillan ou l'aragonais prouvent qu'en réalité ce fut plutôt un mythe d'arabité qui opéra cette tentative de conversion linguistique. En effet, chacun des cas rencontrés dans cette étude correspond, en dernière analyse, à une véritable remontée dans le temps qui semble nier tout ce qui était intervenu depuis la *Reconquista*. L'imaginaire historique sous-jacent désignait cet intervalle comme un temps mort, privé de signification en attendant que de meilleures circonstances pussent rendre à la minorité musulmane une temporalité momentanément suspendue par le destin. L'impact d'une telle mythologie sur la langue n'entraîna cependant pas cette dernière dans une pure léthargie. Certes, le repli de la communauté islamique coupa l'*aljamiado* de la modernisation de l'espagnol, mais la dynamique qui présida à la survie des différentes formes d'archaïsme plaide plutôt en faveur de sa vitalité. Mais tout en puisant sa force dans la réaction provoquée par la pression assimilatrice, le besoin identitaire devait aussi composer avec cette dernière. Il en résulta une tension qui explique la dualité de l'*aljamiado* où une dialectique effaçait les traces d'arabité de en même temps qu'elle les exhumait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ENJEUX ARGUMENTATIFS DE LA NOMINATION : LE CAS DU NOM COLLECTIF COMMUNAUTE DANS LES DISCOURS PUBLICS CONTEMPORAINS

Michelle LECOLLE
Université Paul Verlaine de Metz, CELTED

Dans une récente tribune du *Monde*[1], Philippe Breton oppose les mécanismes de la globalisation et de l'amalgame comme instruments de la haine aux pratiques qui disjoignent et distinguent pour comprendre. Au-delà de la controverse à laquelle participe le texte cité[2], et au-delà de la question de la haine elle-même, nous voudrions nous intéresser ici au mécanisme argumentatif de l'amalgame, lorsqu'il est favorisé par la nomination, envisagée comme processus (acte de nommer), et comme résultat du processus.

Il est en effet des noms qui sont, intrinsèquement, des instruments de globalisation : il s'agit des noms collectifs (Ncoll désormais). Parmi ceux-ci, le pacifique et anodin Ncoll *communauté* voit actuellement évoluer son sens : en effet, dans la structure syntaxique [det. Ncommunauté + adj.], où le déterminant est un article défini (le plus souvent au singulier – *la*) et où l'adjectif est un adjectif catégorisant – cf. (1) et (2) ci-dessous –, et dans le

[1] « Faut-il lâcher à nouveau les chiens ? » (Philippe Breton, *Le Monde*, 17/08/04).
[2] Ce texte est publié en réponse au texte : « Je hais l'islam, entre autres… » (Patrick Declerck, *Le Monde*, 12/08/04).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cadre de certains textes de l'espace public contemporain, il tend à certains égards à se rapprocher d'autres Ncoll au sens beaucoup moins neutre, tels que *secte* ou *ethnie*[3].

(1) Certains maires refusent-ils encore la construction de lieux de culte musulmans ? Je crois que **la communauté musulmane de Saint-Malo** n'a pas de lieu de culte. (Interview : « Idriss Elouanali préside l'association éditrice de 'l'Annuaire des mosquées de France' », *Libération*, 08/12/04)

(2) [Corse] **La communauté maghrébine** dont une partie, notamment les jeunes nés sur l'île, est parfaitement intégrée, ressent une forte inquiétude. (Ali Habib, Site web du collectif *Bellaciao*)

> Dans notre perspective, la nomination de réalités (ou supposées réalités) par le nom *communauté* ne répond pas nécessairement à une « visée argumentative », mais possède bien une « dimension argumentative », selon la distinction posée par Amossy (2000) et reprise dans Amossy et Koren (2004), en ce sens qu'elle est à même de « modifier les représentations de l'interlocuteur et de lui faire partager une vision des choses ». En ne postulant pas de *visée argumentative* d'un texte, nous ne nous intéresserons donc pas ici à l'éventuelle intention argumentative ou manipulatrice d'un énonciateur individuel, mais plutôt à l'emploi banalisé de mots dans un cadre collectif qui dépasse les individus – l'énonciateur lui-même, et un énonciataire collectif et anonyme. *In fine*, il s'agit plutôt de capter, à travers la circulation des discours dans l'espace public, la construction d'un stéréotype social dans des textes de type délibératif, c'est-à-dire, au sens large, ayant trait à la « vie dans la Cité ».

---

[3] Notre corpus est un corpus ouvert. Il est constitué de textes portant sur des questions de société contemporaines telles que le racisme, l'antisémitisme ou la laïcité, textes publics, c'est-à-dire donnés à voir au public, qu'il s'agisse de presse, d'articles de chercheurs ou d'hommes politiques publiés dans la presse, de pages Web ou de courriers des lecteurs sur ces thématiques. En complément, nous avons utilisé des courriers ou des textes du mouvement *Sauvons la Recherche*, et des textes de *Frantext* contemporains (1950-2000) (cf. la rubrique « ressources » *infra*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

A la différence de la « théorie de l'argumentation dans la langue » (Ducrot et Anscombre 1983 ; Ducrot et Carel 1999), nous ne postulons pas comme valeur première une valeur argumentative du nom dans la langue, mais à la fois et dans le même mouvement, une valeur descriptive et une valeur argumentative de la nomination, dans le discours. Ainsi, la nomination par le nom *communauté* a :

(I) une valeur descriptive en ce sens que ce nom est employé comme désignatif de réalités – cf. nos exemples (1) et (2) ;

(II) une valeur argumentative, que cet article se propose d'exposer selon deux axes, distincts mais imbriqués : tout d'abord, d'un point de vue que nous qualifions « d'intra-linguistique » (sémantique et syntaxique), nous montrerons, à travers le nom *communauté*, que les spécificités sémantiques des Ncoll les rendent intrinsèquement porteurs de valeurs argumentatives potentielles ; avec *communauté*, ces potentialités se trouvent exploitées de manière spécifique dans la structure syntaxique présentée. Dans un second temps, nous décrirons sommairement comment la valeur argumentative du nom prend corps de manière extrinsèque, dans son contexte socio-discursif. En effet, dans l'espace discursif contemporain, le mot *communauté* est porteur d'enjeux politiques, ce qu'on pourra en partie constater au travers des exemples proposés, mais qu'on peut également observer de manière indirecte en se référant à ses dérivés *communautaire* et *communautarisme*. On sait en effet que ce dernier, du moins, est actuellement un terme éminemment polémique (cf. Taguieff 2004).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

NOM, NOMINATION ET ARGUMENTATION

Il n'est pas nouveau de considérer le nom et la nomination comme porteurs de valeurs argumentatives. Ce fait est déjà mentionné par Aristote (*Rhétorique*) sous le terme « d'épithète », et exemplifié par les formules *le meurtrier de sa mère* ou *le vengeur de son père*, comme désignation/qualification de Oreste. Pourtant, bien qu'il semble être considéré comme un lieu commun, ce fait paraît, paradoxalement, plus souvent évoqué dans les écrits de non linguistes[4], que dans les champs mêmes de la linguistique ou de la rhétorique. La théorie de l'argumentation dans la langue, par exemple, s'intéresse peu à la catégorie du nom. On mentionnera cependant les travaux sur la nomination qui se réfèrent au dialogisme de Bakhtine[5]. Pour ceux-ci en effet, le mot possède une mémoire, parce qu'il apparaît toujours chargé de ses usages antérieurs. Notre approche, qui prend comme base la circulation des discours, et donc l'intertexte, se situe dans cette perspective.

Mais d'une manière générale, quand il est fait référence à la valeur argumentative des noms et des modes de nomination c'est, de préférence, soit à propos des métaphores, soit à propos de noms qualitatifs ou prédicatifs comme *le terroriste, le résistant, le dictateur.* En somme, des noms qui relèvent du « lieu de l'essence », dans les termes de Perelman & Olbrechts-Tyteca (1970)[6].

---

[4] Nous pensons en particulier aux courriers des lecteurs des journaux.
[5] Cf., entre autres, Moirand (2004).
[6] Référencé « TA » par la suite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

NOMINATION, ARGUMENTATION ET NOM COLLECTIF

Avec les noms collectifs, le statut argumentatif n'est pas le même, et se situe plutôt dans le « lieu de la quantité », puisqu'il s'agit là, comme nous le verrons, de tout et de partie, de rapports d'un ensemble (le groupe) aux éléments (les membres du groupe). Sans parler spécifiquement de Ncoll, le TA développe d'ailleurs, dans le cadre du « lieu de la quantité », la question de l'appartenance au groupe.

Selon nous, la nomination par le Ncoll *communauté* relève, dans les termes du TA, des « arguments basés sur la structure du réel », et plus précisément à la « liaison de coexistence qui unit [...] un groupe aux individus » et, ajoutons, en sens inverse, « la liaison qui unit les individus à un groupe ».

Nous explorons à présent le fonctionnement de cet « argument », en nous basant dans un premier temps sur la description sémantico-référentielle des Ncoll, avant d'aborder les spécificités de *communauté* lui-même. La description « en langue » (intensionnelle) s'articulera ici avec la prise en compte de l'extension du nom en discours, dans son contexte textuel et socio-discursif.

SEMANTIQUE DU NCOLL ET ARGUMENTATION

Borillo (1997) donne du Ncoll la définition suivante : « un nom singulier qui représente un groupement d'éléments de même catégorie ». D'un point de vue dénotatif, le Ncoll correspond à l'expression de l'ensemble de ses éléments (*une flotte* est un ensemble de *bateaux* ; *le public* est un ensemble de *spectateurs*).

Nous préférons pour notre part ajouter à cette définition une précision importante, ce qui donne la formulation suivante :

Un Ncoll est « un nom au singulier dénotant **une entité** composée d'un regroupement d'éléments de même catégorie ».

La mention de ce niveau intermédiaire n'est d'ailleurs pas nouvelle. Elle est mentionnée dans une définition de Jespersen

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

citée par Joosten et al. (à paraître)[7]. Dans la même logique, ces derniers défendent, à partir d'exemples du français et du néerlandais, une différence de conceptualisation de différents Ncoll – certains seraient « conceptualités » au niveau du groupe (*set level*) et d'autres au niveau des entités individuelles (*entity level*).

Par rapport à la définition de Borillo, la mention du niveau intermédiaire, que nous nommerons, à la différence de Joosten et al., « entité-groupe »[8], nous parait pertinente tout d'abord parce qu'elle permet de rendre compte des entités institutionnelles – *l'ONU, la Communauté Européenne*, d'ailleurs généralement nommées « personne morale ».

Mais surtout, ce niveau intermédiaire est plus conforme à ce qui fait la différence, d'un point de vue syntactico-sémantique, entre un Ncoll et le pluriel correspondant : on peut référer spécifiquement à cette entité elle-même en tant que groupe et, par exemple, la qualifier. Plus généralement, on peut dire d'elle des choses qu'on ne peut pas dire du pluriel correspondant : *la flotte* ***entière***, *la communauté* ***entière***, ou encore *une foule* ***cosmopolite*** une *communauté* ***composite*** ; un *grand groupe* n'est pas un groupe composé de personnes grandes[9]…

Enfin, on peut poser ou nier son existence, sans pour autant nier l'existence des individus qui le composent. On tient déjà là, à un premier niveau, une source d'argumentation, liée à la présupposition existentielle : en effet, en nommant avec un Ncoll, on

---

[7] « A collective [noun] [...] is logically from one point of view 'one' and from another point of view 'more than one' ». Jespersen O. (1924). *The Philosophy of grammar*. London : George Allen & Unwin.

[8] Notre terminologie tend à rendre compte de la différence entre « groupe », appréhendé comme totalité, et « ensemble » (ensemble d'éléments, collection) : dans cette conception, qui nous paraît pour le moins confirmée en langue (cf. *infra*) et en discours, le « groupe » n'est pas simplement la somme des éléments, mais renvoie aussi aux relations entre éléments. Il forme de plus, en lui-même, une entité à part entière.
Pour une analyse précise de la terminologie mathématique concernant la théorie des ensembles, et son rapprochement avec la théorie de la *Gestalt*, cf. Bonnet (à paraître).

[9] Sur ces points, cf. Lecolle (1997).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

présuppose l'existence d'un groupe. C'est ce qui est mis en cause dans les exemples (3) et (4) :

(3) - Quelle est la place de Tariq Ramadan dans le champ musulman français ? - Depuis une dizaine d'années, il y a dans le paysage français un enjeu concurrentiel pour dire la doxa dans la « **communauté musulmane** » - qui, à mon avis, n'existe pas - et pour obtenir la reconnaissance de l'État jacobin. (« Entretien avec Bruno Etienne : 'L'insupportable visibilité de l'islam' », *Politis*, 20/01/05).

(4) [drame de la prise d'otages en Irak]. Ce drame a conduit à user et abuser de l'expression **« communauté musulmane »**. Dans le courrier, des lecteurs rappellent qu'il n'existe en France ni **une communauté musulmane**, ni **une communauté juive**, ni **une communauté chrétienne**, mais des musulmans, des juifs, des chrétiens, divers entre eux, ainsi que des agnostiques et des athées [...]. Non pas **des communautés**, mais des citoyens français ou des résidents étrangers, qui ne se déterminent pas forcément par une appartenance religieuse. (Chronique de Robert Solé, médiateur du *Monde*, 06/09/04)

Le potentiel argumentatif des Ncoll apparaît ensuite d'une seconde manière. Les deux définitions du Ncoll posent que les éléments sont de « même catégorie ». Ainsi, « l'entité-groupe » présente la propriété de rassembler sous sa bannière des éléments potentiellement disparates (par exemple « des juifs », « des musulmans »), et donc de passer sous silence leur diversité. C'est ainsi que la nomination procède, de fait, à un amalgame, que cet amalgame soit ou non délibérément souhaité. C'est ce qui apparaissait explicitement en (4), sous la plume du médiateur du *Monde*.

Enfin, par là même, le Ncoll a intrinsèquement la propriété de généraliser, indûment, ou d'une manière qui peut être ressentie comme telle. Ce rapport de tout à partie, de type synecdochique (le tout pour la partie), est discuté en (5) :

(5) [conflit israëlo-palestinien, à propos des prises de position publiques en France]. L'usage banalisé de l'ambigu mot « **communauté** » semble imputer à l'ensemble des juifs le point

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de vue de quelques-uns. (« L'Autre juif et l'Autre palestinien », *Le Monde*, 06/10/04)

LE NCOLL COMMUNAUTE

Nous abordons à présent ce qui fait la spécificité de *communauté*, par rapport à d'autres Ncoll, en nous basant de nouveau sur la présentation des éléments du groupe comme étant de « même catégorie ».

Cette idée de « même catégorie » est suffisamment englobante pour accueillir différents modes de regroupement des membres du groupe. Dans *communauté* cette ressemblance est plus vague par exemple que dans les Ncoll *chorale* ou *public*, qui possèdent dans leur sens lexical une indication sur ce mode de regroupement. Elle est relativement sous-spécifiée quant à ce qui fait que le groupe est constitué en tant que groupe.

Pourtant, d'un autre côté, elle est plus précise que dans des Ncoll tels que *collectivité* ou *ensemble*[10]. Le nom *ensemble* en particulier, peut être envisagé, soit comme une simple indication de regroupements d'éléments, soit comme un outil de pluralité. Dans ce cas, on peut considérer que, par exemple, *l'ensemble des scientifiques* est à peu près équivalent, d'un point de vue dénotatif et sémantique, à *les scientifiques*. En revanche, on ne peut pas établir cette équivalence sémantique avec *communauté* : *la communauté des scientifiques* n'a pas le même sens que *les scientifiques*. *Communauté* est plus qu'un outil de pluralité.

La spécification de *communauté* apparaît si on considère sa définition dans le *Dictionnaire de l'Académie*[11] :

---

[10] Cette observation nous parait conforme à l'évolution du sens du substantif *ensemble* dans son usage courant (18ème-20ème siècle), telle qu'elle est présentée par Bonnet (à paraître).

[11] Cette définition est, pour ce qui nous intéresse, similaire à celle du *TLFi*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

COMMUNAUTÉ n. f. XIII[e] siècle. **1.** État, caractère, qualité de ce qui est commun.

2. Groupe humain dont les membres sont unis par un lien social. **Communauté** familiale, villageoise. Vivre en **communauté**. La **communauté** française, nationale. La **communauté** internationale. Se dévouer pour la **communauté** [...] Par ext. Groupe humain dont les membres ont en commun une langue, une religion. La **communauté** francophone. La **communauté** musulmane. La **communauté** chinoise.

Cette spécification tient tout d'abord à la dérivation de *communauté* de l'adjectif *commun* (sens 1 de la définition). Ce caractère /commun/ se lit également, dans la définition 2, celle qui correspond au Ncoll, dans l'idée de *lien social*, de « vivre ensemble » (*vivre en communauté*). Et si on considère, au-delà de la définition, l'usage qui est généralement fait du mot dans la structure syntaxique concernée, à propos de populations étrangères, de pratiques religieuses, ou encore dans des écrits d'anthropologie[12], il semble que le mot *communauté* suppose une territorialité commune, une certaine cohésion sociale, une solidarité. Pour résumer, *communauté* suppose un « nous »[13].

Ainsi, en définitive, par rapport aux différents Ncoll cités, *communauté* relève d'un statut intermédiaire : plus spécifique qu'un simple « outil de pluralité », mais moins spécifique que les Ncoll qui renvoient dans leur sens à un mode précis de rassemblement, comme *public* ou *chorale*.

---

[12] Nous nous référons à certains articles journalistiques (en particulier ceux de *La Croix*), à des sondages sur internet, et à *Frantext*.

[13] Cet usage « motivé » morphologiquement et sémantiquement est celui auquel fait référence l'article de V. Bonnet (ici-même). On le trouve également, revendiqué, dans l'article de l'historien Pap Ndiaye paru dans *Libération* (28 février 05), dont nous citons un extrait : « D'ores et déjà s'amorce [...] un fait essentiel : la construction progressive d'une **communauté noire française**. Cela ne signifie pas que les divisions entre Noirs s'effacent magiquement, mais que des intérêts communs, fondés sur des expériences sociales partagées, se font jour. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourtant, si l'on s'attache à présent à nombre de textes traitant de l'espace public français, on ne peut pas réellement dire que des traits tels que celui de /territorialité commune/, de /solidarité/, que le « nous » en somme soit conservé dans *communauté* tel qu'il est utilisé comme désignatif de collectivités. Considérons (6), (7) et (8), portant sur l'affaire dite du « RER D »[14], où *communauté* est employé sans aucune modalisation[15] :

(6) [Manifestation contre le racisme et l'antisémitisme] A Belleville, quartier parisien symbole de la cohabitation harmonieuse entre communautés, une centaine de manifestants s'étaient rassemblés sous la bannière du Parti communiste. [...] Elisabeth Guigou, député socialiste de Seine-Saint-Denis, a élargi le débat à « toutes les autres discriminations, toutes les formes de racisme ». Même démarche chez les Verts où Yves Contassot exhortait « **les communautés juive et arabe** à refuser l'escalade de la violence ». (« Avalanche de réactions. Les élus socialistes émettaient hier soir quelques réserves sur l'affaire », *Libération*, 13/07/04)

(7) Dans le petit monde de Marie, les Arabes sont cruels et les juifs sont riches. Et les Noirs sont toujours prêts à commettre de noirs méfaits. Les agresseurs de Marie étaient coupables, ontologiquement coupables. Parce qu'ils étaient « quatre Arabes et deux Noirs ». **Les communautés** qu'elle [Marie L.] a mises en cause n'auront pas même eu droit à ses excuses, ni à celles des hommes politiques. (« Sortir du petit monde de Marie L. », *Le Monde*, 09/08/04).

(8) Lorsqu'un adolescent juif de 17 ans, Israël, a été frappé en pleine rue d'un coup de couteau [...], Dominique de Villepin s'est immédiatement rendu à son chevet. Des représentants de **sa communauté** ont dénoncé dans la journée un nouvel acte antisé-

---

[14] En août 2004, une voyageuse du RER D, Marie L., raconte qu'elle a été agressée par des noirs et des maghrébins, en tant que supposée juive. Cette agression, rapportée parfois sans précaution, suscite un grand émoi dans les médias et la classe politique française, jusqu'à ce qu'on apprenne qu'il s'agissait d'une affabulation. L'événement médiatique est alors lui-même largement commenté.

[15] Lorsque l'expansion adjectivale de la structure syntaxique étudiée n'est pas présente, le sens correspondant est inféré du cotexte, anaphoriquement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mite, volontiers relayés par les médias. (« Ce que révèle l'affaire Marie L. », *Le Monde*, 19/07/04)

On remarque par exemple que, en (7), *communauté* réfère anaphoriquement à des catégories (*quatre Arabes et deux Noirs*), et non à des groupes de personnes considérées comme « solidaires », pas plus que ne le sont, en (6), les référents de *les communautés juive et arabe*.

Plus généralement, les notions de territorialité et de solidarité ne sont pas présentes dans ces usages : l'emploi du mot y est galvaudé, et le sens définitoire, basé sur un mode de rassemblement en quelque sorte « interne », s'amenuise, au profit de la construction d'un autre mode de rassemblement qui, lui, doit être trouvé en « externe ». De fait, c'est dans le syntagme [la Ncommunauté + adj.], et par le biais de l'expansion adjectivale, que s'opère cette construction.

Avant de détailler ce mode de construction, et ses implications en termes de représentation du groupe, considérons certains procédés rhétoriques (figuraux), rencontrés ou envisageables, qui par le biais du mot *communauté*, s'appuient sur la sémantique spécifique du Ncoll.

Potentialités rhétoriques des Ncoll : le nom *communauté*

Ces procédés peuvent se baser sur l'une ou l'autre des deux faces du Ncoll (sa face « entité-groupe », et sa face « ensemble »), ou sur le rapport entre les deux. Soulignons que, dans l'ensemble de ces cas, non seulement l'argumentation n'est pas déconnectée de la dénotation, mais que celle-là (l'argumentation), prend appui sur celle-ci (la dénotation), envisagée dans son contexte.

(i) Du côté de sa face « entité-groupe », le nom *communauté* offre, en tant que Ncoll, la possibilité de référer à un groupe en passant sous silence la composition de ce groupe. De la sorte, il peut être transposé d'un référent-groupe à un autre. Cette propriété fournit une base profitable d'artifice rhétorique : bien utile en politique, elle s'apparente alors dans certains cas à de la tromperie. C'est ce qui, semble-t-il, est dénoncé en (9) :

(9) Lors de l'émission « 100 minutes pour convaincre », François Fillon s'est exprimé sur la question du statut des jeunes chercheurs. Il a déclaré : « **la communauté scientifique** a proposé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la création d'une sorte de contrat de 5 ans pour pouvoir aider les jeunes chercheurs [...] Je suis favorable à ce statut de 5 ans ». En se référant à **la communauté scientifique**, le ministre faisait sans doute allusion au rapport des Etats généraux. Si c'est le cas, il a fait un grave contresens, qu'il nous faut absolument corriger. (*[SLR] Message à tous les signataires SLR*, 25/11/04)

(ii) Toujours du point de vue de « l'entité-groupe », nous avons relevé ci-dessus à propos de (5) la mise en œuvre d'un rapport synecdochique de tout à partie, en termes d'inclusion d'ensembles. Il va sans dire que ce mécanisme, qu'il soit délibéré ou non, peut donner lieu à des confusions et des amalgames.

(iii) Enfin, du point de vue de l'ensemble des éléments, on soulignera le flou extensionnel que ne manque pas de favoriser l'emploi d'un Ncoll. De fait, la référence de l'ensemble est à géométrie variable : qu'on pense par exemple au vague de l'emploi du syntagme *la communauté internationale*. Ainsi, dans un corpus portant sur la guerre du Kosovo, l'observation de la référence du syntagme montrait qu'il s'agissait en réalité de l'OTAN. Dans d'autres situations, les éléments peuvent être tout autres...

Ces « arguments », non seulement sont *basés* sur la structure du réel, mais, plus encore, *jouent* sur la structure du réel.

LE NOM COMMUNAUTE DANS LA STRUCTURE [LA NCOMMUNAUTE + ADJ.]

Outre ces ressources argumentatives de type extensionnel et internes au nom *communauté*, la nomination par *communauté*, dans la structure syntaxique [la Ncommunauté + adj.], prend une autre valeur argumentative, d'une manière indirecte et externe.

Dans cette structure, l'adjectif est un adjectif relationnel catégorisant : il catégorise selon des critères « ethniques », comme en (2) ou en (6), selon des critères religieux comme en (3) et (4), selon des critères sociaux, comme dans *la communauté immigrée, homosexuelle*, ou *gay*, en (10) :

(10) Le coût du communautarisme. A l'inverse du « communautarisme », politiquement impensé en France, mais quotidiennement évoqué (« **communautés** » gay, juive, musulmane,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

arménienne, etc.), la pensée commune française est infectée par la pensée communautaire. (« Inquiétudes autour des poussées racistes et antisémites », *Libération*, 13/07/04)

C'est ce possible argumentatif que nous détaillons à présent.

Nous avons noté précédemment que le Ncoll *communauté* possède un sens relativement sous-spécifié ; il ne dit pas, en particulier, ce qui est « commun » aux membres. De fait, dans la structure étudiée, c'est l'adjectif qui introduit, de manière externe, ce caractère commun. Par là même, l'adjectif, appliqué à *communauté*, participe à la création d'une classe : il catégorise les membres de la communauté selon un critère identitaire. Ainsi, d'une certaine manière, la collectivité rassemblée sous le terme *communauté* se trouve essentialisée par la catégorisation. Qui plus est, cette catégorisation nécessairement partielle est posée de l'extérieur, de sorte que *communauté* renvoie, non plus à un « nous », mais bien à un « ils » [16].

Dans l'exemple (11), on voit cette catégorisation culminer, dans un usage référentiel indifférencié, mais hautement « sensible », de *communauté*, opposé à *français de souche* :

(11) [M. Rufin]. L'écrivain reconnaît qu'il « en savait peu » sur un domaine « où les passions sont vives et les blessures profondes ». « Français 'de souche' n'appartenant à aucune **'communauté sensible'** », M. Rufin s'est pourtant risqué sur ce terrain sensible, et son rapport pourrait soulever de vives protestations. (« L'écrivain Jean-christophe Rufin classe 'l'antisionisme radical' dans l'antisémitisme », *Le Monde*, 20/10/04).

Et c'est bien cette essentialisation partielle, surtout lorsqu'elle est religieuse, qui, selon certains commentateurs, pose problème : ils déplorent en particulier que des syntagmes tels que *la communauté musulmane* ou *la communauté juive* puissent servir, par raccourci ou par méconnaissance, à référer à un ensemble

---

[16] Il en est autrement dans des textes de sites corses faisant référence à « la communauté corse », parfois sous la formulation *notre communauté*. Ici, l'appartenance est revendiquée, mais de l'intérieur. Cet emploi de *communauté*, du même type de celui cité en note 13, a d'ailleurs souvent dans ces textes une valeur argumentative.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de réalités disparates. Ainsi, *la communauté musulmane* par exemple peut référer par englobement à des pratiquants et des non pratiquants, mais aussi à des islamistes fondamentalistes, voire à tout immigré ou fils d'immigré.

On pense ici aux remarques du TA, dans un paragraphe concernant le groupe et les membres du groupe (p. 434) :

« La notion de groupe [sert] à décrire, à expliquer ou à justifier [le] comportement différencié [des étrangers] [...]. Ce souci de l'argumentation explique [...] la tendance à constituer en groupe, pour les rendre solidaires, tous ceux chez qui on observe une même attitude, les adversaires ou les partisans d'un certain point de vue, d'une certaine personne ou d'une certaine façon d'agir ».

Et nous ne sommes pas loin du stéréotype, tel qu'il est décrit dans les sciences sociales[17].

Mais il y a encore un autre niveau d'analyse, tenant au complément prépositionnel de lieu qui complète souvent la structure syntaxique considérée.

Comme nous l'avons montré, [det $N_{communauté}$ + adj], dénomme une classe. Par conséquent, d'un point de vue extensionnel, on peut théoriquement poser l'équivalence présentée sous (12) :

(12) la communauté tutsie = les tutsis

Deux différences apparaissent cependant entre le syntagme avec Ncoll et le syntagme pluriel (*les tutsies*) : nous avons déjà observé la première qui tient, d'une part, à la différence entre pluriel et Ncoll, et d'autre part au sens de *communauté* lié à *commun*.

La seconde se rapporte au fait que *la communauté* + adjectif catégorisant seul, sans expansion prépositionnelle (*la communauté tustie*), est non saturé référentiellement : en soi, le syntagme ne précise pas de quelle collectivité il s'agit, à la différence, remarquons-le, de *l'**ethnie** tutsie* par exemple. De fait, la référence de *la communauté* en question trouve sa complétude dans l'ensemble de la structure avec complément prépositionnel [de + Nlieu] – cf. (1), et (13) ci-dessous :

---

[17] Cf. Amossy & Herschberg-Pierrot (1997).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(13) la **communauté** française d'Abidjan, la **communauté** aveyronnaise de Paris

Dans les cas où le complément prépositionnel ne figure pas, la référence est de toutes façons complétée déictiquement par le contexte dans lequel se situe le texte (par exemple lorsqu'il est question de la communauté musulmane dans *Le Monde*, à propos d'événements français), ou encore elle relève de connaissances encyclopédiques (les tutsis sont « du Rwanda »).

De la sorte, le référent du syntagme se trouve toujours construit par différenciation, comme minorité par rapport à l'ensemble englobant qu'est, par exemple, la ville ou, plus généralement dans notre corpus, la communauté nationale. Les syntagmes *la communauté* + adjectif catégorisant isolent donc un sous-ensemble dans un ensemble plus grand, autrement dit ils créent un rapport partie/tout, une partition.

Considérée ci-dessus de manière interne au syntagme, cette définition par différenciation se confirme également de manière externe quand on considère le rapprochement souvent posé dans les textes entre les « communautés » et les questions de l'exclusion et de l'intégration – cf. nos exemples (2) *supra*, (14) et (15) :

(14) L'idée de **communauté**. S'il est un sujet dont les implications et les enjeux actuels dépassent largement la discussion d'école, c'est bien celui-là. C'est pourquoi il n'est pas vain de toujours la mettre en débat en posant les questions essentielles qu'appelle cette notion : rassemblement ou exclusion ; nature et légitimité des liens communautaires (linguistiques, culturels, sexuels, politiques ou religieux) ; intégration, multiappartenance … (« La mosaïque des communautés », *Le Monde*, 05/11/04).

(15) Le mot qui fait consensus et qui, par là même, clôt tout débat est « communautarisme ». Mais avant de reprocher à tel ou tel groupe de refuser de s'intégrer, de jouer le jeu, on oublie d'évoquer le fait que le communautarisme est bel et bien une invention française. (*Le Monde*, « Le ravissement de Marie L. », 20/07/04)

Ce qui n'est pas sans avoir des implications politiques.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ENJEUX POLITIQUES DE LA NOMINATION AVEC *COMMUNAUTE*

En effet, dans son environnement politique dans l'espace public français contemporain, le mot *communauté* tel que nous l'avons décrit opère dans un univers de valeurs, les valeurs politiques de la citoyenneté et de la République, les valeurs de la laïcité. C'est ce à quoi faisait référence l'exemple (4) dans sa deuxième partie : *non pas des communautés, mais des citoyens français ou des résidents étrangers*.

Pour désigner ce problème politique, un nouveau mot est apparu : le mot *communautarisme*, qu'on trouve discuté en (10) et (15). Ce mot, référencé dans le *Robert Historique* à partir de 1951 mais absent des autres dictionnaires, fait actuellement fureur, soit qu'il soit agité comme un épouvantail, soit qu'il soit revendiqué. Et il n'est pas anodin pour nous de noter que, d'un point de vue morphologique, ce mot est précisément dérivé du mot *communauté* : il réfère à un comportement politique (cf. son suffixe *–isme*) qui se caractériserait en quelque sorte par un auto-exclusion, un repli, précisément, sur une supposée « com-munauté ».

Ainsi, pour compléter le tableau que nous avons dressé du nom *communauté*, on peut parler tout à la fois :

(I) d'une dérivation morphologique de *communauté* à *communautaire*, puis à *communautarisme* ;

(II) d'un effet sémantique en retour de *communautarisme* à *communauté*, qu'on explique en s'appuyant sur le terme intermédiaire *communautaire*. En effet celui-ci est peut être qualifié de « biface ». La première de ses « faces » est tournée vers *communauté* : en tant qu'adjectif relationnel, il signifie /de la communauté/ – *les lois communautaires* sont /les lois de la communauté (européenne)/. Sa seconde face apparaît dans des syntagmes tels que *liens communautaires* – exemple (14) –, et plus généralement dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les collocations-clichés du type de *repli communautaire*[18], *enfermement communautaire* où il est employé comme adjectif qualitatif. Son sens peut alors être glosé par /caractérisé par le communautarisme/. C'est ainsi, ce second sens n'excluant pas le premier, que, par une réaction en chaîne, *communauté* se trouve en quelque sorte contaminé par *communautarisme*[19].

Tout ceci, dans un environnement politique favorable, finit par rapprocher à certains égards *communauté* de *ethnie* – si on fait référence à *communauté* + adjectif ethnique, en termes catégorisants donc –, ou encore de *secte*, comme relevant de « l'autoexclusion ».

CONCLUSION

Considéré en soi, le mot *communauté* n'apparaît pas à première vue comme un instrument d'argumentation : il présente une apparence plutôt anodine et, qui plus est, positive. Il ne manifeste pas non plus *a priori* un engagement du sujet parlant, comme le font les noms qualifiants. Pourtant nous espérons avoir montré comment, en dépit de son caractère anodin, l'emploi de *communauté*, qui cristallise des notions actuellement en débat, peut avoir une valeur d'acte dans son environnement socio-discursif.

Par le biais de cette étude, on peut constater l'influence de questions sociétales sur la nomination, mais aussi et réciproquement la valeur d'acte de la nomination qui, avec un nom collectif comme *communauté*, a le pouvoir pour le moins de créer la réalité qu'il prétend désigner, *i. e.* l'entité collective en tant qu'*entité* précisément.

Au-delà du cas de *communauté*, on peut élargir la potentielle valeur argumentative à d'autres Ncoll. D'une part parce que

---

[18] On trouve aussi, de manière équivalente, *repli identitaire*, ce qui confirme indirectement notre analyse de *communauté* + adjectif catégorisant, comme relevant d'une « essentialisation ».

[19] Cf. Lecolle (2005) pour une étude plus complète de la bivalence sémantique de *communautaire*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la référence aux groupes, notamment par le biais des Ncoll, est très présente dans les discours publics qui parlent de la « vie dans la Cité », puisque ces discours concernent précisément la collectivité. Et d'autre part parce que les Ncoll ont des particularités communes, notamment en tant que relevant du « lieu de la quantité », susceptibles d'être utilisées argumentativement.

Pour terminer, nous voudrions proposer d'étendre la réflexion à un autre cas relevant du nom collectif : c'est celui de tropes tels que la métonymie, et surtout la « synecdoque d'abstraction absolue » (Fontanier 1977), qui, à partir d'un nom de qualité, crée figuralement un Ncoll : ainsi, dans la phrase du titre du *Monde* citée en note 2 : *Je hais l'islam ... entre autres*, on peut interpréter *l'islam* comme « l'islam » bien sûr, mais aussi comme « les musulmans ». C'est également sur ce mode que, à la suite de la pétition contre la « Guerre à l'intelligence » proposée par le journal *Les Inrockuptibles* (février 2004), le nom de qualité *intelligence* a pu être interprété (de manière, disons, malicieuse) comme « l'ensemble des gens intelligents », et la pétition être discutée dans les termes suivants : « les pétitionnaires se considèrent comme les seuls 'intelligents' ».

Glissement sémantique, et base de précieuses ressources argumentatives !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BIBLIOGRAPHIE

Amossy R. & Herschberg-Pierrot A. (1997). Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société. Paris, Nathan.
Amossy R. & Koren R. (2004). « Présentation ». Semen 17, pp. 9-18.
Amossy R. (2000). L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction. Paris, Nathan.
Anscombre J.C. & Ducrot O. (1983). L'argumentation dans la langue. Liège, Mardaga.
Aristote (1991). Rhétorique. Trad. C.-E. Ruelle, intr. M. Meyer, commentaire de B. Timmermans. Paris, Le Livre de Poche.
Bonnet V. (à paraître). « La notion d'ensemble dans le vocabulaire mathématique ». Actes du colloque « La partition en langue et en discours », 6-8 novembre 2003, Strasbourg.
Borillo A. (1997). « Statut et mode d'interprétation des noms collectifs ». In Guimier C. (éd.) Co-texte et calcul du sens, Presses Universitaires de Caen, pp. 105-121.
Breton P. (1996). L'argumentation dans la communication. Paris, Éditions la Découverte.
Charaudeau P. & Maingueneau D. (dir.) (2002). Dictionnaire d'analyse du discours. Paris, Seuil.
Ducrot O. & Carel M. (1999). « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative ». Langue française 123.
Fontanier P. ([1821] 1977). Les figures du discours. Paris, Flammarion.
Joosten, Frank, De Sutter Gert, Drieghe Denis, Grondelaers Stef, J. Hartsuiker Robert & Speelman Dirk (2004). « Dutch Collective Nouns and Conceptual Profiling ». A paraître in Linguistics.
Krieg-Planque A. (2004). « Le mot "ethnie" : nommer autrui. Origine et fonctionnement du terme "ethnie" dans l'univers discursif français », à paraître dans Cahiers de lexicologie. Revue internationale de lexicologie et lexicographie, Institut de Linguistique Française - CNRS / Éditions Honoré Champion.
Lecolle M. (1997). Étude des Noms Collectifs en français, Mémoire de DEA de Sciences du Langage, Université de Toulouse le Mirail.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lecolle M. (1998). « Noms collectifs et méronymie ». Cahiers de grammaire 23 pp. 41-65.
Lecolle M. (2005). « Syntagmes génériques et collectifs comme dénomination/désignation de la catégorie de l'Autre ». A paraître dans les Actes du colloque : La dénomination de l'autre, Tunis, décembre 2004.
Moirand S. (2004). « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots ». In Cassanas A., Demange A., Laurent B. & Lecler A. (éds), Dialogisme et nomination, Actes du troisième colloque Jeunes Chercheurs Praxiling, Montpellier, Presses de l'Université Paul Valéry, pp. 27-61.
Moura H. M. (2001). « Dénotation et argumentation dans le discours ». Langages 142, pp. 77-91.
Perelman C. & Olbrechts-Tyteca O. (1970). Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique. Éditions de l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles.
Taguieff Pierre-André (2004). "Multiculturalisme et communautarisme devant les principes républicains", site de l'Observatoire du communautarisme. [en ligne] http://www.communautarisme.net/index.php3?action=page&id_art=79368 (consulté le 26/11/04).

Ressources, dictionnaires et corpus

ATILF, CNRS ; Académie Française. Dictionnaire de l'Académie française, neuvième édition Version informatisée [en ligne] http://atilf.atilf.fr/academie9.htm
ATILF, CNRS. Frantext [en ligne] http://www.atilf.fr/frantext.htm.
ATILF, CNRS. Le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi) [en ligne] http://atilf.atilf.fr/tlf.htm
Forum du site Sauvons la Recherche, février à juillet 2004 [en ligne] http://recherche-en-danger.apinc.org (consulté en août-septembre 2004)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Rapport des états Généraux de la Recherche. Site « Comité d'initiative et de proposition » [en ligne] http://cip-etats-generaux.apinc.org (consulté en novembre 2004)
Le Monde, La Croix, Libération, le Nouvel Observateur, Télérama, Le Figaro, Politis entre juillet 2004 et mars 2005. Choix thématique d'articles.
Sites corses : A contresens, Le Grain de Sable, L'Unione Corsa, Collectif Bellaciao.
Rey A. & Rey-Debove J. dir. (1993). Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française, Paris, Dictionnaire le Robert.
Rey A. dir. (2000). Dictionnaire Historique de la langue française, 3 tomes, Paris, Dictionnaires le Robert.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

IDENTITE COLLECTIVE ET ETHOS DE L'ORATEUR DANS LA CHANSON AFRO-AMERICAINE[1]

Valérie BONNET
ICAR, UMR 5191 CNRS-Montpellier3

L'affirmation de la communauté noire américaine fait émerger en 1966 le mouvement du *Black Power*. Pour la première fois, on assiste à une affirmation de l'identité noire et une revendication de celle-ci.

La musique afro-américaine, qui était depuis les années 50 une musique populaire de large diffusion à vocation hédoniste, subit elle aussi une mutation. À partir du milieu des années 60, certains artistes abandonnent les thèmes récurrents de l'amour et du divertissement, chantent leur fierté d'être noirs, incitent leur public à se revendiquer comme tel et à réclamer ses droits. Le mot d'ordre est un refus de la soumission, mais aussi un acte d'implication dans une communauté que les artistes appellent de leurs vœux, et qui, si elle veut obtenir son dû, se doit de sortir de l'ombre.

L'objectif de cet article va être de définir pourquoi, aux yeux de certains membres de la communauté, la musique populaire a davantage œuvré pour la cause noire que les discours politiques, et de définir quels ont été les modes de son action[2].

---

[1] Je remercie M. Patrick Charaudeau pour ses remarques particulièrement éclairantes.

[2] À tel point que c'est à James Brown que les maires de Boston et Washington font appel pour tenter de calmer les émeutes qui suivirent l'assassinat de Martin Luther King en Avril 1968.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Constater et agir, déclarer et faire faire

Le militantisme est une affaire de discours, mais aussi d'action. L'articulation entre le faire savoir et le faire faire s'avère donc centrale dans le cadre de la parole militante. C'est en ce sens que le discours qui nous occupe constitue une véritable forme de manipulation, puisqu'il vise non seulement à agir sur son auditoire, mais également à faire agir celui-ci.

1. 1. Un manifeste épars

Le corpus de textes qui émerge vers la fin des années 60 peut être considéré comme un manifeste épars[3]. Le public le comprend, et, à partir de 1966, les extraits les plus marquants de chansons (« Say it loud, I'm black and I'm proud », « I'd rather die on my feet than keep living on my knees » (James Brown)) sont érigés au rang de slogans, graphités sur les murs des ghettos, ou imprimés sur des t-shirts[4].

Avant tout à caractère social, les chansons ne constituent en rien la tribune du Black Panther Party, mais, certaines de ses caractéristiques linguistiques et scénographiques facilitent la diffusion du discours militant auprès des masses. Ce phénomène s'infléchit au cours de la décennie et les paroles des chansons reprennent progressivement les grandes lignes du discours politique afin d'inciter les membres de la communauté noire à entrer en résistance.

Textes de combat, ces chansons possèdent plusieurs caractéristiques du manifeste : comme le manifeste, les textes ont

---

[3] Citons, à titre d'exemple, quelques titres emblématiques tels que, *Say it loud, I'm black and I'm proud, Get Up, Get Involved, Get Into It* (J. Brown, 1968), *People Get Up* (The Impressions, 1969), *Stand Up And Be Counted* (The Flames,, 1971), *Time a brought about a change* (Willie Hightower,1970), *A Change Had Better Come* (The Alexander Review, 1974).

[4] Les témoignages des acteurs de la période – D. J's., chanteurs de la génération postérieure – vont en ce sens (cf. Bonnet, 2002 et (b)).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des signatures plurielles[5], comme dans le manifeste, le monde évoqué est en crise, comme le manifeste, ces chansons sont un appel à l'action et la dénonciation d'un monde insupportable.

Mais les similitudes ne se limitent pas aux seuls contenus et intentions. En effet, M. Burger, souligne que le manifeste, qui se veut *discours de vérité* (Burger, 2002 : 29), manifestation de la réalité, possède de nombreuses traces référentielles (Burger, 2002 : 23). Si l'on passe les textes de *soul music* au crible de sa grille d'analyse, le résultat est probant, et on note la présence :

— de pronoms personnels (essentiellement le *I* (de l'expérience), le *We* (de la communauté), le *you* d'interpellation (cf. Bonnet, 2002)),
— de déictiques (« But oh **now** I've got my pride/deep down inside/And no one will ever take it again » (*Time Has Brought About A Change* – Willie Hightower, 1970), « **Now**, sisters and brothers, we're hip today that it is no mystery/I mean life is battle for power, especially american history » (*Are **You** Really Ready For Black Power* – Gary Bird, 1970), « **We** people who are darker than blue /Are **we** gonna stand around this town and let what others say come true /**We**'re just good for nothing they all figure/A boyish grown up shiftless jigger /**Now we** can't hardly stand for that » (***We** People Who Are Darker Than Blue* – Curtis Mayfield, 1970), « Everybody gather round and listen to my song/I've only got one/**This** nation people are **now** united as one » (*Keep On Keeping On* – Curtis Mayfield, 1971),
— de circonstances (« In this world of no pity,/I was raised **in ghettoes of the city** » (*Is It Because I'm Black* – Syl Johnson,1968), « **When I was young** I felt ashamed » (*Ghetto Man* – Tony Clarke, 1969), « The times are changin' **in the**

[5] Au sens où certaines de ces vedettes sont les membres de formations, à l'instar de Curtis Mayfield, le leader des Impressions, mais aussi ou est souvent utilisé le *we* communautaire, et où des extraits sont souvent repris dans d'autres chansons (cf. Bonnet 2002 et (b)).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

U. S. A. » (*Times Are Changing* – Jimmy Sabatier, 1969), ***Inner City** Blues* (Marvin Gaye, 1971), *There's No Place Like **America Today*** (Curtis Mayfield, 1975)[6].

— de noms propres (« Niggers try to act like **Malcolm** » (*Niggers Are Scared Of Revolution* – Last Poets, 1971).

On pourrait ajouter à ce répertoire les éléments qui implantent le manifeste dans une situation de communication :

— des questions (*Are You Really Ready For Black Power ?* (Gary Bird, 1970)),

— l'utilisation du mode impératif (« Brothers **hold** your hands across the nation/Wanna gather now than ever before/Freedom right now or else damnation » (***Stand Up And Be Counted***, The Flames, 1971), *For God's Sake **Give** More Power To The People* (Chi-Lites,1971).

En effet, la composante référentielle des textes implique qu'ils renvoient à une réalité non linguistique ou textuelle, « un réel vrai, non fictif (...) objectif » (Burger, 2002 : 23), qu'il convient de changer au plus vite :

> Lancer un manifeste est un acte d'intelligence (...) Les manifestants ont compris les rouages de la crise, car ils la vivent au quotidien (...) mais c'est aussi un propos « éclairant » : explicatif et programmatique. Le manifeste rend précisément le monde « manifeste », celui-ci dès lors induit que d'autres – les non-manifestants – entretiennent un climat de mensonge, de tromperie et de rumeur. Le manifeste dénonce le faux, car il est tout entier discours de vérité. (Burger, 2002 : 29).

[6] « La référence à un réel identifiable et ponctuel semble obligatoire » souligne Burger (2002 : 23).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et, de fait, les textes insistent fortement sur une vérité dévoilée :

— « Stand/For the things you know are right/It's the truth that the **truth** makes them so uptight » (*Stand !* – Sly stone, 1969),
— « We must begin to tell our young/There's a world waiting for you/This is a quest that's just begun/When you feel really low/Yeah, there's a great **truth** you should know » (*To Be Young, Gifted And Black*– Nina Simone, 1969),
— « You've been lying on the **truth**/I'm going to tell it like it is/Got to bring the **truth** to light/Tell **truth** of our equal rights » (*Lying on the truth* – The Rance Allen Group, 1973)[7].

Les conditions de réalisation des textes contribuent également à l'instauration d'un discours de vérité : les artistes, en empruntant aux prêtres nombres de leurs techniques oratoires, dont l'incitation à la participation du public lors des performances *live* [8] (cf. Bonnet, (b)), procèdent à une captation qui a pour conséquence de placer ce discours dans le genre du prêche. Cette pratique érige le discours en vérité incontestable, puisque dans la tradition du *preaching*, la transe permet à Dieu de parler par la bouche du prêtre[9]. Renforçant cette procédure, le D. J. s'adresse parfois au chanteur dont il est en train de diffuser le disque en des termes qui indiquent clairement le caractère testimonial de ses paroles : « go ahead and tell'em », « yeah man, I know what you're talking about », « tell it like it is », « testify brother, testify ».

---

[7] Ou même le nom du groupe The Undisputed Truth.
[8] Il convient de noter que les D. J's. font de même lors de la radiodiffusion des chansons.
[9] Les prêches sont composés de deux parties : l'invocation et l'appel à la divinité et la manifestation de la divinité à travers les danses d'un initié. Au point culminant de la seconde phase, le prêtre entre en transe et délivre alors à l'assistance le message de Dieu. (cf. Gumperz , 1989).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De plus, et comme si besoin était, les animateurs radio commentent les textes des chansons qu'ils diffusent par des expressions stéréotypées comme « ain't that the **truth** », « that's the natural **truth** », « You'd better **believe** it » ou « that's what's **happening** ».

Comme tout texte manifestaire, le dévoilement de la vérité s'accompagne de la création d'une vérité à venir ; en effet, le principe du manifeste est d'inciter à l'action pour corriger au plus vite un réel insupportable :

> Tout manifeste est un texte d'action, c'est-à-dire qu'il vise à embrayer un changement de l'état du monde. Il expose la solution au dysfonctionnement du social, et appelle ses adhérents à agir. Le manifeste prétend dès lors posséder une force initiative qui l'ancre dans une réalité à venir : le monde en aval du texte. Cette réalité ne préexiste pas à sa nomination par le texte. Elle en est la conséquence. (Burger, 2002 : 41).

Le caractère illocutoire du manifeste met le monde en adéquation avec les mots, et permet ainsi l'adéquation du discours à la vérité. Cette vérité, dépendante de la capacité à l'implication de l'auditoire dans la cause, est elle-même dépendante du discours. C'est donc en raison de la récursivité du processus affirmé par le manifeste que le changement, affirmé, prend un caractère inéluctable, et les apparences d'une prophétie auto-réalisante :

— « There's been times when I thought/I wouldn't last for long/But now I think I'm able to carry on/It's been a long, long time comin'/And I know a change gone come/Oh! Yes it will » (*A Change Is Gonna Come* – Sam Cooke, 1964),
— « So we gonna make it, I know we will » (*We Gonna Make It* – Little Milton, 1965),
— « We're movin' on up (movin' on up)/We'll just keep on pushin'/We're a winner/Lawd, baby/Everybody/Hey, you know we're movin' on up/We're a winner » (*We're A Winner* – The Impressions, 1967),

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— « C'mon now, up to the top/Nobody gonna stop/The ghetto man/'Cos he's got a plan » (*Ghetto Man* – Tony Clarke, 1969),
— « I'm fighting mad /I'm in a hurry/Don't shed no tears, 200 years, The times are changin' in the U. S. A. » (*Times Are Changing* – Jimmy Sabatier, 1969),
— « We must begin to tell our young/There's a world waiting for you/This is a quest that's just begun » (*To Be Young, Gifted And Black*– Nina Simone, 1969),
— *We Are Rolling On* (The Impressions, 1968),
— « This nation people are now united as one /and we just keep on keeping on/We just keep on keepin on/never worry too long about about what goes wrong/today in sorrow we got joy tomorrow » (*Keep On Keeping On* – Curtis Mayfield,1971),
— *When The Revolution Comes* (The Last Poets, 1970),
— « We'll just keep on pushin'/Like your leaders tell you to/At last that blessed day has come/And I don't care where you come from » (*Move On Up* – The Impressions, 1968),
— « No more tears do we cry/And we have finally dried our eyes/And we're moving on up/Just move on up and keep on wishing/**Remember your dreams are not only schemes**/So keep on pushing from » (*Move On Up* – The Impressions, 1968)[10].

Bien entendu, comme le souligne Burger (2002 : 43), il serait illusoire d'isoler le texte de son contexte, et ceci tout particulièrement dans le cas des textes politiques : la chanson afro-américaine ne doit son engagement qu'au *Civil Rights Movement* ; cependant, si elle n'est pas à l'origine de celui-ci, elle y a fortement contribué.

[10] L'utilisation des temps verbaux, est, bien entendu essentielle, ainsi que le montrent les exemples ci-dessus : le futur, le présent progressif.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. 2. La construction de l'auditoire

Entre autres contributions de la chanson populaire au Mouvement pour les Droits Civiques, il convient de citer la construction de l'auditoire, au sens où Perelman (1958 : 25) entend celle-ci : l'auditoire ne se confond pas avec le public empirique, il est construit par l'orateur en vue de donner davantage d'efficacité à son argumentation. Cette proposition implique deux choses : une adaptation de son discours à l'auditoire, mais aussi une définition implicite de celui-ci dans laquelle il acceptera de se reconnaître, et qui correspondra à ses aspirations.

C'est une des raisons du succès de la *soul* en tant que musique commerciale. En effet, le public avait envie de chansons optimistes, qui lui donnent confiance et espoir dans un avenir meilleur, message que ne pouvait communiquer le *blues* :

— *We're A Winner* (The Impressions, 1967),
— « We got talent we can use » (*I Don't Want Nobody To Give Me Nothing*, James Brown – 1969),
— « Beautiful sister of mine/I'm glad we both think it's now time/To really show what we can do/Improving black pride is now true » (*Beautiful brother of mine*, Curtis Mayfield – 1971),
— « And we're a winner/And everybody knows it too/We'll just keep on pushin'/Like your leaders tell you to » (*We are a winner*, The Impressions, 1967).

Mais, bien au-delà de ces considérations économiques, c'est également là la cause de l'implication et du poids de ce genre musical dans la lutte pour les droits civiques. En effet, les textes des leaders politiques rassemblent des militants, mais c'est un rôle autre que se donne la chanson populaire : elle touche les indécis, ceux qui hésitent, et qui sont exhortés à retrouver leur fierté :

— *Say It Loud, I'm Black And I'm Proud* (James Brown, 1968),

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— *You Can Make It If You Try* (Sly Stone, 1968),
— « At last we've outgrown Uncle Tom/Devoting more time in the slum/Teaching our own a new pride/That makes us feel all good inside » (*Beautiful Brother Of Mine* – Curtis Mayfield, 1971).

En effet, la définition qui est donnée de l'auditoire lui semble plus proche de la réalité que celle que proposent les leaders politiques, et dans laquelle il peine à reconnaître.

Mais, dans le cadre qui nous occupe, la notion de construction de l'auditoire peut être développée plus avant. En effet, la contribution essentielle de la *soul* au mouvement pour les droits civiques est l'érection de son public en une communauté, ainsi que l'indiquent divers témoignages[11]. Écouter ces chansons et y être sensible contribue à unifier un public, à créer une identité collective, à générer un sentiment d'appartenance, processus également engendré par l'affirmation de l'existence de cette communauté.

Ainsi, les chanteurs de *soul*, mais aussi les D. J's. utiliseront divers artefacts pour créer et ce sentiment et cette communauté (cf. Bonnet, 2002) :

— L'utilisation du *we*,
— L'utilisation de termes d'adresse comme *brothers and sisters*,
— les demandes de réponse à l'unisson dans les concerts de James Brown, ou les invitations à se tenir les mains comme dans les concerts des Impressions (cf. Bonnet 2004),
— Les appels directs à une implication dans l'action de la communauté (*Get Up, Get Involved, Get Into It* (James Brown, 1968), *Stand up and be Counted* (The Flames, 1971)),

[11] Cf. Haralambos (1974).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— les affirmations péremptoires qui posent en vérité l'existence d'une communauté unie et soudée dans le combat (« But I say we won't quit moving/Until we get what we deserve [...] We'd rather die on our feet than keep living on our knees » (*Say It Loud, I'm Black And I'm Proud*, James Brown, 1968)).

Bien entendu, si nous reprenons le point argumentatif laissé en suspens au paragraphe précédent, nous n'impliquons pas que la *soul* a créé une communauté noire. Celle-ci n'a été qu'actualisée par cette forme d'incursion sur la scène publique qu'est la déclaration de l'existence qu'une communauté noire agissante. Et, de fait, l'entrée de la *soul* dans le cadre de l'activisme politique est née d'un mouvement spontané d'interprétation politique des textes par les auditeurs, ou même les D. J's..

Il est dès lors nécessaire de faire appel à la notion de représentation, point de conjonction entre perception et construction du réel :

> Les représentations, en tant qu'elles construisent une organisation du réel à travers des images mentales, elles-mêmes portées par du discours ou d'autres manifestations comportementales des individus vivant en société, sont incluses dans le réel, voire sont données pour le réel lui-même. Elles s'appuient sur l'observation empirique de la pratique des échanges sociaux et fabriquent un discours de justification de ceux-ci qui met en place un système de valeurs, érigé en norme de référence. Ainsi est construite une certaine catégorisation sociale du réel qui témoigne à la fois du rapport de « désidérabilité » que le groupe social entretient avec son expérience de la quotidienneté, et du type de commentaire d'intelligibilité du réel qu'il produit, sorte de métadiscours révélateur de son positionnement. En bref, les représentations témoignent d'un désir social, produisent des normes et révèlent d'un système de valeur.
> Or, si le savoir de connaissance et de croyance se construisent à l'intérieur de ce processus de représentations, on voit à quel point la frontière entre les deux est difficile à déterminer. (Charaudeau, 1997 : 47).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. L'ethos de l'orateur

La notion de représentation joue un rôle particulièrement important dans la seconde stratégie mise en place : l'argumentation par l'ethos. Technique argumentative qui repose sur l'image de soi construite dans le discours, celle-ci suppose une dichotomie entre l'ethos montré et la personne de l'orateur.

Dans le cas qui nous occupe, cet ethos montré est assimilable aux paroles des chansons, fruit d'une confusion entre l'énonciateur interne et l'énonciateur externe, mais pas seulement. Cet ethos est également le fruit du dispositif médiatique (interviews, performances scéniques, commentaires des D. J's[12]). Construit par le *performer* en fonction de ce qu'il pense être l'image que le public attend de lui, il est aussi élaboré par ces autres acteurs que sont les animateurs radio.

3. 1. Les arguments fondés sur la structure du réel

En effet, pour que cet ethos ait valeur d'argument, et incite le public à entrer dans l'action, il convient que celui-ci puisse sentir une relation d'empathie. Pour cela, le chanteur montre qu'il provient du même milieu que son public et qu'il n'a pas oublié ses origines modestes[13], le dire du *soulman* ne possédant de crédibilité que par un savoir partagé. En ceci, il est, conformément aux principes d'Aristote, compétent, sincère et solidaire, puisqu'il connaît les problèmes de son public, comme le montre cette assertion du D. J. Hal Atkins :

---

[12] Ou encore par l'interdiscours : « We got more soul/We got Ray Charles/Doin' his thing/We got James Brown/Doin' his thing too » (*We got more soul* – Dyke and the Blazers, 1969).

[13] *Supertar* (1972) de The Indisputed Truth en est un excellent exemple : « Don't change your style now that you reached the top/don't choose your friends by what they've got/remember beneath the glitter and the gleam/like everyday people, you're just a human being (...)/do you know who your real friends are, I'm talking to you Superstar/Rememeber how you got where you are, just remember that the same folks made you /you better believe they can break you. ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> A man like James Brown who has come from grief to glory, he has experienced just about everything that the poor man, the people in the ghetto areas, are experiencing now and he knows how to reach them better than a Dr Martin Luther King (Haralambos, 1974 : 105).

Et, de fait, le public connaît son histoire, et malgré sa fortune, James Brown est toujours considéré comme l'un des siens. C'est également le cas de Ray Charles. Mais ce que James Brown possède en plus, c'est que le succès ne l'a pas changé :

> James has still got it. It's a thing of coming from the bottom to the top but never losing that feelin' you had when you were at the bottom. (D. J. Lee Garrett, Haralambos, 1974, p. 105).

Cet ethos solidaire fait appel à ce que Perelman (1958) dénomme la liaison de coexistence de la personne et de ses actes :

> l'idée de personne introduit un élément de stabilité. Tout argument sur la personne fait état de cette stabilité : on la présume, en interprétant l'acte en fonction de la personne, on déplore que cette stabilité n'ait pas été respectée, quand on adresse à quelqu'un le reproche d'incohérence et de changement injustifié. Un grand nombre d'argumentations tendent à prouver que la personne n'a pas changé, que le changement est apparent. (Perelman, 1958 : 395).

Ce point est essentiel, et si James Brown insiste sur ses expériences passées lors de ses concerts et de ses interviews – « I've been shoe shine boy, and I'm still one of yours. Can you feel it ? », « I've been up and I've been down and I know what DOWN is »[14] – c'est également pour conserver son audience et son impact sur celle-ci.

Ainsi, James Brown personnifie l'idée que, comme le *bluesman*, le chanteur de *soul* a vécu ce dont il parle, la pauvreté

[14] À noter le *I* de l'expérience.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et la dureté de la vie faisant partie de l'apprentissage du *soul brother*.

En effet, le chanteur de *soul*, par l'exposition de son expérience personnelle pratique ici un travail de légitimation qui fait de lui un expert. Mais celle-ci ne serait d'aucun impact sur son public s'il était quelqu'un d'obscur. Il tient sa légitimité d'une seconde composante : son statut de star (contrairement au *bluesman*, qui est un anonyme) :

> Soul singers are important because it's someone who is in the light, the public light, someone the public looks up to has touched on their problem, and it makes you smile to know that someone understands yours problems (Haralambos, 1974 : 107).

Il est donc investi d'une double autorité : celle du prestige de l'homme qui a réussi à sortir de sa condition, et peut ainsi donner des leçons, mais aussi de celle de l'homme du ruisseau, qui parle d'expérience. Cette double crédibilité est le fruit d'un parcours topique, souvent emprunté par les membres de la scène *soul* :

— « I was born by a river/In a little tent (...) It's been a long, long time comin/And I know a change gone come » (*A Change Is Gonna Come* – Sam Cooke, 1964),
— « In this world of no pity/I was raised in ghettoes of the city/Mama she worked so hard/To earn every penny (...) But hey ! We can't stop now, we can't stop now/We gotta keep on, keep on, keep on keep on keeping on. » (*Is It Because I'm Black* – Syl Johnson, 1968),
— « My ma scrubbed floors to keep me clad/And me and three brothers had to share one bed/When I was young I felt ashamed/'Cos I never knew my papa's name (...) But then out of nowhere I found my pride/And I found that a man don't have to hide/Some natural love and some good ideas » (*Ghetto Man* – Tony Clarke, 1969).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En quoi cette argumentation correspond-elle à ce que Perelman appelle les *arguments basés sur la structure du réel* ? Comme ceux-ci « se servent de celle-ci pour établir une solidarité entre des jugements admis et ceux qu'ils cherchent à promouvoir » (1958 : 351), la structure argumentative sous-jacente à cette exhibition de l'ethos s'appuie sur le visible – la réussite du chanteur, ses actes –, pour le lier à ce qui devrait se voir – les noirs peuvent aussi réussir, et ceci sans pour autant se compromettre ou encore se soumettre au *Diktat* de la culture blanche. Fait du chanteur, cette argumentation n'en est pas moins une réponse aux attentes de son public : conformément au processus de dévoilement du manifeste, celui-ci rend visibles celle-là, en faisant de ce non-dit du dit, il le rend existant, et donne une réalité à des gens qui partagent sa conception du monde tel qu'il devrait être.

3. 2. Les arguments fondant la structure du réel

Cependant, la double autorité du *soulman* ne permet pas de fonder l'argumentation sur la seule structure du réel. Afin d'exhorter à l'action, il est nécessaire de convoquer les arguments *fondant* la structure du réel.

Ainsi, parallèlement à l'argument par la personne, se dessine l'argument par l'exemple. Cet exemple, c'est celui de l'individu qui a retrouvé sa fierté, démonstration que souligne la structure narrative de ses textes :

— « Once, I was a considerate man/Given no respect at all/But oh now I've got my pride, deep down inside/And no one will ever take it again » (*Time Has Brought About A Change*, Willie Hightower, 1970)[15].

[15] Mais aussi les exemples précédemment cités.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette argumentation par l'exemple, qui incite à la généralisation, s'effectue parallèlement à une argumentation par le modèle, qui, elle, encouragera l'imitation :

— « Don't give me sorrow/I want equal opportunity/To live tomorrow » (*I Don't Want Nobody To Give Me Nothing* – James Brown, 1969),
— « Now I'm gonna say it loud/I'm just as proud as the brothers too/And just like the rest/I don't want no mess about » (*Mighty Mighty (Spades and Whitey)* – The Impressions, 1969),
— « I'm Gonna push on/A little longer/Satisfy my soul/Until I reach my goal » (*I'm Gonna Push On* – Charles Brown, 1968).

Le plus souvent implicite, cette dimension argumentative des chansons est, bien entendu, liée au système médiatique, et ne possède de validité que dans la mesure où leurs énonciateurs sont des vedettes. En effet, les personnes dont le prestige valorise les actes voient facilitée leur statut de modèle (cf. Perelman,1958 : 489). Ce double prestige, évoqué plus haut, donne son autorité à l'énonciateur, autorité qui constitue la prémisse de l'argumentation par le modèle. Les arguments fondant la structure du réel ne sont donc valides que s'ils sont accompagnés d'arguments fondés sur la structure du réel.

Ce phénomène est à imputer au caractère manifestaire du discours afro-américain des années 60 dont la structure argumentative suppose un double ancrage dans le présent (ou le passé) d'une part, et dans le futur (ou le présent) d'une autre part - en d'autres termes, des arguments fondés sur la structure du réel, et des arguments changeant la structure du réel.

À la fois échantillon et support d'identification, les chanteurs effectuent donc un travail de *l'ethos* visant la modification de la *doxa* qui fait du noir un éternel perdant et la construction d'un sentiment communautaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. 3. Scénographie, scène validée et stéréotype

Le *soulman* est donc perçu comme un individu ayant vécu ce dont il parle, et ce qu'il exprime dans ses chansons est ressenti comme ce qu'il éprouve au plus profond de lui-même, perception entretenue par le fait qu'il se montre très expressif lors de performances scéniques toujours renouvelées.

En d'autres termes, il dit moins son ethos qu'il ne le montre, grâce, entre autres, à sa parfaite maîtrise de l'*actio* : pour le public, ce qui fait d'un chanteur un *soul brother*, c'est aussi sa fidélité à son style, son utilisation de la phraséologie du ghetto, son engagement physique qui le conduit à transpirer ainsi que le ferait un travailleur, sa gestuelle scénique similaire aux dernières danses noires à la mode. Si certains de ces divers éléments collectés dans la pratique scénique du chanteur semblent répondre d'un travail de l'ethos, d'autres sont à imputer à une interprétation libre du public, auteur de cette « construction de lecture » qu'est l'ethos de l'orateur.

Ce déchiffrement relève d'un besoin de la communauté afro-américaine, le stéréotype participant de la vie communautaire :

> Les sociologues estiment que les images collectives ont pour effet de manifester la solidarité du groupe et d'assurer sa cohésion. Elles traduisent la participation à une vision du monde commune qui donne à un ensemble d'individus isolés la sensation de former un corps social homogène. (Amossy, 1991 : 36).

Du stéréotype à la scène validée, il n'y a qu'un pas. Tout comme le stéréotype, la scène validée est présente dans la mémoire collective (cf. Maingueneau, 1999 : 89), bien plus, celui-là peut être un élément constitutif de celle-ci. Ainsi, l'ethos exhibé par James Brown convoque une scène familière de discussion d'égal à égal entre membres du ghetto :

> Here's a guy that's made all that money, and where a lot of entertainers tend to get stuff shirtish or phony, no, he's still the same. (...) you can meet him on the street and say "Hey, you got a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> light" and he say "Sure, I got a light". I would venture to say James Brown, if he saw your car stuck in the snow, would help you push it and you would never know ha was an entertainer. He's not a phony entertainer. (témoignage du D. J. Butterball, in Haralambos, 1974 : 106).

Cette scène validée, ainsi que le démontre Maingueneau (1999 : 90), peut être « à la fois intérieure et extérieure au discours qui l'invoque ». Ce double ancrage, qui la conduit à être à la fois préexistante au discours, mais également le produit de celui-ci, en ce sens qu'il la façonne afin de l'adapter à l'univers qui la convoque, permettra aux chanteurs de progressivement transformer le stéréotype du noir : apparaîtront l'utilisation de plus en plus courante du B. E. V., les coupes afro, les vêtements tribaux (cf. Bonnet, (b)). Ces divers éléments participent, en tant que constituants de l'ethos, à une mise ne place d'une scénographie de la *blackness*, elle-même instituée à partir de divers indices.

En d'autres termes, le discours de la *black pride* rend pertinent un ethos afro, qui rend pertinent le discours d'engagement[16]. Ainsi, James Brown, dont la technique scénique introduira l'âme noire dans la performance *live*, se verra contraint, à la suite des reproches des tenants de la lutte pour le *Civil Rights Movement*, d'infléchir la dimension militante de ses textes, ce qui ne manquera pas de lui aliéner son public blanc

4. Une construction conjointe

La notion de scénographie, que nous avons élargie à l'énonciation en face à face, rend nécessaire l'évocation de la notion d'incorporation. Celle-ci n'est pas seulement un procédé de

---

[16] « Ce sont les contenues déployés par le discours qui permettent de spécifier et de valider la scène et l'éthos mêmes à travers lesquels ces contenus surgissent. » (Maingueneau, 1999 : 85). C'est ainsi que certains chanteurs, qui, bien que fort bien éduqués, se mettront à utiliser la diction et la phraséologie du ghetto (cf. Haralambos, 1974 : 109).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mise en représentation du garant-énonciateur, elle contribue à lier l'ethos à la communauté :

> L'énonciation du texte donne corps au garant,
> le co-énonciateur incorpore, assimile un ensemble de schèmes qui correspondent à une manière spécifique de se rapporter au monde en habitant son propre corps,
> ces deux premières incorporations permettent de constituer un corps, la communauté imaginaire de ceux qui adhèrent au discours. (Maingueneau, 1999 : 80).

4. 1. L'âme noire

De fait, le qualificatif *soul brother*, attribué aux chanteurs de *soul*, et plus particulièrement à James Brown, est un renvoi direct à la communauté noire et à son histoire. Le *soul brother* appartient au groupe de ceux qui ont payé leur tribut à la vie, et, en raison de cette communauté d'expérience, il a une compréhension directe et profonde des autres *soul brothers*. L'attribution de ce statut privilégié au chanteur est la conséquence directe de l'ethos que celui-ci exhibe. En effet, sa manière de chanter, construction d'une véritable image de soi, présente ses idées, mais aussi une manière d'être, et donc, une participation à un vécu :

> la qualité de l'ethos renvoie en effet à la figure de ce « garant » qui à travers sa parole se donne une identité à la mesure du monde qu'il est censé faire surgir dans son énoncé. (Maingueneau, 1999 : 80).

Mais avant tout, le *soul brother* est celui qui possède l'âme noire, ou *soul*, apanage du seul peuple noir, et qui constitue l'essence de l'afro-américain[17]. Ainsi, James Brown est le *Soul Brother Number One*, il personnifie l'âme noire, et c'est par la

---

[17] « Worth more than gold/you can't buy soul » (*Soul People*, Shan Miles). Élément fondateur de la communauté, la *soul* exclut toute forme de hiérarchie : « Y'see if you have white light brown skin and high yellow, you're still black, so we got to stick together now » (*Is It Because I'm Black* – Syl Johnson, 1968).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mention de son nom qu'est définie la *soul music*[18]. Cette essence est donc stabilisée et concrétisée par une personnification, qui constitue en ceci un processus similaire à l'incarnation du garant.

La *soul* est le produit du dur vécu de l'afro-américain, mais elle est également la condition nécessaire à la survie de celui-ci[19], elle est perceptible dans le comportement spécifique du *soul brother* :

— « Tellin' the world/Sister and Brothers/We got more soul/When we walk (...)/We got more soul/When we talk (...)/We got more soul/When we dance/ (...) We got more soul, we got it » (*We got more soul* –Dyke and the Blazers, 1969).

Il s'agit ici de ce que Perelman appelle les relations de liaison de l'acte et de l'essence :

> on arrive, à partir d'un verbe, d'un adjectif ou d'une expression désignant une relation, à former des essences (« le joueur », « le patriote », « la mère »), caractérisant certaines classes d'êtres dont elles expliquent le comportement (Perelman, 1958 : 440).

Agir conformément aux cannons de la culture afro-américaine n'est donc pas seulement un marqueur d'appartenance, c'est également une condition *sine qua non* de cette appartenance.

---

[18] « Everybody talkin''bout soul/how it make you feel now/but I wanna know baby/do they know the deal now/alla you got to do is feel it/I'm talkin''bout soul/now if you ask old James/he can tell you about it » (*Talkin''bout soul*, Marvin L. Simms's). Dans le concept de *soul*, musique (*soul music*), nourriture afro-américaine (*soul food*), individus (*soul people*), sont les diverses manifestations de la même essence.

[19] « Different strokes for different folks/special strokes for coloured people/the reason why we got a special stroke, we coloured folks/that's what makes us soul folks » (*Different strokes* – Syl Johnson, 1967).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. 2. Les boucles de rétroaction

Dès lors, il convient de souligner que le système argumentatif ainsi mis en place fonctionne par boucles de rétroaction.

Tout d'abord, la construction de l'auditoire : devenir le héraut de la communauté implique l'existence de cette communauté ; il y a donc une véritable performativité du discours afro-américain ; en s'adressant à la communauté noire, le chanteur crée celle-ci. Ce phénomène passe, entre autres, par la construction du stéréotype : le déchiffrement par le public des indices discursifs constitutifs de celui-ci concourre à l'interrelation locuteur/auditeur, et donc, à la création d'une solidarité permettant la construction d'une communauté (Amossy, 1999, 18).

D'autre part, se reconnaître comme destinataire du discours, et donc, membre de la communauté des *soul brothers* est le fruit des liaisons de coexistence entre l'individu et le groupe (cf. Perelman,1958 : 434), qui rendent interdépendantes la réalité du groupe et l'attitude de ses membres. Cette liaison implique un certain mode d'action qui est celui de la communauté noire :

> Le comportement est souvent décrit par la dénomination même du groupe ; il réagit d'autre part sur l'image que l'on se fait de celui-ci. (Perelman, 1958 : 435).

Il convient donc de souligner l'influence mutuelle de l'orateur et de son public :

> Les individus influent sur l'image que nous avons des groupes auxquels ils appartiennent et, inversement, ce que nous croyons du groupe nous prédispose à une certaine image de ceux qui en font partie (Perelman,1958 : 433).

Par son comportement, l'individu, et *a fortiori*, celui qui est dans la lumière, influe sur l'image de la communauté, qui, se référant à son idole, agira comme celle-ci. Cependant, le chanteur ne doit sa popularité qu'à son ethos de *soul brother*, ce qui implique une action inverse du public sur l'orateur, qui se doit,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour conserver son public, mais aussi le toucher par son discours, exhiber l'être social que celui-ci réclame. Il y a donc construction conjointe de l'ethos de l'orateur et de l'identité du groupe.

Ensuite, les influences mutuelles des arguments fondés sur la structure du réel et des arguments fondant la structure du réel : l'argument par le modèle ne fonctionne que grâce à sa conjonction avec l'argument d'autorité. Le statut de modèle du *soul man* est le fait de cette auto proclamation qu'est le discours qu'il dispense, mais il lui est également conféré par son public, qui le reconnaît comme tel :

> In many ways a singer may be likened to a political representative. His position depends upon the support of the people they pay his salary and to some extent influence what he has to say. Unlike the politician, the singer has no guaranteed term of office, so must constantly give the people what they want to retain his position. This comparison is particularly apt with reference to the black community, which until recently has had little political representation and almost no public voice. Black audience have largely created the successful soul singers by buying his records and paying to see him. In a very real sense the singer is a chosen representative of the people. (Haralambos, 1974 : 107).

Corollaire du point précédent, l'ethos ne peut être coupé de la position du locuteur dans le champ social. Amossy (1999 : 149) souligne l'influence mutuelle de cet ethos institutionnel et de l'ethos discursif :

> l'autorité du locuteur ne provient pas seulement de son statut extérieur et des modalités de l'échange symbolique auquel il participe. Elle est aussi produite par le discours dans un échange verbal qui vise à produire et à faire reconnaître sa légitimité. (Amossy, 1999 : 149).

Cependant, dans le contexte politique de l'Amérique des années 60, le seul discours peut être considéré comme un acte de l'orateur, comme l'illustre l'exemple de James Brown évoqué plus haut ; en d'autres termes, cette incursion dans l'espace public qu'est la prise de parole peut être considérée comme un acte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'engagement. S'engager, c'est aussi être énonciateur d'appels à l'engagement, s'emparer du *skêptron*. Ainsi ressurgit la problématique du manifeste. Comme apposer sa signature au manifeste modifie l'identité du signataire qui devient dès lors un manifestaire (cf. Burger 2002 : 32), se faire le relais, sous diverses formes, du discours du *Civil Rights Movement* fait du chanteur le représentant d'une cause. Dès lors, un ajustement par rapport à la problématique du manifeste est nécessaire.

En effet, le contrat de communication ne fonctionne que par la reconnaissance mutuelle des partenaires de l'échange langagier et de la visée discursive. C'est bien parce que la communauté afro-américaine les a reconnus comme tels – et l'histoire de l'engagement de la musique populaire en est la meilleure preuve – que les *entertainers* sont devenus les membres actifs de la lutte pour les droits de la communauté.

CONCLUSION

La force d'argumentation de la musique populaire repose sur un des éléments de construction des représentations : le *discours circulant*, les trois fonctions de celui-ci, qu'énonce Charaudeau (1997 : 113-114), résument pleinement le rôle qu'a joué la musique *soul* dans mouvement pour les droits civiques :

— fonction de contre-pouvoir, assurée par la « parole de transcendance » liée à l'autorité du chanteur, autorité validée par son statut d'expert,
— fonction de régulation, qui détermine ce que doit être le comportement de l'afro-américain, et qui remplace le stéréotype du noir par un autre en s'appuyant sur sa scénographie,
— fonction de dramatisation présente dans les structures narratives de certaines chansons, ou même les témoignages délivrés au cours des interviews.

Tout comme l'orateur n'est pas le point de départ de l'acte de parole, mais « une institution discursive inscrite dans une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

certaine configuration culturelle et qui implique des rôles, des lieux et des moments d'énonciation légitimes, un support matériel et un mode de circulation pour l'énoncé » (Maingueneau, 1999 : 82), l'espace public n'est pas un point d'origine, mais « résulte de la conjonction des pratiques sociales et des représentations » (Charaudeau, 1997 : 114).

Ce qui a fait la force de la musique au regard du discours politique et militant, c'est qu'elle a su pleinement utiliser les configurations culturelles et les représentations, dont elle était elle-même le fruit, par une activité de dévoilement de pratiques qu'elle rendait ainsi légitimes : celles de la culture afro-américaine, avec tout ce que ceci peut inclure, mais aussi impliquer en termes d'engagement. Par l'exhibition de l'être social, la scénographie a non seulement fait passer au second plan le statut d'employé de l'industrie du disque, qui constituait la réalité du chanteur[20], mais elle a également autorisé la configuration des représentations en discours sociaux, dont le rôle identitaire a permis aux membres du groupe de construire une conscience d'eux-mêmes en se fondant sur l'identité collective qu'affirmait la *soul* : celle des représentants assumés de la culture afro-américaine.

BIBLIOGRAPHIE

Amossy Ruth, 1991, *Les idées reçues – sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

Amossy Ruth, 1997, « La force des évidences partagées », ELA, 107, 265-278.

Amossy Ruth (dir.), *Images de soi dans le discours*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

Bonnet Valérie, 2002, « Revendication et politique en paroles : chansons de la communauté noire américaine », *Mots*, LXX, 65.

[20] Les maisons de disques et les stations de radio appartenaient majoritairement aux blancs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bonnet Valérie, (a), « L'opposition verticalité/horizontalité dans les chansons protestataires anglophones (communautés noires américaines) », S. Rémi-Giraud & P. Bacot (éds.), Lyon, PUL, à paraître.
Bonnet Valérie (b), « La rhétorique de la chanson contestataire noire américaine, entre *preaching* et *double entente* », Actes du colloque *« Langages et Signification : Rhétoriques des discours politiques »*, à paraître.
Burger Marcel, 2002, *Les manifestes : paroles de combat – De Marx à Breton*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
Charaudeau Patrick, 1997, *Les discours de l'information médiatique–La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
Charaudeau Patrick. & Maingueneau Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
Gumperz John, 1989, « Le style ethnique en rhétorique politique », *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan.
Guralnick Peter, 1986, *Sweet Soul Music – Rhythm and Blues and the Southern Dream of Freedom*, London, Virgin.
Haralambos Mickael, 1974, *Soul Music, The Birth Of A Sound In Black America*, New-York, Da Capo Press.
Labov William, 1978, *Le parler ordinaire*, Paris, Minuit.
Lapassade Georges et Rousselot Philippe, 1990, *Le rap ou la fureur de dire*, Paris, Loris Talmart.
Maingueneau, Dominique, 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris : Nathan.
Maingueneau Dominique, 1999, « Ethos, scénographie, incorporation », in Amossy (1999), 75- 1000.
Molinié Georges, 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.
Perelman Chaim et Olbrechts-Tyteca Olga, 2000 (1958), *Traité de l'argumentation – La nouvelle rhétorique*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DISCOGRAPHIE

Chi-Lites (The), *Give More PowerTo The People*, Brunswick 55450.

Curtis Mayfield, *Move On Up, the best of*, Warner Chappell Music, SELCD 568.

Dyke and the Blazers, *We Got More Soul*, Original Sound 86.

Gil Scott-Heron, *Real Eyes*, Arista AL9540.

Impressions (The), *Keep On Pushing*, ABC 10487.

Impressions (The), *People Get Ready*, ABC 10622.

Impressions (The), *We're A Winner*, ABC 11022.

Impressions (The), *We're Rolling On*, ABC 11071.

James Brown, *James Brown*, Polydor, 2664 123.

Last Poets (The), *The Last Poets*, Celluloid, Cell 6101.

Little Milton, *We're Gonna Make It*, Checker 1105.

Marvin L. Simms, *Talkin''Bout Soul*, Revue 1104.

Really Heavy Soul – Dirty Guitar-Driven Fat Assed Funk, Ocho, OCHOCD006.

Sam Cooke, *A change Is Gonna Come*, RCA 8486.

Say it loud ! – Brotherhood, Pride & Groove On Blue Note, Blue Note, 7243 541295 2 0.

Sly & the Family Stone, *Anthology*, Epic, EG37071.

Stand Up and Be Counted – Soul, Funk And Jazz From A Revolutionary Era, Harmless, HURTCD 020.

Stand Up and Be Counted – Soul, Funk And Jazz From A Revolutionary Era (Volume 2), Harmless, HURTCD 028.

Syl Johnson, *Different Strokes*, Twilight103.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Syl Johnson, *Is It Because I'm Black*, Twilight125.
Tony Clarke, *Ghetto Man*, Chicory, 409.
Undisputed Truth (The), *Face To Face With The Truth*, Tamla Motown 2C064-93.236
Watts Prophets (The), Rappin'Black In A White World, ALA.
Willie Hightower, Time Has Brought about A Change, Fame 1474.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU PILOTAGE EMOTIONNEL COMME MANIPULATION DOUCE, DANS LES FORMATS TELEVISUELS ACTUELS

Julien DURAND
ICAR 4 UMR 5191

Alors qu'en argumentant, on cherche à faire accepter quelque raisonnement, à vendre les qualités d'un produit ou d'une cause, il est courant de dire que la persuasion se joue à un niveau moins centré sur l'objet, mais plutôt sur l'univers qui l'entoure, sur les potentialités qu'il ouvre dans la constitution du sujet énonciataire.

Nous avons pour but, dans cette communication, de préciser cette idée, qui est celle de la séduction à but manipulatoire : opération que nous pourrons qualifier de « pilotage », puisqu'il s'agit de guider les passions de l'âme conditionnée, séduite, vers le but qu'on lui assigne (regarder la télévision à une certaine tranche horaire, pour des raisons d'audience, acheter un objet, se fidéliser à une marque). Effet de pathos excité puis dirigé, nous désignerons ce mode de manipulation sous le nom de « pilotage émotionnel », en référence aux travaux de Jacques Cosnier (1994), sur l'empathie dans les interactions. Cette notion, appliquée aux interactions réelles, sera le levier vers une compréhension plus ample de l'utilisation de l'empathie par certaines sociétés de production, notamment dans les pseudo-interactions qu'elles mettent en scène.

Ainsi, nous pouvons situer des mécanismes précis, les décrire en termes sémiotiques, à l'aide, notamment, de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sémiotique de l'observateur de Fontanille (1989). Nous nous appuierons sur les travaux de Gaudreault et Jost (1990), ou encore de Genette (1972), sur la question des points de vue et des focalisations. Les stratégies énonciatives à l'œuvre dans les médias audiovisuels sont un point crucial des mécanismes de pilotage « car c'est une application de structures et de configurations à visée pathémiques » analysés par Charaudeau[21].

Nous en arriverons sans doute à qualifier certains procédés de *rhétoriques*, pour ce qu'ils préjugent de l'effet d'empathie, ouvrant ainsi la voie à des *fonctions sémiotiques* convoquées par l'énonciateur. Ils préjugent, en effet, et nous avons sans doute un travail à faire du côté de la réception : ce sera de manière qualitative que nous aborderons le sujet, avec comme référence l'opus récemment paru qui fait figure de monographie de l'Empathie, dirigé par Berthoz et Jorland.

Nos objets d'étude ont un support commun, qui se profile à l'horizon de l'étude. La télévision, média des reality-shows, des talk-shows et des spots de pub – de la télé-réalité, de la télé de la parole, de la télé où l'on consomme – est peut-être au bout de ce chemin qui nous fait entrevoir la puissance de ce nouveau Verbe, ce Logos si puissant qu'il dirige – pilote – nos émotions avec une étonnante facilité. La question est « comment faire ressentir des émotions à travers ce medium ? ».

Pour cela, on peut s'attacher à essayer de suivre un fil commun dans ces trois « formats »[22] : à travers la « subjectivité

---

[21] L'auteur propose d'analyser l'effet pathémique comme dépendant du dispositif de communication, du champ thématique et de l'espace stratégique disponible par la situation de communication. L'instance récepteur et l'instance médiatique se dégagent comme particulièrement favorables à une « sympathie », du fait de la tension entre crédibilité et captation, et de la distance impliquée dans le rapport à la télévision. (2000 :132)

[22] de l'acception actuelle, répandue dans les médias, synonyme de programme formaté, clefs en mains. Cela correspond à vrai dire plus aux talk-shows et au reality-shows qu'aux spots. Encore que des éléments de « formatage », caractéristiques plastiques, iconographiques, peuvent être imputés à un certain format de la chaîne, qui est en fait l'habillage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans la pub », comme signifiant énonciatif de l'implication pragmatique et/ou cognitive et/ou thymique de l'énonciataire ; à travers le pilotage en interaction effectué par un animateur de talk-show, prompt à susciter l'émotion chez l'interviewé ; à travers encore la mise en situation du spectateur même, s'il doit secourir son chanteur favori, qu'il a suivi pendant des mois, qu'il a vu subir de multiples épreuves, auquel il s'est lié – par une affection prévue dans le scénario[23]...

Cette intervention sera focalisée sur une description la plus fine possible du « pilotage » dans ces trois types de programmes TV. C'est sur trois niveaux que nous retrouverons donc une recherche d'empathie :

- De la part des concepteurs du spot publicitaire, qu'ils soient stratèges ou créatifs, quand une configuration énonciative audiovisuelle est convoquée, par l'intermédiaire d'un plan ou d'un segment subjectif ;
- De la part de l'interviewer, dans le talk-show, quand il excite – puis bien vite tempère – les maladies, les souffrances de l'âme humaine, en interaction directe avec son sujet, mais dans un cadre à vocation cathartique[24] ;
- De la part du producteur de reality-show, quand il conditionne les protagonistes de son émission à avoir des histoires

---

[23] Cf artcle de Laurent Delmas « Le scénario du Loft : info ou intox ? », in *Synopsis*, Juillet 2001.

[24] La catharsis, chez Aristote, est une opération de purgation des passions, à la vue du spectacle fantasmé. Il fait cette analyse de la tragédie : « la tragédie est l'imitation d'une action de caractère élevée et complète, d'une certaine étendue, dans un langage relevé d'assaisonnement d'une espèce particulière suivant les diverses parties, imitation qui est faite par des personnages en action et non au moyen d'un récit, et qui, suscitant pitié et crainte, opère la catharsis propre à pareilles émotions » (Politique, 1342 a, I. 15). Ce phénomène a été étudié dans le cadre de nombreuses thérapies, et doit être distinguée ici de cette utilisation : « La catharsis au spectacle est assez différente de ce qu'elle est en cure. Ici, le patient est invité à formuler des énoncés chargés d'affects qui correspondent aux situations spécifiques qu'il a vécues. Au spectacle au contraire, on regarde, on écoute, on éprouve par identification aux personnages de la scène ou de l'écran, et parfois (rarement) on manifeste activement ce qu'on ressent. » (Tisseron, 1996)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

humaines – par le scénario et le montage, ou par la condition même dans laquelle ils sont plongés – pour ensuite demander au téléspectateur, si assidûment investi dans la vie de son personnage favori, de le sauver, suscitant un phénomène de détresse empathique chez celui-ci – que l'on retrouve chez les nourrissons…

Recherche rhétorique, puisque les formes s'essayent, se tentent, dans des formes peu définies méthodiquement. À l'instar de ces stimuli, qu'Umberto Eco (1992 : 91) qualifie ainsi *éléments non sémiotiques visant à provoquer un réflexe chez le destinataire.* (…) que l'émetteur reconnaît comme *provocateurs d'un effet déterminé* : il en a donc une connaissance sémiotique, dans la mesure où il associe à un stimulus donné un effet déterminé. En d'autres termes, on a fonction sémiotique quand le stimulus est le plan de l'expression et l'effet prévu le plan du contenu.

EFFETS SUBJECTIFS, POUR UN PILOTAGE COGNITIF-PRAGMATIQUE

Le plan subjectif a déjà été décrit par beaucoup d'auteurs, notamment Geaudrault et Jost (1990) qui le qualifient d'ocularisation interne. Celle-ci connaît des subdivisions, selon qu'elle est primaire – le plan subjectif canonique, je vois pour, ou par X, ou secondaire – relayée par la structure des alternances en termes de champ - contre-champ. Fontanille donne une version modélisée de cette description, quand il analyse le « segment subjectif ».

Pour ce qui est de l'effet de subjectivité, on peut dire qu'il prend en charge, notamment grâce à des « indices signalétiques » – tels l'accommodation de netteté, le changement de profondeur de champ, l'angle de prise de vue et l'échelle du plan – la position de l'observateur, qu'il fasse partie ou non de la diégèse. Ainsi, le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

segment subjectif de Fontanille (1989) est caractérisé par trois moments[25] :

> Plan A : un débrayage spatial (on voit quelque chose observé, c'est-à-dire grâce à un zoom ou autre),
> Plan B : un débrayage actoriel (mise en place de l'observateur),
> Plan C : un débrayage cognitif (ici pour instance du savoir liée au point de vue : ce troisième débrayage peut apporter une caractéristique visuelle ou plastique pour manifester l'effet ressenti par l'observateur, représenté ou non), thymique ou pragmatique (effet de vitesse, par exemple).

Chez Genette, ce dernier débrayage est exprimé par l'opposition intradiégétique vs. extradiégétique. Précisons cependant que Genette parle du statut du narrateur, comme sujet d'énonciation, mais que cette dernière notion semble pouvoir recouvrir le narrateur (lorsqu'il s'affiche, qu'il s'énonce énonçant) aussi bien que l'observateur.

Celui-ci, quand il est intradiégétique, est en fait un personnage de la diégèse[26]. Fontanille va subdiviser ce statut de l'observateur selon que le personnage est impliqué, a un rôle dans les événements ou non, en "Assistant-Participant" et "Assistant". Dans sa première typologie du point de vue (Fontanille,1989 : 143), on retrouve ces deux catégories sous la dénomination *Point de Vue*, selon qu'il est neutre (Assistant) ou modalisé (Assistant-Participant).

Le *Point de Vue* est, selon Fontanille, une manifestation de la subjectivité plus appuyée que l'*Évocation*, attribuée à la position du Spectateur, où les limites de la compétence de l'observateur ont une manifestation figurative. Ce "premier degré" de la

---

[25] Les débrayages / embrayages rendent compte du degré d'implication de l'observateur, énonciataire, dans cette optique graduelle, entre son « absence » (focalisation zéro, observateur débrayé) et sa « présence » (focalisation interne, observateur embrayé).

[26] Nous tenterons, pour éviter la confusion terminologique, de réserver malgré tout les catégories de Genette aux "voix" du spot, voix-off narratrice ou commentatrice et personnages du spot (voix diégétiques).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

reconnaissance filmique de l'observateur, relève du dispositif d'adresse au spectateur, qui, le conservant dans sa position spectatorielle, ne l'implique pas dans l'action.

La catégorie du Point de vue paraît intéressante, dans la mesure où elle recouvre l'ocularisation interne primaire, et qu'elle y ajoute la nuance de la modalisation (dans ses trois dimensions possibles). Cette catégorie s'applique au niveau C du segment. Nous pouvons l'exemplifier ainsi.

PUBLICITE BANQUE POPULAIRE, 2004, ELEMENTS D'ANALYSE

Cette publicité présente une séquence en épisodes[27] qui a pour thème « la vie », insérée entre deux plans sur un bébé (débrayages actoriels), qui semble ainsi voir sa vie se dérouler.

Dans cette publicité, soutenue par la musique « I'm free », les deux premiers et avant-derniers plans sont des plans B, et la séquence est composé de plans C, dans sa grande majorité. Les plans y sont « subjectifs », la focalisation interne est révélée par l'utilisation de la steady-cam, et par le fait que la position d'observation soit la cible de regards de la part des personnages. Un seul plan reprend le débrayage actoriel : plan 8, « moi ».

La voix narratrice apparaît tout d'abord comme extra-homodiégétique : assignable au personnage, par l'isotopie entre l'embrayage filmique - zoom sur l'œil de l'enfant, et les pronoms employés dans les énoncés verbaux, embrayage verbal - « Maman... Papa... Les gens... Moi ». Elle se désolidarise ensuite, pendant la « séquence dans la séquence » (qui est en fait un flash-back, retour condensé sur le flash-forward précédent) « Si vous voulez vous lancer dans cette aventure... ». Il y a ici beaucoup de marques d'adresse (trois « vous », un « nous »), mais voix n'apparaît plus comme celle de l'enfant, malgré la constance de son timbre : elle devient donc extra-hétérodiégétique, une voix-off de commentaire.

---

[27] quelques plans caractéristiques séparés par de grandes ellipses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est intéressant de noter que cette mini-séquence est placée peu après les plans 32 (le bébé), et 33, où l'on retrouve une position d'assistant-participant (il a un rôle, écarter le feuillage pour découvrir le panneau, qui appelle l'adjuvant au programme, pour le prêt, la Banque Populaire), après avoir eu une position d'assistant (présent mais sans rôle).

La musique, si l'on suit Chion (1990) peut être considérée comme « empathique ». En effet, l'accélération de la cadence (qui consiste à augmenter la fréquence des impacts sonores) va de pair avec l'accélération des plans (38 - 49), et le refrain concorde avec la sanction euphorique que l'on peut lire dans l'attitude du bébé, qui semble agréer ce programme.

Ainsi le moment où le personnage est impliqué au maximum, embrayé, coïncide avec l'inférence à faire sur l'objet de la pub. Le climax émotionnel (plans 49 - 50) qui clôt la séquence précède le plan final, logo et slogan.

Nous avons ainsi une configuration énonciative visuelle, filmique, qui joue la position du spectateur-observateur – et en fait énonciataire, impliqué. Les configurations d'Assistant et d'Assistant-participant nous paraissent ainsi extrêmement pertinentes pour décrire ces configurations, dans la mesure ou elles recoupent les moments clés du spot. Mais on s'aperçoit que la constructions focalisée « primaire » (plan 33) la plus prononcée est coordonnée avec le jeu d'inférences, tandis que la construction focalisée « secondaire » (plans 1, 2 et 49, 50, comme traces du segment) a un plus fort impact émotionnel. Cela vaut sans doute pour cette publicité, grâce au bébé, néanmoins nous avons ici l'exemple de deux manipulations douces : le pilotage cognitif, implication par inférences dans une vie qui se manifeste iconiquement comme la nôtre ; et pilotage émotionnel, en ancrant dans le regard de l'enfant cette chronique de vie accélérée (procédé filmique), et en affectant un résultat euphorique à cette vision.

Si on s'attarde sur cet effet de pilotage cognitif, outre les éléments que nous venons de préciser, nous pouvons aussi retenir les longues suspensions des soap-opéras (séries télé, par exemple

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Les Feux de l'Amour », « Amour, Gloire et Beauté »), cette dilatation du suspense qui affecte les dialogues et la narration. Cela apparaît pour autant peu effectif a priori, aussi c'est sans doute dans ce contraste entre la lenteur narrative et filmique et la densité thymique que nous pourrions trouver certaines des raisons d'une accoutumance souvent constatée. Le vu se calque sur le rythme idéal du vécu.

UN PILOTAGE EMOTIONNEL LOCAL, L'INTERACTION D'INTERVIEW INTIME MEDIATISE

Dispositif sans visée captatrice a priori, et non exempt d'une certaine crédibilité, le phénomène du talk-show a donné un versant « psy » à la « nouvelle télé ». Registre idéologique de la transparence, assomption de l'invité et de son affect, promesse de catharsis pour le protagoniste, et pour le spectateur, il est l'occasion du pilotage en interaction, le mieux décrit jusqu'à présent.

Dans l'objet de notre étude, « Ça se discute », émission animée et produite par Jean-Luc Delarue, l'interaction est, de plus, médiatisée, et il apparaît bien vite que les tentatives pour détendre l'atmosphère sont simulées, et relayées par des questions à caractère pathémique. Nous pouvons décrire l'attitude de l'interviewer, du « pilote » ainsi : ethos consensuel, interviewer – parfois un peu inquisiteur, sous un ethos de franchise – expression étonnée, regard incrédule, questions naïves – il fait des petites saisies bienveillantes, simulées sans doute, pour faire adhérer la source pathémique médiatisée à son caractère. Somme toute, un réglage moyen, somme des « facteurs déclencheur des intérêts cognitifs et émotionnels sous-tendant la compréhension et la mémorisation » (Chabrol, 2000 :118). Les effets du récit, des manifestations émotionnelles sur le regard de l'interviewer,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peuvent être intériorisés par la personne interviewée (c'est le phénomène d'extimité décrit par Tisseron[28]).

La scénographie est affectée d'une volonté de mettre à l'aise l'énonçant, ce que l'on remarque notamment par le fait que le présentateur, debout, a le regard au même niveau que l'interviewé, assise dans un siège surélevé. Cela lui permet de compenser sa position, de rééquilibrer l'échange, facilitant la relation « égalitaire », de deux personnes qui se parlent en confiance.

Dans la plupart des cas, l'interviewé ne cherche pas à dégager un discours à caractère pathémique. Ce n'est bien sûr pas une rhétorique chez lui, c'est plutôt c'est un discours en partie auto adressé, une thérapie, destiné entre autres à percevoir chez les autres un regard différent de celui qu'il croit voir, une autre image que celle qu'il (ou elle) a de lui (ou d'elle) même – on reconnaît là des caractéristiques de l'extimité. Elle comporte une extériorisation assomptive de soi par les autres, de sa souffrance dans celle d'autres, inconnus mais présents derrière la caméra.

Le pilotage émotionnel interviewer-interviewé(e) semble effectif, tout du moins dans l'émission présentée. C'est un comportement en interaction qui consiste donc à construire un ethos de franchise et d'accoucheur (maïeuticien) en face d'une personne au potentiel pathétique important, pour piloter chez elle l'émergence de pathèmes potentiels, dans sa relation au spectateur.

---

[28] « le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique (…) pour mieux se l'approprier, dans un second temps, en l'intériorisant sur un autre mode grâce aux réactions qu'ils suscitent chez [ses] proches » (2001 : 52-53).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

UN PILOTAGE EMOTIONNEL GLOBAL, LE DISPOSITIF DE L'EMISSION DE REAL-TV

Ici, et dans la séquence qui constitue le corpus, nous nous intéresserons à l'appel aux votes de Benjamin Castaldi, au cours de l'émission *La nouvelle star* du Jeudi 3 Mars. Tout d'abord, il faut relever une interaction réelle, et deux pseudo-interactions :

> « propriétaire-dispositif-animateur-jury » - personnages : le but est de minimiser la pression à l'oral, pression qui est redondante dans le dispositif (jury, scène, télé). La subjectivité de Benjamin Castaldi ne s'exprime pas, pas non plus de marques à caractère pathémique, il gère de manière « objective » le stress des candidats, cherchant à provoquer un commentaire – pose d'interviewer – dans un interview lapidaire, réduit à un au minimum (il leur propose de commenter un fait relatif à leur quotidien, à leur arrivée à l'émission, et eux s'exécutent avec plus ou moins de charisme). Ses fonctions sont aussi : gérer les tours de parole, présenter les candidats, énoncer les règles, les moyens de voter, appeler aux votes, et bien sûr annoncer la publicité.
> « propriétaire-dispositif-animateur » - spectateurs : le show, l'appel à l'aide, stimuler la détresse empathique « sauvez votre candidat », que sera notre sujet.
> personnages – spectateurs : les candidats peuvent, après une période de médiatisation plus ou moins longue, s'adresser au public directement, et lever leurs inhibitions, dans un monologue enthousiaste.

Cette émission est en fait nommée officieusement une « télé-crochet » (ainsi de *Star Academy*, de *Pop Star*). Il s'agit d'attirer l'attention sur des personnes à fort potentiel scénique ou vocal pour s'assurer un revenu régulier à partir de leur production et de leur image, sur la base d'une sélection par un jury compétent, puis d'une élection par le grand public. La pseudo-interaction qui est privilégiée, dans cette émission, est celle, virtuelle, qui se noue entre le dispositif et le spectateur, par voix de SMS. Aussi, les séquences d'appel au vote nous paraissent importantes, dans la mesure où elles condensent dans des monologues de Castaldi les quelques séquences du format. Celles-ci sont : film de présentation

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des trois candidats, chant en direct, commentaires du jury, puis temps de parole à partir d'une question. Elles sont insérées entre deux appels aux votes, et ce cinq fois dans l'émission considérée (passage de 15 à 10, premier vote du public). Nous avons donc sept fois le monologue de Benjamin Castaldi, plus des inserts de parties, à l'introduction des candidats ; il se construit à partir des mêmes éléments à chaque fois :

> Enoncé de la règle, énoncé des moyens, appel à la mobilisation, énoncé des moyens, appel à la mobilisation – pour l'extrait 1 ; règle, moyens + ton enthousiaste pour accompagner le lancement de la chanteuse – pour l'extrait 2 ; règle, appel, moyens – pour l'extrait 3.

Nous focalisons sur les appels à la mobilisation, pour leur caractère pathémique aux niveaux thématique, énonciatif, intonatifs et kynésiques.

APPELS AUX VOTES, BENJAMIN CASTALDI, *LA NOUVELLE STAR*, EPISODE 3, 2004, ELEMENTS D'ANALYSE

Au niveau thématique, on relève dans l'extrait 1 : « se mobiliser » « déjà éliminé » « des regrets » - appels à la compassion, et à l'action ; dans l'extrait 3 : « ils comptent sur vous (...) ils ont besoin de votre soutien » « ils ont tout quitté » « regrets » « à vous seul d'en décider » - responsabilisation du spectateur.

Les éléments énonciatifs nous permettent de discerner un jeu d'implication particulier : dans la séquence d'appel à l'aide, les seuls pronoms employés sont « ils » et « vous », l'énonciateur n'est là que par son caractère médiatique ; il « pousse » la voix, l'intensité et l'intonation montent, il scande certains syntagmes (« mobilisez-vous »), les énoncés sont parfois monoléxématiques (« allez »), tout donne l'impression de son implication au plus fort degré, mais comme média, comme « hyperbole d'animateur ».

Ces éléments nous installent comme participants dans les événements. On peut alors se rappeler les positions énonciatives

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de Fontanille, entre assistant et assistant-participant, cette dernière catégorie semblant pouvoir s'appliquer au cas présent. En outre, si on regarde le talk-show sous cet angle-là, on peut dire qu'on y est invité en position d'assistant, sans rôle mais avec une présence, déjà un débrayage actoriel sur la scène du discours. On peut la constater dans les énoncés de Delarue quand il évoque « les téléspectateurs », « le public », « ceux qui nous regardent », mais sans jamais d'adresse directe. Par contraste, on peut rappeler les adresses en « vous » récurrentes dans la séquence décrite.

Si on observe les conditions de l'effet pathémique, en suivant les propositions de Patrick Charaudeau, on devra analyser trois axes : le dispositif communicatif (à visée de crédibilité dans le cas du talk-show, et à moitié avec une visée captatrice dans la télé-crochet) ; les champs thématiques abordés (mobilisation, espoir, responsabilisation comme topiques) ; et la stratégie énonciative. Cette dernière nous paraît tout à fait intéressante ici, dans cette mise en scène discursive à visée pathémisante.

En effet, si on suit les propositions de G. Manno, on peut typologiser les pathèmes comme autant de lieux psychologiques, et considérer à notre tour cet « appel à l'aide » comme relevant d'un genre directif émotionnel, notamment pour les mêmes caractéristiques emphatiques (énoncés monolexématiques, accumulation, itération, expressions hyperboliques, amplification d'inten-sité, effets de crescendo).

Aussi, peut-on considérer la peur de perdre que l'on affecte au candidat comme un élément de contenu ? Si le plan de l'expression est le procédé décrit, le plan du contenu est l'émotion, c'est l'effet – qui pousse à agir : la détresse empathique est une notion intéressante pour suivre l'origine de ce phénomène.

Le passage du « éliminez » au « sauvez », imposé par le CSA dès le premier Loft, laisse la part belle aux producteurs. De justiciers, les spectateurs sont devenus sauveurs, et tout un champ d'action est ouvert, émotionnel, dans le registre de la compassion, par la mise en place de relations de responsabilité entre les spectateurs et le public, en jouant sur la fibre empathique des spectateurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SYNTHESES

Pour distinguer le reality-show du talk-show, on peut s'appuyer sur la distinction (que l'on doit à Arndt et Janney 92) entre une communication émotionnelle (spontanée, celle du reality-show, ou de la télé-crochet, par la mise en place d'une interaction entre des acteurs pas encore dans le dispositif et le public) et une communication émotive, comme celle qui vient consciemment, intentionnellement, produire un discours à tendance cathartique, dans une relation de confrontation parfois avec la vérité, de difficulté à la produire. C'est le cas des talk-show. Mais dans les deux cas, il y a toujours une condition de sincérité qui est respectée, et qui permet d'ancrer les émotions provoquée dans une logique « réelle », participant le cas échéant à soutenir l'action par voix de vote en faveur de son candidat. La visée captatrice de la publicité ne permet sans doute pas de parler d'empathie, du moins dans les communications marchandes, mais une certaine logique presque subliminaire est à l'œuvre, qui nous fait nous identifier à cet autre, dans la situation euphorique représentée. On peut parler sans trop de doute d'un pilotage cognitif, et même dans la publicité analysée d'un pilotage émotionnel, les thèmes abordés étant éminemment pathémiques.

Si on suit le fil de cette « prise de point de vue » forcée, affectée au spectateur ou à l'interviewé(e) - sur l'autel de la catharsis télévisuelle - on devrait s'arrêter sur les mécanismes qui génèrent l'empathie, comme potentiel à être réceptif à ces phénomènes - dans l'ontogénèse, ou plutôt la pré-ontogénèse, puisqu'il s'agit d'une condition pré-égologique. Aussi, nous ferons référence à la notion de « détresse empathique » chez Martin Hoffman, si on la définit ainsi : « sentiment d'aversion pour la détresse physique, émotionnelle ou économique d'autrui, tel qu'on cherche à le faire disparaître »[29]. Ce sentiment apparaît dès les premiers moments de la vie, - on le perçoit chez les

[29] Cette définition est idiosyncrasique : l'auteur mêle l'effet d'empathie et la réponse comportementale. Cependant, ce cadre nous permet un saut intéressant dans la recherche qualitative des effets.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nourrissons qui pleurent en réponse à des pleurs naturels[30]. Il nous amène ensuite, dès un an, à essayer d'apporter des réponses à la détresse d'autrui - réponses d'enfant : proposer son doudou, chercher sa mère...L'auteur pose ensuite que c'est ce sentiment qui nous pousse à répondre à un appel à l'aide ensuite, qu'il soit humanitaire ou personnel. Si on en revient à cette genèse, on s'aperçoit qu'elle concorde avec la constitution quasi-innée d'un *soi écologique*, perception de soi qui préexiste au sens explicite du soi tel qu'on le retrouve dans le test du miroir, vers dix-huit mois. Sentiment pré-égologique donc, qui subsiste et se développe dans notre vie future ? Nous voyons comment l'appel au vote, dans une émission de télé réalité, peut rentrer dans ce cadre, par la situation dans laquelle il installe les candidats, et ce qu'il suscite, hypothétiquement – et simplement au niveau du dispositif – chez le destinataire.

BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE, *Politique*, Livre 4

BERTHOZ Alain, JORLAND Gérard, 2004, *L'Empathie*, Paris, Odile Jacob

CHABROL Claude, 2000, « De l'impression des personnes à l'expression communicationnelle des émotions », in *Les émotions dans les interactions*, dir. Plantin C., Doury M., Traverso V., Lyon, PUL

CHARAUDEAU Patrick, 2000, « Une problématisation discursive des émotions. A propos des effets de pathémisation à la télévision », in *Les émotions dans les interactions*, dir. Plantin C., Doury M., Traverso V., Lyon, PUL

CHION Michel, 1990, *L'Audio-vision*, Paris, Nathan, Coll. Cinéma-Image

COSNIER Jacques, 1994, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Nathan

[30] Phénomène aussi appelé, dans ce cas-là, « contagion émotionelle » (Pacherie, 2004 : 149).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

COURTES Joseph, 1991, *Analyse sémiotique du discours, de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette
DECETY Jean, 2004, « L'empathie est-elle une simulation mentale de la subjectivité d'autrui ? », in *L'Empathie*, cf. Berthoz A. - Jorland G.
DE CHANAY Hugues, 2001, « La voix d'opéra : Sémiologie et rhétorique », in *Puissances de la voix*, dir. Badir S., Parret H., Limoges, PULIM, 2001
ECO Umberto, 1992, *La production des signes*, Paris, Librairie Générale Française
FONTANILLE Jacques, 1989, *Les Espaces Subjectifs, introduction à une sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette
GAUDREAULT André, JOST François, 1990, *Le Récit Cinématographique*, Paris, Nathan
GENETTE Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Seuil
HOFFMAN Martin, 1990, « Empathy and justice motivation », *Motivation and Emotion*, 14, 2, Cambridge, Cambridge University Press
KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1977, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin
MANNO Giuseppe, 2000, « L'appel à l'aide humanitaire : un genre directif émotionnel », in *Les émotions dans les interactions*, dir. Plantin C., Doury M., Traverso V., Lyon, PUL
OUELLET Pierre, 2001, « Sémiotique de l'empathie », in *Sémiotique et Esthétique*, Actes du Congrès de Sémiotique 2001, dir. Parouty-David F., Zilberberg C., Limoges, PULIM
PACHERIE Elisabeth, 2004, « L'Empathie et ses degrés », in *L'Empathie*, cf. Berthoz A. - Jorland G.
TISSERON Serge, 1996 , « La catharsis, purge ou thérapie ? », in *Les Cahiers de Médiologie* - n°1 : « La querelle du spectacle », disponible sur internet : http://1libertaire.free.fr/tisseron9.html, 2001, *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

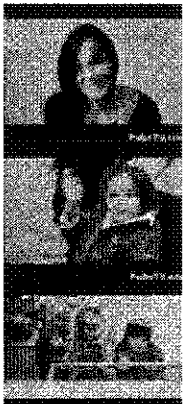
Publicité BANQUE POPULAIRE 2004, 40''

Plan 1

Zoom avant. Gros plan. Intro. du morceau (guitare)

Plan 2

Zoom avant. Très gros plan (insert sur l'œil). Fondu au noir. Premières mesures rythmées avec les accords de xylophone.



Plan 3

Fixe. Plan rapproché poitrine.

- maman/

Plan 6

Panoramique latéral gauche. Plan rapproché taille.

- les gens\

Plan 8

Fixe. Plongée 45°. Plan moyen.

- moi\

Plan 19

Steady-cam (travelling latéral droit). Gros plan.

- les fi:lles\/

Plan 21

Fixe. Plan rapproché épaules.

- le travail

Plan 29

Steady-cam (travelling latéral gauche). Plan rapproché poitrine.

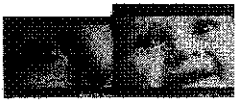
(plan 25 : - la fille)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Plan 32
Steady-cam. Plongée verticale.
- la vie\

Plan 33
Steady-cam (travelling avant). Bras en amorce. **Assistant-participant**.

Plan 38 (= plan 48)
Fixe. Plan rapproché poitrine. Cf. plan 3 (couleurs jaune et bleu, veste noire, même échelle, peu de lumière → cheveux assombris, bruns au plan 3). Cadence augmente, annonce du refrain.



Plan 49
Fade in. Insert. Zoom arrière. Très gros plan. Refrain « I'm free ! »

Plan 50
Fixe. Gros plan. Refrain (chœurs).

Texte, entre les plans 38 et 48. Même voix que précédemment :
- Si vous vous lancez dans cette aventure/ (.) nous serons toujours à vos côtés pour vous aider à entreprendre\

Appel aux votes, Benjamin Castaldi,
La Nouvelle Star (Prime 4, Jeudi 3 Mars 2005)

• ***Extrait n°1. Durée : 1'26''***
Juste après l'épreuve de chant des candidats n° 7, 8 et 9
BC - ... Ils sont trois évidemment// à espérer (.) récolter un maximum de votes/ seulement\ (.) je vous le rappelle/ sur ce trio (.) et comme sur tous les autres (.) il n'y a que (.) deux places (.) à (.) chaque fois (.) il faut/ (.) leur permettre de poursuivre/ (.) ce rêve\ (..) Allez c'est facile/ on s'mobilise/ un sms depuis la France (.) ou la Suisse/ soixante et onze six cents/ *pour*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

***Benjamin\ on tape le** sept/ **(.) pour Géraldine\ on tape le** huit/ **et pour Pierrick (.) le** neuf/ **sinon (.) on se sert du téléphone/ trente-six soixante on a raccourci\ le numéro de téléphone cette année/ (.) pour qu'ça aille encore plus** vite **(.) [[il faut s'mobiliser/ si ça s'trouve (.) l'un de vos préférés/ (.) est déjà éliminé donc euh\ ce s'rait** dommage **(.) de terminer l'émission avec des regrets/ et pourtant vous en aurez]] (.)** en Belgique **(.) le numéro s'affiche/ en bas de l'écran/ (.)** voilà **(.)* **bruit de bouche** ***allez (..) on a (.) dévoilé (.) quelques-uns de nos candidats// (.) les** quinze **candidats retenus par le jury ce soir (.) c'est vous\ (.) qui allez en désigner dix/ ce sera (.) bien évidemment difficile de trancher/ et pourtant/ (.) il va falloir\ le faire/ (.) juste après la pub (.) encore\ la fin du hit des inoubliables ah il faut bien/ (.) faire un peu d'pub hein/ (.)* **applaudissements** *[[en attendant profitez (.)* profitez de cet instant pour soutenir vos candidats ils en ont besoin/ **(.)** à Baltard ils les soutiennent// **(..)** **applaudissements, public se lève** *chez vous commencez à pousser les meubles les tables allez-y (.) mo-bi-li-sez-vous \ (.) ils ont tous besoin de vous/ (.) ils ont tout// quitté pour la chanson ils n'ont qu'un rêve (.) c'est chanter soutenez-les (.)]] À TOUT DE SUITE SUR M6//*
Générique, publicité

• Extrait n°2. Durée 42''

Retour des présentations

BC – **Merci** (.) **d'accueillir et d'applaudir** (.) **Rabbia Dan et Myriam**/ (..) bienvenue à vous trois/ (..) vous le savez ce soir c'est important/ (..) seuls (.) deux candidats sur trois/ à chaque trio est qualifié (.) les votes sont maintenant ouverts\ pour ces trois (.) candidats/ (..) vous votez/ (.) soit par sms/ (.) au soixante et onze six cent/ soit par téléphone au trente-six (.) soixante\ (.) allez (.) Rabbia (.) ça va être à vous/ Rabbia porte le numéro dix elle a choisi (.) chantez pour ceux qui sont loin de chez eux voici/ **Rabbia//**

Ils chantent chacun à leur tour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

• Extrait n°3. Durée 1'02''

Après l'épreuve de chant de la n°12

BC – Notre avant (.) dernier trio vient de se produire devant vous/ (.) vous connaissez le principe et au vu de ce qu'on a vu ce soir ça va pas être facile de faire un choix pourtant (.) il faut en faire un// (..) **trois candidats deux qualifiés/ UN// éliminé**\ (..) la règle (.) est la même (.) à chaque fois **[[** ils comptent/ sur vous (.) ils ont besoin (.) de votre soutien ils ont besoin de vos votes/ **la majorité d'entre eux a tout// quitté** (.) **pour se consacrer pleinement à la chanson** (.) **allez-y** n'attendez pas vous n'aurez que des regrets (.) à la fin (.) de l'émission quels// seront les dix la semaine prochaine (.) c'est bien sûr à vous (.) et à vous seuls (.) d'en décider **]]** (.) c'est simple par sms depuis la France ou la Suisse/ (.) vous tapez dix pour Rabbia (.) onze pour Dan (.) ou douze/ pour Myriam\ (.) au soixante et onze six cent (..) sinon (.) par téléphone le trente.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

IMPATIENCE DANS L'AZUR... : LES PAGES D'HOROSCOPE D'ÉLISABETH TEISSIER

Hugues Constantin de CHANAY
Université Lumière Lyon2
UMR 5191 ICAR 4

DES FEES PENCHEES SUR LE BERCEAU ?

Si nous sommes nombreux à n'avoir pas dressé la liste de nos vies antérieures, rares sont ceux d'entre nous qui ont réussi à ignorer quel est leur signe astrologique (il faudrait que nous fussions aveugles et sourds)[1].

Certes, n'étant pas " intellectuellement correcte ", l'astrologie est exclue des médias " sérieux " (par exemple *Télérama,* pour s'en tenir aux hebdomadaires télévisuels) ; mais elle prolifère dans les autres (*TV Magazine, TV7Jours, TVPoche, Télécâble,* etc.), à beaucoup plus grande échelle, ainsi que dans les quotidiens, gratuits y compris, et – à échelle maximale – sur le net : la plupart des portails Web proposent une rubrique astrologique, avec des spécialisations parfois assez surprenantes, certainement hérétiques au regard d'une astrologie " savante " (ce

[1] Barthes (1957 : 168) voyait dans les horoscopes du magazine *Elle* des instruments de " semi-aliénation ", se donnant à tâche d' " objectiver " et d' " exorciser le réel en le nommant " ; fonction qui demeure, mais il faudrait peut-être ajouter que l'astrologie fait désormais un peu partie de ce " réel " – non contente de l'instituer, elle s'y est partiellement intégrée (pour combler un manque de " sens " global dans le monde contemporain, dit-on souvent : telle est par exemple l'opinion d'Adorno (2002 [1952-1953]), d'après Kunth & Zarka 2000 : p. 10 et 103).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur quoi nous aurons à revenir plus loin), et qui pour se présenter le plus souvent sous une forme semi-récréative n'en sont pas moins un peu inquiétantes[2]. Bon gré mal gré, nous sommes quotidiennement imprégnés de discours astrologique par une médiatisation tous azimuts : plus un atome de silence, ni de patience dans l'azur[3]... Même si l'astrologie ne se réduit pas aux horoscopes, sans doute faut-il voir là l'effet de sa puissante participation au " jeu social " dans lequel nous sommes engagés, ce dont la prolifération des horoscopes n'est qu'une des manifestations les plus visibles ; prolifération qui serait peut-être somme toute assez inoffensive si elle ne contribuait[4] à installer une accoutumance à l'astrologie, qui fait du monde dans lequel nous vivons un *monde à repérage partiellement zodiacal.*

Ce n'est malgré tout pas sans surprise que l'on s'aperçoit que la question de la scientificité de l'astrologie n'est pas tranchée pour tout le monde, mais fait l'objet d'un débat très actuel et – c'est là le plus étonnant – au sein même de la communauté scientifique " reconnue "[5]. À preuve la parution récente (fév.

---

[2] Pour ne prendre qu'un exemple : je remercie Anna Pron (étudiante en L3 en SdL à Lyon2) de m'avoir signalé le site http://animaux.catfamilie.com/02-horoscope/horoscope-animal.htm, où l'on peut consulter l'horoscope de son chien ou de son chat (ce ne sont pas les mêmes).

[3] On aura repéré que nous nous sommes permis – non sans écho antonymique au livre d'*astronomie* d'Hubert Reeves, *Patience dans l'azur* – de trafiquer un vers de Paul Valéry dans notre titre. Rendons-lui la justice de sa littéralité :

" Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr ".
P. Valéry, *Palmes* (1922)

[4] Parfois en rencontrant une " croyance clignotante " (E. Morin 1982, cité par Kunth & Zarka 2005 : 113 – " un jour on y adhère mais on devient sceptique le lendemain "), mais bien souvent en rencontrant une semi-adhésion stable (croyances " peu profondément ancrées " : Charak & Brock 2002 : 1994).

[5] " Astrophilie " et reconnaissance de rigueur scientifique font en effet mauvais ménage. À tel point que, comme le remarque Fuzeau-Breausch (1995 : 90), le seul fait que M. Gauquelin – auteur entre autres de *La vérité sur l'astrologie*, Paris, Éd. du Rocher, 1983 – conteste l'astrologie a suffi à ce qu'il se voie

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2005) d'un *Que sais-je ?* rédigé par un astronome et un astrophysicien du CNRS, qui défend une position " anti- " (Kunth & Zarka 2005), en remplacement du précédent, émanant d'une docteure ès sciences (Fuzeau-Braesch 1995), qui adoptait une position plutôt " pro-"[6] : les parties réfutatives occupent plus de la moitié (inquiétante proportion : la question est donc *sérieuse*) du plus récent des deux, tandis que le précédent consacrait ses 20 dernières pages à polémiquer contre le " rationalisme militant "[7]. Ainsi semblerait-il que l'astrologie ne puisse pas, à l'heure actuelle, être étudiée en sciences humaines sans parti pris : on y croit, et on la défend ; ou bien l'on n'y croit pas, et on la pourfend[8].

Assurément, dans les pages qui suivent, nous n'allons pas traiter directement d'*astrologie*, mais de *communication astrologique*. Nous ne pourrons pas pour autant nous tenir tout à fait à l'écart des débats sur la scientificité ou la non-scientificité de l'astrologie, car l'objet " horoscope " ne se décrit pas de la même manière selon que l'on adhère, ou non.

On dira que cette communication astrologique n'est pas de la véritable astrologie, mais de l' " astrologie de masse ", à distinguer de l'astrologie savante, dont elle ne serait qu'une " exploitation commerciale, [...] une caricature dilettante de la

---

" décerner le titre de 'membre du CNRS' et autres fonctions officielles qu'il n'a jamais pu obtenir par des auteurs tels que É. Teissier ".

[6] En se revendiquant comme scientifique et non comme astrologue, ainsi qu'en témoigne le titre de son ouvrage de 1996 : *Pour l'astrologie. Réflexions d'une scientifique*, Paris : Albin Michel.

[7] p. 116 sqq. L'ouvrage est suspect à d'autres titres. Par exemple, on y lit dans la 3e édition corrigée que le soleil tourne autour du soleil (*sic*) en un an (p. 12) ; on peut lire aussi (p. 24) qu'il y a une analogie entre " la rotation de la Terre sur elle-même (un tour en un jour) et la rotation du Soleil dans le zodiaque (un tour en un an) ", ce qui n'a rien de surprenant étant donné que c'est le tour qui définit et le jour, et l'an (ce qui vaut pour n'importe quelle planète autre que la Terre).

[8] Contrairement à ce qui se passe, par exemple, pour le chamanisme, que l'on peut étudier " à distance " comme un phénomène culturel respectable en tant que tel et vis-à-vis duquel il n'y a pas à *prendre position*, sans que la non-adhésion ne conditionne de jugement – en matière d'astrologie il n'y a, universitairement parlant, pas de camp neutre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pratique astrologique "[9]. Pourtant, l'une des plus célèbres défenseuses de l'astrologie, É. Teissier, qui milite pour le rétablissement de son enseignement à l'université, ne répugne pas à tenir depuis fort longtemps une rubrique d'astrologie collective dans des magazines de grande diffusion, des années durant, dans *T7Jours*, et depuis deux ans, dans *TV Magazine* (ce changement fut pour le lectorat de *T7Jours* un petit drame dont nous aurons à reparler). Sans doute saisit-elle par là l'occasion d'offrir à l'astrologie en général (et à ses propres horoscopes en particulier) une très large audience[10], ce qui contribue par ailleurs à " naturaliser " la présence du discours astrologique et de ses représentations dans le vécu quotidien, au même titre que le bulletin météo, les mots croisés, les petites annonces sexuelles, etc., avec lesquels il entretient un fréquent voisinage en fin de journal[11]. Les horoscopes d'É. Teissier sont donc particulièrement intéressants à analyser, comme productions de masse émanant d'une source se revendiquant d'une astrologie savante : grand écart en principe intenable, et pourtant, depuis des années, bel et bien tenu.

Et ce avec, reconnaissons-le, un certain brio. Car le talent de l'astrologue en question n'est sans doute pas pour peu dans cette fidélité à une absurdité hebdomadaire qui devrait faire bondir, ou au pire laisser indifférente, toute personne de bon sens. Jouons franc-jeu. Pour nous qui ne croyons pas à l'astrologie, si nous songeons un instant aux postulats qui sous-tendent l'existence même d'un horoscope hebdomadaire, leur invraisemblance saute

---

[9] Nous reprenons la formulation de ce point de vue – auquel ils n'adhèrent pas – à Kunth & Zarka 2005 : 9.

[10] *TV7Jours* tire à quelque 2 500 000 exemplaires, *TV Magazine* à plus du double (d'où 15 à 20 millions de lecteurs potentiels chaque semaine).

[11] Place qui témoigne bien du statut particulier de l'astrologie : la fin de journal est réservée plutôt à l'univers privé – et si l'on noircit (peut-être) le tableau, à l'espace de détente où l'on baisserait sa garde intellectuelle pour se permettre de respirer une dose, petite mais régulière, d'astrologie – ; d'un autre côté, on voit bien que la page astrologique n'a pas, dans les magazines mêmes qui la publient, le même crédit que les rubriques appartenant la sphère publique, aussi futiles puissent-elles être (pages " people " par exemple) : sa place reste marginale.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux yeux : les planètes de notre système solaire exerceraient, par de mystérieuses voies - et qui plus est, d'avance - sur les événements humains des influences généralement conformes au caractère du dieu romain dont elles portent le nom (Mars, Vénus, Mercure...), tout en sachant naturellement trier et reconnaître dans le grouillement humain les ouailles qui sont nativement affectées aux constellations imagées (Gémeaux, Poissons, Taureau... : totems[12] auxquels s'identifient les natifs, bien sûr, pour peu qu'on le leur demande) qui se répartissent les naissances en douze créneaux annuels. Il s'agit là, si l'on ose dire, d'une *version totémico-mythologico-planétaire des fées penchées sur le berceau.*

Cependant, si les fées sont en assez petit nombre, les berceaux pullulent : plusieurs millions de personnes acceptent de reconnaître leur destin individuel dans les douze formats proposés par le zodiaque (trente-six si l'on tient compte des décans). L'ajustement détaillé de ce collectif cosmique à l'individuel le plus quotidien est d'autant plus étonnant que les astres ne parlent pas de ce que nous partageons, mais lisent au cœur même de notre vie intime : nos désirs, nos volontés, nos frustrations... tout l'intérieur incommunicable de la sphère personnelle. Cette répartition des plus sommaires des destins et caractères humains parvient néanmoins à nous tendre un miroir individualisé – ou pseudo-individualisé : il y a pour le moins lieu de s'interroger sur cette bonne volonté interprétative.

Il serait trop rapide de la renvoyer à un aveuglement de masse. La croyance à l'astrologie, et plus généralement aux para-sciences et phénomènes paranormaux, s'accroît à mesure que s'élève le niveau d'instruction (formation supérieure scientifique

---

[12] Dont les propriétés réservent assez peu de surprises : aux Vierges la pudeur, aux Gémeaux la dualité, aux Balances l'esprit de justice, etc. ; et quant aux planètes : à Vénus l'amour, à Mars l'esprit guerrier, à Mercure la communication, etc. (voir Fuzeau-Braesch 1995 : 8, 14, 26, dont on regrette qu'elle ne s'interroge pas sur la motivation de ces correspondances qu'elle se contente d'énumérer).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

exceptée)[13] : statistiquement, la tolérance à l'horoscope est plutôt une tolérance " éclairée "[14]. Comme il s'agit en outre d'un genre discursif répétitif et à première vue linguistiquement et rhétoriquement pauvre, ce bon fonctionnement est un autre sujet d'étonnement : d'une parole obscure (voire, à fondement obscurantiste) à une lecture éclairée et qui plus est, perçue comme éclairante, il y a l'espace d'une manipulation argumentative collective que nous allons nous efforcer de décortiquer, ce que nous ferons en trois temps. D'abord en tâchant de cerner la " communication astrologique " et plus précisément le genre de la page d'horoscope. Ensuite, en nous penchant sur quelques procédés récurrents de protection de cette parole " à risque "[15]. Enfin, en nous intéressant au *ton* d'É. Teissier – la " fée-relais " de *TV Magazine* –, qui joue assurément un rôle non négligeable dans le bienveillant consentement projectif de sa clientèle zodiacale.

---

[13] Chaprak & Broch 2002 : 190, qui déclarent même que " le degré de croyance au paranormal est *directement* proportionnel au niveau des études effectuées " (ils soulignent), et ajoutent que pour le supérieur scientifique, le degré de croyance, quoique moindre, " reste toutefois supérieur à la moyenne " (*ibid.*). Kunth & Zarka considèrent quant à eux que le degré de croyance est " maximal pour les personnes de culture scientifique moyenne (niveau d'études secondaire) " (2005 : 14). Ces chiffres s'appuient, dans les deux études, sur différents travaux de D. Boy & G. Michelat.

[14] Ou en soif de lumières : " paradoxalement, ceux qui s'intéressent à la science croient davantage (61%) que ceux qui s'en désintéressent (48%) " (Kunth & Zarka 2005 : 114) - il est possible par ailleurs que le " bénéfice du doute " puisse être considéré comme une forme d'esprit scientifique. Cela étant, 58% des Français (selon Chaprak & Broch 2002 : 193 ; 53% d'après Kunth & Zarka 2005 : 144) penseraient que l'astrologie est une science.

[15] Annonçant des événements à l'avance, elle est en effet falsifiable le moment venu, et les détracteurs de l'astrologie ne se privent pas de collecter les faits allant à l'encontre de ce qui avait été dit, non sans parfois une certaine mauvaise foi ; ainsi, arguer comme Kunth & Zarka (2005 : 83) que " le 11 septembre 2001, jour de l'attentat par deux avions de ligne sur les tours du World Trade Center à New York, était annoncé comme "journée favorable aux transports" sur le site minitel 3615 Eteissier ", ce n'est pas du meilleur goût, mais c'est également peu pertinent : l'essentiel de la catastrophe ne concerne pas les transports – et l'on pourrait même dire que ce jour-là les terroristes, très regrettablement, ont pu faire des transports aériens l'exacte utilisation même qu'ils souhaitaient en faire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[1] La communication astrologique et la page d'horoscope

[1.1] On peut définir l'astrologie comme une *sémiologie* :

Pierre Guiraud (1971 : 70) définit toutes les mantiques (arts de la divination) comme " des systèmes de signes "[16] : astrologie, cartomancie, chiromancie, oniromancie (divination par les rêves) etc. La diversité des moyens (" signes ") utilisés (cartes, astres, marc de café,...) n'empêche pas une similarité de fonctionnement des mantiques : " On a (...) des systèmes de relations qui ont chacun leur structure propre : cartes, astres, rêves, etc., et chacune de ces structures, appliquée sur la réalité, la découpe en relations analogues et donc lui confère un certain sens, le sens n'étant pas autre chose qu'une relation [...]. Le code est une assimilation de l'inconnu au connu, qui prête à l'inconnu la structure – et donc le sens – du connu. Telle est l'astrologie qui postule que les relations entre les hommes sont homologues de celles que l'on observe entre les astres, relations à la fois dans l'espace (configurations célestes) et dans le temps (mouvement des astres) " (*ibid.* : 73). De tous les systèmes de divination, ajoute-t-il, l'astrologie est l'un des plus complexes et des plus rigoureux (au sein des phénomènes naturels observables les mouvements célestes sont parmi les plus stables et ils sont mathématisables). On peut ainsi noter – et cela compte pour la compréhension des débats sur la scientificité ou la non-scientificité de l'astrologie – que la frontière entre sciences et " mantiques " ne tient pas à leur rationalité ni à leur logique : " la pensée homologique est parfaitement rationnelle, mais à partir de codes qui n'ont pas été vérifiés par l'expérience " (*ibid.* : 78).

Or, les signes que scrute le code astrologique sont conçus comme des indices – au sens de Peirce (1978) : il y a une relation

---

[16] Nous dirions quant à nous : des pratiques interprétatives opérant sur des systèmes de signes qu'elles définissent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réelle, existentielle, entre le signe et ce à quoi il renvoie. Ainsi existe-t-il pour l'astrologie une relation cause-effet entre les phénomènes astraux et les phénomènes humains. Cette relation cause-effet valide la projection dont il est question ci-dessus. On peut donc préciser que l'astrologie est une sémiologie de l'indice (qui va de la cause vers l'effet). Certaines sémiologies de l'indice peuvent être des sciences : ainsi de la météorologie (l'état présent du ciel est lu comme un indice d'un état ultérieur) ; ou encore le diagnostic médical (qui va de ou des effets (symptômes) à la cause (maladie)). Dans ces deux cas les règles de passage (codes) sont " vérifiées " par l'expérience. Les adversaires des para-sciences nient le caractère indiciel des " signes astrologiques " ; c'est là un point crucial dans le débat sur le caractère scientifique ou non de l'astrologie, avec des enjeux institutionnels de taille : É. Teissier milite pour la réintroduction[17] de l'enseignement de l'astrologie à l'université[18], ce que l'on ne trouve pas toujours impensable outre-Manche[19] ni outre-Atlantique[20]. La revendication d'un lien existentiel entre événements astraux et événements humains lui permet également, dans ses pages d'horoscope, de parler de " prévisions " – ce qui place l'astrologie du côté de la météorologie et plus généralement des sciences – et non pas, pas exemple, de " prédictions ", encore moins de " prophéties ", ce qui rejetterait l'astrologie du côté de la magie[21].

---

[17] L'astrologie fut longtemps enseignée dans les universités en France, jusqu'en 1660 où Colbert la frappa d'interdit.

[18] Kunth & Zarka (2005 : 11). Sur la manière dont É. Teissier (comme le font d'autres " para-scientifiques " pour leur domaine propre) présente la position des adversaires de l'astrologie comme obscurantiste, se posant elle-même en martyre – comme le fut Galilée ! – de l'aveuglement des scientifiques académiques bornés, voir Doury (1997).

[19] Fuzel-Braesch (1995 : 68) fait état de cas (et s'en réjouit) de " collaboration positive " entre des universitaires anglais et des astrologues.

[20] D'après le site http://www.comitepara.be/astrologie1.html, " aux Etats-Unis, la revue *Le Ciel* de septembre 2001 nous informe qu'il est possible d'obtenir un diplôme officiel d'astrologie à l'Astrological Institute à Phoenix (Arizona), *reconnue par le Département américain de l'éducation* ".

[21] Elle ajoute que ces prévisions " sont établies trois semaines à l'avance ", ce qui semble un bon compromis temporel entre deux exigences opposées qui toutes

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[1.2] La page d'horoscope : chaîne communicative réelle *vs* prétendue

On l'a dit plus haut : l'adhésion ou la non-adhésion aux croyances astrologiques conditionne la manière dont on analyse le phénomène communicatif. En gros, ce discours est une communication unilatérale (pas de réponse possible du lecteur), différée (message écrit, qui reste émis en l'absence de l'intention active et de la présence de l'émetteur (É. Teissier)), et aléatoire (n'importe qui ouvrant *TV Magazine* à cette page se trouve récepteur du message)[22]. Toutefois, si l'on rentre plus dans le détail, on peut observer que, pour l'incrédule que nous sommes, la chaîne communicative est :

É.T. → (*TV Magazine* : émetteur relais) → Lecteur

... mais qu'elle se donne pour la suivante :

Astres (émetteurs-source) → É.T. (relais interprète) → *TV Magazine* → Lecteur

Quelques précisions sont de mise sur ces différents pôles, et surtout sur les conséquences rhétoriques d'un tel dispositif communicatif.

Les astres, émetteurs-source ?

Les astres, en quelque sorte, parlent. Ils ont un " langage ", à décrypter. Et de quoi parlent-ils ? Cela dépend du destinataire.

Longtemps l'horoscope d'É. Teissier a eu dans *T7Jours* un encart liminaire intitulé " Le langage des astres ", désormais sans titre propre dans *TV Magazine* (mais conservé et de même fonction), où il est chapeauté par le ciblage de la période

---

deux apportent une aura de " crédit scientifique " : se fonder sur des observations récentes, et ne pas travailler à la va-vite.

[22] Ce qui représente un triple handicap pour l'adaptation du message à son destinataire (ou plutôt, en l'occurrence, du destinataire au message...). Nous aurons à revenir plus loin sur les stratégies de compensation de ces handicaps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

concernée (ex. : " Semaine du 20 au 26 février 2005 "[23]). Le discours y porte sur la situation mondiale en général, et il peut s'y annoncer des drames, ainsi... :

> [...] Le reste de la semaine n'est guère brillant : Bourse en folie, séismes, bogues informatiques, accidents aériens (20-21, 24-25 : Mercure-Soleil/Uranus), procès retentissants (21 : Soleil/Jupiter). La pleine Lune en Vierge du 24, assombrie par Saturne et une dissonance Vénus/Mars annonce une quinzaine agitée (initiatives armées, sévices sur populations...). (20/26.02.05)[24]

> [...] Neptune dissonant les 22 et 24 reflète pollution, scandales, mort d'artistes [...] (20-26.03.05)
> ...contrairement aux " prévisions " à destination individuelle, qui se limitent à des joies et des peines assez inoffensives et généralement restreintes à la sphère domestique. Barthes notait déjà en 1957 que le malheur et le bonheur, dans les horoscopes de *Elle*, étaient " de faible amplitude ". C'est encore le cas dans *T7Jours*, comme dans *TV Magazine*, et on peut sans doute généraliser cela à la plupart des horoscopes – nul n'est pourtant, dans sa vie personnelle, à l'abri des catastrophes, n'y en aurait-il qu'une, la mort : mais les astres ont du tact. Peut-être ces drames nécessaires sont-ils " à la carte " dans les influences générales de l'encart collectif, qui peuvent et semblent toujours – comme les informations du journal télévisé, auquel il ressemble par certains côtés, planètes mises à part – concerner un autrui indéterminé (faisant pas partie des " proches "), sans que le destin désigne du doigt une catégorie précise pour laquelle les influences astrales mijoteraient un massacre. Ils sont en tout cas absents du menu

---

[23] Le début de cette " semaine " s'adapte à la période couverte par les programmes TV de l'hebdomadaire. Elle s'étend du samedi au vendredi dans *T7Jours*, du dimanche au samedi dans *TV Magazine*.

[24] Sauf mention contraire, nos exemples sont tirés de six numéros récents (février-mars 2005) de *TV Magazine*. Ce corpus limité permet de voir quels sont les procédés récurrents sur une courte période, dont on peut penser qu'ils le seront *a fortiori* sur une plus longue (nous avons néanmoins comme corpus de contrôle environ 5 ans de pages d'horoscopes d'É. Teissier), et évite de monter en épingle des phénomènes qui seraient trop éparpillés dans le temps et non représentatifs de la rhétorique " de croisière " de sa page d'horoscope.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

zodiacal hebdomadaire réservé aux natifs de signes (et de décans) précis, où ne se rencontrent que des incidents compensables (on y reviendra à propos de la question du déterminisme), ce qui absout les astres de toute responsabilité dans les dimensions éventuellement tragiques des vies individuelles. Gageons aussi que des horoscopes qui ne respecteraient pas cette règle feraient probablement fuir leur lectorat – si les " tendances générales " destinées aux individus sont ainsi plutôt fades, c'est parce que les messages astraux sont filtrés[25], ou, plus rarement, euphémisés[26].

Cette question de la responsabilité des astres est cruciale, car il faut bien reconnaître que s'ils ont un langage et qu'ils peuvent parler, ils en font assez peu usage – à en juger du moins par le relevé des verbes de parole (ou de leurs dérivés) avec des syntagmes représentant des entités astrales en position sujet (ou ayant rôle d'agent). Et encore faut-il ajouter que cet usage est fort discret. Voici un relevé exhaustif, sur les six semaines que nous avons sélectionnées, de ces occurrences :

Le Soleil vous souffle de vous occuper de votre trésorerie (27.01/05.03.05, Verseau 2e décan)
Jupiter/Neptune vous permet tous les espoirs (13/19.03.05, Gémeaux 2e décan)
Le printemps et les étoiles vous soufflent d'améliorer dans votre vie ce qui ne vous satisfait pas. Les 20 et 26 vous y invitent [...] (20/26.03.2005, Vierge 1er décan)
Le 25 (Peine Lune) annonce une quinzaine prometteuse sur le plan domestique (20/26.03.2005, Capricorne 1er décan)

---

[25] Et non pas parce que les événements tragiques " individuels " seraient trop " précis " pour figurer dans un horoscope collectif : l'événement précis peut y faire quelques apparitions, assorti de la précaution que constitue la présentation hypothétique, et surtout à condition d'être anodin (" Si vous deviez effectuer un changement de locaux entre domicile et bureau, voilà un très bon moment (13-14, 15, 18) " (13-19.02.05, Vierge 3e décan)). Mais on imaginerait difficilement : " Si vous êtes atteint d'une maladie incurable, il est possible que vous deviez vous préparer au trépas (le 14) " (exemple fabriqué).

[26] " Une personne âgée de l'entourage vous soucie, né avant le 13 " (20/26.03.05, Taureau 3e décan).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est fort peu. On remarquera d'abord que sur ces quatre énoncés le seul verbe de parole incontestable est *souffler (de + Inf.)* – deux occurrences –, deux autres ayant des acceptions oscillant de manière plutôt indécidable entre parole et action (*permettre + SN, inviter à*), le dernier (*annoncer)* maintenant une ambiguïté entre signe et indice, c'est-à-dire entre message intentionnellement délivré, et état de chose recelant une information disponible pour un interprète qui saurait faire le lien avec d'autres états de choses existentiellement corrélés. On remarquera ensuite que c'est parfois le jour J qui " annonce " ou " invite ", et non l'astre réputé influent. Pour ce qui est de la parole (c'est-à-dire, dans l'horoscope, du discours représenté) les astres donc sont plutôt " sur la réserve ". Dans notre corpus, aucune apparition du verbe *dire*, ce qui, sur un corpus plus étendu, n'est pas inimaginable… :

> Ciel calme, sauf si le vôtre, perso, dit autre chose. Interrogez-moi ! (*T7Jours*, 03/09.08.02, Cancer 2e décan)

… mais reste exceptionnel. Et nous n'avons jamais rencontré d'énoncés tels que " Jupiter vous déconseille/ vous recommande de… ". Conclusion : les astres sont peut-être très parlants, mais ils parlent peu.

Et que font-ils donc, lorsqu'ils ne parlent pas ? Eh bien justement, ils " font " – ils agissent, et sans compter. C'était déjà le cas naguère dans *T7Jours*, où on les voyait, sous la plume d'É. Teissier, " influer ", être " amis " : " Jupiter arrive à la rescousse ", pouvait-on lire, ou encore " Lune fatigante ", " un ciel agressif qui vous rend téméraire ", " Lune amie le 11, irritante le 14 ", " Jupiter vous complique la vie ", " Lune complice "… Les astres n'ont pas changé en 2005 à *TV Magazine*, ce qui confirme que l'essentiel de la sémiologie zodiacale tient dans le lien indiciel cause / effet postulé dont É. Teissier se donne comme l'observatrice-interprète. Voici une sélection d'exemples tirés de notre mini-corpus, qui en regorge :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vous voilà tiré à hue et à dia, chahuté par les étoiles ! [...] (20/26.02.05, Bélier 2e décan)
Vénus protège les romances secrètes ou cachées (22) [...] (20/26.02.05, Poissons 3e décan)
[...] Nouvelle Lune qui booste amours, relations avec les enfants et créativité sur un mois ! (06/12.03.05, Scorpion 2e décan)
La Lune vous rend convivial et favorise les démarches les 15-16 (13/19.03.05, Bélier 1er décan)
Mars vous met sur la sellette côté profession (13/19.03.05, Bélier 3e décan)
Allez votre bonhomme de chemin, ami Lion, sachant que la Lune vous fait lever du pied gauche le 13 et stimule contacts et démarche les 15-16 (13/19.03.05, Lion 1er décan)
RAS, hormis une Lune complice les 15-16 de votre humeur – et de vos escapades exotiques – qui vous jette un défi passager le 18 (13/19.03.05, Balance 1er décan)
Vous aspirez à briller de tous vos feux et à réaliser vos ambitions. Or, le ciel est de mèche (14, 16) : rencontres providentielles, amis influents et actifs (13/19.03.05, Sagittaire 2e décan)
Uranus est, depuis des mois, complice de vos rencontres et échanges [...] (13/19.03.05, Capricorne 1er décan)
Bon les 13 et 18, Uranus se fâche le 16 (13/19.03.05, Verseau 1er décan)
Les planètes en Bélier roulent pour vous [...] (20/26.03.05, Gémeaux 1er décan)
Etc.

Cette influence des activités astrales sur les affaires humaines ne signifie pas pour autant que la vie des natifs soit appréhendée dans une perspective déterministe : elle conserve au contraire une sorte d'autonomie capable de négocier avec la causalité céleste, et les sujets demeurent responsables de ce qu'ils font, ainsi que le montrent des exemples comme les suivants... :

Bravo, exprimez-vous, c'est le moment de montrer ce dont vous êtes capable [...] (13/19.02.05, Gémeaux 2e décan)
Bravo, le ciel agité vous sert, ami Cancer ! (20/26.02.05, Cancer 1er décan)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

... car on ne félicite normalement quelqu'un d'un " bravo " que pour saluer une action dont l'accomplissement est de son ressort et ne va pas de soi, même si cette action est encore à venir... Ces exemples ne sont pas isolés : l'action des astres est souvent présentée comme une incitation à agir (" à exploiter ", " à vous l'opportunité de... "), quand elle est faste, ou à réagir (" relevez le défi "), quand elle est néfaste[27]... :

> [...] Le duo Jupiter Neptune dope votre chance et votre pêche, votre ouverture philosophique ou artistique (22, 26) : à exploiter ! (20/26.02.05, Gémeaux 2e décan)
> Uranus est, depuis des mois, complice de vos rencontres et échanges. À vous l'opportunité de rafraîchir vos relations, mais aussi d'innover, d'inventer, d'évoluer mentalement (13, 18) ! (13/19.03.05, Capricorne 1er décan)
> [...] La Nouvelle Lune du 10 contrarie votre progression dans les semaines qui suivent ; relevez le défi (06/12.03.05, Gémeaux 2e décan)

... quitte à neutraliser les effets astraux, qui admettent des intermittences... :

> Un ennui de santé ? Procédez à des analyses (doublées, pour éviter les erreurs neptuniennes) (20/26.03.05, Taureau 2e décan)

... quand ils ne restent pas dans une pure indétermination, la contingence elle-même :

---

[27] Dans les deux cas, la lecture de l'horoscope agit donc comme un " petit remontant ", un encouragement – la racine du succès des horoscopes n'est peut-être pas à chercher seulement du côté de la croyance au surnaturel ou au paranormal, dans une vision " non scientifique " du monde, du côté des représentations : il est possible que l'*usage* de l'horoscope soit tout aussi, voire plus important que son contenu et que l'axiomatique qui régit la validité des " prévisions ", dans la mesure où il contribue hebdomadairement à " vitaminer " un lecteur engagé dans une vie peut-être parfois un peu plate (ou au contraire, trop rugueuse), et qu'on l'incite à poursuivre de telle ou telle manière – l'horoscope ne concernerait pas un sujet connaissant (en manque de surnaturel), mais un sujet agissant (qui aurait simplement besoin, de temps à autre, d'un petit " coup de pouce ").

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Avec le passage d'Uranus, l'imprévu règne ! [...] (06/12.03.05, Poissons 1er décan)
> [...] les 16 et 19, prévoyez... l'imprévu et soyez adaptable (13/19.03.05, Gémeaux 1er décan)

Barthes (1957) faisait observer narquoisement que les astres étaient " moraux " et acceptaient de "se laisser fléchir par la vertu " (l'effort, le travail, etc.), et que l'astrologie était, paradoxalement, une "école de volonté " : la remarque n'a rien perdu de sa pertinence. Linguistiquement, cela se ressent : dans une page d'horoscope d'É. Teissier, sur l'ensemble des verbes conjugués, près de la moitié le sont à l'impératif, conséquence directe de la nature de l'acte de langage dominant du discours astrologique : le *conseil*, abondamment représenté, surtout si l'on songe – ainsi qu'en témoignent certains des exemples ci-dessus : " à exploiter ! ", " à vous l'opportunité de... ", etc. – que le mode impératif n'est pas, loin de là, son seul moyen de réalisation linguistique. Les astres agissent et agiront ; pour le natif, tout n'en reste pas moins à faire.

Simplement, le voilà averti (un natif averti en vaut-il deux ?) - parfois explicitement :

> Un Gémeaux averti... (20/26.02.05, Gémeaux 1er décan)
> Un Lion averti... (27.02/05.03.05, Lion 2e décan)
> Une chèvre avertie... (27.02/05.03.05, Capricorne 3e décan)

Averti, donc, et cette fois par É. Teissier, qui décrypte le langage astral. Averti et même, en l'occurrence, *averti qu'il est averti* - c'est là que s'exhibe le rôle de " relais " d'É. Teissier - , et qu'il doit en tenir compte : en une sorte de " à bon entendeur... " qui renvoie le lecteur lui-même[28] à son travail interprétatif (à lui d'ailleurs de restituer inter-discursivement le " en vaut deux " manquant), voire à la conduite qu'il se devra d'adopter, muni de ce conseil qu'il aura su entendre.

---

[28] Préalablement ciblé en relation avec le lectorat de *TV Magazine*, autre relais.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

É. Teissier, relais-interprète ?

La page d'horoscope est là pour en témoigner, les messages astraux ne nous parviennent qu'indirectement, par l'intermédiaire indispensable de l'astrologue. Les astres n'écrivent pas. Ils ne disent pas non plus " je " : l'astrologue n'est pas simple traductrice, mais interprète-herméneute tenant un discours indépendant – qui n'est à la limite, pour ceux qui y croient, qu'un discours (réel) sur un discours (supposé), ou du moins sur une configuration signifiante, et pour ceux qui n'y croient pas, est un discours comme les autres, à ceci près qu'il est fallacieux. Hermine, l'actuelle remplaçante d'É. Teissier dans *T7Jours*, a été présentée à son arrivée comme ayant été pendant neuf ans " la voix des astres " sur *Radio Nostalgie* (*T7Jours* n°2228, 08/14.02.03, p. 30) : en fait les astrologues sont beaucoup plus que de simples porte-parole, et pas davantage qu'Hermine ne se réduisait à leur " voix ", É. Teissier (comme désormais Hermine) ne peut être simplement assimilée à la " plume " des astres. Les pronoms de 1ère personne du singulier, assez rares au demeurant (en dessous de l'encart liminaire[29] : " Pour vos influx personnels, retrouvez-moi au 08 92 68 07 89 ou 3615 ETEISSIER "), renvoient à É. Teissier . Sinon, c'est elle la véritable énonciatrice, elle le " je " sous-jacent à tous les énoncés – le locuteur L au sens de Ducrot (1984) –, elle dont la responsabilité est mise en jeu dans la véracité du discours en question ; elle à qui l'on peut donc demander des comptes pour prédiction non réalisée : ce que ne manquent pas de faire les détracteurs de l'astrologie. Qu'É. Teissier soit ainsi attaquable sur la vérité / fausseté de son discours est en rapport direct avec les stratégies de protection dont nous parlerons plus loin. Et en tous les cas, qu'elle soit conçue comme un relais ou comme une source, elle n'est absolument pas, au

---

[29] À l'époque où É. Teissier écrivait dans *T7Jours*, on trouvait aussi régulièrement à l'intérieur de l'horoscope " individuel ", et limité à un décan d'un signe, un appel ainsi conçu : " Et quid de vos influx perso ? Interrogez-moi ! " (ici : 11/17.01.03, Cancer 1er décan). Elle semble avoir abandonné cette pratique dans *TV Magazine*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

palier d'observation textuel, un " locuteur transparent " – elle l'est d'autant moins qu'elle figure en photographie en haut à gauche de la page, et que cette photographie porte en surimpression la dédicace, manuscrite et à la signature ponctuée d'étoiles : " Astralement vôtre / Élisabeth Teissier ".

LE FILTRE TV MAGAZINE

Finauds, les astres savent à qui ils s'adressent : en théorie, certes, à l'humanité entière, tout le monde ayant une date de naissance, et donc un signe astrologique ; en pratique, au lectorat du journal, auquel l'astrologue adapte l'écriture de l'horoscope – ajustant en somme le " natif-type ", quel que soit son signe, au " lecteur modèle ", dans le sens de Maingueneau (1998 : 34 sqq.). En l'occurrence, les astres ratissent large : il s'agit d'un horoscope " généraliste ", par opposition à des horoscopes plus spécialisés – il existe des horoscopes qui ciblent plus étroitement leurs natifs : femmes, majoritairement[30], gays[31], hommes non gays[32], bébés, et même, on l'a vu, chiens ou chats.

---

[30] Statistiquement, les femmes seraient plus sensibles au discours astrologique que les hommes (Kunth & Zarka 2005 : 114). Ce qui est sûr en tout cas, c'est que la presse à destination plutôt féminine (par exemple *Voici*, dont l'horoscope, féminin sans équivoque : " Bien sûr que votre homme peut vous quitter pour une autre " (Cancer, semaine du 17 au 23 février 2003), peut être opposé à celui de *Gala*, généraliste) ou spécifiquement féminine comporte un taux beaucoup plus élevé d'horoscopes (*Elle*, *Madame Figaro, Biba, Version Fémina...*) que la presse à destination plutôt ou spécifiquement masculine (pas d'horoscope dans *L'Auto-journal* ni dans *Le Chasseur français*, pas non plus dans *Lui, Play-Boy, Vogue Hommes, Men's Haelth...*).

[31] Horoscope du journal *Têtu* par exemple, mais aussi : *Illico, Tribumove, Mâles à Bar...* Curieusement, la proportion masculin / féminin tend à s'inverser dans le ciblage des publications homosexuelles – le journal *Têtu*, qui se veut un mensuel " gay et lesbien ", vise un destinataire masculin : " vous serez (...) un piètre amant au lit " (n° de déc. 2002, Cancer 3ème décan).

[32] Cas rarissime mais attesté – ainsi l'horoscope de *VSD* : " Vos maîtresses ont toujours été satisfaites ou remboursées (à condition de trouver un mec aussi bien gaulé que vous dans un rayon de 30 kilomètres) [...] " (Poissons, semaine de 20 au 26 fév. 2003), dont le " natif type " serait même plutôt macho... Certains magazines féminins peuvent publier également des horoscopes " pour eux "

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On peut observer dans l'écriture de l'horoscope d'É. Teissier une volonté de neutralisation de la distinction masculin/féminin, au besoin par le procédé graphique du parenthèsage, ou par coordination disjonctive des deux formes :

> Votre tableau de chasse sera impressionnant, ami(e) Balance ! [...] (13/19.03.05, Balance 2e décan)
> Avec Uranus, vous voici M. ou Mme 100 000-Volts jusqu'en 2006 ! [...] (13/19.03.05, Poissons 1er décan)

Toutefois, É. Teissier peut utiliser le masculin, le plus souvent lorsque le nom du signe est un masculin, et ils le sont majoritairement, sauf Vierge et Balance.

> Certains Lion prendront la poudre d'escampette les 20-21 pour rentrer fin avril [...] (20/26.03.05, Lion 2e décan)
> La Lune vous rend convivial [...] (13/19.03.05, Bélier 1er décan)

Il n'y a toutefois pas de cohérence parfaite du système sur ce point... :

> Évitez les imprudences côté santé, restez zen, détaché (13/19.03.05, Balance 3e décan)
> ... et la totalité des occurrences du participe passé " né " en apposition (*né avant/après le + date*) permet d'observer un accord régulier au masculin. Ce qui est sûr en tous les cas, c'est que l'accord ne se fait jamais au féminin. Le masculin vaut donc comme forme neutre, incluant les hommes, n'excluant pas les femmes.

Sinon, quelques observations permettent de dresser un petit portrait-robot un peu plus poussé du natif-type de *TV Magazine* vu

---

(opposés aux horoscopes " pour elles "), tels ces " glamouroscopes " parus dans le n°5 de *Glamour* (août 2004), que je remercie Ophélie Sassolas-Serrayet (étudiante de L3 en SdL à Lyon 2) de m'avoir communiqués. Le natif y est moins caricatural que dans *VSD*, même si on lui fait gentiment un peu de morale (Lion: " Vous aimez qu'on vous admire, et faites tout pour séduire cet été [...]. Un peu moins vaniteux, ça serait mieux, non ? ").

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par É. Teissier, par exemple par le pistage des présupposés existentiels. Ainsi, d'un énoncé tel que :

> [...] le 14, procédez dans votre intimité à toutes les améliorations auxquelles vous aspirez (13/19.03.05, Poissons 2e décan)

... l'on peut inférer que le/la destinataire a une intimité (une vie privée) - et donc une vie " à l'extérieur ". La lecture de nos six pages nous apprend assez facilement, et de manière plutôt répétitive, qu'il/elle vit dans l'hémisphère nord[33], qu'il/elle a des ami-e-s, une famille, une libido, qu'il/elle est apte à conduire une voiture, à exercer une profession, à partir en week-end, qu'il/elle aspire à vivre en couple, et peut se trouver dans une forme et une humeur variables : rien de bien méchant. Ajoutons qu'il/elle parle français (langue de rédaction de l'horoscope) et comprend quelques mots étrangers récemment acclimatés (*boosté, zen...*). L'immense majorité des lecteurs-trices s'accordera facilement avec ce portrait sommaire. Il ne lui reste, comme on va le voir, qu'à se " prendre en charge "...

LECTEUR-DESTINATAIRE

La composition de la page d'horoscope nous oblige à envisager plusieurs cas de figure : les destinataires concernés ne sont en effet pas les mêmes selon les emplacements textuels. Pour simplifier, nous nous limiterons à opposer brièvement ce qui se passe dans les " cases " affectées à chaque signe (la majeure partie de la page est quadrillée en trois colonnes solidaires de quatre blocs textuels chacune, soit douze signes), et en haut de page, où cohabitent des blocs textuels relativement indépendants les uns des autres.

---

[33] " Chic, voici le printemps ! ", écrit É. Teissier dans la semaine du 20 au 26 mars.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[a] dans les cases :

• Le destinataire, concrètement, est collectif (tout lecteur du journal) mais il est chargé de s'auto-sélectionner et se situer dans le " cadrage " proposé : la référence déictique du " vous " qui le représente régulièrement[34], ainsi que celle des morphèmes de 2e personne des impératifs, change, non pas seulement parce qu'il y a une multiplicité de lecteurs différents qui viendront incarner individuellement le référent de ce " vous ", mais encore en fonction de la date de naissance : selon les cases, le texte ne programme pas la même catégorie de " co-énonciateurs "[35]. C'est une consigne implicite de lecture : les 15 à 20 millions de lecteurs de *TV Magazine* sont triés par tranches de 10 jours (le décan) et sont invités à lire les deux à trois lignes les concernant (le message à eux adressé) dans le tiroir correspondant à cette décade dans la " boîte aux lettres " globale de leur signe[36]. Il s'agit là d'une première opération de personnalisation (illusoire), destinée à compenser le handicap de l'adresse collective et aléatoire. Souvent il y a une sous-catégorisation supplémentaire : " né avant le 15 ", " né vers le 13 ". Enfin, même si notre petit corpus n'en montre pas d'exemple, un échantillonnage plus vaste montre la possibilité de ciblages (à peine) plus précis, de type " natifs du 25 ". Le jour reste cependant la limite inférieure de la sous-catégorisation, qui

---

[34] Et qui correspond au natif. Seuls les horoscopes pour bébés et pour animaux pratiquent la disjonction (et pour cause), le natif étant désigné à la troisième personne, et le " vous " ayant pour destinataire le lecteur ou la lectrice, parent ou propriétaire.

[35] Le " co-énonciateur " correspond en gros, à ce que nous appelons " destinataire " (c'est-à-dire le récepteur concerné, étant entendu qu'il peut s'en trouver qui ne le sont pas – il suffit de lire un horoscope périmé, ou d'un signe autre que le sien). Pour le couple énonciateur/co-énonciateur et la référence du " vous ", voir Maingueneau (1998 : 95), sur un exemple, précisément, d'horoscope…

[36] La plupart des pages d'horoscopes ressemblent en effet à des boîtes aux lettres d'immeuble, et ont un fonctionnement à peu près similaire – on n'est pas concerné par le " courrier " du voisin, bien que l'on n'y ait accès dans le premier cas et (normalement) pas dans le second.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne descend jamais jusqu'à la demi-journée, ou à la fourchette horaire[37].

• Le " vous " de 2ème personne du pluriel correspond à une formule de politesse (accord le plus souvent au singulier), rarement – et dans notre corpus, jamais – à un vrai pluriel. Quand la pluralité est envisagée, elle est tenue à distance, délocutée à la troisième personne… :

> Certains Lion prendront la poudre d'escampette les 20-21 pour rentrer fin avril. D'autres négocieront un contrat de pub ou d'édition – même échéance […] (20/26.03.05, Lion 2e décan)

… ou purement virtuelle (contraste avec la personne concernée) :

> Allez votre bonhomme de chemin, aucune influence ne vous concerne sur un plan collectif. Et côté perso ? […] (13/19.03.05, Bélier 1er décan)

L'immense foule des natifs paraît donc se restreindre drastiquement à l'extrémité de la chaîne de communication, É. Teissier s'efforçant d'établir un contact individualisé – quoique en quelque 36 fois 500 000 exemplaires, si on prend comme unité le décan, et que l'on réduit la foule initiale au lectorat potentiel : cette individualisation par l'adresse est bien une *pseudo-individualisation*.

---

[37] Unités temporelles qui ne sont pas plus arbitraires que le " jour " cadré par la date, qui commence à 0h pour s'achever 24 heures plus tard, mais comme elles ne sont pas institutionnalisées (calendrier), qu'elles n'ont pas pour elles la force de l'habitude et du préétabli, sans doute donneraient-elles moins l'impression que ces sous-catégorisations sont ontologiquement fondées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[b] en haut de page :

• Le titre de la page (" Astralement vôtre ") comporte une adresse singulière non encore sous-catégorisée. Le " vôtre " renvoie, si l'on peut dire, à un co-énonciateur " générique ". Il en est de même de celui qui figure au début de la " clause protectrice " située en marge à droite, toujours la même de semaine en semaine, et dont nous aurons à reparler plus loin. L'effet d'ajustement individuel se fera plus tard, au fil de la lecture.

• La majorité des blocs textuels du haut de page (à savoir l'encart collectif évoqué *supra*, auquel il convient d'ajouter les rubriques solidaires intitulées " Les favoris de la semaine " et " Attention ! ") construit un destinataire collectif auquel on ne s'adresse pas directement (pas de 2e personne) mais qui correspond, soit à tout un chacun (encart collectif) avec parfois des sous-catégorisations floues (" certains natifs " : s'y reconnaisse qui veut – semaine du 20/26 mars 2005), soit à une liste variable de signes (rubriques solidaires) qui, si on conçoit qu'ils coïncident avec les récepteurs concernés (destinataires)[38], construit à nouveau un co-énonciateur à géométrie variable, non seulement de rubrique à rubrique au sein de la même page[39], mais d'une semaine à l'autre, au sein de la même rubrique. En ce qui concerne l'encart collectif, il est intéressant de noter que la collectivité n'exclut pas la connivence : la 1ère personne du pluriel peut en effet y faire son apparition (même chose dans la " clause

---

[38] Ce à quoi incite le caractère injonctif du titre " Attention ! ". Le paradoxe, c'est tout de même qu'il faille lire la liste pour savoir si l'on est concerné… Sans doute faudrait-il raffiner, en distinguant par exemple (a) le destinataire général de l'information que constitue la liste, c'est-à-dire tout un chacun, et (b) les destinataires spécifiques de l'encouragement ou de la mise en garde, qui coïncideraient avec les listes figurant sous " Les favoris… " et " Attention ! ".. Seuls seraient changeants ces destinataires spécifiques.

[39] Les co-énonciateurs de chaque rubrique forment même deux ensembles disjoints, puisqu'on ne peut être à la favorisé et défavorisé par le ciel, sans que l'on puisse aller jusqu'à parler de distribution complémentaire – tous les signes ne sont pas cités, le ciel étant parfois " neutre ".

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

protectrice " de la marge), ce qu'elle ne fait jamais dans l'horoscope proprement dit (par signes) :

> Restons vigilants (13/19.02.05)
> Dans l'horloge cosmique qui scande notre devenir collectif et individuel, comme des poupées russes, 45 cycles planétaires s'interpénètrent [...]. Le 19, Soleil/Mars nous rend dynamiques et entreprenants (13/19.03.05)
> Mais le 25, Vénus/Mars réveillera notre libido ! (20/26.03.05)

D'entrée de jeu, ce " nous " soude une communauté unie dans une même destinée cosmique, dont fait partie É. Teissier elle-même - une sorte de grande famille calfeutrée dans le cosmos, et prête dans cette ambiance rassurante à lever le voile sur l'inconnu en se plongeant sur ses décans respectifs, pour y apprendre ce que les astres ont préparé pour les destins (prétendus) individuels. L'astrologue est d'ailleurs aux petits soins pour les natifs, avant qu'ils ne s'engouffrent en eux-mêmes, puisque, outre les encouragements et mises en garde prodigués dans les deux rubriques récapitulant la liste de ceux que les astres ont plus particulièrement dans leur ligne de mire, elle réserve encore une rubrique, intitulée " Bon anniversaire ! ", à offrir aux concernés de la semaine un petit horoscope traçant les grandes lignes de l'année qui s'ouvre à eux[40]. Le fonctionnement de l'adresse (" vous " de politesse) est le même que dans les horoscopes hebdomadaires – avec lesquels il ne fait donc pas doublon – des cases, sur la rhétorique desquels nous allons nous pencher à présent.

---

[40] Les astres sont donc sensibles à ce que nous considérons (arbitrairement) comme des " caps " temporels : le 1er janvier et les dates d'anniversaire – deux occasions où l'on peut se voir fournir des horoscopes ouvrant les yeux sur un avenir d'un an, l' " horoscope-cadeau " étant ajusté non pas comme dans le premier cas à l'année civile mais à l'année d'âge, qui commence à différents dates, selon les cas (" Ami Poissons [...] l'année s'annonce plutôt agitée " : Rubrique " Bon anniversaire ! ", 20/26.02.05).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[2] Petite rhétorique des horoscopes d'É. Teissier

Parole à vide, parole à risque : ainsi pourrait se résumer ce qui commande les stratégies d'écriture de ces horoscopes. Rhétoriquement parlant, on peut dire que :

- d'une part, du point de vue du contenu (ordre de *l'inventio*), la " prédiction ", en principe exposée à l'invalidation, s'y soustrait dans une large mesure par des procédés sémantico-argumentatifs (énoncés analytiques ou assimilables, flou référentiel) qui la rendent assez inattaquable, et lui confèrent une généralité et une consensualité qui laissent à celui qui lit la possibilité d'y entendre, par une sorte de compulsion interprétative, ce qui lui sied,

- et que d'autre part cette indigence de contenu est masquée par un ensemble de procédés stylistiques (ordre de *l'elocutio*) qui, par métaphores, code-switching, panachage de registres, variété illocutoire, etc ., " dynamisent " en compensation le discours, la page d'horoscope devenant un véritable genre littéraire où par le *ton*, devenu essentiel, s'impose l'éthos de l'astrologue – la " communication astrologique " se projette ainsi comme personnelle : la compulsion interprétative, logiquement indé-fendable, prend ses assises dans l'agrément relationnel.

Et si malgré tout cela le lecteur est récalcitrant face à un horoscope dans lequel, rétrospectivement, il n'aura pas reconnu sa semaine, qu'à cela ne tienne : la " clause protectrice " dont nous parlions plus haut sera là pour rattraper l'affaire :

> Voici les tendances générales par rapport à votre Soleil natal, mais il faut savoir que nous sommes tous des cocktails d'influx célestes différents (Ascendant, Lune, Milieu du ciel…).

Penchons-nous à présent plus en détail sur ces deux stratégies complémentaires, celle du vide, et celle du plein.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

[2.1] Protection : le vide prédictif

L'idée est simple : moins on en dit, et plus ce que l'on dit est évident, moins on encourt le risque d'être contredit. Mais avant d'entrer dans le vide prédictif, juste un mot sur les dispositions dans lesquelles doit se trouver le lecteur pour s'y sentir à l'aise (y être aveugle) : il faut assurément qu'il soit de bonne volonté pour être disposé à remplir de sens des paroles creuses sur des sujets qui le concernent de près. L'installation de l' " ambiance rassurante " dont nous avons parlé ci-dessus fait partie de ces procédés de *captatio benevolentiae* par lesquels É. Teissier essaye de s'assurer un lecteur favorable. Il en est peut-être un autre, dont on pourrait dire qu'il fonctionne sur le sentiment inverse : l'inquiétude. Ce n'est pas tellement que nous ne connaissions pas notre avenir (au contraire, nous en connaissons la plupart du temps presque tout, de manière assez détaillée, et ce sans horoscope : nous vivons dans un monde d'agendas, de projets, d'échéances, etc., qui nous oblige à un minimum assez conséquent de prévoyance – mais pas de voyance) ; c'est plutôt que nous pouvons penser ne pas nous connaître. Manquer de clairvoyance sur soi-même est assez insécurisant, et l'astrologie peut en jouer.

De manière générale déjà, on peut dire que l'horoscope fonctionne comme guide de lecture de la semaine à venir, éventuellement trop " fouillis ", ou au contraire trop terne, sans rien de bien saillant, pour être envisagée de manière synoptique ; l'horoscope donne alors un petit coup de projecteur dans cette obscurité, voire propose une image à qui n'en aurait pas. C'est assez peu de chose, mais cela peut compter.

En outre, de façon un peu plus perverse, l'horoscope peut jeter dans un sentiment d'impuissance plus grand (et il le fait de manière plus dosée) en donnant des *consignes d'introspection* qui peuvent plonger momentanément dans un petit désarroi, dans la mesure où elles demandent à la mémoire de mettre en relation des faits de la semaine à venir avec d'autres faits beaucoup plus distants dans le temps (passé ou avenir), voire avec une *trajectoire personnelle* - dont on se trouve par là à la fois doté, et tenu d'avoir une vision cohérente - qui va connaître des points forts. Il faut

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alors relier ce qui est dit à ce que l'on a fait (ou été), et prévu de faire (ou d'être). Ainsi :

> Pleins feux sur votre carrière ! comptez sur une mise en lumière dans une mouvance de défi, liée à un changement positif, une vraie métamorphose (13/19.02.05, Taureau 3e décan)
> Le 15, un tournant radical – et positif – se présente de façon impromptue (né vers le 26) [...] (13/19.02.05, Gémeaux 1er décan)
> Les amis vous donneront un coup de main efficace les 14-15 en vue d'un changement important de votre statu quo – né vers le 25 surtout (13/19.02.05, Poissons 2e décan)
> Les 13-14, mettez au point un projet prometteur... déjà pour la mi-avril ! (13/19.02.05, Verseau 3e décan)
> Livrez-vous à un bilan de l'année écoulée, bilan fécond les 13-14 et 15 (13/19.02.05, Poissons 3e décan)
> Le ciel est complice de vos aspirations profondes, favorisées de façon quasi providentielles les 20-21, 23-24 et 25 (20/26.02.05, Taureau 1er décan)
> Quel punch ! Du coup vos projets font un bond en avant appréciable [...] (20/26.02.05, Taureau 2e décan)
> Les échanges du 22 peuvent servir à réorienter votre action dans le bon sens (20/26.02.05, Gémeaux 2e décan)
> Attendez-vous à d'excitantes surprises qui, les 20-21 et 23-24-25, pourraient changer le cours de votre existence (20/26.02.05, Scorpion 1er décan)
> Un tournant dans votre relation de couple ou d'associé, le 1er (né vers le 15) ? (27.02/05.03.05, Gémeaux 1er décan)
> Né avant le 16, une problématique professionnelle – en écho à août dernier ? – vous tracasse le 3 (27.02/05.03.05, Balance 3e décan)
> Etc.

Qui est capable, à la fin du mois de février, de se rappeler immédiatement tout ce qui lui est arrivé en août de l'année précédente ? Sauf événement inoubliable – et à ce moment-là le lecteur est " ferré " par un énoncé si perspicace – on sera plutôt bien en peine de dénicher le fait pertinent qui devrait faire " écho " à quelque chose d'encore inconnu ; comme de savoir si l'on est ou non dans un " statu quo ", ou si l'on ne va pas confondre des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

" aspirations profondes " avec d'éventuelles aspirations de surface…

Devant de telles consignes, qui mettent en face d'un petit aveuglement à soi-même (voire en créent l'illusion), on plonge en soi-même, ne serait-ce que fugitivement, on médite, on passe en revue, on se met en chasse de ce qui peut " coller " : c'est compulsif. Dilemmes, incertitudes ? C'est ce qu'il faut. Dans la recherche consciencieuse de la clef interprétative, avec un enjeu de taille (soi-même) qui demande une certaine minutie, la vigilance face aux ficelles rhétoriques passe au second plan : effet de diversion. Sur ce terrain bien préparé, les énoncés inattaquables ou flous ont ainsi le champ plutôt libre. Et pas question d'oublier ce que l'on aura lu :

> Marquez le 14 en rouge dans votre agenda ; retombées escomptées pour la mi-août (13/19.03.05, Lion 2e décan).

ÉNONCES INCONTESTABLES

Incontestables, les énoncés peuvent l'être grâce à des facteurs externes (appropriation aux circonstances) ou du fait de leur constitution intrinsèque (analyticité ou autres formes d' " auto-argumentation ").

En ce qui concerne le premier cas, sans revenir sur le souhait de " Bon anniversaire ! " qui tombe toujours à point nommé, du moment qu'il se déplace de semaine en semaine sur le créneau temporel idoine, on peut observer des adaptations plus précises à la période de l'année où paraît l'horoscope, dans la mention de certaines activités qui y sont généralement associées. Notre petit corpus de février/mars 2005 comprend la période de vacances d'hiver, et ce n'est sans doute pas un hasard si l'on peut y lire :

> Prudence tous azimuts (y compris à la maison) les 6-7 et 10, gare aux foulures et fractures sur les pistes de ski ! (06/12.03.05, Balance 3e décan)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Casse-cou de nature, fuyez les risques inutiles (06/12.03.05, Sagittaire 1er décan)
> Crispé, nerveux, réagissez, sinon gare à la casse (fractures ?) [...] (06/12.03.05, Capricorne 2e décan)

Il comprend aussi (on l'a vu) l'arrivée du printemps, cité à six reprises dans la page de la semaine du 20 au 26 mars. Sur un corpus plus étendu, on peut vérifier que les thèmes traités sont assez régulièrement en phase avec les circonstances d'énonciation - par exemple l'été, le ski cède la place aux baignades, et les fractures, aux risques de noyade ; et en septembre, c'est la rentrée... - l'horoscope pouvant ainsi refléter sans grand risque l' " offre " événementielle socialement programmée pour telle ou telle période.

Passons à présent aux énoncés inattaquables du fait de leur constitution sémantique intrinsèque. L'horoscope d'É. Teissier est d'une écriture assez surveillée, on y trouve assez peu de ces assertions grossièrement tautologiques que nous avions pu relever (voir l'auteur, 1993) dans des horoscopes quotidiens diffusés sur une chaîne de télévision commerciale (*Télé News*), telles que :

> Bélier : Ce n'est pas en accumulant les déveines que vous attirerez la chance (12.02.93)

Cela étant, on en rencontre à la limite quelques-unes :

> Vous aspirez à briller de tous vos feux et à réaliser vos ambitions (13/19.03.05 Sagittaire 2e décan)

Or, des " ambitions ", n'est-ce pas par définition quelque chose que l'on " aspire à réaliser " ? La tautologie n'est néanmoins pas énoncée " à l'état pur " : d'une part elle est, si l'on peut dire, enchâssante (l'insertion de " à briller de tous vos feux ", qui est un peu plus informative, fait partie des procédés de masquage que nous aborderons pour finir) ; d'autre part elle comporte des présupposés existentiels qui sont falsifiables : /vous avez des ambitions/ - ou encore : /vous aspirez à quelque chose/. De même

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans l'énoncé de *Télé News* il y avait éventuellement (dans une interprétation où le présent ne serait pas de vérité générale) le présupposé /vous accumulez les déveines/. Dans notre exemple d'É. Teissier, le présupposé /vous aspirez à quelque chose/ est assez peu risqué (et plutôt flatteur), et c'est la redondance entre les deux présupposés qui crée l'effet de tautologie – l'information piétine. Mais pas le lecteur individuel, qui sous le mot " ambitions ", pourra fort bien entendre quelque chose de beaucoup plus précis et dont lui seul détient le savoir (qu'il s'agisse d'aller au festival de Cannes ou de réussir un concours d'entrée dans une école, etc.) : nous y reviendrons en abordant le " flou référentiel ".

Autrement plus nombreuses sont les assertions pour lesquelles la confrontation à la réalité n'est pas possible au cas par cas, parce qu'elles sont modalisées. Il suffit d'un " peut-être ", d'un verbe modal, d'un conditionnel, pour que la prédiction tienne la route même en cas de non réalisation, avec peut-être même un petit gain pour É. Teissier – anticipons sur son *ton* et sur l'éthos construit –, le sens de la nuance, de la précision, de la prudence : la modalisation fait ainsi, de protection, vertu. Exemples :

> Peut-être idéalisez-vous trop une relation dans le travail, ce qui pourrait mener à une déconvenue [...] (13/19.02.05, Vierge 2e décan)
> Un cadeau sympathique peut vous échoir le 22, ou des rentrées occultes (20/26.02.05, Capricorne 3e décan)
> Etc.

Le procédé de la modalisation, et plus généralement l'esquive de l'épreuve véri-conditionnelle, déborde d'ailleurs de loin le cadre de l'assertion. Questions – éventuellement en incise – coordination disjonctive, " parenthèsage optionnel ", partition indéterminée des natifs, les procédés abondent. Un petit aperçu :

> Le succès, la chance vous arrivent d' " en face ", d'autrui, du partenaire (17) ou d'un ami (15) que vous portez aux nues (ou l'inverse ?) (13/19.02.05, Bélier 2e décan)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Né avant le 18, ce n'est pas le Pérou : retards, épreuves, (menace de la) fin d'une activité (13, 16-17)... Hauts les cœurs ! (13/19.02.05, Cancer 3e décan)
> Nombre de Poissons vivent une romance cachée – et idéalisée – les 15 et 17, qui les comble secrètement. D'autres perçoivent des rentrées occultes (dividendes, pensions, commissions...) (13/19.02.05, Poissons 2e décan)
> Tiré à hue et à dia par un différend (procès ?) autour du 3, aurez-vous le loisir d'effectuer un bilan de l'année écoulée, comme chaque année à cette heure ? (27.02/05.03.05, Bélier 2e décan)
> Réjouissez-vous, Cupidon est de mèche les 4-5 : une rencontre coup de foudre à marquer en rouge dans votre parcours ? Certains autres natifs se contenteront d'être supercréatifs... ou chanceux au jeu ! ? (27.02/05.03.05, Scorpion 1er décan)
> Etc.

Tant pis s'il n'est mis fin à nulle activité, si l'on ne vit pas de romance ni ne perçoit de rentrée, si l'on n'a ni coup de foudre ni chance au jeu, etc. : ce sera pour une autre fois, mais l'horoscope n'en est pas pour autant invalidé.

Pour en venir maintenant aux énoncés véhiculant ce que nous avons présenté plus haut comme l'acte de langage privilégié de l'horoscope – le conseil –, *stricto sensu* ils ne sont pas évaluables du point de vue de la vérité, pas plus que ne le sont les requêtes, offres, ordres, questions, etc., bref tout ce qui n'est pas apport informationnel sur un mode assertif, et en conséquence, tout ce qui n'est pas à proprement parler une " prévision ". On pourra toujours dire que la prévision se loge dans le fait que le conseil soit adapté. Mais il est des conseils valables en toute circonstance, pour lesquels nous avons naguère proposé d'étendre la notion d'analyticité (l'auteur, 1993), alerté par des horoscopes où le procédé était très voyant, notamment, le premier de tous à nous avoir fait – en l'occurrence – dresser l'oreille :

> Béliers : attention à ne pas tomber dans les escaliers, vous pourriez vous faire mal (Madame Soleil, entendue sur *Europe 1*)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On se fait mal en tombant dans les escaliers ? Certes… Ce qui est sûr, c'est que le conseil est bon, et n'eût été son ridicule, la règle de pertinence qui nous fait adapter les énoncés à notre propre cas aurait fonctionné sans entraves, suscitant l'inférence /aujourd'hui je dois faire attention/… À l'époque, nous avons proposé de considérer – dans un cadre qui empruntait à la fois à la pragmatique, à la sémantique interprétative de Rastier et aux topoï de Ducrot, ce que nous ne pouvons développer ici[41] – comme assimilables à des énoncés analytiques ce type de conseils, lorsque leur contenu sémantique " en langue " redoublait leur " formule pragmatique ". Pour le dire vite, un conseil étant une sorte de directif au bénéfice de son destinataire, sont analytiques tous les conseils de forme *Faites X (bon pour vous)* ou *Ne faites pas X (mauvais pour vous)*, où *X* est une unité préalablement porteuse de la valeur axiologique requise. Ainsi, un énoncé tel que… :

> Prends plutôt ma voiture

… n'est pas un conseil analytique, tandis que… :

> Scorpion : Ne soyez pas absorbé par des préoccupations contraires à vos intérêts (corpus *Télé News*, 11.02.93)
> Verseau : Il faudra vous employer à faire ce qu'il faut pour arranger les choses (corpus *Télé News*, 11.02.93)

… le sont. Naturellement, ils ne le sont pas tous de façon aussi grossière, et il y a un continuum d'analyticité entre un conseil quasi-générique comme le précédent, et un autre beaucoup plus particularisé, tel que :

> Maîtrisez vos nerfs super-excitables (influx uranien en filigrane toute l'année, né après le 26) (13/19.03.05, Gémeaux 1er décan)

N'empêche, tous les horoscopes regorgent de ce genre de conseils, valables en toutes circonstances, et ceux d'É. Teissier ne

---

[41] Voir aussi Bruxelles & Constantin de Chanay (1998).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

font pas exception. Les six pages de notre mini-corpus comptent cinq " prudence au volant ", un " attention sur la route " et un " prudence recommandée sur la route " : on ne voit pas quand on pourrait particulièrement s'en dispenser. Petit florilège :

> Ne prenez pas de risques excessifs, ami Bélier (15 et 19) ! (13/19.02.05, Bélier 1er décan)
> Le 18, ne vous fourvoyez pas (13/19.02.05, Gémeaux 2e décan)
> Le 19, ne surestimez pas vos forces (13/19.02.05, Capricorne 1er décan)
> Le 18, ne vous laissez pas déprimer (13/19.02.05, Poissons 3e décan)
> Utilisez votre mental alerte et votre entregent pour neutraliser l'agressivité du partenaire (qui, le 22, vous stimule joliment d'ailleurs). Observez règles et lois les 20-21 et prudence le 24 (20/26.02.05, Cancer 2e décan)
> [...] Ménagez votre système cardiovasculaire (23-24-25) (20/26.02.05, Lion 1er décan)
> Trop nerveux, vous risquez de faire des bêtises, de vous laisser aller à des gestes précipités, d'agresser l'entourage (27.02/05.03.05, Capricorne 2e décan)[42]
> Le 1er, on vous met des bâtons dans les roues et le 5, gare aux pièges (27.02/05.03.05, Poissons 3e décan)
> Ne péchez pas par surestimation (6/12.03.05, Bélier 2e décan)
> Méfiez-vous des cancans et médisances dans le travail, qui pourraient avoir des effets pernicieux jusqu'au début mai (né avant le 7 surtout). Surveillez vos bobos chroniques (15, 19) (13/19.03.05, Taureau 2e décan)
> On fera tout pour vous satisfaire ce week-end ; laissez-vous dorloter au lieu de vous faire prier ! (13/19.03.05, Vierge 2e décan)
> Gérez prudemment votre capital énergie : ennuis dentaires, inflammations, entorses – fractures ? – vous guettent (16) (13/19.03.05 Capricorne 3e décan)
> Fuyez les situations troubles qui peuvent générer scandales et calomnies les 22 et 24-25 (20/26.03.05, Taureau 2e décan)

[42] Conseil implicite : /soyez moins nerveux, ne faites pas de bêtises, etc./.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Soyez ouvert au dialogue en famille et dans le couple (20-21) (20/26.03.05, Vierge 3e décan)
Etc.

On le voit, ces conseils sont *plus ou moins* analytiques au sens défini plus haut. Mais le mécanisme d'interprétation est toujours le même : qu'importe s'ils peuvent être (presque)[43] donnés à quiconque en toute circonstance, puisque par leur seule énonciation, que l'on suppose appropriée, ils affectent un plus haut degré de probabilité au danger à éviter ou à l'occasion que l'on pourrait laisser échapper, et spécifient le domaine dans lequel on doit redoubler de vigilance. Il en va de même de la mention de dates précises, qui accomplit la même conversion du toujours possible au hautement probable : " Prudence au volant (21-22) " (20/26.03.05, Balance 2e décan)[44]. C'est bien entendu le lecteur qui fait ce travail d'ajustement – et c'est à lui également qu'échoit la tâche de rendre nets (pour lui) les énoncés flous, en une accommodation qui n'engage que lui, mais dont il n'est pas sûr qu'il s'attribue les mérites.

LE FLOU REFERENTIEL

Pour comprendre la possibilité de ce flou, il est essentiel de se rappeler que la page d'horoscope est un message résultant d'une communication différée, unilatérale, aléatoire, où les pôles émetteur et récepteur sont dans une totale asymétrie (l'un unique : É. Teissier, l'autre fragmenté en une multiplicité de lecteurs aussi isolés les uns des autres que de l'émetteur), sans inter-ajustement

---

[43] Compte non tenu des phénomènes de présupposition – problème que nous retrouvons de nouveau –, ainsi, dans nos exemples, de " l'agressivité du partenaire ". Cela dit, comme on ne sait pas de quel partenaire il s'agit (commercial ? conjugal ? sportif ?...), la présupposition est faible.

[44] À ce titre, les dates comptent aussi parmi les procédés de masquage : si le conseil est donné pour tel jour bien spécifié, cela dissimule le fait qu'il est valable en toute occasion. On notera aussi que la " prévision " implicite /risque d'accident/ ne sera jamais invalidée, que l'on ait un accident, ou non (on l'aura évité).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

possible, ne partageant aucun *hic et nunc*, n'ayant aucun vécu commun. Ce qui est un handicap d'un certain côté – pas de possibilité de rectifier le tir comme dans une consultation en face-à-face, où le discours est épaulé par des bribes de monde tangible et commun aux deux[45] – est un avantage de l'autre, parce que cela permet de s'adresser, non pas à une personne unique, à une collection d'individus disjoints[46] auxquels, *en délivrant le même message, on ne tient pas le même discours.* L'ajustement du sens à la référence (l'identification des segments de réalité de sa propre vie auxquels on peut appliquer ce que dit l'horoscope) se fait à la réception, et d'autant de manières différentes qu'il y aura de lecteurs : le monde de l'horoscope écrit est un monde flottant, qui ne devient tangible qu'au moment où l'horoscope est lu, et sous des formes aussi particulières que nombreuses, pourvu que l'énoncé soit suffisamment abstrait pour posséder un grand pouvoir de capture référentielle[47]. On ne peut de ce point de vue pas faire grand-chose avec un énoncé tel que… :

---

[45] On ne pense pas seulement au feed-back, mais également aux éléments de la situation concrète, ainsi qu'aux multiples indices que peut donner sur un tempérament, des dispositions psychologiques, voire sur une vie, la présence d'une personne en chair et en os.

[46] Et conçus comme tels – par opposition, par exemple, à des articles de presse, qui s'adressent au " lecteur modèle " en tant qu'il doit partager avec les autres un certain monde dont on lui parle. Dans les horoscopes, les mondes dont il est question sont strictement personnels, et étanches.

[47] Les horoscopes posent d'un point de vue théorique un problème complexe et intéressant, dans lequel nous ne pouvons entrer ici. Tout au plus pouvons-nous essayer de l'esquisser (sans bien en maîtriser tous le tenants et aboutissants). Ce phénomène de " référence flottante " est assez intrigant et semble brouiller la frontière entre ce que Benveniste avait appelé " l'ordre du sémiotique ", où la question de la référence n'est pas pertinente, mais où seul compte le fait que les signes soient *reconnus*, et " l'ordre du sémantique ", qui prend en charge la question de la référence, et où les signes sont *compris* (1974 : 64-65). Ce qui est étrange ici, c'est que bien que l'on ait affaire à un discours, la référence y est comme neutralisée. On serait tenté de dire (en bousculant un peu les concepts benvenistiens) que la page d'horoscope est écrite sur le mode sémiotique, et lue sur le mode sémantique, avec cette spécificité que l'émetteur du message n'a pas de conception sur la manière dont il peut être compris ; il faudrait considérer en tout cas que l'unité pertinente dans le système de la langue est d'un rang plus

…/…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Le deuxième décan pétera un câble lors du réveillon du jour de l'an, ivre mort, en train de chanter du Jeane Manson en cantonais dans un karaoké du XIII[e] arrondissement " (Verseau, horoscope du journal *Têtu*, déc. 2002)

... signe qu'il s'agit là d'un horoscope plutôt décalé et narquois[48]. Dans l'horoscope d'É. Teissier au contraire, l'espace et le temps ne sont pas logés à la même enseigne : s'il y a des dates (c'est sans aucun risque, ce sont généralement celles de la semaine en cours, et le calendrier est de toutes façons le même pour tous), il n'y a en revanche jamais aucun nom de lieu[49]. La deixis spatiale est beaucoup plus contraignante que la deixis temporelle : nous vivons tous dans le même espace et " en même temps ", mais pas au même endroit... Quand il y a des " voyages ", des " périples ", des " escapades ", on en ignore la destination : ce ne sont que des trajectoires dont chacun doit remplir les variables (point de départ, point d'arrivée) avec ses coordonnées propres.

Quant au reste – à ce qui se situe dans cet espace-temps – il est forcément défini de manière très abstraite[50], de sorte que chacun peut insuffler dans l'énoncé son apport personnel :

élevé que le signe, et égale au moins à la phrase, que le lecteur transformerait en énoncé (en faisant une distinction phrase *vs* énoncé un peu à la manière de Ducrot). On pourrait aussi formuler le problème d'une autre manière, en faisant usage des distinctions récemment proposées par Le Guern (2003) : l'horoscope serait écrit *en logique intensionnelle*, dans la mesure où il n'est pas " lié à un univers donné " (2003 : 16), mais afin d'être lu *en logique extensionnelle* – à charge pour le lecteur de spécifier l' " univers de discours " (2003 : 94), qui sera absolument particulier à chacun, mais reste indéterminé au niveau du " texte " lui-même.

[48] Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il soit désaliénant – il conforte les habitudes supposées (ou prescrites) de son lectorat, ce qui fait qu'il reste comme les autres horoscopes (et ainsi que l'avait remarqué Barthes) un instrument de " semi-aliénation " – de diffusion et de stabilisation idéologique et identitaire.

[49] Tout au plus peut-on avoir des " affaires à l'étranger " (20/26.03.05, Scorpion 3[e] décan).

[50] Certains appellent " effet puit " la prédisposition à la justesse qui en résulte (en raison du fait que " la vérité sort du puits "). Citons Charak & Broch (2002 : 24) : " L' "effet puit" peut se résumer ainsi : plus un discours est vague [...], plus les

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Une initiative secrète peut se montrer féconde, les 14-15. Un gain ou un avantage imprévu doit en résulter. Mais les 15 et 19, méfiez-vous de cancans ou critiques (13/19.02.05, Verseau 1er décan)
> Un rien perturbé les 20-21 et 23, utilisez le 22 à remettre votre affaire sur des rails ; le 26, vous en récoltez déjà les effets. Épousez le changement [...] (20/26.02.05, Lion 1er décan)
> Épousez les changements profonds qui viennent à vous. Le 22, une rencontre ou un contact marquant est dans l'air, bravo ! (20/26.02.05, Sagittaire 3e décan)
> Vous voilà bien trop nerveux et vulnérable aux miasmes de l'hiver (23-24). Mais misez sur les échanges, faites confiance à vos impulsions, les 22 et 25, ce sera porteur (20/26.02.05, Capricorne 2e décan)[51]
> Etc.

Le monde flottant est un monde sans objets, sauf s'ils sont partagés par la collectivité (" miasmes de l'hiver ") – ce qui ne veut pas dire sans noms susceptibles de désigner des objets : simplement, lorsque de tels noms apparaissent (ainsi de " rails " dans l'un des exemples ci-dessus), c'est dans d'autres emplois :

> La balle est dans l'autre camp ; adaptez-vous et restez dans l'expectative (20/26.03.05, Balance 1er décan)
> Né avant le 15, vous êtes tiré à hue et à dia. Les 22 et 26, chaussez des lunettes roses et faites le ménage ! (20/26.03.05, Cancer 3e décan)

Pas de balle bien sûr, ni de lunettes roses. Mais on les a fugitivement entrevues, et cela a donné un peu de vie à ces abstractions trop ternes : ne pas prendre une initiative, garder le

---

personnes qui l'écoutent peuvent se reconnaître, et se reconnaître majoritairement, dans ce discours " – et de citer (p. 26-27) des exemples tirés d'horoscopes d'É. Teissier...

[51] " Vous voilà bien trop nerveux... " : se reconnaît-on dans cette description psychologique ? Si oui, c'est toujours par la grâce de l' " effet puit ", car en matière psychologique, " des expériences ont en effet montré que le pouvoir persuasif de déclaration vagues et générales est *supérieur* aux descriptions appropriées faites par des psychologues de métier " Charak & Broch (2002 : 24).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moral. Trop ternes, et trop visibles comme telles. Et c'est sur ce point que les pages d'É. Teissier se démarquent du tout venant : par leur écriture, qui tout en les rendant agréables à lire, contribue à masquer les procédés que nous venons d'envisager.

[2.2.] Masquage : le plein stylistique / rhétorique

La parole zodiacale est donc pauvre en contenu, tant qu'on ne l'a pas remplie. Elle est également pauvre en quantité. Le handicap est double. Si la page d'horoscope paraît copieuse, le natif qui lit ce qui le concerne n'aura en moyenne que deux lignes et demie à se mettre sous la dent. C'est peu dire qu'elles doivent être " dopées " pour faire mouche. En d'autres termes, dans l'horoscope assez réussi d'É. Teissier, le système des signifiants est plus complexe que celui des signifiés[52], et fait passer pour une variété de fond ce qui est, en fait une variété de forme.

Il n'est pas question d'envisager exhaustivement l'ensemble des procédés stylistiques utilisés par É. Teissier – l'ensemble de la rhétorique risquerait d'y passer. Contentons-nous d'en signaler quelques-uns, particulièrement représentatifs. Par commodité, nous les classons en deux types d'effets opposés – et donc complémentaires –, ceux qui sont du côté de l'exhibition d'une forme d'écriture " littéraire ", et ceux qui au contraire tendent à simuler une communication orale, comme en direct.

[52] Phénomène qui reconduit, au niveau du texte et de la communication, la dissymétrie analogue qu'il y a au nouveau de la sémiologie astrologie elle-même, entre la complexité des observations et calculs (niveau du signifiant), et la pauvreté relative des observations que l'on peut en tirer (niveau du signifié).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

EFFETS DE LITTERARITE

[a] faits de lexique :

É. Teissier écrit, indiscutablement, à mots choisis. Termes ou formules rares… :

> […] ayez une organisation d'airain pour neutraliser le désordre ambiant (27.02/05.03.05, Balance 1er décan)
> […] gros débours pour les enfants […] (13/19.03.05, Scorpion 3e décan)
> […] des éclats en puissance avec l'élément féminin : mère, femme, sœur ou fille ; restez zen […] (27.02/05.03.05, Sagittaire 1er décan)
> […] un souci qui vous taraude (6/12.03.05, Lion 3e décan)
> […] comptez, le 10, sur une dépense drastique pour la bonne cause […] (6/12.03.05, Verseau 2e décan)
> […] vous voilà M. ou Mme 100 000-volts jusqu'en 2006 ! (13/10.03.05, Poissons 1er décan)

… défigements… :

> Une pêche d'enfer vous fait chausser des bottes de mille lieues (27.02/05.03.05, Taureau 2e décan)

… et surtout un grand usage de ces expressions bien françaises (gallicismes) que l'on emploie à vrai dire assez peu mais qui nous sont très familières, de ces expressions que l'on dit " savoureuses " et qui, du fait peut-être de cette étrange tension entre rareté et reconnaissance immédiate, produisent un effet d'appropriation[53], comme si É. Teissier avait trouvé " la formule juste ", à proportion de son caractère recherché (exemples au fil de nos six pages) :

> à l'arraché, marcher sur des œufs, être tiré à hue et à dia, mettre des bâtons dans les roues, le torchon brûle, sous le manteau, changer son fusil d'épaule, mettre de l'eau dans son vin, la

[53] Ainsi que de bien-être : c'est le " chez-soi " de la langue maternelle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chance vous colle aux semelles, le courant passe mal, être panier percé, être de mèche, tirer des plans sur la comète, avoir la pêche, une pêche d'enfer, prendre la poudre d'escampette, jeter (lâcher) du lest, la balle est dans votre (dans l'autre) camp, tous azimuts, à votre grand dam, pleins feux sur..., bien dans votre cocon, un tantinet, bon vent !, faire un pas de géant, votre bonhomme de chemin, mettre sur la sellette, de l'eau dans le gaz, être sur un petit nuage, aller bon train, ce n'est pas le Pérou, veiller au grain, prendre le taureau par les cornes, etc.

[b] l'inter-discours :

Ici, c'est le grand écart. L'horoscope, un écrit bas de gamme ? Une production de masse ? Non point. Ceux d'É. Teissier sont émaillés de références culturelles (valorisantes pour le lecteur) et de citations éclectiques (également valorisantes), qui relient le microcosme intime à un macrocosme partagé – nous ne sommes point seuls. Exemples de références culturelles :

Les dégâts d'eau – et les ennuis de santé difficiles à diagnostiquer – sont une épée de Damoclès dans certains cas [...] (13/19.02.05, Scorpion 2e décan)
[...] soyez plus fourmi que cigale (27.02/05.03.05, Cancer 2e décan)
[...] fuyez les risques inutiles, vous le centaure casse-cou (27.02/05.03.05, Sagittaire 1er décan)
[...] Cupidon est de mèche les 4-5 (27.02/05.03.05, Scorpion 1er décan)
Né vers le 5, un malentendu en famille ou au travail pointe le 20, qui pourrait se prolonger jusqu'à la fin avril et vous agacer fort en raison de son caractère kafkaïen [...] (20/26.03.05, Cancer 2e décan)
Né vers le 13, Pluton vous fait passer sous ses fourches caudines (25). Adaptez-vous ! (20/26.03.05, Poissons 3e décan)

Exemples de citations (plutôt éclectiques, mais l'univers culturel partagé n'en est que plus grand) :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> Attention sur la route – " l'enfer, c'est les autres " ! (27.02/05.03.05, Bélier 2e décan)[54]
> Hormis le 18, cafouilleux du point de vue communication, les 15 et 18 *[sic]* de " moments parfaits " (S. de Beauvoir) vous attendent : amours idéalisées et idylliques, joie de vivre… (13/19.02.05, Balance 2e décan)
> Les opportunités pleuvent, mais " rien n'est simple, tout se complique ", dirait Sempé ! (20/26.03.05, Balance 2e décan)

Et dans les encarts collectifs, on note aussi une apparition de Schopenhauer (semaine du 27 fév. au 5 mars) – autant de nobles cautions pour la parole zodiacale.

EFFETS D'ORALITE

[a] effets de registre :

É. Teissier pratique le " code-mixing ", souvent avec les mêmes unités (qui deviennent à la longue connues de son public comme caractéristiques de son *ton*) :

> Communication " boostée ", solidarité active (13/19.02.05, encart collectif)
> L'ambiance *at home* vous met les nerfs à vif les 15 et 19 (13/19.02.05, Balance 1er décan)
> Ça déménage *at home* (au sens propre, pour certains !) […] Soyez plus cool (20/26.02.05, Sagittaire 1er décan)
> Productif, le travail *at home* si vous organisez bien votre action […] (20/26.02.05, Balance 2e décan)
> " Boosté ", le travail à domicile, et rentable ; le 22, un jour à choisir pour un déménagement zen ou une réconciliation (20/26.02.05, Vierge 3e décan)
> Restez zen ! (20/26.02.05, Scorpion 3e décan)
> Etc.

[54] Signalons que lors de la parution de cet horoscope, la commémoration du centenaire de la naissance de Sartre faisait l'actualité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Modernité et familiarité : on a là un positionnement culturel (qui contraste avec les idiotismes " made in France " que nous mentionnions plus haut et avec lesquels voisinent ces emprunts) qui à la fois ouvre le huis-clos intime sur un univers plus vaste – effet d' " aération ", comme pour les références et citations –, et installe une connivence et une décontraction qui suggèrent que la communication est informelle et amicale : nous sommes " entre nous ", dans une pseudo-oralité, où s'écrivent des choses " qui ne s'écrivent pas " – en d'autres termes, ici, on écrit comme on parle. Cet effet va être renforcé par des procédés d'écriture qui prescrivent, à la lecture, d'imaginer une certaine intonation.

[b] effets d'intonation :

Sur une page d'horoscope donnée, on observe une grande variété illocutoire (assertions, questions, exclamations, parfois mêlées les unes aux autres, par insertion dans des parenthèses (" échanges chaleureux (ardents ?) ", 20/26.02.05 Balance 3e décan) ou entre tirets, ou par simple adjonction (" un contact marquant est dans l'air, bravo ! "), ce qui interdit une lecture *recto tono*. Ajoutons que sur la page du 13 au 19 février nous avons décompté plus d'un tiers de phrases nominales, qui nécessitent l'adjonction de mélodies particulières pour que l'on ait des séries d'actes de langages et non des listes de syntagmes – avec l'aide de la ponctuation… :

> Pleins feux sur votre carrière ! (13/19.02.05, Taureau 3e décan)
> Freins et déstabilisation, né vers le 28 ; […] (13/19.02.05, Sagittaire 1er décan)
> […] Joli choix, non ? (13/19.02.05, Verseau 2e décan)

… de formules figées ou d'interjections… :

> Le Soleil vous souffle de vous mettre en retrait, de donner le premier rôle au partenaire – dur dur pour le Lion ! – ; […] (13/19.02.05, Lion 3e décan)
> Aïe, voici une semaine " électrique " ! (20/26.02.05, Gémeaux 1er décan)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

... ainsi qu'avec quelques tournures syntaxiques privilégiées, telles les dislocations du type suivant (phrases nominales à construction binaire pour Riegel & al. 1994 : 459[55])... :

> Bénis, les 14-15, travail à domicile, bricolage ou déménagements (13/19.02.05, Balance 1er décan)

... que l'on trouve en grand nombre dans notre mini-corpus et dont Riegel & al. disent que les deux parties juxtaposées constituent " une unité discursive, dont la solidarité est marquée par l'accord éventuel et l'intonation : le premier terme est assorti d'une intonation montante ouvrante, le second d'une intonation descendante fermante " (*ibid.*), et ce, bien que l'on soit à l'écrit. Dans notre exemple, l'insertion du circonstanciel entre les deux parties – rhématique et thématique – ne fait qu'accentuer le phénomène, tout comme peut le faire la coordination postposée (" "Boosté", le travail à domicile, et rentable ", cité *supra*).

Des procédés graphiques peuvent enfin suggérer une rythmique particulière, ici une scansion lente :

> Le 18, soyez ri-gou-reux ! (13/19.02.05, Gémeaux 3e décan)

Est ainsi installée une pseudo-proximité entre l'astrologue et son lectorat, dont est sollicité le pathos[56], proximité renforcée par la présence, en tête de page, de la photographie d'É. Teissier qui le regarde droit dans les yeux[57].

Au total, entre effets de littérarité et effets d'oralité, on a ce qu'on pourrait appeler un vaste " panachage " stylistique, dont

---

[55] Leur exemple : " Magnifique, ce paysage ! ".

[56] L'appel à l'émotion peut en effet passer par des procédés syntaxiques : voir Amossy 2000 : 179.

[57] Les photographies d'É. Teissier qui surveillent ses pages d'horoscopes nécessiteraient à elles seules toute une étude, qui sort du cadre de cet article.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'effet global est double : à la fois de masquage, par la variété, et de fascination, par la sollicitation affective.

POUR CONCLURE : LES HOROSCOPES ET LE TRIO ETHOS / LOGOS/ PATHOS

Nous ne reviendrons pas sur les petites conclusions partielles qui ont été données chemin faisant, et nous contenterons pour finir de proposer un élément de réponse (parmi bien d'autres) à cette taraudante question : pourquoi lit-on son horoscope ? Indéfectible besoin de croire, besoin de sens, remède à l'angoisse, comme le pense G. Miller (2000 : 10) ? Peut-être, mais pas seulement – la désaffectation des religions traditionnelles (mais la montée des sectes) serait à ce seul compte difficilement explicable. Ce n'est peut-être pas seulement du côté d'un " manque " spirituel qu'il faut chercher : il est significatif que l'addiction à l'astrologie soit souvent addiction à tel(le) astrologue.

En témoigne l'épisode de " changement d'adresse médiatique " d'É. Teissier, lorsqu'elle passa sans crier gare de *T7Jours* à *TV Magazine* : on put voir à l'époque dans le courrier des lecteurs de *T7Jours* que cette disparition brutale fut assez mal vécue par bon nombres d'habitués de cet horoscope, que le nouveau ne satisfaisait pas – à tel point que l'hebdomadaire dut présenter, comme nous l'avons vu, sa nouvelle astrologue (Hermine), qui mit un certain temps à apprivoiser (avec succès, semble-t-il) cette clientèle zodiacale qui n'était pas la sienne. Mais l'anecdote ne s'arrête pas là : du côté de *TV Magazine*, dans l'édition lyonnaise, on avait déjà un astrologue, M. Césari, reconnu sur la place lyonnaise et ayant pignon sur rue. Lui aussi devait avoir ses adeptes : pendant une période d'environ deux mois, il y eut assez cocassement deux horoscopes distincts dans *TV Magazine*, à deux pages de distance : celui d'É. Teissier, et celui de M. Césari (avec des prédictions différentes). Sans doute la situation n'était-elle pas tenable à long terme. Résultat, M. Césari n'a pas quitté l'édition lyonnaise de *TV Magazine*, mais il n'a pas non plus, bien entendu, évincé É. Teissier : il s'est reconverti

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désormais dans la numérologie (talent qu'il possédait aussi) – la discipline change, la relation reste. Peu importe la mantique, pourvu que l'on ait l'homme / la femme.

Et du moment que le texte d'horoscope (ou de numérologie) est la seule interface entre eux et leur lectorat, on ne peut les avoir qu'à travers leur *ton* propre, ce ton qui, selon Maingueneau, n'appartient pas seulement à l'oral mais traverse également tout texte écrit, et qui " permet au lecteur de se faire une représentation du corps de l'énonciateur (et non, bien entendu, du *corps* de l'auteur effectif) " (1998 : 80). Ce ton est par ailleurs " incorporé " à la lecture, animé par la voix silencieuse du lecteur qu'il diffuse en son for intérieur (c'est une écoute intime), et l'on a vu qu'il n'était pas sans solliciter, chez lui, des affects – ainsi l'éthos se met-il en relation avec le pathos.

C'est ici que se logerait peut-être l'essentiel de la manipulation : le logos de l'horoscope est doublement co-produit par le récepteur *sur fond de cette relation*. Doublement, car sur le plan du contenu, le message ne prend sens que dans ces pertinentisations individuelles que nous avons signalées ; et sur le plan de l'expression, il y a une sorte d'ajustement corporel au dispositif rythmique et intonatif programmé par le texte. L ' " empathie " dont parlent Kunth & Zarka (2005 : 110) ne serait pas du pur domaine intellectuel (" crédulité ", disent-ils : p. 111), elle serait d'abord somatique – une sensibilité corporelle (un bien-être) à cette " musique langagière " que l'on reproduit en soi-même en lisant. L'horoscope d'É. Teissier, ou l'argumentation par l'esthétique ?

ÉLEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Adorno, T. W., (2000) : *Des étoiles à la Terre ; la rubrique astrologique du " Los Angeles Times "*, Paris : Exil Éd.

Amossy, R. (2000) : *L'argumentation dans le discours*, Paris : Nathan.

Barthes, R. (1957) : *Mythologies*, Paris : Editions du Seuil (réed. Points Seuils)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Benveniste, É. (1974) : *Problèmes de linguistique générale, t. 2*, Paris : Gallimard.
Bruxelles, S. & Constantin de Chanay, H. : (1998) " Acerca de la teoría de los topoi : estado de la cuestión ", *Escritos* 17/18, Universidad Autónoma de Puebla, déc. 1998, pp. 349-383.
Constantin de Chanay, H. (1993) : " Argumentation et analycité relative ", *Actes du Congrès Européen de Systémique* (Prague, 5-8 octobre 1993), CESZ vol. IV, 1255-1264.
Doury, M. (1997) : *Le débat immobile : l'argumentation dans le débat médiatique sur les parasciences*, Paris : Kimé.
Ducrot, O. (1984) : " Esquisse d'une théorie de la polyphonie ", *Le dire et le dit,* Paris, Minuit, 171-233.
Fuzeau-Breausch, S. (1995) : *L 'astrologie*, Paris : PUF (Que sais-je ? n° 2481, 3ème édition corrigée, 1ère édition 1989)
Guiraud, P. (1971) : *La Sémiologie,* Paris : PUF (Que sais-je ? n° 1421)
Kunth, D. & Zarka Ph. (2005) : L'astrologie, Paris : PUF (Que sais-je ? n° 1421)
Le Guern, M. (2003) : *Les deux logiques du langage*, Paris : Champion.
Maingueneau, D. (1998) : *Analyser les textes de communication*, Paris : Nathan Université.
Miller, G. (2000) : *Ce que je sais de vous... disent-ils*, Paris : Stock.
Morin, É. (dir.), Fischler, C., Defrance, P., Petrosian, L., (1982) : *La croyance astrologique moderne. Diagnostic sociologique*, Lausanne : L'Âge d'homme.
Peirce Charles Sanders, *Écrits sur le signe,* Paris, Le Seuil, 1978.
Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. (1994) : *Grammaire méthodique du français*, Paris : P.U.F.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

III. ARGUMENTATION ET LOGIQUE DU LANGAGE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MOYENS GRAMMATICAUX ET CHOIX ENONCIATIFS ABORDES DU POINT DE VUE DE L'ARGUMENTATION

Michel CAMPRUBI
Professeur Émérite de l'Université de
Toulouse-le Mirail

INTRODUCTION

Nous examinerons d'abord la place des prépositions, parmi les moyens grammaticaux donnant des "visions opposées" et permettant au locuteur/énonciateur de faire un choix. Ce terme de *vision* employé par Pottier et relevant d'une optique guillaumienne, renvoie au sémantisme grammatical. C'est donc au plan de la "mise en discours" que se réalise ce choix. De plus, les langues ne retiennent pas toujours les mêmes types de vision pour des structures pourtant équivalentes comme le montre la traduction d'une langue à l'autre (notamment avec les structures de complémentation verbale ou nominale) ; on constate ces différences même pour les plus voisines d'entre elles, comme dans le cas, par exemple, des langues romanes. On est alors amené à remonter au fondement "idéologique" du système linguistique représenté par chaque langue. Nous essaierons d'en dire quelques mots.

Nous aborderons aussi un cas particulier de micro-système grammatical, celui de l'**attributivité** en espagnol qui présente l'originalité d'être articulé en deux verbes copules/auxiliaires, *ser* et *estar* (au lieu d'un seul en français, notamment) et qui permet, ce faisant, une utilisation en particulier **argumentative**, toutes choses impossibles dans les langues à verbe attributif unique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Les prépositions et les choix de "vision" :

1.1 : Prépositions opposées et prépositions concurrentes[1] :

Un cas déjà étudié par Pierre Cadiot,[2] en français, de prépositions concurrentes, plus exactement ici en distribution complémentaire (suivant l'expression du structuralisme), est celui des prépositions *de* et *avec*, dans des expressions du type : *parler (du +*avec) le nez* , en face de *parler avec les mains*. Il en donne une explication, sous forme de règle d'usage et l'on peut avancer que, dans un tel cas, le locuteur francophone n'a pas réellement le choix de la préposition dont l'utilisation lui est imposée par le code linguistique.[3] Au contraire, il y a possibilité de choix, par exemple, en espagnol, pour :

reclamar algo a/de alguien – sufrir algo a/de uno.

Comment s'explique cette double possibilité ? Nous disons, en substance, dans l'ouvrage cité,[4] que la *réclamation* (ou fait de réclamer) s'adresse à une sorte de "destinataire", ce qui amène le choix de *a (alguien)*, mais elle implique aussi la vision d'un **possesseur**, autrement dit d'une **provenance** de la chose réclamée, laquelle vision, si elle prime sur celle d'un destinataire, entraînera l'emploi de *de*. On voit donc comment le seul point de vue du locuteur explique le choix de la préposition. Si ce point de vue s'attache plutôt au procès en cause (*réclamer*), on a l'évocation du "possesseur" ; s'il se tourne, au contraire, vers la conséquence

---

[1] Nous avons déjà traité ce point dans l'ouvrage *Questions de linguistique romane contrastive* (M. CAMPRUBI, 1999). Nous en reprenons certains éléments (cf. p. 158-161).

[2] Pierre CADIOT, 1993 (p. 68 et qs.) ; cf. dans notre ouvrage ci-dessus, p. 158.

[3] D'après Cadiot, cet emploi de la préposition *de* "tend à faire apparaître que le régime nominal n'est pas configuré pour lui-même, mais est saisi dans la continuité du prédicat introducteur (V)".

[4] Nous reprenons l'analyse dudit ouvrage, *Op. cit.*, p. 166.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

attendue du procès (la "réception" de ce qui est demandé), il est alors anticipatif et il entraîne un autre choix prépositionnel. Deux logiques linguistiques sont à l'œuvre d'où cette relative liberté de choix dès lors que la langue le permet, avec une combinatoire moins contrainte que dans d'autres cas.

Ce que nous avons ici, ce sont des prépositions à la fois opposées (*a/de*) par le type de vision qu'elles représentent (l'une "prospective", *a*, l'autre "rétrospective", *de*), et **concurrentes** pour une certaine sorte d'expressions ou classe de prédicats, si l'on préfère. Rappelons que la vision "prospective" correspond, grosso modo, à une idée de **finalité** ou **destination** et celle dite "rétrospective" à une idée de **causalité** ou de **provenance** spatiale ou temporelle ; quant à la vision "coïncidente", elle peut se traduire notamment par une idée de **traversée**, dans le domaine spatial ou temporel, ou de **médiation**, dans le domaine notionnel/abstrait.

Les cas de double possibilité de construction sont assez nombreux. On peut citer encore, pour l'espagnol, *arremeter a/para* (= "attaquer", "s'élancer sur"), cette fois avec deux prépositions toutes deux "prospectives" mais séparées par un trait distinctif (celui que nous indique Bernard Pottier,[5] que nous rappelons : *a* insiste sur "l'arrivée"," l'aboutissement", *para* sur le "départ"). Egalement : *litigar con/contra alguien* (=être en conflit avec). En remarquant que *contra* ne peut s'employer que si le prédicat donne une idée d'hostilité ou d'affrontement. La préposition *con*, elle, reste absolument neutre sur ce plan, n'amenant que la représentation d'un "partenaire" ou d'un "associé" et on peut la retrouver en concurrence avec *para*, sorte d'inverse de *contra*, par exemple dans l'expression : *caritativo con/para* (=charitable avec/envers). Avec *para*, c'est l'idée de sympathie, de rapport "positif" en tout cas, qui doivent être présents dans le prédicat. Remarquons, en passant, que l'homologue français de *para*, la préposition *pour*, accepte, elle, un contexte d'hostilité : *éprouver de l'aversion* ***pour*** *quelqu'un*.

---

[5] Cf. Bernard POTTIER, 1970 (p. 67).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous avons donc affaire, dans le cas de cette double possibilité de construction prépositionnelle, à des choix **énonciatifs**, ce qui n'est sans doute pas vraiment une orientation argumentative, mais se situe bien au niveau de la **mise en discours** (et des "effets de sens" en termes guillaumiens).

1.2 : Choix divergents d'une langue à l'autre (ou différences interlinguistiques) :

Bien que les langues possèdent des prépositions homologues, surtout celles d'une même origine comme les langues romanes, les emplois et choix de vision ne sont pas identiques et c'est d'ailleurs là une des plus fréquentes sources d'erreurs pour les apprenants. Le cas des prépositions *pour* et *par* en français et de *para* et *por* en espagnol est particulièrement exemplaire. On peut, pour l'essentiel, analyser chacune des prépositions de ces deux couples de la même manière, à savoir : attribuer à *pour* et *para* le trait distinctif "prospectif" déjà cité et à *par* et *por* le trait opposé "rétrospectif" ou bien le trait "coïncident" également possible pour ces deux dernières prépositions (mais, d'après nous, en aucune façon, le trait "prospectif", sous peine de supprimer la valeur distinctive de ces traits pertinents, comme nous avons essayé de le montrer ailleurs[6]). Ceci étant, on voit le français choisir la préposition prospective *pour* dans une série de compléments, alors que l'espagnol choisit, lui, la préposition rétrospective ou coïncidente *por*, l'antagoniste ou concurrente de *para*. Nous avons donc les diverses sortes de constructions suivantes :

> (frç.) Fermé pour cause de maladie – Se sacrifier pour ses enfants – Mourir pour la patrie – Eprouver + du respect + de l'admiration + de la haine ... pour quelqu'un – Acheter quelque chose pour peu d'argent -

---

[6] Cf. notre communication au colloque de linguistique hispanique de Nantes (M. CAMPRUBI, 1998).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(esp.) Cerrado por causa de enfermedad – Sacrificarse por sus hijos – Morir por la patria – Sentir respeto + admiración + odio por alguien – Comprar algo por poco dinero –

En gros, le français retient donc une vision nettement prospective en posant le terme complément comme une entité visée, envisagée en tant que bénéficiaire ou assimilé, alors que l'espagnol y voit une motivation ou un élément de causalité, c'est-à-dire une entité pré-existant, au moins comme préalable mental, au procès ou état rapportés.

On peut, à propos des langues romanes, ajouter le cas de celles qui ne possèdent qu'une seule préposition au regard des couples précédents. Ainsi, l'italien, le catalan (dans une de ses modalités), l'occitan sauf le gascon, n'utilisent que la forme *per* qui correspond à la fois à *por* et à *para*, notamment. Ainsi, pour ne prendre que l'exemple du catalan oriental **oral**, nous aurions comme traduction des expressions citées :

Tancat per causa de malaltia – Sacrificar-se pels seus fills – Mort per la pàtria – Sentir respecte + admiració + odi per algú – Comprar quelcom per pocs cèntims – mais aussi, là où l'espagnol et le français se rejoignent avec les pré*positions* pour/para : menjar per viure ("manger pour vivre") – això és per mi (ceci est pour moi), etc.

Plutôt que d'attribuer à cette unique forme prépositionnelle les deux traits distinctifs opposés en question –ce qui n'aurait guère de sens, à notre avis- nous préférons dire que c'est une idée de motivation/causalité qui est retenue et privilégiée (ce qui se comprend si l'on veut bien voir que tout but, finalité ou objectif peuvent se concevoir aussi comme des **raisons** d'agir, notamment, et l'on serait alors en présence des deux faces d'une seule et même réalité logico-sémantique).

D'ailleurs, même en espagnol, on le sait, il y a tout un pan d'emplois où peuvent apparaître aussi bien l'une que l'autre des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

deux prépositions concurrentes[7] suivant, donc, que l'on privilégiera une vision **finale** ou bien une vision **causale** et l'on retrouve là le phénomène examiné plus haut du double choix possible des prépositions. Il apparaît alors qu'on se trouve face à deux possibilités argumentatives différentes que les termes logiques que sont *final* et *causal* illustrent clairement.

En définitive, que ce soit avec le choix préférentiel d'une langue, cas de l'espagnol, ou avec le choix exclusif pour d'autres langues comme le catalan et l'occitan, le recours à la vision rétrospective (ou coïncidente) de *por/per*, au détriment de la vision prospective, nous nous trouvons au fondement idéologique, au sens premier et général du terme, desdites langues. Mais nous avons vu que les deux visions ne sont opposées qu'en apparence et qu'une conception plus "profonde", si l'on veut, semble pouvoir les réunir. Dès lors, ce qui a pu présider, à l'origine de l'évolution de ces langues, à partir du latin, semble bien être une sorte de "hasard" plus qu'une nécessité radicalement logique, dirons-nous. On voit, d'ailleurs, dans une perspective historique, qu'une langue a pu hésiter quant à ces choix et ne les fixer de façon assez nette et stable que tardivement, comme l'a fait l'espagnol quant aux deux prépositions en question. Il est vrai aussi qu'on peut constater que le gascon, proche, on le sait, de l'espagnol du fait de leur commun **substrat basque**, est le seul, avec, précisément le catalan "occidental" qui en est le plus proche, à avoir, dans ce groupe occitano-catalan, la double forme prépositive, (*per* et *entà*). Il y aurait là, alors, un enracinement ancien et, de quelque façon, un élément de **typologie** linguistique. Et il serait peut-être intéressant de voir si le français, avec son "adstrat" germanique, partage sur ce point des choix de vision analogues avec des langues germaniques telles que l'allemand et l'anglais, par exemple. Sans nous étendre, il nous apparaît que la vision prospective des prépositions anglaises *for* et *to* recouvre un champ d'emploi très proche de celui du français (cf. avec la première, *for you, for this reason, for one pound, famous*

[7] Cf. un exemple que nous reprenons d'un Mémoire de D.E.A. de Elena GASPAR GARCIA (2003) : *Viene al cine con nosotros por/para distraerse un poco.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

for its cathedral – exemples qui se traduisent à l'aide de *pour*, alors que, même en espagnol, ils le sont, sauf le premier parfois, avec *por*).

On peut encore ajouter tout un pan d'emplois d'une autre préposition prospective, *à*, en français, alors que l'espagnol aura recours à la préposition rétrospective *de* (cf. *facile à faire / fácil de hacer, machine à coudre / máquina de coser, une femme aux yeux bleus / una mujer de ojos azules*). On serait donc tenté de qualifier l'espagnol de langue à vision plutôt rétrospective et le français de langue à vision préférentiellement prospective, en ce qui concerne l'usage des prépositions.

2. L'attributivité en espagnol et les choix énonciatifs :

2.1 Le système attributif en espagnol :

Comme on le sait, l'espagnol utilise deux verbes copules-auxiliaires pour assumer la fonction verbale dans le cadre de l'attributivité, c'est-à-dire essentiellement devant un attribut du sujet grammatical. Nous avons nous-même étudié cette question , dans le sillage des analyses de Bernard Pottier notamment, et rappelé que la seule pertinence, quant au choix du verbe copule introduisant l'attribut, réside dans le critère **sémantique** d'*inhérence* ou *non-inhérence* de la qualité ou état qu'il s'agit d'attribuer à l'entité concernée. On peut préciser que la vision d'inhérence exclut l'intervention d'un facteur externe dans la qualité ou la façon d'être, contrairement à ce qui définit la vision opposée, de non-inhérence. Aucun critère de durée de l'état, en particulier, n'intervient alors dans ce choix.[8] De par leur signification propre, les adjectifs entraînent ainsi telle ou telle combinaison, suivant qu'ils sont pourvus du trait d'inhérence ou de son contraire (pour mémoire : *ser inteligente* /vs./ *estar lleno*). Il y a donc là une "contrainte" grammaticale émanant du système de la langue. Mais un grand nombre d'adjectifs ne possèdent pas, par eux-mêmes, les traits en question.

[8] Cf. en particulier M. CAMPRUBI, 2001 (p. 50-52).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est alors la situation de référence que le locuteur doit prendre en considération pour faire son choix du verbe copule ou bien, même, c'est sa propre conception de ce qu'est la réalité qui lui fait choisir ledit verbe, communiquant ainsi sa propre "vision" (et nous retrouvons un terme déjà employé). Donc, pour nous en tenir à ce dernier cas, on se trouve à nouveau en présence d'un choix énonciatif et, comme on va le voir, dans une perspective pouvant être nettement argumentative.

2.2 : Utilisation argumentative des formes attributives :

Nous illustrerons ce point par le court dialogue suivant entre deux hommes qui voient passer une femme de leur connaissance :

> "*Aurora está guapísima*, dit l'un d'eux, à quoi l'autre réplique :
>
> Siempre lo fue ; pero, vamos, con el matrimonio ha ganado mucho."

On voit donc comment, pour une même personne, Aurora, et pour exprimer une de ses qualifications (sa beauté), les deux interlocuteurs font un choix opposé du verbe copule. Le premier, en effet, voyant passer Aurora, nous parle de la beauté qu'il lui trouve présentement, en quelque sorte d'une beauté constatable **en la circonstance**, sans nous dire autre chose, alors que pour le second interlocuteur, c'est insuffisant et il rectifie pour dire que la beauté d'Aurora est une de ses caractéristiques, une façon d'être propre, **inhérente** à son physique (pour reprendre le terme de base). Mais, et c'est là que se précise l'argumentation, il va concéder que l'on peut voir cette beauté comme le produit, au moins en partie, d'un facteur externe, en l'occurence le *mariage*, qui a contribué, selon lui, à accroître sensiblement cette beauté ("*ha ganado mucho*").

Nous avons donc là, au départ, deux façons de voir les choses, ou du moins de **parler** d'une réalité donnée. Il s'agit bien d'une même réalité -une même personne et une même qualité- mais vue sous deux angles différents. Les locuteurs expriment,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour le premier, son impression actuelle et, pour le second, son appréciation fondamentale. Les deux outils grammaticaux que sont les verbes copules servent à eux seuls à véhiculer cette subjectivité du locuteur. On le voit d'autant mieux que si l'on essaie de traduire ce dialogue en français, il faudra recourir à des moyens supplémentaires, s'ajoutant au verbe copule unique ; pour *está guapísima*, dire : "est très belle + **maintenant**" –avec cet adverbe auquel l'interlocuteur pourra opposer son : "elle l'a **toujours** été". Ou bien, plus subtilement peut-être, utiliser un tour exclamatif : "Qu'est-ce qu'elle est belle, Aurora !" –qui doit pouvoir privilégier un point de vue actuel, autrement dit circonstanciel. Sinon, la traduction qui dirait simplement : "Aurora est très belle", rendrait incompréhensible l'articulation logico-argumentative de l'ensemble, et serait même tout à fait bizarre.

CONCLUSION

Si l'on entend par "tout discours est par nature argumentatif" que le locuteur y manifeste toujours quelque intention communicative, on peut souscrire à cette conception linguistique, sans oublier toutefois que, suivant les cas, sa part d'initiative dans le choix des moyens est variable, dans la mesure où les contraintes du système sont plus ou moins strictes. Egalement, suivant les langues, comme on vient de le voir, les ressources sont différentes. Certes, il y a toujours moyen de retomber sur ses pieds et, pour la traduction, en particulier, de ne pas trahir (ou le moins possible) l'original ; cela au prix d'un certain savoir-faire et, avant tout, d'une rigoureuse et complète **compréhension** du discours d'autrui, autrement dit de cette "intention communicative" que nous venons de mentionner. On voit, de ce point de vue, l'importance de la composante morpho-syntaxique, celle des éléments grammaticaux qui, loin d'être "vides" comme on le dit parfois, au moins pour certains d'entre eux, ne laissent jamais de contribuer au sens de la séquence discursive. Quant aux soi-disant verbes "copules", précisément, en tout cas en espagnol, ils sont bien plus que cela, plus qu'un simple trait d'union syntaxique à quoi leur dénomination traditionnelle a voulu les réduire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BIBLIOGRAPHIE

CADIOT, Pierre, 1993, "De et deux de ses concurrents : avec et à", Langages n° 110, (p. 68-106).

CAMPRUBI, Michel, 1999, Questions de linguistique romane contrastive, PUM.

CAMPRUBI, Michel, 1998, "Le but et la cause et les prépositions concernées à travers quelques langues romanes", Linguistique Hispanique, Antoine Resano éd., Université de Nantes, (p. 327-332).

CAMPRUBI, Michel, 2001, Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole, nouvelle édition revue et augmentée (1° éd. 1972), PUM, amphi 7.

GASPAR GARCIA, Elena, 2003, L'influence de l'aspect lexical dans les compléments de but construits avec les prépositions espagnoles por et para, Mémoire de D.E.A., Directrice de recherche Béatrice Salazar, Université de Rouen.

POTTIER, Bernard, 1970, Gramática del español, Ediciones Alcalá, Madrid.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LE LOCUTEUR : UN STRATEGE MANIPULE ?

Hélène FRETEL
Université de Bourgogne

> Chaque homme (...) est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci[1].

Si le statut de stratège du locuteur ne fait aucun doute au vu des stratégies argumentatives auxquelles il recourt pour son projet argumentatif, il peut sembler étrange de parler de manipulation. En parlant de manipulation nous ne cherchons pas à nous engager sur la pente idéologique que ce terme peut supposer. Il nous intéresse de nous interroger sur la manière dont une langue peut conditionner la production d'énoncés, il s'agit d'envisager ici la *manipulation* telle que l'entend A. J. Greimas.

Argumenter n'est pas manipuler. Comme l'indique J-Bl. Grize l'argumentation considère « l'interlocuteur, non comme un objet à manipuler mais comme un *alter ego* auquel il s'agira de

---

[1] Friedrich SCHLEIERMACHER, *Des différentes méthodes du traduire*, Paris : Seuil, 1999, p. 41.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faire partager sa vision[2] ». Mais alors, si l'interlocuteur n'est pas manipulé, pourquoi penser que le locuteur puisse l'être ? De fait, en tant qu'émetteur du message, le locuteur peut être tenu pour maître de son dire, et donc non soumis à manipulation. Et pourtant, la nature même de l'argumentation nous semble nous orienter vers l'interprétation inverse.

Les travaux de J-Cl. Anscombre et O. Ducrot (*L'argumentation dans la langue*) ont permis d'établir que l'activité d'argumentation est coextensive à l'activité de parole, autrement dit, sitôt que l'on parle, on argumente. Par ailleurs, l'argumentation n'est plus considérée comme un fait de discours, mais au contraire comme un fait de langue. Ceci nous amène alors à nous interroger sur le point suivant : si l'argumentation dépend de la langue, la nature même de la langue ne va-t-elle pas conditionner l'argumentation qui lui est attachée ? Ce qui, du coup, revient à se demander en quels termes chaque langue peut et va conditionner toute argumentation. Nous avons en fait ici à cœur de montrer comment les locuteurs de chaque langue peuvent être, et sont, manipulés par la langue qu'ils convoquent.

Tout d'abord les éléments mêmes de l'argumentation nous donnent les premiers indices des contraintes auxquelles sont soumis les locuteurs : l'image préalable du locuteur, la nécessaire prise en compte de la doxa de l'auditoire, par exemple... Mais ce qui permet sans nul doute de mieux saisir cette manipulation est, à notre sens, la comparaison de processus argumentatifs de plusieurs langues. Nous nous appuierons ici sur le français et l'espagnol, et nous nous intéresserons plus précisément à leur matériel argumentatif. La comparaison des connecteurs de ces deux langues révèle, en effet, l'absence d'une argumentation universelle. Les possibilités offertes, par chacune d'elles, aux locuteurs étant différentes, elles orientent alors nécessairement vers l'idée que le locuteur français et le locuteur espagnol ne disposent pas des mêmes éléments, ne procèdent pas de la même façon, car contraints de ma-

---

[2] Jean-Blaise GRIZE, *Logique et langage*, Paris : Ophrys, 1997, p. 41.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nière différente par leur langue. Il n'y a dès lors plus qu'un pas entre la contrainte et la manipulation.

I - L'activité de parole manipulée par l'activité d'argumentation.

Tout discours suppose une dimension argumentative. Le locuteur peut avoir connaissance, conscience de ce fait, mais il ne le maîtrisera pas pour autant. En effet, considérer que l'argumentation relève de la langue suppose nécessairement des schèmes préalablement inscrits en elle. Dans cette optique, la dimension argumentative de tout discours manipule le locuteur qui ne peut se dérober aux principes qui la sous-tendent. Est-ce le locuteur qui choisit de chercher à emporter l'adhésion de son interlocuteur ? Ou ne serait-ce pas plutôt une quête qui reposerait sur la raison d'être de tout énoncé ? Qu'il s'agisse d'un désir conscient du locuteur ou d'un fait imposé, supposé par la langue, chercher à emporter l'adhésion d'un interlocuteur suppose nécessairement de se plier à un certain nombre de préceptes. La co-construction de la signification des énoncés entre le locuteur et l'interlocuteur est sans doute la première contrainte dont le locuteur ne peut faire l'économie. L'instance de réception joue un rôle décisif dans l'échange qu'il soit clairement identifié comme argumentatif ou non. Le type de public visé modelant nécessairement le discours, le locuteur peut prendre en considération la ou les personnes auxquelles il s'adresse dans son discours, sans nécessairement le faire avec une conscience claire et de façon calculée. En revanche, le rôle de l'interlocuteur dans la construction de l'énoncé préexiste à toute construction d'énoncés, indépendamment de la nature du locuteur et de l'énoncé lui-même. Ainsi le locuteur est-il contraint par cette prise en compte de l'interlocuteur[3] et la nécessaire construction d'une image de soi ; c'est ainsi par exemple que la construction de l'ethos discursif se voit nécessairement conditionnée

[3] Une structure contractuelle entre le locuteur et l'interlocuteur domine toute production d'énoncé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par l'ethos préalable ou prédiscursif[4]. Toujours dans ce rapport locuteur-interlocuteur, on peut également souligner l'importance des prémisses. Car un sujet parlant en quête d'adhésion ne peut se soustraire à la nécessité de faire reposer son discours sur les prémisses d'ores et déjà entérinées par son interlocuteur, prémisses qu'il ne maîtrise pas. Aussi, le locuteur ne dispose pas véritablement, nous semble-t-il, d'un savoir et d'un savoir-agir assurés, il n'exerce qu'un faire interprétatif permanent. Il nous faut oublier le grand manipulateur que l'on voit souvent dans le locuteur qui n'est, en fait, qu'une sorte de gardien des contrats, des vérités des choses et des êtres, dont le seul pouvoir serait d'engager à l'interprétation. Ce locuteur, en quête d'adhésion, ne l'est que pour les besoins communicatifs, les contraintes sociales et non parce qu'il le désire vraiment. En fait, si le locuteur est en quête de l'adhésion de l'interlocuteur, ce n'est que parce qu'il ne peut faire autrement. Les stratégies qu'il déploiera ne répondront qu'à ce besoin non-maîtrisé. Par ailleurs, les techniques argumentatives qu'il mettra en jeu préexistent pour la plupart à la construction des énoncés et s'appuient nécessairement sur un savoir partagé, extérieur à la prise de parole. C'est-à-dire que, quelle que soit la stratégie employée, que celle-ci relève du *raisonnement*, ou de *l'argumentation*, tout énoncé dépend d'un savoir partagé, qu'il s'agisse de *topoï* ou de la doxa. On pourrait dire que tout locuteur est tributaire du consensus : il n'est qu'un simple utilisateur des *topoï*[5] et ne peut éviter de les prendre en compte ; quant à la doxa,

---

[4] Dans le cadre d'un discours argumentatif, tout locuteur, lorsqu'il prononce son discours, doit construire une image de soi en accord avec le but argumentatif de son discours. Cette construction ne se fait qu'en tenant compte de l'idée présumée que ses interlocuteurs, son auditoire se fait de lui. Aussi, la construction de l'ethos discursif passera donc nécessairement par un retravail des stéréotypes défavorables qui peuvent porter atteinte à la force de l'argument. On pourrait ajouter à cette image, l'image que le locuteur se fait de son allocutaire, image qui relève de la fiction et donc de l'imaginaire du locuteur. L'imaginaire ne le manipule-t-il pas dans ces conditions ?

[5] Ils peuvent néanmoins être créés de toutes pièces, par le locuteur, tout en étant présentés comme ayant force de loi, comme allant de soi. C'est alors que l'on pourrait peut-être percevoir l'image d'un locuteur stratège-manipulateur. Mais,

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa définition même invite à saisir le locuteur comme une entité manipulée :

> Définir la doxa comme le savoir partagé des membres d'une communauté à une époque donnée, c'est concevoir les interactants comme tributaires des représentations collectives et des évidences qui sous-tendent leur discours. C'est voir leur parole comme modelée par ce qui se dit et se pense autour d'eux, par ce qu'ils absorbent souvent à leur insu, parce qu'ils prennent pour évident sans pouvoir en rendre compte. (...) Si l'argumentation implique une intentionnalité et une programmation, celles-ci s'avèrent tributaires d'un ensemble doxique qui conditionne le locuteur et dont il est le plus souvent loin d'avoir une claire conscience[6].

Mais au-delà de ces éléments, ce sont les connecteurs qui vont plus particulièrement nous intéresser. Touchant directement à l'analyse argumentative, ils ne contribuent pas simplement à l'enchaînement des énoncés, mais participent de l'entreprise de persuasion. L'analyse statistique et pragmatique des connecteurs argumentatifs français et espagnols que nous avons menée lors de notre travail de thèse[7], nous a permis de reconnaître une sorte d'armature relationnelle organisatrice du récit. Pour chacune des langues, s'est dégagé, des différentes données, un principe d'organisation invariant, qui même s'il ne nous permet pas d'établir formellement un schéma argumentatif canonique, permet de distinguer deux types d'organisation.

---

malgré tout il restera manipulé en ce sens où il se doit, il ne peut faire l'économie de recourir à des *topoï*.

[6] Ruth AMOSSY, *L'argumentation dans le discours*, Paris : Nathan Université, 2000, p. 94.

[7] Hélène FRETEL, *Analyse statistique et pragmatique des connecteurs argumentatifs espagnols et français*, (2 tomes), Thèse soutenue à l'Université de Bourgogne, sous la direction de Christian BOIX, 2002. Nous comparons le comportement de 30 connecteurs de chaque langue dans un corpus composé d'extraits de quatre romans, trois essais et trois éditoriaux par langue, ainsi que dans un corpus de textes romanesques français et espagnols et de leur version traduite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

II. Un locuteur manipulé par sa langue.

Dans une réflexion sur la traduction, Friedrich Schleiermacher nous dit que « Chaque homme (...) est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. ». Dans le cadre de l'argumentation, la théorisation que l'on connaît pourrait laisser penser à une organisation universelle, en ce sens où elle développe l'idée que nos comportements langagiers sont régis par des règles ou des principes universels (le principe de coopération, les maximes de Grice, les lois du discours...). Si cela vaut pour l'argumentation prise au sens large, il en est tout autrement pour les outils de l'argumentation. L'exemple des connecteurs argumentatifs nous semble un élément intéressant, capable de nous révéler en quoi une langue manipule la démarche argumentative d'un locuteur. Pour ce faire, nous comparerons l'utilisation faite des connecteurs argumentatifs de deux langues romanes, le français et l'espagnol.

La confrontation des données statistiques a permis de mettre au jour un certain nombre de différences, des différences non pas dues aux locuteurs mais au contraire aux deux langues. Comme, par exemple, le fait que :

> la langue française opère une explicitation de l'organisation argumentative et/ou logique du discours plus importante que la langue espagnole[8],

ou encore que

> les deux langues ne privilégient pas les mêmes instructions logico-argumentatives.

---

[8] Ceci s'observe principalement dans la comparaison des textes et de leur traduction. On constate en effet un choix de la langue espagnole pour une marque non spécifique laissant à l'interlocuteur le soin d'interpréter la nature du lien en jeu à partir des contenus propositionnels des énoncés connectés. C'est par exemple le cas de *pues* qui se voit traduit par *pourtant* ou *pourtant* qui peut être traduit par *y*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En effet, la mise en commun des données mesurées et des simples fréquences d'utilisation des différents connecteurs nous a permis de dresser la liste des *connecteurs fondamentaux*[9] correspondant à chaque langue. Ainsi, en nous appuyant sur les régularités observées au sein de notre corpus d'étude, avons-nous distingué deux catégories : les connecteurs véritablement fondamentaux (ou « primaires ») et les connecteurs « secondaires »[10] :

CONNECTEURS FONDAMENTAUX OU PRIMAIRES : CONNECTEURS DE TYPE I

CONNECTEURS FRANÇAIS	CONNECTEURS ESPAGNOLS
MAIS	PERO
DONC	PORQUE
ALORS	AUNQUE
CAR	PUES
AU CONTRAIRE	SINO
PARCE QUE	
D'AILLEURS	
POURTANT	
PUISQUE	

[9] Nous entendons par « fondamentaux » non pas les connecteurs servant aux fondements du discours, mais les connecteurs du premier degré. Nous prenons ce terme en tant que synonyme de « primaires », voire « privilégiés ». Ainsi, dire d'un connecteur qu'il est fondamental dans un système n'implique pas obligatoirement qu'il soit employé par tous les locuteurs, dans tous les discours, ni même que ce connecteur atteste des probabilités d'apparition identiques dans tous les textes. Au contraire, selon le propos de l'auteur tel ou tel connecteur pourra être davantage capable d'exprimer le sens final souhaité, de même qu'un autre connecteur, quoique fondamental, pourrait être incapable d'orienter l'interlocuteur vers l'argumentation voulue, d'où l'éventuel rejet de celui-ci dans un contexte précis.

[10] Les premiers présentent une fréquence globale élevée qui se répartit de façon homogène entre les différents textes, les seconds étant plutôt des marqueurs utilisés par chacun des auteurs mais dans une faible fréquence, ou dont l'emploi pourrait être conditionné par la nature du texte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CONNECTEURS SECONDAIRES : CONNECTEURS DE TYPE II

CONNECTEURS FRANÇAIS	CONNECTEURS ESPAGNOLS
AINSI	ADEMAS
EN EFFET	ASI
CEPENDANT	EN CAMBIO
	EN EFECTO
	SIN EMBARGO
	POR ESO

Les disparités quantitatives et qualitatives rendent compte d'une liste réduite dans le cas de l'espagnol et de choix différents selon la langue. La palette restreinte des ressources argumentatives de l'espagnol repose sur une tendance à ne pas expliciter certaines relations ; ainsi que sur le recours à des connecteurs plus polysémiques.

a) Un locuteur manipulé par des tendances différentes à expliciter certaines relations

Au vu des tendances observées pour nos deux langues, il se dégage que chaque langue ne choisit pas nécessairement d'expliciter le même type de relation. Aussi, le discours du locuteur se plie-t-il inconsciemment à une organisation logico-argumentative sous-jacente, liée à la langue qu'il convoque. Dans le cas du français et de l'espagnol, ces disparités se matérialisent principalement au niveau des relations de consécution, de complémentation et de justification (la seule relation amenant au consensus étant celle de l'explication[11]).

[11] Nous nous y intéresserons lorsque nous tenterons d'établir si oui ou non la langue peut être manipulée elle aussi et par quoi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA CONSECUTION

La double présence des connecteurs français *donc* et *alors* parmi les connecteurs fondamentaux face au *pues*, qui selon le contexte peut être soit explicatif, soit consécutif, soulève un premier doute quant à une représentation identique de la relation de consécution entre nos deux langues. Un doute qui est renforcé dès lors que l'on compare la fréquence d'utilisation de ces mêmes connecteurs dans des textes écrits spontanément dans une langue ou issus d'une traduction[12]. Il ressort en effet de notre corpus d'étude que le mode privilégié de la traduction du connecteur français *donc* est la non-traduction (58%), le locuteur espagnol choisissant simplement de ne pas expliciter ce lien consécutif dans le texte d'arrivée. Une attitude qui est totalement inversée dès lors que l'on passe à la traduction d'un texte en français, puisque le traducteur français n'hésitera pas à ajouter ce connecteur malgré la nature implicite du lien dans le texte espagnol[13]. La place accordée alors aux équivalents traditionnellement associés à cette forme (*pues*, *conque*, *así que*, ou *luego*) restant modeste avec seulement 30% des traductions et liée au marquage d'un renforcement d'exclamative, d'interrogative ou d'injonction[14]. La prosodie ne serait donc pas étrangère à l'apparition d'un *pues* ou d'un *ya*. C'est-à-dire que d'une manière générale, le rapport logique de cause à conséquence est marqué en espagnol par une simple parataxe asyndétique, qui laisse le soin à l'interlocuteur de saisir le rapport entretenu par les deux énoncés en se reportant à leurs contenus propositionnels. Mais, dès lors que l'établissement de ce

---

[12] On note dans le cas de *donc* dix-neuf occurrences dans les textes écrits spontanément en français contre seulement quatre occurrences lorsque le français constitue la langue cible de la traduction.

[13] La réversibilité du phénomène nous empêche de considérer ces omissions comme des figures de la traduction, elles sont au contraire la marque d'habitudes langagières distinctes.

[14] Il s'avère que lorsque le connecteur *donc* est situé en tête ou en fin de proposition l'espagnol a davantage tendance à le traduire par un connecteur (*ya, pues* ou *asi que*), les omissions étant caractéristiques des énoncés où le connecteur se trouve à l'intérieur de la deuxième proposition.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rapport deviendra coûteux, ou difficile à accepter par la personne même qui l'établit, le locuteur devra alors le marquer explicitement. En revanche, la langue française explicitera davantage le lien consécutif que l'espagnol, même si en d'autres temps celle-ci a également eu plus fortement recours à la parataxe[15]. Ainsi, ces phénomènes, en ne relevant pas de véritables choix opérés par les locuteurs de chaque langue, mettent-ils en évidence comment chaque langue manipule ses locuteurs respectifs dans la construction de la relation consécutive. L'exercice de la traduction nous montrant ici l'adaptation inconsciente opérée par le locuteur aux habitudes langagières de la langue d'arrivée, même s'il ne s'agit pas d'une constante[16].

LA JUSTIFICATION

La présence des deux connecteurs français *car* et *puisque* au sein des connecteurs fondamentaux français en l'absence de *puesto que*, *dado que* ou *ya que* invite à considérer la relation de justification comme davantage liée au français qu'à l'espagnol. En effet, le croisement des différents résultats (connecteurs fondamentaux et comparaison de la place occupée dans les langues source et cible) révèle que l'espagnol privilégie l'expression de la cause réelle, la causalité factuelle (dite au moyen de *porque*) à la causalité logique (entendue comme justification). Enchaînant da-

---

[15] G. et R. LE BIDOIS nous rappelle en effet que les instruments qui servaient, en ancien français, à l'expression du rapport de conséquence étaient fort simples, il s'agissait de la parataxe et de la conjonction *que*, : « La présentation parataxique était fréquente dans l'ancienne langue, qui ne disposait que d'un nombre très réduit de ligatures » (*Syntaxe du français moderne*, Paris : A. & J. Picard, 1968, T. II, p. 480), et « Dans la langue ancienne *que* a pu servir à introduire la subordonnée de conséquence » (T. II, p. 484). Ce qui nous montre, sur le plan diachronique, qu'une langue peut à une certaine période préférer un marquage implicite à un marquage explicite, et viceversa.

[16] L'adaptation au mode d'organisation de la langue d'arrivée est loin d'être systématique. Au contraire, l'étude a montré dans son ensemble que le traducteur ne se libérait pas des habitudes argumentatives de la langue de départ, sauf en certaines situations.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vantage sur les énoncés que sur les énonciations[17], l'espagnol s'appuie davantage sur la raison d'être des choses, et n'oblige que très rarement l'interlocuteur à croire en elles. Il laisse les énoncés se justifier d'eux-mêmes et ne fait bien souvent que souligner le fait que la raison de son dire est coexistante aux contenus énoncés (*pues*). Ainsi, un connecteur comme *ya que* qui oblige à croire n'est alors que très peu employé (uniquement dans deux textes). À l'inverse, le français cherche plutôt à justifier ses dires qu'à expliquer ses actes : même s'il donne la raison d'être des choses (avec *parce que*), c'est la raison de les dire (*car, puisque*) qui l'emporte. Avec une fréquence totale de vingt connecteurs répartis dans six textes, *puisque* introduit un énoncé qui donne la raison du dire en obligeant l'interlocuteur à croire et présente la relation de justification comme une structure fondamentale de la langue française, dont le locuteur ne peut inconsciemment se défaire.

Ces deux attitudes ont peut-être pour origine une distinction autre entre nos deux langues. Nous savons par exemple que sur le plan des prépositions nos deux langues ne délivrent pas des instructions strictement identiques, de même que les relations établies entre les éléments d'un énoncé peuvent relever de visions différentes. C'est le cas des couples de prépositions *por/para* et *pour/par*. Là où l'espagnol semble privilégier la motivation des actes (*Lo hago por Juan, Caen por la Patria*), le français envisage plus facilement le but de l'action (*Je le fais pour Jean, Ils tombent pour la Patrie*). Si *por* semble s'être spécialisé dans l'expression de la cause ou du mobile, cela apparaît nettement moins évident dans le cas de *par*[18] qui marque essentiellement le moyen et plus marginalement la cause : *Il accepte par lâcheté*. Ainsi, les deux regards portés par nos deux langues s'orientent-ils en des directions opposées et supposent deux degrés d'activité. C'est la modalité du devoir agir qui prédomine chez le locuteur espagnol qui est

---

[17] On relève en effet un nombre important d'occurrences de *parce que* dans les textes langue cible -vingt-sept occurrences de *parce que*- par rapport au nombre des textes langue source -dix-sept occurrences de *parce que*.

[18] Alors que c'est bien sur cette préposition que s'est construit le connecteur de la cause factuelle *parce que*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« poussé à agir », là où le locuteur français « agit en ayant pleinement conscience d'un but à atteindre », d'où l'idée d'une active participation du locuteur français[19] face à un locuteur espagnol plus passif. Ce qui ne veut pas dire pour autant que l'on ne puisse envisager d'agir dans un but bien précis en espagnol, mais ce but aura toujours à voir avec la cause. N'oublions pas en effet que *para* permet d'indiquer de manière synthétique que la cause rejoint le but (*para* procédant étymologiquement de l'association des prépositions *por* et *a*[20]). Le français quant à lui ne le concevra pas en langue et distinguera ces deux notions en privilégiant plutôt le but.

Ainsi, le locuteur est-il manipulé par les visions imposées ou privilégiées par sa langue. L'importance que revêt la causalité factuelle en espagnol (c'est elle qui pousse le plus souvent à agir et non la perspective d'une finalité) s'exprime argumentativement par l'emploi important du connecteur *porque*[21], l'espagnol ayant peu recours à la tendance naturelle à interpréter causalement des faits lorsque ce lien porte sur les contenus. Le français, privilégiant le but, portant un regard plus prospectif sur le faire, accorde alors une importance moindre aux causes factuelles. Aussi le nombre plus faible de *parce que* dans les différents textes nous donne à voir un recours plus important au lien implicite entre les faits[22]. Dans le cadre de la justification, ce n'est plus le dit qui est en jeu mais le dire. On justifie une énonciation, le fait de dire.

---

[19] Ce qui explique peut-être la place importante accordée aux moyens supposés par *par* : on ne se préoccupe des moyens que si nous avons pleinement conscience d'agir dans un but précis. Il n'en sera pas de même si notre agir semble nous échapper.

[20] La réversibilité de l'association n'en est pas moins intéressante. Quoique académiquement incorrecte « *a por* » souligne l'importance de l'expression de la causalité en espagnol qui subit un traitement tout particulier. Ces libertés de l'usage témoignent, à notre sens, d'un besoin inconscient d'insister sur ces relations causales.

[21] Le traducteur espagnol ajoute onze *porque* lors du passage des textes français en espagnol.

[22] D'autant que l'observation des textes et de leurs traductions nous indique que cinq occurrences de *porque* ne sont traduites par aucune marque française.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est ainsi que nos deux langues vont une fois encore réagir de deux façons différentes qui reposeront sur les deux types de visions supposées par nos deux langues. Le dire, en tant que faire, se plie aux deux visions précédemment identifiées : le français suggérant qu'un faire se fait (se dit) dans un but en s'appuyant sur des moyens, l'espagnol concevant plutôt que les choses se font (se disent) parce qu'il existe un préalable qui fait que les choses doivent se faire (ou se dire).

Ainsi, lorsqu'il s'agit de présenter, en français, non plus la cause d'un événement, mais la cause d'une énonciation, le locuteur français explicite le lien à l'aide de *car* ou *puisque* et oblige son interlocuteur à croire en cette énonciation : c'est-à-dire qu'il convoque un certain type de *moyens* dans le *but* d'obtenir l'adhésion de son interlocuteur. Alors qu'un locuteur espagnol va amener son interlocuteur à l'interprétation causale en ne soulignant que la relation temporelle et de solidarité qui existe entre les deux événements, à l'aide du connecteur *pues*[23]. *Pues*, n'indiquant que « je suis la suite de quelque chose », ne vient que souligner l'existence d'un rapport indiscutable entre deux contenus, *contenus qui indiquent d'eux-mêmes* la relation censée les unir. Ainsi, ce sont les faits qui se justifient d'eux-mêmes, comme s'il existait un préalable justifiant ce dire[24].

Autrement dit, la justification semble être une relation qui doit aller de soi en espagnol. Si la possibilité d'un marquage existe, celui-ci ne peut alors qu'être relativement lâche et ne peut supposer le rapport de force de la justification française. Le locuteur français ne laisse pas le choix à son interlocuteur et l'oblige à croire. Ce qui laisserait donc entendre que chaque langue ne sup-

---

[23] Ce connecteur n'indique aucune notion de cause de par ses instructions, il ne suppose qu'une contrainte temporelle.

[24] Un *pues* qui apparaît donc inopérant pour le français pour justifier ses dires. *Pues* est en effet fréquemment senti par le traducteur français comme facultatif. On relève cinq non-traductions qui correspondent à 25 % du mode de traduction de *pues* en français et quatre ajouts lors du passage des textes français en espagnol.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pose pas des rapports de force identiques, d'où l'usage différent des outils et l'existence d'outils distincts, comme en témoignent, par exemple, dans un autre registre, ceux de la complémentation.

LA COMPLEMENTATION

L'exemple de *d'ailleurs* est intéressant à deux titres ici. Recensé parmi les connecteurs fondamentaux français, il se distingue de son « équivalent[25] » espagnol *además* qui n'est qu'un connecteur secondaire. Ainsi la langue française est-elle plus attachée à la relation de complémentation que la langue espagnole. L'observation des listes des connecteurs utilisés dans les textes traduits le confirme, *d'ailleurs* présentant un nombre beaucoup plus important d'emplois en français langue source (17) qu'en français langue cible (6). Mais cette différence face à la constance observée dans les emplois de *además* (douze emplois en espagnol langue source, et onze en espagnol langue cible) révèle qu'au delà d'une simple préférence du français pour la complémentation, ces deux tendances pourraient peut-être davantage s'expliquer par le fait que nos deux langues ne nous permettent pas de dire strictement la même chose. En fait, *d'ailleurs*, connecteur français fondamental, est dépourvu d'équivalent strict espagnol : aucune forme espagnole ne peut délivrer des instructions similaires. Donc, plus que la relation, cette fois-ci c'est la nature même des connecteurs qui manipule les locuteurs. Les connecteurs n'offrant pas les mêmes possibilités entre les langues, les locuteurs ne peuvent alors persuader de la même façon. Aussi allons-nous nous intéresser aux différences d'instructions délivrées par certains connecteurs de nos deux langues, dont celles de *d'ailleurs* et *además*.

---

[25] Comme nous le montrerons, l'observation des instructions délivrées par ces deux connecteurs remet en question cette notion d'équivalence établie par les dictionnaires bilingues.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

b) Un locuteur manipulé par les instructions délivrées et délivrables par les connecteurs argumentatifs de chaque langue

Reconnaître que des locuteurs de langue différente ne disposent pas d'outils similaires revient à accepter qu'un locuteur n'est pas maître de ce qu'il peut dire[26], même s'il l'est de ce qu'il dit. Sur un plan purement lexical, un locuteur français va être très vite limité lorsqu'il cherchera à décrire le blanc de la fourrure d'un ours polaire, là où un esquimau disposera d'une trentaine de mots (voire plus) pour définir la couleur en question. Or, ce qui vaut ici sur le plan lexical vaut également sur le plan argumentatif. Le locuteur est tributaire des outils que la langue met à sa disposition. Et ces outils semblent dans le cas du français et de l'espagnol être en accord avec l'attitude observée dans l'emploi du matériel argumentatif.

Nous l'avons vu, l'espagnol se caractérise par un recours moindre au marquage des relations argumentatives entre les énoncés. Aussi, en accord avec cette tendance de l'espagnol à ne pas expliciter la relation à établir, les connecteurs sont souvent plus polysémiques, plus génériques que les connecteurs français. Nous venons de suggérer l'exemple de *d'ailleurs* qui ne trouve pas de correspondant aussi spécialisé en espagnol, nous pourrions également citer, dans le cas de l'espagnol le recours prépondérant à *aunque* là où *bien que* et *même si* ne sont que peu employés en français.

D'AILLEURS ET ADEMÁS

Traditionnellement présentés comme équivalents, ces deux connecteurs mettent en évidence le fait que l'on ait deux types d'opération mentale entre les deux langues. Tandis que prime la métaphore de l'ajout en espagnol, le français semble préférer celle de l'altérité. *D'ailleurs* ne propose pas d'effectuer un simple ajout,

---

[26] Au-delà des contraintes de la bienséance ou d'une quelconque censure.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mais suppose obligatoirement une réorientation causale ou conclusive. Ce marqueur indique, en effet, que l'on opère un changement de type d'argument. Dans l'exemple :

> Je n'ai pas envie de partir en vacances

la cause implicite du non-départ en vacances est un non-désir, une autre préférence, que l'on pourrait synthétiser en [thèse / argument = NON-VOULOIR]. Enchaîner alors avec :

> D'ailleurs, je n'ai plus de voiture...

permet d'ajouter une autre cause, mais réoriente en plus vers un nouveau domaine, c'est-à-dire, l'incapacité de se déplacer : [thèse / argument = NON-POUVOIR].

Ainsi, *d'ailleurs* joue-t-il le rôle d'un marqueur « d'incidence logique secondaire d'une autre nature », ce qui semble impossible en espagnol. Les formes espagnoles sont plus proches de ce que permettent de dire *de plus, en outre, outre que* ou *du reste* qui permettent de juxtaposer deux faits indépendants[27]. Le connecteur espagnol *además* ne signale qu'un ajout, voire un ajout avec une gradation supérieure. Comme le signale C. Fuentes Rodríguez :

> Además señala un paso más en un desarrollo expositivo o argumentativo, y lo que viene detrás es más relevante (...) El mismo valor enunciativo, pero menos uso tienen por lo demás, es más, aunque éstos están menos gramaticalizados. Indican : "voy a decir otra cosa, que la supera". El segundo es argumentativamente superior[28].

---

[27] Ces connecteurs ne sont que de simples hapax en français à la différence de « además » en espagnol.

[28] Catalina FUENTES RODRIGUEZ, *La sintaxis de los relacionantes supraoracionales*, Madrid : Arco/Libros, 1996, p. 27.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ainsi donc, cette référence à l'altérité semble-t-elle une opération mentale privilégiée de la langue française, là où l'espagnol n'opère qu'une simple addition. C'est un peu comme si la complémentation française justifiait sa raison d'être par une nécessaire référence à un autre domaine. Le locuteur français déploie une sorte d'*éventail* de causes, d'arguments qui balaierait des domaines distincts, là où le locuteur espagnol ne propose qu'une simple progression sur une *échelle* de causes, d'arguments, relevant du même domaine. C'est ainsi que la langue française semble porter davantage attention aux nuances dans la construction de son argumentation, à l'inverse de l'espagnol qui semble privilégier l'idée d'une succession d'arguments. On peut relever ces caractéristiques en d'autres points, comme dans l'expression de la concession dans nos deux langues.

AUNQUE ET BIEN QUE, MEME SI, QUOIQUE

Cette idée de linéarité dans la construction argumentative d'un énoncé espagnol, nous la retrouvons dans le connecteur *aunque*. Ce connecteur, recensé parmi les marqueurs fondamentaux primaires de l'espagnol, se distingue très nettement de ses équivalents français tant dans l'usage qui en est fait que dans les instructions qu'il délivre. Concernant l'usage, on observe que chaque connecteur français n'apparaît pas plus de deux fois dans l'ensemble du corpus d'étude, par ailleurs l'observation des traductions éventuelles de *aunque* indique une préférence pour d'autres marqueurs :

> Sur les vingt-quatre occurrences recensées seuls seize connecteurs sont traduits à partir des équivalences traditionnellement données par les dictionnaires bilingues : six sont traduits par QUOIQUE, cinq par BIEN QUE et cinq par MEME SI. Dans les huit autres emplois, le traducteur a choisi soit de traduire le connecteur par MAIS –c'est le cas à cinq reprises-, soit par des marqueurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lexicaux « avoir beau », « au risque de », soit par la structure « pour+adjectif+que+subjonctif »[29].

Ainsi, *aunque* semble-t-il aussi proche de *bien que-quoique-même si* que de *mais*, qui témoigne pourtant de caractéristiques distinctes[30]. En fait, les connecteurs français, syntaxiquement plus contraints que *aunque* sont souvent remplacés par *mais*, plus souple d'emploi et plus générique. Indiquant l'opposition au sens large -l'adversativité étant une relation générale-, *mais* permet la traduction d'une relation concessive qui n'en est qu'un cas particulier[31].

Mais penchons-nous plus particulièrement sur les instructions de ces connecteurs. Nous avons parlé plus haut de *linéarité* dans le cas de *aunque*, qu'entendons-nous par là ? Il a été montré en d'autres lieux que dans l'enchaînement P *aunque* Q, *aunque*, par sa composition physique même, marque une prolongation intempestive de P dans le domaine notionnel de Q[32]. Ainsi, comme dans le cas de *además* semble primer une sorte d'avancée pas à pas, une progression régulière, continue et linéaire : tantôt sur une échelle argumentative (*además*), tantôt en supposant le dépassement d'un domaine et le passage à un domaine voisin mais distinct (*aunque*). Attitude qui est loin d'être le reflet de celle de la langue française qui par ses connecteurs *bien que*, *quoique* et *même si* privilégie une référence au questionnement. La démarche

---

[29] Hélène FRETEL, « *Pero/aunque* et leurs équivalents français », *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Actes du X[e] Colloque de linguistique hispanique (Christian Lagarde), Perpignan : CRILAUP, 2002, p. 273-290.

[30] Comme nous l'avons indiqué dans l'article précédemment cité, *mais* et *aunque* s'opposent principalement sur le fait que le premier relève de *l'argumentation* et le second du *raisonnement*.

[31] Ce qui distingue la concession de l'adversativité, c'est le mouvement présuppositionnel supposé par les concessives. Elles présupposent l'existence d'un obstacle à la relation, une incompatibilité entre les deux segments, alors que l'adversativité n'indique qu'une opposition, un contraste entre les deux énoncés.

[32] Jean-Claude CHEVALIER, Michel LAUNAY et Maurice MOLHO, « De la concession en espagnol (Le signifiant AUN/AUNQUE) », *L'information grammaticale*, 18, 1983, p. 3-8.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'est donc plus alors prospective mais au contraire rétrospective. Ces marqueurs permettent de revenir à l'origine de la discordance. En réalité, là où le simple fait de signaler une incompatibilité en espagnol suffit au locuteur qui cherche à imposer à son interlocuteur une relation opposée à la vision préétablie de la relation entre les éléments mis en présence ; le locuteur français doit pour imposer son point de vue faire montre de sa réflexion, car en plus d'indiquer la discordance entre deux éléments, les marqueurs mis à sa disposition gardent une trace de la démarche qui a amené à la relation en question. *Bien*, *si* et *quoi* portent en eux l'image d'une réflexion dont l'issue est le constat d'une incompatibilité[33]. Cette image de la réflexion menée donne une toute autre force aux énoncés français qui semblent proposer, au-delà de l'annonce d'une simple conclusion inattendue, une justification du dire (par ce retour sur sa propre réflexion). Ce rapport entre la langue française et la justification que nous avons évoqué plus haut se retrouve donc ici dans une toute autre relation. Ce qui argue en faveur d'une affinité qui conditionne la langue à plusieurs niveaux. Ainsi, si le locuteur est manipulé par les marqueurs que lui propose sa langue, la nature des connecteurs semble aussi conditionnée par des préalables de la langue : c'est comme si, en français, il était nécessaire de se justifier pour dire, alors qu'en espagnol cela ne le serait pas. D'où les plus fortes nuances dans le cas de la langue française. La justification dépendant du dire, il faut alors que les outils nécessaires au locuteur soient suffisamment spécialisés. D'où la différence entre les trois connecteurs français au niveau même des sources énonciatives en jeu : *bien que* et *quoique* impliquent l'existence d'une autre source énonciative : une on-vérité

[33] *Bien* signale que la proposition qu'il introduit a fait l'objet d'un questionnement dubitatif, *si* est la conjonction des interrogatives indirectes, *quoi*, en marquant une opération de parcours sur les propriétés différentielles associables à l'élément sur lequel *quoi* porte, donne l'image d'un balayage sur les différentes possibilités, et donc leur prise en compte -*quoique* fournissant la stabilisation de cette opération.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(ou Ø-vérité) ; *même si* implique l'existence d'une autre source énonciative : l'interlocuteur[34].

Ces éléments rapportés au faible usage des connecteurs français et à une éventuelle préférence pour *mais* nous amènent enfin à proposer que sur le plan pragmatique nous nous retrouvons face à deux stratégies entre les deux langues : la langue espagnole établie préférentiellement une relation logique, tandis que le français privilégie la relation argumentative. Ainsi, si une langue préfère s'opposer à un *raisonnement* (*aunque*) plutôt qu'à une *argumentation* (*mais*), ne serait-ce pas parce que le locuteur de la langue en question raisonne en s'appuyant sur la logique des choses au lieu d'argumenter ? D'où cette plus grande linéarité dans le cas de l'espagnol, langue pour laquelle les propositions semblent beaucoup plus en interdépendance, et où le locuteur entretient un rapport nécessairement plus étroit et moins conflictuel avec son interlocuteur. Ce qui pourrait peut-être être relié à la tendance de l'espagnol à préférer des connecteurs plus polyvalents : l'espagnol ne possède, par exemple, pas d'équivalent de *pourtant*[35]. Il privilégie un connecteur générique comme *sin embargo*, plus polyfonctionnel et surtout logique (il n'est que parfois argumentatif). *No obstante*, paraphrasable par « ce qui n'empêche », fournit des instructions plus spécifiques et est en ce sens très rarement utilisé, comme l'a montré l'étude statistique[36].

---

[34] Pour la différence entre *aunque* et ses équivalents français se reporter à H. FRETEL, *Analyse statistique...*, *op. cit.*, p. 353-359.

[35] « Pourtant » est ressenti comme le connecteur prototypique de la concession causale, il neutralise la fonction argumentative de l'énoncé dans lequel il s'insère, il contraint l'interlocuteur à lire la contradiction sans pour autant argumenter en faveur d'une conclusion précise, si ce n'est l'aspect étonnant du lien qui semble s'être établi entre les éléments. C'est comme si avec *pourtant* le locuteur ne faisait que se poser en simple spectateur de la contradiction, sans pour autant l'exploiter. (cf. H. FRETEL, *Analyse statistique...*, *op. cit.*, p. 365-377)

[36] Certains relient cette faible fréquence au registre de langue auquel est associé *no obstante*. À notre avis, son faible emploi est plutôt dû au fait qu'il délivre des instructions plus précises, donc permettant un usage moins souple, que les autres connecteurs espagnols.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ainsi donc, ces quelques exemples, auxquels nous pourrions ajouter, entre autres, les cas de *al contrario*, *au contraire*, *en cambio* ou *en revanche*, montrent comment la construction du sens des énoncés ne se fait pas dans des conditions comparables entre les deux langues romanes que nous avons choisies pour l'étude ; les dissemblances observées arguant en faveur d'habitudes langagières distinctes, d'opérations de pensée liées vraisemblablement aux langues convoquées. La comparaison de l'objet Langue en tant que langue source ou langue cible de la traduction constitue un moyen à même de rendre visible la manipulation du locuteur-traducteur. À la croisée de deux langues, le traducteur est manipulé par la langue de départ, même si parfois il peut se mettre inconsciemment en accord avec les habitudes langagières de sa propre langue (notamment dans l'expression de la concession). Mais quel que soit le cas, le traducteur en tant que locuteur reste le jouet de La Langue. Un locuteur français sera inévitablement poussé vers une spécification plus intense du marquage argumentatif (comme, par exemple, lors du passage du *raisonnement* à *l'argumentation* –traduction de *aunque* par *mais*) comme le recours à des connecteurs plus spécifiques (la langue offrant des connecteurs plus marqués) supposant souvent une justification du dire plus importante que pour l'espagnol. En effet, un locuteur espagnol opérera un marquage plus lâche, moins contraint, tant par le nombre de marqueurs convoqués que par le type de marqueurs utilisés qui s'avèrent plus génériques.

Mais à partir de là, une question nous semble alors s'imposer. Quelle est la raison de ces dissemblances entre les deux langues ? À quoi doit-on ces choix stratégiques privilégiés ou boudés par certaines langues ? Autrement dit, quelle est la raison de tous ces efforts que le locuteur français semble déployer ? Pourquoi doit-il s'armer de marqueurs aussi spécifiques ? Alors que le locuteur espagnol pourra sans trop de difficulté taire la relation ou l'établir sans nécessairement imposer un rapport de force. Les langues ne seraient-elles pas elles-mêmes manipulées ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

III. La langue est-elle manipulée ?

Tenter de répondre aux questions que nous venons de soulever est fort ambitieux et nous sommes loin de prétendre résoudre ce problème en ce lieu. Néanmoins il nous semble pouvoir proposer quelques éléments de réponse au vu des différences qui semblent exister en des niveaux distincts de ces deux langues.

Nous devons déjà remarquer que si chaque langue est particulière, des éléments consensuels nous orientent néanmoins vers l'idée d'une organisation supérieure à la particularité de chaque langue. La relation explicative en est un exemple. Français et Espagnols semblent accorder la même importance à cette relation suggérant ainsi que chacune de ces langues, et nous dirions même la Langue, ne peut se soustraire à l'interprétation causale. Elle ne peut s'y soustraire et en plus elle l'exploite dans la conception même des connecteurs. C'est en effet cette propension à l'interprétation causale qui permet au connecteur espagnol « pues » d'être utilisé comme il l'est, c'est-à-dire de justifier une énonciation sans pour autant indiquer une quelconque notion de cause par les instructions qu'il délivre. « Pues », qui ne fait que supposer une contrainte temporelle, nous renvoie à l'adage latin *Post hoc, ergo propter hoc* « Après cela, donc à cause de cela » et s'appuie en fait sur la propension de l'interlocuteur à l'interprétation causale[37].

Mais c'est également cette propension qui justifie l'existence même des autres relations et surtout de leur marquage. La relation concessive, par exemple, en disant un fait qui s'est produit alors qu'il n'aurait pas dû, permet de neutraliser une inter-

[37] Nous entendons par cette expression le phénomène qui fait naturellement interpréter comme des liens de cause à effet des relations qui ne sont pas marquées spécifiquement comme causales. Ainsi, la propension naturelle d'un interlocuteur d'établir des rapports de cause à effet entre les événements peut rendre redondante la relation de causalité explicite. Puisque l'homme est naturellement à la recherche de causes, il est à même de rétablir le lien causal implicite.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prétation causale qu'une absence de connecteur aurait pu laisser implicite[38].

Mais alors si le rôle de l'interprétation causale ne fait aucun doute dans la construction de la langue, ne met-il pas en avant une certaine influence de l'Homme sur la langue, ou tout au moins d'un de ses besoins ? Car, comme le souligne la théorie kantienne, si l'homme peut concevoir une chose sans en connaître la cause, il est incapable de concevoir qu'une chose n'ait pas de cause[39]. Donc dans ce cas précis, c'est plutôt le besoin de l'Homme qui manipulerait la langue. Ce qui finalement ne peut nous étonner, car si la langue manipule le locuteur, on ne peut oublier qu'une langue est sous la dépendance des besoins communicatifs du groupe qui l'emploie.

Mais alors sur quoi vont reposer les différences entre les langues ? Les langues peuvent être, comme nous l'avons montré, plus ou moins créatrices de nuances. C'est le cas des exemples que nous avons envisagés plus haut pour la langue française. Nous pourrions y ajouter le cas de la résistance de *car* à la polémique du XVII^{ème} face à la disparition du *ca* espagnol. Utilisé à l'origine dans le sens de « c'est pourquoi » (autrement dit, P *car* Q présentait P comme la cause de Q), ce sens a progressivement disparu au profit du sens moderne qui donne Q comme cause de P. Intermédiaire entre *parce que* et *puisque*, *car,* sur le plan statistique, dépasse le nombre total d'occurrences de *parce que* et se situe au cinquième rang des connecteurs les plus utilisés, ce qui montre

---

[38] Par exemple, l'énoncé « Je viens, tu es malade. » peut être interprété comme « Je viens parce que tu es malade. ». Si la maladie ne constitue pas la cause de la venue, le locuteur est alors contraint d'avoir recours à un énoncé du type « Je viens, bien que tu sois malade. », « bien que » permettant alors de poser sur le plan causal que /La maladie devrait être la cause de la non-venue et non de la venue/.

[39] Trouver des causes permet en effet de maîtriser son environnement. Si la recherche en médecine s'intéresse aux causes d'un mal, ce n'est que pour agir sur lui, pour l'éviter en créant par exemple un vaccin. On pourra dans un autre registre rechercher une cause pour en reproduire l'effet : par exemple, la maîtrise du feu, du froid, de l'électricité… La connaissance des causes permet de maîtriser le réel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comment une nuance même minime peut sembler essentielle. À l'inverse, le *ca* espagnol n'a pas eu cette chance[40].

Cet attachement à la nuance, à la spécification nous semble devoir être relié à des caractéristiques générales de la langue française. Il s'agit, à notre sens, de conséquences de l'organisation interne de cette langue qui se distingue de l'espagnol sur un point déterminant dans la conception des événements, à savoir la conception du VRAI et du FAUX. Le système français est un système ternaire, où *oui* déclare la positivité, *non* la négativité et *si*, du fait de son caractère réfutatoire, nie une « négativité ». Pour conférer à un énoncé une modalité négative, le français recourt à une « négation à double détente[41] », en ce sens où il doit associer à *ne* un autre élément négatif (*pas, plus, point*...)[42]. Le système négatif français suppose donc une multiplicité de formes, et se distingue ainsi du système espagnol qui oppose simplement deux éléments : *sí* et *no*. Le *sí* affirmatif, distinct morphologiquement du *si* conditionnel[43], ne fonctionne que comme une reconnaissance de positivité et le morphème *no* est capable à lui seul de conférer une modalité négative à un énoncé. Aussi, pouvons-nous dire que *no* et *sí* s'avèrent plus marqués négativement et positivement que *ne* et *si*.

---

[40] Le locuteur espagnol, dont la tendance n'est pas à marquer de façon systématique le lien logico-argumentatif à établir entre les énoncés, tend à écarter de son discours certains marqueurs de la langue, peut-être trop spécifiques. Il n'y a alors qu'un pas jusqu'à la disparition de la langue de ces éléments, non ou peu usités en discours.

[41] Lucien TESNIÈRE, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck, 1959, p. 223.

[42] Le français a distingué à partir du latin NON deux formes : l'une accentuée – *non*-, l'autre atone *ne* (très anciennement *no*) ; à la différence de l'espagnol qui n'en a retenu qu'une -*no*. La forme atone française *ne*, négation ordinaire dans la langue du Moyen Âge, a été très tôt complétée par des noms désignant une valeur insignifiante, dont *pas* et *point* (éléments à eux seuls négatifs dans certains énoncés : *As-tu aimé ce livre ? Moi pas. ; Il est point là.*) ; mais sa présence n'est pas obligatoire pour marquer la négation (« Je veux pas »), de même qu'elle n'implique pas systématiquement une lecture négative (*ne* « explétif » : « Je crains qu'il ne le fasse »).

[43] Ce qui n'est pas le cas du français.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les deux morphèmes espagnols se présentent donc comme deux véritables signes opposés, contradictoires, à la différence du français où la multiplicité des formes ne sert qu'à la construction de séries opposables, dont les conditions d'emplois sont davantage contraintes (*ne, non, pas, point, oui, si*). Cette binarité fondamentale, inscrite au plus profond de la langue espagnole dès les opérations logiques de base que sont l'affirmation et la négation, permet peut-être de justifier une absence plus systématisée des connecteurs d'opposition en espagnol au profit de constructions indiquant ce qui est et ce qui n'est pas, en recourant soit à la juxtaposition, soit à l'addition. La saisie de l'opposition étant beaucoup plus directe qu'en français, où le système est ternaire (donc moins propice à la construction simple d'un binarisme oppositif) et morphologiquement modulable (en ce qui concerne la négation surtout), cette opposition est suffisante pour marquer à elle seule le rapport entre les deux propositions. Enfin, la complexité du système français justifie donc le recours à des outils plus spécifiques, plus nuancés, adaptés à la situation, de même qu'un marquage plus systématique des relations. Phénomène que l'on peut également rattacher au fait que la langue française est une langue plus analytique que la langue espagnole, ou plutôt moins synthétique[44]. Car, si la langue espagnole s'attache plutôt aux liens temporels existant entre les propositions, et laisse à l'interlocuteur le soin d'inférer la relation, ceci est peut-être dû au fait qu'une langue synthétique pose les liens entre les composants comme étant plus forts, plus évidents. Alors que l'habitude de la décomposition, de la séparation, supposée par une démarche analytique nécessite de plus grands efforts pour une éventuelle réunion. Ce qui permettrait de

[44] L'espagnol fait montre d'un plus grand nombre de constructions synthétiques que le français. Les désinences des verbes espagnols intègrent par exemple la notion de personne, le phénomène de l'enclise soude à un verbe espagnol à l'infinitif, au gérondif et à l'impératif affirmatif un ou plusieurs pronoms personnels compléments. En français, les pronoms personnels conjoints sont proclitiques, sauf à l'impératif. Ces pronoms, quoique séparés du verbe, sont dépourvus d'accent propre et forment avec les éléments qui les suivent une unité accentuelle, mais il ne s'agit pas pour autant d'une véritable unité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comprendre, à un autre niveau, pourquoi le français opère un marquage plus important des relations logico-argumentatives. Quant à savoir si la structure analytique entretient un rapport de cause à conséquence avec le fait que le système affirmatif-négatif français soit ternaire, nous ne saurions le dire. De même que nous ne saurions dire s'il existe un principe sous-jacent à ces deux phénomènes. Toujours est-il que la pré-position des données syntaxiques en espagnol semble moins systématique qu'en français qui aura davantage tendance à marquer à l'avance l'orientation de la phrase. La composante pragmatique n'y fait pas exception comme le signale l'important pré-positionnement des données argumentatives françaises. L'espagnol quant à lui pourra préférer connecter des propositions à partir desquelles l'interlocuteur infèrera la nature de la relation qui les unit.

En conclusion, nous pourrions nous demander quelles pourraient être les conséquences de ces observations. L'impact de l'argumentation dérive de sa mise en discours : les façons de dire et d'impliquer déterminent en grande partie la capacité de la parole à emporter l'adhésion. Ainsi, si les langues n'offrent pas les mêmes « façons de dire », ce que montre le comportement des connecteurs français et espagnols, chaque langue conditionnerait donc différemment la capacité de la parole à emporter l'adhésion.

Aussi, tour à tour victime de son imaginaire[45], obligé au stéréotypage, soumis au contrat qui le lie à son interlocuteur, le locuteur, pour stratégique qu'il soit, peut-il être perçu comme un stratège objet, pantin de ses outils, de sa langue qui manipule ses opérations de pensée. C'est sans doute pour cela que certains auteurs exilés ne peuvent envisager écrire dans une langue autre que leur langue maternelle, se sentant muets dans une langue d'accueil qui ne semble pas les laisser dire ce qu'ils ont véritablement à dire.

---

[45] Qui intervient obligatoirement lorsque le locuteur se construit une image de son auditoire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est pourquoi, si le locuteur est toujours maître de ce qu'il dit, il ne l'est pas de ce qu'il peut dire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ARGUMENTATION ET REPRISE

LE ROLE DE *ES QUE...*

DANS LE PARLER QUOTIDIEN EN ESPAGNOL

Béatrice SALAZAR

Cette étude porte sur un phénomène propre à la langue parlée. Il s'agit d'analyser la valeur de *es que*... dans des dialogues en espagnol et de voir quel est son rôle dans la structuration de l'argumentation. Curieusement mon intérêt pour ce phénomène ne provient pas de l'observation des dialogues authentiques mais de l'intérêt suscité par la mimésis de la langue parlée telle que nous la trouvons par exemple chez le romancier espagnol Alvaro Pombo.[1]

La difficulté de l'étude du dialogue authentique est dû entre autres choses à sa fugacité. Il faudrait être avec le magnétophone au bon endroit et au bon moment. Le roman de Pombo *Telepena de Celia Cecilia Villalobo* (1995)[2] présente de ce point de vue un double intérêt. Il s'agit d'un texte littéraire qui essaie de reproduire le parler quotidien et familier et en tant que tel, d'un texte élaboré, et, certes, loin de la spontanéité du texte authentique. Mais, de même que les romans de l'Argentin Manuel Puig, ces excellentes observations du registre oral nous permettent

---

[1] Une analyse des procédés de reformulation chez Manuel Puig a été faite en ...1991 " Une approche linguistique des mécanismes conversationnels dans les dialogues de Cae la noche tropical de Manuel Puig. Les processus de reformulation ". *Cahiers du CRIAR* 11. Université de Rouen.

[2] Alvaro Pombo, *Telepena de Celia Cecilia Villalobo*, Anagrama, Narrativas hispánicas, Barcelona, 1995.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'accéder à un échantillon intelligemment sélectionné de caractéristiques de la conversation ; on a fait pour nous le travail le plus dur : la récolte de données pertinentes. On a su isoler et fixer ces éléments qui, même lorsqu'ils attirent l'attention de l'observateur éclairé, peuvent nous échapper quelques minutes plus tard, faute de les avoir enregistrés quand il fallait. Ainsi, on m'excusera de présenter au départ un texte littéraire afin d'étudier une structure appartenant essentiellement à la langue orale. On pourrait ajouter que les procédés qui nous intéressent sont particulièrement nombreux dans ce roman, où ils jouent un rôle dans l'économie argumentative du récit, où les manœuvres de manipulation sont nombreuses, mais cela serait l'objet d'une autre étude.

Quelle est la fonction des énoncés introduits par *es que...* ? Une première analyse nous permet de dégager des énoncés tels que :

El suelo está mojado
Es que ha llovido

présentés par Ma Jésus Fernandez Laborans[3] qui définit ce genre de constructions (suivant Declerck, 1992)[4] comme un énoncé spécificatif, inféré du contexte précédent et renvoyant à la cause inférée, supposée à partir du premier énoncé.

Cette valeur causale, explicative, peut aussi justifier l'énonciation, comme ce dialogue face à un distributeur de billets :

- Funciona, verdad
- sí sí
- Pues es que el de dentro no funciona,

---

[3] Ma. Jesús Fernández Leborans 1992 et 1999 (p. 2404-6)
[4] Declerck, R. « The inferential *It is that*-Construction and its Congeners" Lingua 87, pp.203-230

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que nous pouvons paraphraser: « si je demande si ce distributeur fonctionne c'est parce que celui qui est à l'intérieur ne fonctionne pas » . Dans les deux cas cités *es que...* équivaut à *porque*, permettant d'enchaîner un acte d'explication ou de justification sur une proposition ou sur un acte illocutoire respectivement : *«(si) el suelo esta mojado (es) porque ha llovido. » « Funciona, verdad ? porque el de dentro no funciona. »*

Fernández Leborans ajoute que dans de nombreux cas l'énoncé précédé de *es que...* représente, du point de vue pragmatique et stylistique, une excuse, une justification ou l'expression de l'indignation face à des interventions et des attitudes non verbales : *Siento llegar tarde, pero es que habia un atasco.*

Par ailleurs, et cela est très significatif, elle fait référence aux constructions avec *es que...* dans son chapitre consacré aux énoncés copulatifs précédés par le verbe ***ser*** où elle les classe parmi les structures spécificatives, ce qui permet d'analyser ces structures comme **x *es* + proposition substantive** : *el problema (a)* ***es*** *(b)****que*** *no puede andar, la razon(a)* ***es****(b)* ***que*** *ha llovido.* Ces structures servent à limiter l'extension de l'expression qu'elles spécifient à travers *ser*, qui sert ici de lien entre a et b.

Nous proposerons ici une deuxième analyse, de type énonciatif, qui pourrait expliquer *es que...* comme renvoyant à un énoncé précédent qu'il **limite** ou **modifie** dans son orientation argumentative ou sa valeur illocutoire. Ainsi

-Ayer te fuiste temprano.
-Es que tenía hambre

autorise une double interprétation : une première interprétation explicative : *si me fui temprano fue porque tenia hambre* où l'énonciateur accepte le contenu de a) et y apporte une explication b) et une deuxième interprétation réactive et argumentative ou b) limite ou minimise la portée illocutoire de reproche que l'énonciateur attribue à a) : l'énonciateur accepte le contenu de a) mais n'en accepte pas la portée illocutoire inférée de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'orientation argumentative de a); il prend donc la responsabilité de modifier à son profit cette orientation, voire de la contester : s'il est vrai qu'il n'est pas correct de partir avant l'heure, l'argument b) a une force suffisante pour excuser ce manquement. D'où la valeur stylistique d'excuse ou de protestation véhiculée par les énoncés précédés de *es que*...D'où également la marque d'une alternance dialogique, de prise de parole[5] réactive (et, éventuellement, de la volonté de se montrer en tant qu'énonciateur) que es que... possède par rapport à porque. Nous pouvons dire que porque explique et que *es que*... réoriente.

Or, lorsque nous sortons du contexte strictement dialogal (mais nous y reviendrons plus tard) nous constatons que la paraphrase par *porque* est moins aisée[6].

Signalons, cependant, que certains énoncés de *Telepena* introduits par *es que*...acceptent d'être introduits également par *porque*. Dans ces cas, nous remarquerons que *es que*... est précédé d'une conjonction qui marque l'ajout d'un nouvel énoncé ou d'une nouvelle fonction énonciative : *Yo nunca previamente había fisgado* ***y es que*** *para fisgar hay que valer* p 82 *(yo nunca*

---

[5] La volonté de prise de parole marquée par *es que*... explique la valeur de cheville qu'il peut prendre, pour indiquer que le locuteur a l'intention de continuer son discours : *O sea me lo pienso, si yo...yo tuviera un hijo... ¡qué problemas ! estaría atada, de verdad, o sea, es que*...(Esgueva et Cantarero 1981 : 422-23, cité par Angel López García, 1999, 3523)

[6] De même, lorsque nous trouvons un *porque* explicatif (renvoyant, par exemple à l'énonciation de a) il ne peut pas toujours être remplacé par *es que*... sans en modifier le sens: ainsi dans *y cuando colgó el teléfono de sopetón, porque colgó de sopetón... tardé una hora en reaccionar* on ne peut remplacer *porque* par ... sans changer le sens : *y cuando colgó el teléfono de sopetón, y es que colgó de sopetón.* Le porque sert à ratifier l'emploi d'une expression, *de sopetón*, alors que dans le deuxième cas l'énonciateur ajoute un deuxième énoncé (la conjonction est ici presque obligatoire) pour revenir sur le dit et se poser face à l'attitude agressive que cela signifie, d'où la valeur stylistique d'indignation qui s'ajoute à l'énoncé ainsi modifié.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

previamente había fisgado ***porque*** *para fisgar hay que valer).*[7] Dans d'autres cas, nous aboutirons à des énoncés bizarres.

Nous prendrons comme exemple l'un des premiers passages du roman. La narratrice, abandonnée par son mari, sans argent, a mis une annonce offrant ses services en tant que secrétaire et quinze jours après, on lui téléphone : a) *Me puse y era una voz maravillosa ¡una voz maravillosa ! A la mañana siguiente fui a verle y empezamos ya ese día a trabajar.* b)*Los primeros meses* ***es que*** *no me atrevía ni a moverme de la silla, ni a mirarle, ni a pedir un vaso de agua, ni a tener sed.*

Il est évident que porque ne peut prendre la place de *es que... *porque los primeros meses no me atrevía...*

En effet, aucune relation de cause ne relie a) et b). b) n'est pas une explication de a). Quelle est ici donc la valeur de *es que...* ? S'agit-il d'une simple cheville, d'une mise en relief de l'énoncé comme le suggère Fernández Leborans ?

La comparaison avec des suites d'énoncés où *es que...* n'apparaîtrait pas : *Los primeros meses no me atrevía (ni) a moverme* montre le statut de connecteur de *es que...* car il relie les deux énoncés. En effet, en l'absence de *es que...*, l'énoncé b) aurait eu besoin d'une explication intermédiaire, d'une transition entre a), qui montre une situation excellente, et b) qui montre presque le contraire.

Pouvons-nous appliquer à cet *es que...* l'analyse présentée ci-dessus dans des séquences dialogales ?

---

[7] Voir également ... si alguien,la policía por ejemplo, tuviera que entrar a buscar algo siguiendo mis instrucciones, sin ir yo, lo encontraría a la primera : y no es que sepa yo dónde está todo – que lo sé- es que lo puedo recorrer todo imaginariamente...p 83 (no porque sepa yo dónde está todo sino porque...). Comme dans l'énoncé cité ci-dessus, la différence entre es que... et porque réside dans l'introduction d'un nouvel énoncé où l'énonciateur affirme ou nie quelque chose en rapport à ce qu'il vient de dire ; il réinterprète au lieu de spécifier la cause.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'énoncé a) a une orientation argumentative qui nous permet de conclure à une bonne situation pour la narratrice : la voix de l'interlocuteur est qualifiée de merveilleuse, la narratrice commence à travailler tout de suite, deux éléments qui permettent implicitement de conclure à une bonne relation avec son employeur. Or, l'énoncé b) présente une situation en tous points opposée.

Es que... permet ainsi, tout en revoyant à a) de modifier, voire de changer l'orientation argumentative de a) en lui superposant un argument contradictoire. *Pero* ne serait pas cependant possible car a) ne présente pas d'argument explicite auquel on pourrait opposer b) ? *pero los primeros meses...*

Es que... peut être donc considéré comme un connecteur véhiculant des instructions d'interprétation particulières qui indiquent que ce qui suit doit être pris comme un nouveau point de vue sur le contenu inféré de l'énoncé précédent.

L'emploi de *es que...* dans ce contexte pourrait se rapprocher du marqueur de renforcement argumentatif *en realidad*, qui oppose un argument à un autre présenté ou inféré après coup comme une apparence (p.4140) *en realidad, los primeros meses* et qui partage avec *es que...* la capacité de changer de direction ou de limiter et relativiser les conclusions que l'on pourrait tirer de l'énoncé a) tout en acceptant son contenu propositionnel identifié cependant à une apparence. De ce point de vue notre *es que...*monologique fonctionne donc comme le *es que...* dialogique : c'est un marqueur d'acceptation + changement ou modification de l'orientation argumentative, un connecteur qui met en relation deux unités discursives tout en apportant une nouvelle interprétation qui va se superposer à la première pour atténuer ou éliminer les éléments jugés non pertinents qui pourraient permettre une inférence non souhaitée.

Ce qui retient l'attention c'est que *es que...* est très souvent accompagné d'une focalisation de ces éléments de l'énoncé par décrochage à gauche. Cette thématisation annonce sur quels contenus la modification doit porter en priorité : *Los primeros*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

meses es que... Le changement annoncé dans l'inférence tirée de a. ne se limitera donc qu'aux premiers jours, la portée de la modification est ici déclarée préalablement par un élément du prédicat. Le décrochage à gauche joue un rôle semblable à celui de la conjonction en indiquant le début d'une nouvelle perspective.

Un autre passage nous permettra d'illustrer avec plus d'arguments ce que l'on vient de dire :

Fui a la cocina a beber un vaso de agua ; lo que tenía sobre todo era una sed horrible. Por lo regular yo agua mucha no es que beba. (p.62). Cet énoncé anticipe les contenus clés agua, mucha sur lesquels portera la modification annoncée par es que..., l'énoncé précédent parlant en effet de l'eau et d'une soif terrible (qui nous oriente sur l'inférence « beaucoup d'eau » voire sur « l'habitude de boire beaucoup d'eau »). En même temps la thématisation du yo du sujet énonciateur montre la direction, centrée sur lui, de l'énoncé rectificatif, lui permettant par la suite de se positionner : en effet, l'énoncé a) et les inférences qui en découlent donnent une image du personnage narrateur que l'énoncé b) veut voir modifiée. Tout en assurant la continuité de son discours, l'énonciateur le reprend en main pour ne pas laisser à l'interprétant le temps de se méprendre sur l'orientation argumentative de son premier énoncé. Agua mucha no es que beba a ainsi, par rapport à l'énonciateur un effet déréalisant[8] (bebo agua pero no mucha).[9]

La reprise avec *es que...* donne ainsi au monologue (et en particulier à ce récit de Celia Cecilia) des caractéristiques dialogiques, l'énonciateur réajustant à chaque pas son dire et la portée de ses propos par rapport à des arguments ou à des

---

[8] Voir sur ce terme Ducrot 1995

[9] D'autres cas où es que... relie deux énoncés dont le deuxième joue le rôle d'une atténuation par rapport au premier : *...que distancias entre él y yo como haber no es que hubiera demasiadas*...p18 *...mucho no es que le interese*...p.20 *...porque, bien pensado, conocerla -lo que se dice conocerla- yo no es que a Luz la conociese.* p.54

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inférences crées par la situation, qu'il entend réfuter. Le discours que l'on prête au personnage narrateur a un caractère très souvent persuasif. *Es que* joue ainsi un rôle de bouclier défendant d'une éventuelle attaque, ou d'index levé signalant à l'attention de l'énonciataire l'intention de l'énonciateur : *Porque acontecimientos...- pensé yo -, ¿qué había pasado al fin y al cabo ? Nada, ¡pero es que ni siquiera un tanto así nos propasamos él y yo ! Pensaba esto y a la vez miraba a Luz. Entonces me di cuenta que testigos no tenía, ¡es que ni uno !* p. 68

Mais revenons au dialogue. Dans les dialogues rapportés dans le récit *es que...* joue clairement son rôle d'opérateur de recentrage argumentatif et la revendication de la prise de parole, comme lorsque Celia répond par une attaque verbale en règle aux propos méprisants de son ex-mari et fait précéder de *tú es que...* les deux critiques sur son aspect et ses vêtements afin de bien montrer le changement de cible et leur lien avec *borde*, l'insulte proférée par son ex : *Puede que yo me ponga borde pero tú es que te me has puesto Cortefiel con ese bléiser verde musgo y los vaqueros, chico, estás que atufas, ya es que patinas en chorizo, chato* ...p. 90.

Ici il ne s'agit pas de convaincre, mais de vaincre. Le discours est ainsi le reflet des attitudes et le moteur qui fait agir l'autre, l'obligeant à changer de ton et à abandonner le rôle d'attaquant.

Comment intégrer cette analyse dans une étude sur l'argumentation ? Cette fonction de connecteur que possède le *es que...* du registre familier et qui annonce une atténuation, voire un changement dans l'orientation par rapport à l'énoncé précédent tout en signalant la prise de parole nous place face à une caractéristique du discours oral : il est souvent défensif et se construit à partir des données mises fréquemment en balance, d'évaluations rétrospectives que l'énonciateur fait de son propre énoncé ou de l'énoncé de son interlocuteur. Mais la capacité de *es que...* de recentrer les propos lui permet de devenir un instrument de manipulation dans le dialogue ; le locuteur peut, en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'employant, structurer sa place dans la conversation et accorder une place au dit comme représentation du vouloir. L' énonciateur peut ainsi manifester la volonté de diriger l'échange en annonçant par décrochage le point de vue ou le changement de direction souhaités, tout en conservant un lien avec les propos de l'interlocuteur. Nous prendrons comme exemple un extrait de dialogue présenté par Angel López García[10] :

A : - *No...no, es que hay personas. Yo...*
B : - *Catina dio a luz y no se la notaba*
A : - *No yo con Conchita tampoco.*
B: - *Bueno, usted se acuerda que en la boda estuvo en estado, y al...a los quince días nos llamaron, ¿se acuerda usted ?*
A : - *Yo cuando Conchita es como si no tuviera...*
C : - *Es que el primero, a lo mejor...*
A : - *No y depende también. Yo es que con Cochita estaba tan enorme y tan...*
B : - *Claro, es que si engordó tantísimo...moverse le costaría un mundo. (Criado de Val 1980 : 78-79)*

Dès le début de cet extrait de dialogue A manifeste sa volonté de parler de son cas, de sa propre grossesse ; *yo* apparaît à plusieurs reprises ; l'avant dernier énoncé, construit avec le sujet thématisé par décrochage à gauche suivi de *es que...* relie un *depende también*, qui permet de amener à nouveau la conversation sur un cas particulier au sujet qu'elle veut imposer. C'est cette tentative qui réussit : sans s'éloigner de la généralisation introduite par C, A recentre la conversation sur son propre cas. B est alors forcée d'accepter : elle réinterprète à son profit (*claro, es que...*) l'énoncé de A indiquant ainsi qu'elle accepte la nouvelle direction et qu'elle abandonne le cas de Catina, cher à son cœur. Et voilà comment la maman de Conchita a vaincu son interlocuteur.

[10] López García, op. cit. P 3523

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BIBLIOGRAPHIE

Ducrot Oswald, 1995 « Les modificateurs déréalisants » *Journal of Pragmatics*, 24, 145-165.
España Margarita, 1996 « Aspectos semántico pragmáticos de la construcción *es que*... en español », *Dicenda*, 14, 129-147.
Fernández Leborans Ma. Jesús 1992 « Las oraciones del tipo *es que*... » *Verba*, 19, 223-229.
1999 « La predicación : Las oraciones copulativas » *Gramática descriptiva de la Lengua española*, 2357-2459.
López García Angel, 1999 « Relaciones paratácticas e hipotácticas » *Gramática descriptiva de la Lengua española*, 3507-3547.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ETHOS LINGUISTIQUE ET ARGUMENTATION DANS LE DISCOURS POLITIQUE

Didier TEJEDOR DE FELIPE
Universidad Autónoma de Madrid
UMR 7114 (MoDyCo)

Nous présentons, dans cet exposé, les résultats partiels d'une étude en cours portant sur les mécanismes linguistiques convoqués lors d'une autocritique, l'objectif final étant d'en proposer une modélisation. Pour ce faire, nous abordons l'analyse d'un tel phénomène à travers la description d'une figure présente dès Aristote, il s'agit de l'ethos.

Nous défendons l'idée selon laquelle, l'autocritique, que nous interprétons comme une feinte, suppose la construction de deux représentations discursives qui impliquent, dans un premier temps, une image du locuteur perçue comme défavorable, antérieure au moment de l'énonciation. Dans un deuxième temps, une image du locuteur favorable qui coïncide avec le maintenant de l'énonciation, étant destinée à atténuer la portée de l'image négative.

La démarche que nous adoptons afin de défendre cette thèse se situe dans la perspective ouverte par les travaux de Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot.

Nous avons recours, tout d'abord, à la distinction entre le « locuteur en tant que tel », auteur de l'énoncé, et le « locuteur en tant qu'être du monde », objet de l'énoncé, établie par Ducrot (1984 : 199), et dont nous empruntons la formulation à Haillet (2002). Ainsi, si l'on compare les exemples (1) et (2), tout deux forgés pour les besoins de la cause :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

George a eu des problèmes de santé.
J'ai eu une aventure avec ma secrétaire.

Nous serons probablement tous d'accord pour affirmer que, bien que les deux énoncés impliquent obligatoirement un locuteur-auteur responsable des énoncés, seul l'exemple (2) présente le locuteur comme objet de l'énoncé. Il s'agit ici d'un dédoublement énonciatif : le locuteur-auteur de l'énoncé représente le locuteur-objet en un temps antérieur au moment de l'énonciation ayant eu une aventure avec sa secrétaire. Par la même occasion l'exemple (2) peut illustrer un cas d'autocritique. Phénomène que Ducrot décrit brièvement lorsqu'il distingue ces deux figures : *[...] la distance entre ces deux aspects du locuteur est particulièrement sensible lorsque L gagne la faveur de son public par la façon même dont il humilie λ : vertu de l'autocritique (1984 : 201).*

Outre cette distinction – que nous partageons – nous défendons que, d'une manière générale, dans l'énoncé s'inscrivent différents points de vue dont l'origine n'est pas toujours attribuable au locuteur et à l'égard desquels celui-ci peut adopter diverses attitudes. En fait, Ducrot attribue la source de ces points de vue à une autre figure, l'énonciateur. Voici ce qu'il dit :

> [...] le sens de l'énoncé, dans la représentation qu'il donne de l'énonciation, peut y faire apparaître des voix qui ne sont pas celles d'un locuteur. J'appelle « énonciateurs » ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils « parlent », c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles.(Ducrot,1984 : 204)

Pour notre part, il nous suffira de repérer dans l'énoncé la présence d'un ou plusieurs points de vue inscrit(s) et d'établir l'attitude que le locuteur adopte à leur égard. Cela nous mène à traiter, dans le présent travail, les termes d'*énonciateur* et de *point de vue* comme synonymes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour l'heure, nous définissons cette notion comme la *représentation discursive d'un procès (action ou état)*, définition que nous empruntons à P.P. Haillet (2002 : 167).

Ce concept de point de vue est important, car il nous permet d'articuler la conception polyphonique de l'énonciation avec la théorie de l'argumentation. L'idée de base de cette seconde théorie repose sur le principe selon lequel interpréter le sens d'un énoncé consisterait à déceler les « valeurs sémantiques profondes » (Anscombre, 1995 : 186), c'est-à-dire des instructions se trouvant au niveau de la phrase – pour reprendre le terme employé par J.Cl. Anscombre – ou structure profonde – pour utiliser la terminologie de la Grammaire Générative Transformationnelle. Autre idée importante : parmi ces instructions de « nature pragmatique » (Anscombre, 1995 : 186), il s'en trouverait certaines permettant de justifier des enchaînements argumentatifs. Ces instructions, on l'aura deviné, ce sont les topoï. Concept qui, à l'heure actuelle, a été plus ou moins abandonné au profit de celui de *stéréotype*, et cela, en partie, dû au problème posé par l'une des propriétés qu'il se voyait assigner, à savoir la gradabilité.

Pour notre part, nous reprenons l'idée qu'il existe, au niveau profond, des éléments favorisant le passage d'argument à conclusion. À y regarder de près, ces éléments constituent aussi des points de vue mais dont l'origine ne peut être attribuée au locuteur en tant que responsable de l'énonciation, c'est-à-dire au locuteur-L, puisqu'ils préexistent à l'acte d'énonciation. Ils appartiennent au savoir partagé d'une communauté mais peuvent aussi « être crées de toute pièce ». Nous proposons de l'appeler **point de vue primitif**.

En définitive, le point de vue primitif ne serait qu'un **point de vue sous-jacent** avec une fonction bien précise, à savoir, dans le présent travail, justifier le passage d'un argument à une conclusion.

Voyons un exemple qui nous permettra, d'une part, d'illustrer les concepts de **point de vue**, de **point de vue sous-jacent**, de **point de vue primitif**, et, d'autre part, d'enchaîner avec la notion d'*ethos*. Voici un extrait d'une conversation publique en face à face, le client s'adresse au boucher :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je voudrais un poulet fermier à cuire.[1]
PDV (Point de vue) → Je voudrais un poulet fermier à cuire.
PVSJ (Point de vue sous-jacent) → Je veux un poulet fermier à cuire.
PVP (Point de vue primitif) → On satisfait toujours la requête d'un client.
Conclusion → Donnez-le-moi

L'approche que nous adoptons consiste à interpréter cet énoncé comme le lieu où s'inscrivent deux points de vue se rapportant au même procès. Le premier, « Je voudrais un poulet fermier à cuire » constituant une atténuation du point de vue sous-jacent (PVSJ) : « Je veux un poulet fermier à cuire ».

A travers l'énoncé de surface, le locuteur-L représente le locuteur-λ, « en tant qu'être du monde »[2], comme protagoniste d'un procès déréalisé[3]. Ce dédoublement du locuteur revient à dire que « moi-maintenant-auteur de l'énoncé » représente « moi-objet de l'énoncé » comme actant d'un procès qui n'appartient pas à sa réalité. Ce qui se traduit par l'utilisation du conditionnel. Cette représentation du procès comme et déréalisé est ressentie comme moins agressive que celle qui correspond au point de vue sous-jacent où l'objet de l'énoncé, le locuteur-λ, est représenté dans un procès contemporain du *maintenant* de l'énonciation, c'est « moi-maintenant-objet de l'énoncé » qui est concerné.

---

[1] Exemple emprunté à Guimbretière (1992 : 52).

[2] Dorénavant : locuteur-objet.

[3] C'est-à-dire que le procès est représenté comme hors de la *réalité du locuteur*. Concept que nous empruntons à Haillet (2002 : 7-8) : « **par convention**, nous dirons que la **réalité du locuteur** est constituée par ce que son discours représente comme des **faits** contemporains et / ou antérieurs par rapport au moment de l'énonciation. Ce qui revient à considérer que, dans les exemples ci-dessous :
Max a vécu en banlieue.
Le père de Max milite au PCF.
le **procès** est représenté comme **intégré** à la réalité du locuteur – et qu'il **ne l'est pas** dans :
Max déposera une demande de logement.
Le père de Max a, dit-on, milité au PCF. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le locuteur-auteur est naturellement responsable de l'énoncé de surface, en conséquence il ne peut qu'adopter une attitude d'engagement vis-à-vis du point de vue « je voudrais un poulet fermier à cuire » ; en revanche, il se distancie du point de vue sous-jacent « Je veux un poulet fermier à cuire ». Cette distinction permet de justifier l'interprétation de l'énoncé de surface en tant que version atténuée du point de vue sous-jacent. Celui-ci constitue, en outre, un argument favorisant une conclusion implicite du type : « Donnez-le-moi». Conclusion inférable en vertu de la convocation d'un point de vue primitif, selon lequel d'une manière générale : « on satisfait toujours la requête d'un client». La responsabilité de la conclusion ne peut pas être ici imputée au locuteur. En effet, le locuteur-auteur, en représentant le locuteur-objet comme prenant part à un procès n'appartenant pas à sa réalité, se dégage de toute responsabilité. Le fait de se distancier du point de vue sous-jacent et en conséquence de l'enchaînement argumentatif contribue à éviter la projection d'un ethos négatif d'individu agressant son interlocuteur par le biais d'une injonction, et en conséquence évite que l'interlocuteur ne se sente agressé.

Qu'en est-il de la construction de l'ethos linguistique ?

Nous savons tous que, depuis la production langagière la plus spontanée au discours politique le plus élaboré, le locuteur peut afficher des qualités qu'il ne possède pas en réalité. Effectivement, l'ethos est, trop souvent, feint. C'est ainsi que nous concevons cette notion, ce qui veut dire que nous n'assimilons donc pas cette image à la personnalité ou à l'identité réelle du locuteur. Au contraire, elle est, pour nous, le résultat d'une construction discursive qui s'inscrit dans une stratégie argumentative, dans un calcul, visant à influer sur l'interlocuteur, visant à imposer une certaine représentation du monde. En conséquence, l'ethos que nous considérons correspond à un artifice élaboré par le locuteur à travers son discours. Nous le concevons comme une **représentation discursive du locuteur**, c'est-à-dire comme une image intentionnelle que le locuteur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

projette de lui-même à travers l'activité discursive, à travers l'énonciation.

Tout en étant conscients que le locuteur projette une image de lui-même, entre autres, à travers ses actes, la manière de se mouvoir dans l'espace, la manière de s'habiller ou son statut social, nous ne nous attarderons pas sur ces paramètres. Citons cependant, à titre d'exemple, le cas de Bill Clinton qui, en 2000, s'est prêté à une mise en scène représentant sa propre vie après son départ de la Maison Blanche. En se mettant volontairement en dérision, il a réussi à projeter une image favorable de lui-même d'individu ayant non seulement le sens de l'humour, mais ayant la capacité de rire de soi-même, ce qui est d'autant plus remarquable qu'il s'agissait d'un homme politique. Clin d'œil retenu et apprécié par les citoyens. Cet d'ethos qui n'est pas projeté à travers le discours, nous l'appelons **ethos extralinguistique**.

Quant à la notion d'ethos linguistique, nous distinguons un **ethos linguistique énonciatif** qui coïncide, dans le temps, avec le moment de la parole, et un **ethos linguistique** que nous qualifions d'**historique** puisqu'il s'agit, dans notre appareil conceptuel, d'une représentation discursive antérieure au moment de l'énonciation. Nous nous éloignons sciemment du concept d'**ethos préalable** de Ruth Amossy (1999 : 134) ou de celui d'**ethos prédiscursif** de Dominique Maingueneau ((1999 : 78), sans pour autant nier l'intérêt de cette figure en analyse du discours mais ils impliquent nécessairement, de la part de l'interlocuteur, une connaissance préalable à l'acte d'énonciation d'une image du locuteur, l'ethos préalable ou l'ethos prédiscursif sont de l'ordre de l'extralinguistique. En revanche, dans notre conception, aussi bien l'ethos énonciatif que l'ethos historique sont véhiculés par l'acte d'énonciation.

Après avoir distingué ces deux types d'ethos, distinction qui nous sera d'un grand secours par la suite, nous sommes en droit de nous poser la question suivante : comment se construit l'ethos ?

Nous considérons que c'est en fonction du rapport que le locuteur établit avec les points de vue que l'ethos se construit. Le locuteur-L'auteur de l'énoncé, au fil de son activité argumentative, est amené à convoquer un ou plusieurs point(s) de vue dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'énoncé de surface, un ou plusieurs point(s) de vue sous-jacent(s), un ou plusieurs point(s) de vue primitif(s). Le locuteur-auteur de l'énoncé a, en outre, la possibilité de se représenter comme objet du point de vue, il se produit alors, éventuellement mais pas nécessairement, un dédoublement énonciatif, ou bien de représenter un autre être du monde comme actant du procès représenté dans le point de vue. C'est notamment le cas avec le point de vue de surface ou le point de vue sous-jacent. Points de vue que le locuteur peut représenter – ou non – comme émanant de lui et à l'égard desquels il adopte une attitude d'engagement ou de distanciation, voire n'afficher aucune attitude particulière. En revanche, le locuteur ne peut jamais se représenter comme objet du point de vue primitif et ne peut jamais en être la source, il ne peut que le partager ou s'en distancier. Nous avons déjà signalé que le point de vue primitif a une fonction spécifique : justifier les enchaînements de type conclusif. Ces discours primitifs sélectionnés lors de l'élaboration du discours reflètent les croyances que le locuteur a l'intention de faire partager ou d'imposer à son auditoire, dans le but de le faire agir d'une manière déterminée. Ces choix contribuent à cerner l'*ethos*, c'est-à-dire une image favorable – ou non – du locuteur, car choisir un point de vue primitif, plutôt qu'un autre, implique une prise de position de la part du locuteur. Positionnement qui le *définit* face à son auditoire.

Afin d'illustrer ce que nous venons d'exposer nous proposons l'analyse d'un passage du discours de Ruiz-Gallardón, Maire de Madrid, qui a été prononcé le 1er octobre 2004, et qui avait pour mission d'inaugurer le XVe Congrès du Parti Populaire. Ce Parti se trouve, dans l'actualité, installé dans l'opposition après avoir perdu les élections du 14 mars 2004 face au PSOE (Parti Socialiste Ouvrier Español). L'intervention de Ruiz-Gallardón a été polémique au sein de son propre parti, justement parce qu'il y fait une autocritique qui n'a pas été assumée par le reste des membres du Parti Populaire. En fait, l'autocritique n'est pas adressée à l'auditoire qu'il a face à lui. Au contraire, le destinataire de cette autocritique est le citoyen espagnol ayant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

retiré sa confiance au Parti Populaire mais susceptible de voter PP, lors des prochaines élections.

Voici le passage :

> [...] Ese realismo es el que nos lleva a todos a compartir un diagnóstico crítico con nosotros mismos en aquello que es necesario. Sé que sólo expreso una convicción general de los militantes, los simpatizantes y los cuadros dirigentes del Partido Popular si afirmo que, a pesar del inmenso progreso social que hemos impulsado, algo – reconozcámoslo – hemos debido de hacer mal. A estas altura, no es descubrir ningún secreto que ese error ha podido consistir en un exceso de optimismo generado por tantos éxitos de gestión, percepción agrandada además por la llamativa inconsistencia de nuestros adversarios. Y nadie se escandalizará si admitimos que, aunque tuvimos claro el magnífico proyecto que defendíamos, quizá olvidamos que tan importante como la confianza en los valores que lo inspiran y la eficacia para materializarlo, es el modo de transmitirlo.
> Puede que no hiciéramos el esfuerzo necesario para hacer ver el atractivo de nuestra organización y de nuestro proyecto. Puede que no identificáramos suficientemente los sentimientos de un importante grupo de ciudadanos. Quién sabe si acertamos a utilizar los estilos apropiados. Lo que es seguro, en fin, es que nuestra gestión ha sido buena, muy buena, pero quizá algo distante, y que una parte de los españoles nos ha sentido falsamente lejanos, por más que ésa no haya sido nunca nuestra vocación.

Nous porterons notre attention sur : *algo – reconozcámoslo - hemos debido de hacer mal.*

Cet exemple, nous l'analysons de la manière suivante : Nous avons deux points de vue, tout d'abord l'incise - ***reconozcámoslo*** – qui constitue une demande explicite au membre de son parti d'assumer la responsabilité de l'autocritique ; ensuite le point de vue ***algo hemos debido de hacer mal***, dont le responsable n'est autre que le locuteur-auteur de l'énoncé, assimilable ici à Ruiz-Gallardón – en fait, porte parole de l'autocritique. Effectivement, il en est le responsable mais il n'en revendique pas la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

paternité ; au contraire il attribue l'origine de ce point de vue au membre de son parti : ***Sé que sólo expreso una convicción general de los militantes, los simpatizantes y los cuadros dirigentes del Partido Popular si afirmo que, a pesar del inmenso progreso social que hemos impulsado***, même s'il le partage pleinement puisqu'il se représente comme porte-parole de son groupe.

D'autre part, nous défendons la présence de deux enchaînements argumentatifs de type conclusif qui vont donner lieu à deux ethos linguistiques de polarité différente. Le point de vue ***algo hemos debido de hacer mal*** constitue un argument orienté vers une conclusion implicite lui étant défavorable à lui et à son parti du type : ***hemos perdido las elecciones***. Cet enchaînement est rendu possible par la convocation d'un point de vue primitif selon lequel d'une manière générale : *toute erreur commise est sanctionnée*, dont le locuteur accepte la validité et qu'il partage mais dont il ne peut revendiquer la paternité *hic* et *nunc*, puisqu'il préexiste à l'acte d'énonciation, il appartient au domaine du savoir partagé.

À travers son activité discursive, le locuteur-auteur de l'énoncé représente le locuteur-être du monde et son parti comme ayant commis une erreur à un moment antérieur au *maintenant* de l'énonciation, faute qui, par ailleurs, a été sanctionnée par la défaite lors des élections du 14 mars 2004, et cela en vertu du point de vue primitif convoqué – *toute erreur commise est sanctionnée*. Le recours à l'embrayeur de personne amplifiée *nous*, la représentation du procès comme antérieur ainsi que le choix du point de vue primitif permettent au locuteur-auteur de l'énoncé, dans une première étape de sa stratégie argumentative, de projeter une image lui étant défavorable à lui et à son parti. Cette image négative correspond à un *ethos historique* – tel que nous l'avons décrit ci-dessus. Cependant, nous considérons qu'en dernière instance, le locuteur a toujours l'intention de construire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un ethos positif[4], celui-ci, soumis à la perception de l'auditoire, sera alors simplement validé ou non-validé. Il s'agit ici, ne l'oublions pas, d'un cas d'autocritique et donc d'une stratégie qui constitue une feinte. Cela nous mène à défendre l'idée selon laquelle la production de l'énoncé ***algo hemos debido de hacer mal*** suppose, en même temps, un autre acte et implique toute une stratégie argumentative sous-jacente. Le locuteur adopte une *attitude performative*. Car la force de cet acte d'énonciation réside dans le fait qu'un autre acte est réalisé, il s'agit de *l'acte de contrition*. Cet acte de reconnaissance de la faute commise équivaut à un argument implicite du type : *nous reconnaissons notre erreur* qui est orienté vers une conclusion – tout aussi implicite, du type : *Pardonnez-nous*. Enchaînement rendu possible par la convocation d'un point de vue primitif, partagé par le locuteur ainsi que par la communauté linguistique dont il fait partie, du type : *Faute avouée est à moitié pardonnée*. Cette fois-ci, le *locuteur-auteur* représente le *locuteur en tant qu'objet* de *l'énoncé* ainsi que son parti (***Sé que sólo expreso una convicción general de los militantes, los simpatizantes y los cuadros dirigentes del Partido Popular***), reconnaissant sa faute à un moment contemporain du « maintenant » de l'énonciation. La représentation du procès comme actuel – à travers l'emploi du tiroir verbal du présent de l'indicatif, l'utilisation de l'embrayeur de personne *amplifiée* ***nous*** et le choix du point de vue primitif permettent de projeter, cette fois-ci une image favorable du locuteur. L'ethos concerné est ici *l'ethos linguistique énonciatif*.

La stratégie argumentative utilisée par le *locuteur en tant que tel* afin d'obtenir la bienveillance, voire le pardon du destinataire, et en conséquence son vote, constitue une feinte. Feinte qui repose sur la distinction entre le *locuteur en tant qu'être du monde-alors* et le *locuteur tant qu'être du monde-maintenant*. Car, en définitive, le locuteur-auteur construit, à travers un acte d'énonciation unique, deux ethos l'un négatif et l'autre positif,

---

[4] Cela en vertu d'un discours primitif, certes vulgaire mais clair, communément admis selon lequel *On ne crache pas dans sa soupe*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il rattache toujours au locuteur en tant qu'être du monde. L'ethos négatif concerne le locuteur en tant qu'être du monde-alors, donc dans un procès désactualisé ; tandis que l'ethos positif résultant de l'acte de contrition concerne le locuteur en tant qu'être du monde-maintenant. En définitive, cette deuxième représentation nous la percevons comme destinée à atténuer la portée de l'image négative que constitue l'ethos historique.

L'autocritique de Ruiz-Gallardón a été, finalement, mal interprétée par le reste des membres du Parti Populaire. Il n'y avait pourtant aucune raison justifiant une telle attitude, car il s'agit, à notre avis, d'une fausse autocritique, ou en tous les cas, d'une autocritique très atténuée – donc l'atténuation d'une atténuation, en quelque sorte. Nous en voulons pour preuve, d'une part, la présence, en position frontale, d'un argument favorable au locuteur et à son parti : ***a pesar del inmenso progreso social que hemos impulsado***, introduit par le connecteur ***a pesar***, ayant ici une valeur concessive. Argument dont la paternité n'est pas revendiquée par le locuteur en tant que tel – même s'il en partage la validité – puisqu'il l'attribue, d'une manière explicite à : ***[…] una convicción general de los militantes, los simpatizantes y los cuadros dirigentes del Partido Popular***. Ce phénomène d'antéposition se répète dans les cas d'autocritique, il y a toujours un enchaînement favorable au locuteur qui a pour fonction d'atténuer l'enchaînement argumentatif suivant qui, lui, est défavorable au locuteur, en tous les cas dans un premier niveau d'analyse.

Signalons aussi, dans le point de vue en question – *algo* ***hemos debido de hacer mal***[5] – la présence de la périphrase verbale à valeur épistémique *deber de + infinitif*[6] (devoir + infinitif, en français). L'utilisation de devoir épistémique (dorénavant $devoir_E$)

---

[5] Énoncé paraphrasable par « **todo me lleva a pensar que** algo hemos hecho mal »

[6] L'espagnol – *soutenu* – maintient la distinction, , entre *deber + infinitif* et *deber de + infinitif* – en espagnol populaire, la différence tend à être neutralisée. Il s'agit dans le premier cas du verbe *devoir* à valeur déontique ; dans le second du verbe *devoir* à valeur épistémique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

permet d'atténuer la conviction, la responsabilité du locuteur à l'égard du procès représenté et en conséquence permet d'atténuer la validité de celui-ci.

Nous considérons, à la suite de Dendale (1994) que « devoir$_E$ [...] suppose tout un parcours mental avec recherche et confrontation d'hypothèses », et que le locuteur, parmi les hypothèses envisagées, n'en retient qu'une lors de l'acte d'énonciation. Il est vrai que le locuteur, en ne retenant qu'une des hypothèses, affiche une quasi-certitude quant à la validité du procès représenté, mais il n'en est pas moins vrai qu'en ayant recours à devoir$_E$, il se représente à distance du point de vue – même s'il s'agit d'une distance minimale. En effet, la certitude, quant à sa validité, n'est pas *absolue*, comme cela serait le cas dans ***algo hemos hecho mal***.

La présence de devoir$_E$ manifeste donc l'attitude, le positionnement du locuteur à l'égard de ce point de vue qui devient finalement une conjecture – favorisée parmi d'autres. Il s'agit là d'un procédé de modalisation d'un type particulier qui a pour effet d'atténuer la portée du point de vue.

Finalement, les arguments favorables au Parti Populaire qui apparaissent dans la suite du fragment : [...] optimismo generado por tantos éxitos de gestión [...] ; [...] tuvimos claro el magnífico proyecto que defendíamos [...] ; [...] la confianza en los valores que lo inspiran [...] ; [...] la eficacia para materializarlo [...], coorientés vers une conclusion implicite assez évidente du type : Nous sommes en mesure de gagner les prochaines élections, favorisent l'autre moitié du pardon suggérée dans le point de vue primitif : faute avouée est à demi pardonnée, et ne font que confirmer qu'il s'agit bien d'une fausse autocritique. Feinte qui, à en croire les interventions post-congrès, n'a pas obtenu la bienveillance des membres du Parti Populaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bibliographie

AMOSSY, R. (sous la direction de), (1999) : *Image de soi dans le discours (La construction de l'ethos),* Paris, Delachaux et Niestlé S.A., Lausanne.

ANSCOMBRE, J.-Cl., (1995) : "De l'argumentation dans la langue à la théorie des topoï", *Théorie des topoï*, Paris, Éditions Kimé, 11-47.

ANSCOMBRE, J.-Cl., (1995) : "La nature des topoï", *Théorie des topoï*, Paris, Éditions Kimé, 49-84.

ANSCOMBRE, J.-Cl. et DUCROT, O., (1983) : *L'argumentation dans la langue*, Liège-Paris, Mardaga.

ARISTOTE, (1991) : *La rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

BAKHTINE, M., (1978) : *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

DENDALE, P. (1994) : « Devoir épistémique, marqueur modal ou évidentiel ? », *in Langue Française* n° 102, Paris, Larousse.

DUCROT, O., (1984) : *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit.

DUCROT, O., (1995) : "Topoï et formes topiques", *Théorie des topoï*, Paris, Éditions Kimé, 85-99.

FOULLIOUX, C. ; TEJEDOR, D., (2004) « A propos du mode et de l'atténuation », in *P. P. Haillet (éd.), « La modalisation en tant que stratégie discursive »,* Langue Française, *Larousse, Paris, 112-126.*

GUIMBRETIERE, E., (1992) : Paroles, *Les Éditions Didier, Paris.*

GARDES-TAMINE, J., (1996) : *La rhétorique*, Paris, Armand Colin/Masson.

HAILLET, P.P., (2002) : *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*, Paris, Éditions Ophrys.

HAILLET, P.P., (2003) : « Polyphonie et modalisation » in A. Rodriguez Somolinos (ed.), Le français d'hier et d'aujourd'hui : syntaxe et sémantique, Actes du congrès international de linguistique française (avril 2002), Madrid.

MAINGUENEAU, D. (1999) : « Ethos, scénographie, incorporation » in *Image de soi dans le discours (La construction de l'ethos),* Delachaux et Niestlé S.A., Lausanne, Paris, 75-100.

MEYER, M., (1991) : « Aristote et les principes de la rhétorique contemporaine », *Rhétorique* d'Aristote, Le Livre de Poche, 5-70.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TEJEDOR, D., (2000) « A propos de l'ethos », in *M. L. Casal ; G. Conde ; J. Lago ; L. Pino ; N. Rodríguez (éds),* La lingüística francesa en España camino del siglo XXI, *Ediciones Arrecife, Madrid, 1037-1046.*

TEJEDOR, D., (2002) « La notion d'ethos dans l'analyse du discours littéraire », in *M. C. Figuerola ; M. Parra ; P. Solà (éds),* La lingüística francesa en el nuevo milenio, *Editorial Milenio, Lleida, 767-773.*

TEJEDOR, D., (2002) « Construction de l'ethos dans le discours féminin : Alexandra David-Néel », in *M. Serrano ; Mª. C. Molina ; L. Avendaño (éds),* La littérature au féminin, *Editorial Comares, Granada, 613-624.*

TEJEDOR, D., (2004) « Ethos et point de vue : une représentation discursive de soi-même », in *M. Alfaro ; A. Bénit ; C. Mata ; P. Martínez ; M. P. Súarez ; D. Tejedor (éds.),* L'autre et soi-même. La alteridad y la identidad en el ámbito francés y francófono, *Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid.*

TEJEDOR, D., (à paraître) « Ethos, topoï et autocritique », Le Français moderne

TEJEDOR, D., (à paraître) : « L'analyse de l'ethos linguistique dans le discours littéraire » in Littérature et linguistique: diachronie / synchronie – Autour des travaux de Michèle Perret, D. Lagorgette et M. Lignereux eds., CD-Rom, Chambéry, Université de Savoie.

TEJEDOR, D., (à paraître) : « Construcción del ethos como estrategia de persuasión en el discurso político » in Actas del IX Congreso Internacional de la Asociación Española de Semiótica.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ATTENUATION ET ARGUMENTATION : UNE STRATEGIE DISCURSIVE

Caroline FOULLIOUX
Universidad Autónoma de Madrid

Pour cette communication, je me propose d'analyser quelques énoncés produits par l'ex ministre de l'économie et des finances Hervé Gaymard lors du scandale suscité autour de son luxueux appartement parisien. Suite a une dénonciation formulée par le quotidien *Le Canard Enchaîné*, au terme d'une dizaine de jours de déclarations erronées et de faux pas, le ministre a du présenter sa démission. Les énoncés analysés correspondent au tout début de l'affaire, lorsque le ministre décide de déménager immédiatement, à la suite des révélations sur le coût de cette installation. L'affaire aurait pu en rester là si le ministre n'avait pas menti postérieurement. Ces énoncés sont le fruit d'une stratégie discursive dont le but est la persuasion de l'autre.

Dans le cadre de cette analyse[1], je pars de l'idée selon laquelle : à tout énoncé porteur de marque d'atténuation correspond un point de vue sous-jacent qui constitue un argument orienté vers une conclusion. D'une part, le locuteur adopte une certaine attitude à l'égard du/des point(s) de vue sous-jacent(s), en s'en mettant plus ou moins à distance. D'autre part, il prétend éviter que l'interlocuteur ne lui attribue une image défavorable.

---

[1] Je remercie J.-Cl. Anscombre (CNRS - EHESS) et D. Tejedor (Universidad Autónoma de Madrid), pour leurs remarques et suggestions.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Produire un énoncé c'est – selon les besoins – chercher à faire partager ou à imposer une certaine vision du monde, un certain système de croyance, voire à faire agir l'*autre*, à le **persuader**, et cela en fonction d'une intention se trouvant à l'origine de tout acte d'énonciation. Cela exige donc, de la part du locuteur, l'élaboration d'une **stratégie discursive**. Afin que celle-ci soit efficace, il doit être capable de prévoir les effets que son discours est susceptible d'avoir sur l'autre.

Le locuteur aura tout intérêt à le ménager s'il veut obtenir de celui-ci une adhésion ou une réaction donnée. Cette prise en compte de l' « autre », de la part du locuteur, est spécialement présente dans l'**atténuation**. Pour expliquer le procédé de l'atténuation, il faut se situer dans une perspective polyphonique et argumentative.

ARTICLE ANALYSÉ mis en ligne le 17 février 2005 , Accueil News :

Epinglé mercredi par le *Canard enchaîné* sur son luxueux appartement parisien, le ministre des Finances, qui a décidé de déménager, a reconnu jeudi sur RTL qu'il "***aurait dû être plus vigilant***". "***Je me reproche de ne pas m'être occupé moi-même de l'appartement mais quand on travaille 120 heures par semaine, on n'a pas le temps de chercher un appartement***", a-t-il affirmé plus tard, lors d'un point-presse. Selon lui, ce sont "***les services du ministère avec une agence immobilière***" qui l'ont fait. Le ministre de l'Economie a fait savoir mercredi soir qu'il "renonce à occuper l'appartement de fonction qui était mis à sa disposition depuis le 1er février". Hervé Gaymard a répété qu'il avait pris la décision de déménager "***compte tenu de l'émoi suscité, de sa conception du service de l'Etat et de la République, et de la sérénité dans laquelle il veut mettre sa famille et ses enfants***", dont il a regretté qu'ils aient été "***exposés aux photographes et aux caméras***" dans cette affaire. Il a indiqué ne pas encore savoir où il allait déménager : "***Je ne sais pas, je vais me retourner, je vais prendre mes dispositions le plus rapidement possible***", a-t-il dit, ajoutant qu'il "***ne correspond pas***

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du tout à l'image qui a pu être donnée de lui" dans cette affaire. Il a par ailleurs à nouveau démenti que cinq "***fonctionnaires de Bercy***" aient été mis à sa disposition dans cet appartement, mais seulement "***un cuisinier et un serveur***" pour les réceptions, a-t-il dit. Interrogé sur les suggestions de démission formulées par l'opposition, Hervé Gaymard a estimé que celle-ci "***ferait bien de balayer devant la porte de son groupe***". "***Quand je voyais hier d'anciens ministres vociférer, sachant que eux aussi ont été logés dans ces conditions, je trouve que c'est un peu facile***", a-t-il lancé.

Après avoir renoncé explicitement à occuper l'appartement de fonction, réaction assimilable à une sorte d'expiation, le locuteur réalise un acte de reconnaissance d'une faute, c'est à dire met en place un mécanisme d'autocritique que nous pouvons gloser comme « je n'ai pas fait ce que je devais, je suis coupable ». Ne se limitant pas à faire son mea culpa, il met aussitôt en place un mécanisme d'atténuation de l'autocritique, c'est à dire une justification, que nous pouvons formuler comme « mais c'est que je ne pouvais pas faire ce que je devais faire » . Enfin le mouvement suivant consiste à dévier l'attention sur sa famille et ses enfants, ce qui est interprétable comme une victimisation « puisque malgré cela mes huit enfants et ma famille sont harcelés »

1) L'expiation

Le ministre de l'Economie a fait savoir mercredi soir qu'il "renonce à occuper l'appartement de fonction qui était mis à sa disposition depuis le 1er février".

La première étape consiste donc à ne plus être en faute avec la société : *je renonce à occuper l'appartement de fonction*, et cela en vertu d'une série de doxa du type « quand on commet une faute on mérite une punition », « toute peine doit être proportionnelle à la faute commise » ou bien « quand on purge sa peine on obtient le pardon. ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ici le locuteur-auteur[2] de l'énoncé présente le locuteur-objet comme renonçant (maintenant) à un privilège auquel il avait et a droit (alors et maintenant - *qui était mis à sa disposition depuis le 1 février*). A partir de ce renoncement le locuteur peut élaborer une stratégie discursive reposant sur une autocritique.

2) L'autocritique

Afin de pouvoir analyser une structure comme « *j'aurais du être vigilant* », il me faut préalablement aborder l'atténuation, la doxa, et la valeur déontique de *devoir* :

a) Atténuation

Nous partons des hypothèses suivantes :

Hypothèse1 : « l'énoncé est la représentation discursive d'un procès, il met nécessairement en place au moins un point de vue sur le procès » (HAILLET 2002)

Hypothèse2 : tout énoncé considéré comme atténuation est porteur de marques spécifiques. Du coup nous avançons l'

Hypothèse3 selon laquelle à tout énoncé porteur de marques d'atténuation correspond au moins un point de vue sous-jacent qui constitue un argument orienté vers une conclusion, le passage d'argument à conclusion étant garanti par une doxa.

L'atténuation suppose une mise à distance du Locuteur vis à vis du point de vue sous-jacent (PVSJ) à son énoncé. Dans cette optique, nous disons que le PVSJ est le point de vue que le Locuteur évite d'énoncer. L'énoncé constitue donc une version atténuée du PVSJ. L'énoncé : *j'aurais dû être plus vigilant* constitue une version atténuée des points de vue sous-jacents correspondants PVSJ1 « je n'ai *pas fait ce que j'avais l'obligation*

[2] Cette formulation locuteur-auteur versus locuteur-objet provient de P.P Haillet (2002).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de faire » et PVSJ2 « *Je n'ai pas été assez vigilant* ». Le locuteur se met en effet à distance vis-à-vis des points de vue sous-jacents, et d'autre part, il prétend éviter que l'interlocuteur ne lui attribue une image défavorable. En effet, à travers l'atténuation, le locuteur fait tout pour éviter que son image ne soit perçue négativement par l'interlocuteur, ce qui pourrait avoir lieu si l'énoncé n'était pas atténué. Pour ce faire, il évalue le pathos de son interlocuteur, autrement dit «ce qui *le meut ou l'émeut* » (MEYER 1991) ce qui, par la suite, lui permet de construire un discours adapté à ses fins. C'est en fonction de ce pathos que le discours se construira. « Le pathos mène le Locuteur à élaborer une stratégie de discours » (TEJEDOR 2003). D'où le choix des structures et du lexique : les choix lexicaux comportent d'emblée une orientation argumentative et dans certains cas, comme celui qui nous occupe, le locuteur peut être mené à utiliser des procédés d'atténuation, ce qui implique le choix d'un certain type de structures, par exemple *devoir déontique + conditionnel*.

b) Doxa

Nous partons de la définition suivante :« Une Doxa est une norme sociale communément admise » (AMOSSY-HERSCH-BERG PIERROT 1997) ; D'autre part nous proposons qu'une Hyperdoxa soit une doxa qui en régisse d'autres, au même titre que l'hyperonyme régit l'hyponyme, ainsi l'hyperdoxa de devoir « quand on a l'obligation de faire quelque chose, il faut le faire » régit-elle aussi bien la doxa « avant d'aller au lit on se brosse les dents » que la doxa « avant de manger on se lave les mains » ou « on s'arrête au feu rouge » etc.... . C'est un savoir partagé par toute la communauté linguistique (dont évidemment le Locuteur et l'Interlocuteur), qui préexiste à l'énoncé et dont la validité ne se remet pas en cause. Hyperdoxa et doxa sont d'ordre juridique et moral.

Mais centrons nous maintenant sur : ***j'aurais dû être plus vigilant***. L'acte de reconnaissance d'une faute, c'est à dire l'autocritique, équivaut à un argument implicite du type : « *je reconnais ma faute* » orienté vers une conclusion du type :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« *Pardonnez-moi* », et cela en vertu de la convocation d'une doxa du type « *faute avouée est à moitié pardonnée*.

Ici la feinte a lieu sur trois fronts : d'abord l'usage irréel du **conditionnel** puis le renvoi à l'**hyperdoxa** convoquée par devoir-déontique *quand on a l'obligation de faire quelque chose, il faut le faire* et enfin l'utilisation de l'opérateur **plus** dans *plus vigilant* qui présuppose que le locuteur *a été vigilant (*quoique pas assez).

Le mode irréel indique que le locuteur se présente comme sachant que le procès n'a pas existé n'existe pas ou même n'existera pas. Dans certains cas, en outre, celui-ci feint de ne pas le constater. Dès lors, l'atténuation ne tient pas exclusivement à l'emploi du tiroir verbal du conditionnel mais à sa combinaison avec le lexique (*devoir / pouvoir*), ou bien au cotexte, voire même à l'intonation.

Le tiroir verbal du conditionnel dans ses emplois modaux (potentiel, irréel et altérité) est un marqueur déréalisant et désactualisant[3]. Désactualisant par sa valeur intrinsèque prospective, comme par exemple lors de son usage temporel qui est une marque de post-antériorité[4], et déréalisant à partir du moment ou nous considérons réalité du locuteur tous les faits antérieurs ou actuels au moment de l'énonciation : en ce sens le conditionnel marque que le procès n'appartient pas à la réalité du locuteur. L'emploi irréel du conditionnel permet de représenter le procès en corrélation avec un cadre hypothétique antérieur ou présent qui rend impossible son ancrage dans le réel : *si j'avais fait ce que j'avais l'obligation de faire j'aurais été plus vigilant*

Dans l'atténuation, lorsque le Locuteur convoque une doxa/hyperdoxa, il se représente comme n'effectuant pas les enchaînements argumentatifs qui en découlent : c'est la doxa qui

---

[3] Foullioux et Tejedor (2004).
[4] Haillet (1995).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en est garante. L'exemple **: *j'aurais dû être plus vigilant*** qui renvoie à une doxa telle que «quand on est un bon ministre on est vigilant » et à l'hyperdoxa de devoir déontique « quand on a l'obligation de faire quelque chose il faut le faire » , admet la paraphrase : *si j'avais fait ce qu'il fallait que je fasse j'aurais été vigilant* et présente deux points de vue sous-jacents, respectivement PVJ1 : *« je n'ai pas fait ce qu'il fallait que je fasse »* correspondant a la protase implicite et PVSJ2 : *« je n'ai pas été assez vigilant »* correspondant à l'apodose. Ces deux points de vue sont respectivement orientés vers une Conclusion 1: type autocritique (j'ai mal fait) et Conclusion 2: type autodestruction (je suis un mauvais ministre.)

Le PVSJ1 est à interpréter comme un argument orienté vers une conclusion C1 autocritique : *j'ai mal fait,* le passage de l'argument constitué par PVSJ1 à la conclusion correspondante C1 (favorisée) est rendu possible par le renvoi à l'hyperdoxa de devoir «quand on a l'obligation de faire quelque chose il faut le faire »

Le PVSJ2 est à interpréter comme un argument orienté vers une conclusion C2 autodestructive : *je suis un mauvais ministre*, le passage de l'argument constitué par PVSJ2 à la conclusion correspondante C2 (bloquée) est rendu possible par le renvoi à la doxa «quand on est un bon ministre on est responsable ». Le Locuteur-auteur de l'énoncé n'assume ni la paternité des PVSJ ni celle des enchaînements argumentatifs : il n'assume que ce qu'il présente comme énoncé de surface.

c) Devoir-déontique au conditionnel + infinitif

Passons maintenant à l'analyse de la structure **devoir-déontique au conditionnel + infinitif**. Au cours de l'étude des mécanismes verbaux de l'énonciation nous avons remarqué que lorsque nous avons la structure **devoir-déontique au conditionnel** (paraphrasable par *avoir l'obligation de)* + **infinitif**, le procès (à l'infinitif) est représenté par le locuteur comme n'appartenant pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à sa réalité: il est au mode irréel. L'emploi irréel du conditionnel permet de représenter le procès en corrélation avec un cadre hypothétique antérieur ou présent qui rend impossible son ancrage dans le réel :

ex.1 : j'aurais dû être plus vigilant.

D'autre part, un énoncé au mode irréel a généralement, comme nous venons de le voir, une structure du type : protase (imparfait/plus-que-parfait) + apodose (conditionnel simple/passé)

ex.2 : Si j'avais été politiquement correct, j'aurais été plus vigilant

Or lorsqu'un énoncé présente un devoir-déontique ou un verbe « équivalent » au conditionnel -donc dans l'apodose- il y a automatiquement « disparition » de la protase :

ex.3 : L'opposition *ferait bien de balayer devant la porte de son groupe.*

Du coup une des questions qui se posent est: pourquoi la protase n'est-elle pas nécessaire dans ce type d'énoncés? Un des mécanismes d'atténuation est le recours à la combinaison devoir déontique + conditionnel passé, c'est à dire à une structure au mode irréel (le procès est représenté comme n'appartenant pas à la réalité du locuteur) à protase implicite. En effet la protase implicite apparaît comme une information que l'interlocuteur peut raisonnablement inférer de la simple énonciation de l'apodose et qui convoque -au moins- une hyperdoxa. Ce type d'énoncés admettent une paraphrase en *si+plus-que-parfait/imparfait> conditionnel passé/conditionnel* et présentent au moins deux points de vue sous-jacents au *passé composé/présent + changement de polarité* (dorénavant PVSJ).Il est à remarquer que « devoir » disparaît de la paraphrase, phénomène qui nous permet d'avancer que c'est justement l'utilisation de devoir-déontique au conditionnel qui rend parfaitement inutile la protase puisqu'elle est ressentie comme redondante : on peut renvoyer à une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hyperdoxa, mais il n'est pas nécessaire de la rappeler, ce serait redondant..

> Ex4 : j'aurais dû être plus vigilant
> Paraphrase : si j'avais fait ce que j'avais l'obligation de faire j'aurais été plus vigilant
> PVSJ1 « je n'ai pas fait ce que j'avais l'obligation de faire »
> PVSJ2 « Je n'ai pas été assez vigilant »
> PVSJ3 « J'ai été vigilant »
> DOXA : quand on est un bon ministre on est vigilant
> HYPERDOXA : quand on a l'obligation de faire quelque chose il faut le faire.

D'autre part, en utilisant **devoir** au lieu de pouvoir[5] (ce qui serait le cas dans *j'aurais **pu** être plus vigilant)*, il se rappelle ses propres obligations et ne se contraint pas autant puisqu'il se ménage la possibilité de se justifier c'est à dire d'alléguer une raison pour se défendre du reproche. : « Je sais que je devais faire mais je ne pouvais pas ». C'est justement cette possibilité de justification qui constitue la suivante étape de sa stratégie discursive

3) L'atténuation de la critique : justification

Voyons maintenant le mécanisme mis en place par le locuteur afin d'atténuer la critique, c'est à dire la justification qui apparaît dans l'énoncé suivant :

---

[5] Le reproche implicite porté par une atténuation avec **pouvoir** est intuitivement ressenti comme plus fort que celui porté par **devoir**: on peut avoir l'obligation mais pas la capacité, par contre si on a la possibilité on a « presque » l'obligation (tu n'as pas profité de la possibilité de remplir ton devoir). Dans un énoncé au mode irréel lorsque le Locuteur utilise **pouvoir**, il choisit d'en appeler aux capacités de faire de L'autre il le mène à faire et lui limite nettement les possibilités de justification : l'excuse arguée par l'interlocuteur sera du type « je croyais que je n'avais pas l'obligation de faire». Foullioux, 2003B.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> ***Je me reproche de ne pas m'être occupé moi-même de l'appartement mais*** *quand on travaille 120 heures par semaine, on n'a pas le temps de chercher un appartement*", a-t-il affirmé plus tard, lors d'un point-presse. Selon lui, ce sont "*les services du ministère avec une agence immobilière*" qui l'ont fait

La structure ici présente comporte un mouvement discursif qui constitue une justification permettant d'atténuer l'autocritique. Ceci apparaît clairement marqué par le connecteur *mais*. La première partie de cet énoncé *Je me reproche de ne pas m'être occupé moi-même de l'appartement* correspond à la critique formulée dans *j'aurais du être plus vigilant* et la seconde, introduite par *mais*, consiste en une justification qui a pour but d'atténuer –de faire paraître moins forte- l'autocritique ; nous pouvons paraphraser cette seconde partie par *mais je n'ai pas pu* (parce que *quand on travaille 120 heures par semaine, on n'a pas le temps de chercher un appartement).* La feinte a lieu sur deux fronts : d'abord le recours a la syllepse de personne en *on* qui ne représente plus exclusivement le locuteur-objet de l'énoncé mais *n'importe qui,* ce qui dilue la responsabilité puisqu'il ne s'agit plus seulement de moi-objet de l'énoncé. D'autre part l'amoindrissement de la faute commise en vertu de l'hyperdoxa dérivée[6] de pouvoir déontique: *si on n'a pas la capacité de faire on n'est pas obligé de faire* permet le passage a une conclusion du type: *«je n'ai pas grand-chose à me reprocher »*

Il y a deux enchaînements argumentatifs à signaler ici. D'une part *je travaille 120 heures par semaine*, orienté vers une conclusion implicite, favorable au locuteur, du type : *« je suis un professionnel responsable »,* cet enchaînement étant favorisé par une doxa selon laquelle *«quand on est professionnellement responsable on passe beaucoup de temps au travail».* D'autre part *je n'ai pas le temps de chercher un appartement* orienté vers une conclusion implicite, tout aussi favorable au locuteur, du type :

---

[6] cf. hyperdoxa de pouvoir-déontique (quand on a la capacité/possibilité de faire quelque chose il faut essayer de le faire).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« je n'ai pas grand chose à me reprocher ». Enchaînement argumentatif assuré par la convocation d'une hyperdoxa, selon laquelle, et d'une manière générale, *quand on n'a pas la capacité de faire on n'est pas obligé de faire* (et 120 heures : 6 = 20 ce qui ne laisse guère le temps de dormir…donc encore moins de chercher un appartement). Et qui plus est le locuteur rend légitime cette conclusion favorable en argumentant que «ce sont "*les services du ministère avec une agence immobilière*" qui l'ont fait ».

En définitive, le locuteur, c'est-à-dire « moi-maintenant-auteur de l'énoncé » représente, dans l'énoncé : *j'aurais du être plus vigilant*, le locuteur-objet de l'énoncé, c'est-à-dire « moi-alors-objet de l'énoncé », comme ayant commis une faute, à un moment antérieur au « maintenant » de l'énonciation, représentation due à l'emploi du conditionnel passé, qui est une marque déréalisante et désactualisante. Cette critique implique une seconde représentation, en l'occurrence celle contenue dans la conclusion : je *n'ai pas grand chose à me reprocher*, où le locuteur en tant qu'être du monde y est représenté comme n'ayant pas grand chose à se reprocher à un moment contemporain du « maintenant » de l'énonciation.

4) La victimisation

Pour finir le mouvement suivant consiste à dévier l'attention sur sa famille et ses enfants, ce qui est interprétable comme une victimisation « puisque malgré cela mes huit enfants et ma famille sont harcelés » comme nous pouvons le voir dans le passage suivant :

> …, il a pris cette décision dans le seul souci de mettre un terme au débat qui s'est développé ces dernières heures et de préserver sa famille", a-t-il ajouté. Hervé Gaymard a répété qu'il avait pris la décision de déménager "compte tenu de l'émoi suscité, de sa conception du service de l'Etat et de la République, et de la sérénité dans laquelle il veut mettre sa famille et ses enfants", dont il a regretté qu'ils aient été "exposés aux photographes et aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

caméras" dans cette affaire. Il a indiqué ne pas encore savoir où il allait déménager : "Je ne sais pas, je vais me retourner, je vais prendre mes dispositions le plus rapidement possible", a-t-il dit, ajoutant qu'il "ne correspond pas du tout à l'image qui a pu être donnée de lui" dans cette affaire.

Faute de place, je me limiterais à signaler que la stratégie mise en place ici consiste à dévier l'attention sur sa famille, il focalise un nouvel argument « mes enfants, ma famille sont harcelés », orienté vers une conclusion du type « c'est injuste », en vertu d'une doxa comme « *on protège les innocents* ».

En définitive le locuteur essaie de projeter une image d'individu responsable, conséquent, non malhonnête, bon père de famille, en vertu de toutes les doxas convoquées et des conclusions favorisées.

BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY, R. HERSCHBERG PIERROT, A (1997) : Stéréotypes et clichés Paris, Nathan.

AMOSSY, R. (sous la direction de), (1999) : Image de soi dans le discours (La construction de l'ethos), Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris.

AMOSSY, R. (2000) : L'argumentation dans le discours. Discours politique, Littérature d'idées, fiction, Paris, Nathan-Université

ANSCOMBRE, J.-Cl. (1985) : « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », Revue internationale de philosophie, n° 155, pp. 333-349.

ANSCOMBRE, J.-Cl. (1995) : "De l'argumentation dans la langue à la théorie des topoï", Théorie des topoï, Paris, Kimé, p. 11-47.

ANSCOMBRE, J.-Cl. (1995) : "La nature des topoï", Théorie des topoï, Paris, Kimé, p. 49-84.

ANSCOMBRE, J.-Cl. et DUCROT, O. (1983) : L'argumentation dans la langue, Liège-Bruxelles, Mardaga.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DE VICENTE, E. ; FOULLIOUX, C. (1996) : « La conceptualisation du référent et le mode verbal en français », in Revista de Filología Francesa n°9, Servicio de publicaciones Universidad Complutense, Madrid, pp. 59-69.

DENDALE, P. (1994) : « Devoir épistémique, marqueur modal ou évidentiel ? », in Langue Française n° 102, Paris, Larousse.

DUCROT, O. (1984) : Le dire et le dit, Paris, Les Éditions de Minuit.

DUCROT, O. (1995) : "Topoï et formes topiques", Théorie des topoï, Paris, Éditions Kimé, pp. 85-99.

EGGS, E. (1994) : Grammaire du discours argumentatif, Kimé, pp. 86-87).

FOULLIOUX, C. (2003a): « Soi-même et la doxa: une stratégie du discours » in M. Alfaro ; A. Bénit ; C. Mata ; P. Martínez ; M. P. Súarez ; D. Tejedor (éds.), L'autre et soi-même. La alteridad y la identidad en el ámbito francés y francófono, Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid, ISBN : 84-688-4956-1.

FOULLIOUX, C. (2003b): «Le mode verbal et l'atténuation : à propos de devoir », in Thélème,Revista Complutense de Estudios Franceses, A. R-Somolinos (ed.) Des mots au discours :Études de linguitique française, n° extraordinario 2003, Servicios de Publicaciones, Universidad Complutense, Madrid pp.109-120 ISSN :1139-9368

FOULLIOUX, C & TEJEDOR, D. (2004) : «Mode et atténuation en espagnol », in Langue Française n° 142

FUCHS, C. (1989) : « Modalité et interprétation : pouvoir », in Langue Française n° 84, Paris, Larousse.

HAILLET, P.-P. (1995) : Le conditionnel dans le discours journalistique : essai de linguistique descriptive, Neuville, Bref.

HAILLET, P.-P. (1998a) : « Le conditionnel d'altérité énonciative et les formes du discours rapporté dans la presse écrite », Pratiques 100, CRESEF, Metz, pp. 63-79.

HAILLET, P.-P. (1998b) : « Quand un énoncé en cache un autre : le conditionnel et les relatives appositives », in J. Bres, R. Legrand, F. Madray et P. Siblot (eds), L'autre en discours, Montpellier III.

HAILLET, P.-P. (2001) : « À propos de l'interrogation totale directe au conditionnel ». in P. Dendale et L. Tasmowski (eds), Recherches linguistiques, Metz.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HAILLET, P.-P. (2002) : Le conditionnel en français : une approche polyphonique, Paris, Ophrys.
LE NOUVEAU PETIT ROBERT, Édition mise à jour : Juin 2000.
MEYER, M. (1991) : « Aristote et les principes de la rhétorique contemporaine », Rhétorique d'Aristote, Le Livre de Poche, pp. 5-70.
TASMOWSKI, L ; DENDALE, P. (1994) : Pouvoir$_E$: un marqueur d'évidentialité, in Langue Française n° 102, Paris, Larousse
TEJEDOR, D., (2001) « A propos de l'ethos », in M. L. Casal ; G. Conde ; J. Lago ; L. Pino ; N. Rodríguez (éds), La lingüística francesa en España camino del siglo XXI, Ediciones Arrecife, Madrid, pp. 1037-1046, ISBN : 84-923792-8-6
TEJEDOR, D., (2002a) « La notion d'ethos dans l'analyse du discours littéraire », in M. C. Figuerola ; M. Parra ; P. Solà (éds), La lingüística francesa en el nuevo milenio, Editorial Milenio, Lleida, pp. 767-773, ISBN : 84-9743-057-3.
TEJEDOR, D., (2002b) « Construction de l'ethos dans le discours féminin : Alexandra David-Néel », in M. Serrano ; M^a. C. Molina ; L. Avendaño (éds), La littérature au féminin, Editorial Comares, Granada, pp. 613-624, ISBN : 84-8444-620-4
TEJEDOR, D., (2004) « Ethos et point de vue : une représentation discursive de soi-même », in M. Alfaro ; A. Bénit ; C. Mata ; P. Martínez ; M. P. Súarez ; D. Tejedor (éds.), L'autre et soi-même. La alteridad y la identidad en el ámbito francés y francófono, Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid, ISBN : 84-688-4956-1
TEJEDOR, D., « Ethos, topoï et autocritique », Le Français moderne (à paraître).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

INCIPIT ET INSTRUCTIONS DE LECTURE
L'EXEMPLE DE EN L'ABSENCE DE BLANCA, D'ANTONIO MUÑOZ-MOLINA

Anne-Marie VANDERLYNDEN
Université de ROUEN

A Maud Fontenoy, rameuse prodigieuse

Le développement - et le succès- de la pragmatique linguistique ont, me semble-t-il, tiré le substantif "instruction(s)" hors des domaines d'emplois où il se trouvait consigné, le domaine de la réglementation, celui de l'usage mécanique, comment de servir de, comment s'y prendre pour que tel ou tel appareil rende le service attendu de lui, c'est-à-dire obéisse à son utilisateur : instructions d'utilisation qui ne coïncident pas toujours avec les instructions d'usage. 'Instructions', 'directives', 'prescriptions' sont des parasynonymes. De sorte qu'on peut lire sous les plumes les plus fiables qu'un genre littéraire constitue, pour un auteur, un ensemble de prescriptions et qu'un texte relevant d'un type de discours donné constitue un ensemble d'instructions pour son destinataire, qu'il l'entende lire ou qu'il le lise lui-même.

La première instruction qui engage tout lecteur est qu'il **comprenne** ce qu'il lit. Il peut arriver que les conditions de félicité ne soient pas réunies. On pourra m'objecter qu'à ce stade, comprendre est une injonction et non pas une instruction et constitue un préalable au faisceau des instructions, des prescriptions, etc. auxquelles le 'lisant' doit se soumettre pour que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa compréhension soit la plus adéquate - la plus allègre? -, pour qu'il comprenne ce qu'il lui est demandé de comprendre, mais comprendre dans quel sens ? Je proposerai, comprendre : prendre **tout** avec lui **jusqu'au bout**, **tout**, en se laissant agir intégralement. Une chimère.

Entre le titre et le premier mot d'un texte narratif, il est un espace sans nom -à ma connaissance-, un lieu du rien à lire que le destinataire engagé-volontaire parcourt comme l'espace-temps de la suspension pendant l'enjambée, le saut ou le plongeon jusqu'au moment-lieu de sa réception dans le verbe tissé, dans le fluide d'un discours structuré sous toutes ses coutures. Et là est le commencement de l'incipit où le lecteur a basculé dans un dit autre que celui du péritexte. L'incipit : lieu de toutes les attentes, de tous les espoirs, de tous les réconforts, de tous les conforts, de toutes les inquiétudes, c'est selon. Lieu de **travail**, en tout cas. S'il en est ainsi, il ne s'agit plus seulement de comprendre, mais aussi d'être compris, d'être affecté, de se laisser pratiquer, en quelque sorte. Mais comment ?

Et qu'en est-il dans l'incipit de *En l'absence de Blanca* ? En quoi et à quoi son lecteur est-il, par lui, compromis ?

Texte de l'incipit

La femme qui n'était pas Blanca avança vers Mario depuis le fond du couloir, habillée du chemisier de soie verte, des jeans et des chaussures plates de Blanca, lui souriant et fermant à demi les yeux tandis qu'elle s'approchait, des yeux qui avaient la même couleur et la même forme que ceux de Blanca mais qui n'étaient pas les siens, lui souhaitant la bienvenue sur un ton de voix aussi semblable à celui de Blanca que si c'était véritablement elle qui lui parlait. Comme Blanca, elle se pencha un peu pour lui donner un baiser parce qu'elle était légèrement plus grande que lui, mais au lieu de garder les lèvres serrées tandis qu'elle effleurait les siennes avec la rapidité et la distraction de qui répète un geste quotidien et banal, elle les ouvrit, à la recherche de la langue de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mario, alors tellement surpris par cette effusion inattendue qu'il ne sut pas y répondre à temps. (p. 7)

Dans son haleine et dans la douceur rapide et charnelle de ses lèvres, il lui sembla retrouver les délices des premiers baisers de Blanca, contrefaites maintenant mais semblables aussi, avec une exactitude sans défauts ou presque qui rendait tout beaucoup plus irréel. Il ressentit de la gratitude au contact de ces mains longues et douces qui pourtant n'étaient pas les mains de Blanca, de ce geste qui lui était étranger, le prendre par la taille tandis qu'elle le conduisait vers la salle à manger comme si lui, qui en était propriétaire, ne connaissait pas l'appartement où il habitait déjà quand il avait rencontré Blanca, ou comme si l'appartement était la copie exacte et fausse de quelque chose de perdu : l'appartement, les sous-verres du couloir, les meubles de la salle à manger que Blanca critiquait tellement, et non sans raison parce que lorsque Mario les avait achetés il avait un goût déplorable, la nappe brodée par la mère ou la grand-mère de Mario, la vaisselle, les assiettes où fumait une soupe qui venait d'être faite, qui venait juste d'être servie par l'imposteuse ou la doublure presque exacte de Blanca qui l'avait retirée du feu après avoir vu par la fenêtre Mario traverser la rue. (Mais Blanca, la vraie, celle d'avant, ne s'était peut-être jamais postée à la fenêtre pour voir s'il arrivait.) Cela sent meilleur que jamais pensa Mario presque avec (p. 8) remords, et en remarquant pour la première fois, non pas qu'il était en train de mettre bas les armes, mais que cette possibilité existait, il comprit avec mélancolie et soulagement qu'il ne pourrait pas toujours conserver l'hostilité méfiante, la vigilance intransigeante, la solitude désespérée d'un espion. A la différence de Blanca, la femme qui déjeunait en face de lui ne s'essuyait pas les lèvres du coin de sa serviette après chaque cuillérée de soupe et ne levait pas les yeux avec une réprobation instinctive s'il faisait le moindre bruit en avalant la sienne, et elle n'attendit pas non plus, immobile et sans rien lui dire, jusqu'à ce qu'il réalise que c'était à lui d'apporter de la cuisine le plat qui contenait la suite du déjeuner, ainsi que la fourchette et le couteau du déjeuner.

Jamais Blanca n'aurait allumé une cigarette avant d'avoir débarrassé la table, et moins encore elle ne serait allongée sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

50 canapé pour regarder la télévision sans avoir rangé la salle à
51 manger et parfaitement nettoyé la cuisine : en fait c'est à peine si
52 Blanca regardait la télévision,...(p. 9)

Cet ensemble textuel démarre sur le mode narratif, mode qu'il relègue immédiatement pour s'investir dans le mode descriptif. Nous sont en effet rapportées par le locuteur, parce qu'il les constate, les caractéristiques et les comportements d'une femme placée dans une situation précise : le moment où son mari (Mario) rentre chez lui pour prendre son repas de midi. Un énoncé d'identité affecté de la négation "*La femme qui **n'était pas** Blanca*" ouvre le texte. Ce texte est pris en charge par un narrateur **extra/hétérodiégétique** (le lecteur en trouve la confirmation à la ligne suivante : "...avança vers Mario..." ; le plus probable est que l'instance de narration soit distincte de "Mario"). Ce narrateur, cependant, connaît bien Blanca : "*.. des yeux qui avaient la même couleur et la même forme que ceux de Blanca...* (l. 4-5), "*...un ton de voix aussi semblable à celui de Blanca que si c'était véritablement elle qui parlait...*" (l. 6-8), "*...comme Blanca...*" (l.8). Il connaît aussi très bien Mario ; sinon, comment pourrait-il affirmer : "*...au lieu de garder les lèvres serrées (...), elle les ouvrit, à la recherche de la langue de Mario, alors tellement surpris par cette effusion inattendue qu'il ne sut pas y répondre à temps.*" (l. 12-14). Cette précision d'ordre intime amène le lecteur à la certitude que, momentanément au moins, Mario est choisi comme **personnage focal**, de sorte que l'avis du narrateur et celui du personnage sont **mis en coïncidence** (peu d'espace pour une polyphonie), ce qui rapproche d'eux celui du lecteur.

Aucune des nombreuses observations de ce narrateur, pas plus que leur somme, ne l'autorisent à porter d'assertion sur l'identité de la femme: la personne présente ne correspond pas exactement à celle, qu'en toute rigueur, il s'attendait à voir, il était **légitime** qu'il vît. A cet endroit-là, à ce moment-là, dans ces circonstances-là, le narrateur devrait pouvoir affirmer que cette femme **est** Blanca ; or, il ne le **peut** pas. Le lecteur non plus, bien entendu, qui se trouve donc, en l'espace de quelques lignes,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

enjoint de s'**interroger** - Que se passe-t-il ? Qui est cette femme ? -, c'est-à-dire enjoint de s'engager dans un processus **dynamique**, car ces questions n'ont rien de questions rhétoriques. Elles en entraînent une autre : Que dois-je faire ? (vraisemblablement continuer jusqu'au premier point : "...qui lui parlait." (l. 8).Ce lecteur vient d'être, d'un même coup, crée et dynamisé, crée et dynamisé dans son être cognitif et dans son être pragmatique : il est crée comme être pensant et agissant. (Si je raisonne bien.)

Le lecteur du texte de fiction n'a pas la capacité de vérifier autrement que par le texte lui-même. Il est, par nature, coincé, ou plutôt, embarqué, sauf s'il décide de ne plus jouer, auquel cas il renonce à son statut. Il en a le droit. Le début de la seconde phrase, dans lequel narrateur et personnage se rassurent (***"Comme Blanca, elle se pencha un peu..."*** l. 8), a peut-être pour mission - pour effet ? - de le rassurer, et, si c'est le cas, de lui conseiller de rester encore un peu. Le rétablissement, toutefois, semble assez vite menacé par: "*...**mais au lieu de**...*" (l. 9-10). Alors ? Dans la phrase suivante, Mario "*...**semble** retrouver...*" (l. 16). Si cette femme n'est pas Blanca, comment se fait-il qu'elle tienne si bien son rôle, qui appartient à la sphère du privé ? Et si le narrateur se trompait ? Et si Mario était abusé ?

La phrase interrogative est une suspension entre la terre ferme de la présupposition - la question Qui est-ce ? présupposant : il existe quelqu'un (et puisqu'il existe quelqu'un, ce quelqu'un doit bien avoir une identité) - et le vaste continent des réponses possibles dont le lecteur se dit qu'il finira bien par en connaître au moins une, la bonne, qui sait. En attendant, il lui est loisible de parcourir celles qui lui viennent à l'esprit. Et même s'il ne s'engage pas dans cette voix, il continuera de négocier avec les courants du discours littéraire, il restera mobile, il se maintiendra dans le mouvement diversement orienté du texte, sans lequel ne resterait qu'un paradigme concessif : la femme qui se trouve dans l'ici-maintenant de l'énonciateur et de son co-énonciateur **ne peut être que** Blanca et pourtant **ce n'est pas** Blanca : "*...mais...mais...mais...pourtant...mais...mais...*", un parcours de lecture vaguement beckettien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La structure 'P mais Q' semble ici mimer l'hésitation à trancher, ou la sidération du narrateur et du personnage, et sa redondance, signifier leur stupéfaction, leur état d'interdiction. Si c'est le cas, elles parlent l'immobilité de leur indécision, elles parlent le coup d'arrêt porté par l'indécidable. L'évocation de mondes possibles introduit cependant des embryons d'explications et maintient la dynamique : "*...**comme si** lui, qui en était propriétaire, ne connaissait pas l'appartement où il habitait déjà quand il avait rencontré Blanca, **ou comme si** l'appartement était à la fois la copie exacte et fausse de quelque chose de perd*u..." (l. 22-25) . Toutefois, l'inquiétante étrangeté persiste : les mondes évoqués sont "essentiellement contrefactuels" dans l'univers de croyance de Mario (univers avec lequel celui du narrateur se trouve, sur ce point, en conformité). De la même manière, sont inconcevables "*...une exactitude sans défaut **ou presque***..." (l. 18) et "*...une copie exacte **et** fausse*..." (l. 24-25). Blanca serait-elle une copie de faussaire, une idée paradoxale ?

Les talents cognitifs du lecteur sont mis à l'épreuve sans toutefois être bloqués puisqu'il ne connaît pas et **ne peut pas** connaître l'autre Blanca, la vraie (?). Mais si ce lecteur peut toujours essayer de comprendre le discours, que doit-il faire des ressentis du narrateur et du personnage qui sont peut-être de fait dans la réalité de la fiction. Dans cet incipit, l'auteur ne lui en dit rien qui ne passe par la raison : "*...en remarquant non pas qu'il était en train de mettre bas les armes, **mais que cette possibilité existait** ...*" (l. 36-37), ou par la dénotation la plus stricte. Que ressent en effet le lecteur lorsqu'il déchiffre : «*...il comprit avec **mélancolie** et **soulagement** qu'il ne pourrait pas toujours conserver **l'hostilité méfiante**, la **vigilance intransigeante**, la **solitude désespérée** d'un espion.*" (l. 37-40) ? Est-ce à dire que ce lecteur (et **le** lecteur) n'a rien à éprouver lorsque le fameux 'être de papier' se décompose ? Mais le lecteur, lui, existe, et l'on peut penser, parce qu'on a été lecteur, que la personne qui s'applique sur l'incipit de "*En l'absence de Blanca*" commence à trouver qu'il est temps que cette histoire se termine. Son pathos et sa patience ont donc bien été, malgré tout, sollicités.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et précisément, cette histoire se termine : "...une soupe qui venait d'être servie par l'imposteuse ou la doublure presque exacte de Blanca qui l'avait retirée du feu après avoir vu par la fenêtre Mario traverser la rue. (Mais Blanca, **la vraie, celle d'avant**, ne s'était peut-être jamais postée à la fenêtre pour voir s'il arrivait.)" (l. 33-34) , "...il **comprit** avec mélancolie et soulagement qu'il ne pourrait pas toujours conserver l'hostilité méfiante, la vigilance intransigeante, la solitude désespérée d'un espion." (l. 37-40). Elle se termine, mais **à l'insu** du lecteur, sauf si d'aventure, parmi les possibles que le texte l'aura poussé à inventer, il a pensé à reformuler le segment la femme qui n'était pas Blanca en 'la femme qui s'appelle Blanca et qui était une autre Blanca à ce moment-là' (dans le sens figuré de la séquence, dans la 'manière de dire' plus ou moins figée : c'est une autre Blanca que nous avons -désormais- devant nous, Blanca est devenue autre), reformulation qui prive le nom propre de son statut d'expression référentielle (à ceci près que dans un texte de fiction le nom propre n'est peut-être pas une expression référentielle), et qui le prive aussi de celui d'abréviation d'une expression définie. En effet, si l'actuelle Blanca a conservé les apparences de la Blanca antérieure (elle porte les vêtements de l'ancienne Blanca, caractéristique aliénable, comme l'ancienne Blanca, elle est de taille un peu supérieure à Mario, caractéristique non aliénable sauf dans le cas où Mario aurait grandi, mais si Mario a pris quelques centimètres, reste-t-il Mario ?), elle a perdu une grande partie de ses caractéristiques définitoires, tout au moins dans l'univers de croyance du narrateur **et** dans celui du personnage masculin.). Une opacité à déjouer.

Si pour comprendre, le lecteur doit reformuler, c'est qu'il sera devenu pour lui-même une sorte d'**encodeur**, et il aura occupé **après** le poste qui, par définition, **préexiste** à celui de décodeur. Une instruction, une prescription de lecture peu banale, qui m'amène à me poser au moins une question théorique : un tel lecteur doit-il, à ce prix, continuer d'être considéré comme un co-énonciateur ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il n'en reste pas moins que le lecteur qui s'est plié à ce jeu savant ne peut pas encore se reposer sur ses lauriers, précisément parce que, ne se trouvant encore qu'en possession de l'incipit, les moyens ne lui sont pas donnés de vérifier son hypothèse qui est : **Et si**, à travers *La femme qui n'était pas Blanca*, **il me fallait comprendre** 'la femme qui était une autre Blanca', dans le sens mentionné précédemment (= P)? Donc, il continue à s'affairer, et à se laisser faire, à s'efforcer et à négocier, à ramer, quoi. Les moyens de vérifier son hypothèse, il ne les trouvera qu'à la fin de l'oeuvre, et encore, en cherchant bien, car le texte en question n'assène rien. Et il accostera sur un : **le plus probable est que P** qui le fera encore tanguer sur le plancher des vaches, jusqu'à ce qu'il passe à autre chose.

Au terme de cet incipit, à quels arguments ledit lecteur a-t-il été sensible ? A-t-il été manipulé et si oui, quelle conscience en a-t-il ? De quoi est-il réellement persuadé ?

Texte de référence :

Antonio Muñoz-Molina, *En l'absence de Blanca*, Paris, Le Seuil, 2004.

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Michel Adam, *Eléments de linguistique textuelle*, Liège, Pierre Mardaga, 1990.
Jean-Michel Adam, *Le texte narratif*, Paris, Nathan, 1994.
Jean-Claude Anscombre, Oswald Ducrot, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Pierre Mardaga, 1988.
Maurice Couturier, *La figure de l'auteur*, Paris, Le Seuil, 1995.
Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972.
Vincent Jouve, *La lecture*, Paris, Hachette, 1997.
Dominique Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.
Robert Martin, *Langage et croyance, Les "univers de croyance" dans la théorie sémantique*. Bruxelles, Pierre Mardaga, 1987.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jacques Moeschler, Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Le Seuil, 1994.
Willard van Orman Quine, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DIALOGISME ET DIMENSION ARGUMENTATIVE D'UNE FICTION ROMANESQUE : LE DÉNOUEMENT D'*EL OTOÑO DEL PATRIARCA* DE GARCIA MARQUEZ

Bertrand VERINE,
Praxiling / ICAR, UMR 5191 CNRS
Université Montpellier 3
"Discours, textualité et production de sens"

> "El deber de un escritor, y el deber revolucionario, si se quiere, es el de escribir bien." (*Le devoir d'un écrivain, et le devoir révolutionnaire, si l'on veut, est celui de bien écrire.)* Gabriel García Márquez, *El olor de la guayaba.*

Il y a trente ans paraissaient à quelques mois d'intervalle trois fictions hispanophones ayant pour actant principal un dictateur latino-américain. Ces trois œuvres firent d'autant plus sensation que le monde hispanique vivait dans le traumatisme du coup d'état sanglant du général Pinochet au Chili, et dans l'expectative de l'agonie du général Franco en Espagne. En 1974, *Le Recours de la méthode* du cubain Alejo Carpentier et *Moi le suprême* du paraguayen Augusto Roa Bastos furent salués comme prolongeant et renouvelant la tradition, plus que séculaire en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Amérique latine, du roman historique et/ou politique. C'est peu de dire qu'il n'en alla pas spontanément de même, en 1975, pour *L'Automne du patriarche* du colombien Gabriel García Márquez. Il est frappant de constater que ce texte suscita, l'année même de sa parution et dans le pays d'origine de son auteur, trois essais critiques de plus de quarante pages chacun, qui attestent à des degrés divers le malaise de ses premiers récepteurs[1].

Le plus méthodique, Angel Rama, laisse transparaître la perplexité sous son admiration : "c'est seulement du point de vue de la conscience du lecteur qu'il sera possible de mesurer l'ignominie ou la perversion, ce à quoi l'on devra recourir pour pondérer cette série de funambulesques inventions narratives en dressant un bouclier protecteur contre la fascination qu'elles exercent, contre la dissolution de toute prise de position morale dans la pyrotechnie du lyrisme et de la dérision" (1975 : 427). Avant tout intuitif, Ernesto Volkening ne pourchasse dans le texte que les détails permettant de justifier son scepticisme suspicieux : "il est raisonnable de supposer qu'il [García Márquez] ait d'abord projeté d'écrire un roman politique de haut vol (...) ce qui est sûr c'est qu'il ne l'a pas réalisé, ou à-demi seulement et de mauvaise grâce, et qu'il ne pouvait le mener à son terme, car entre temps un mythe s'était emparé de lui" (1975 : 383-384). Délibérément polémique, Jaime Mejía Duque dénonce "l'inertie du non-sens" (1975 : 5) d'un roman où il ne lit qu'une "grande tautologie" (*op. cit.* : 8), et dont il fait le symptôme du sous-développement intellectuel de tout un continent : "en arrière-plan, rôde l'ombre de notre invétéré préjugé selon lequel l'imagination et le "métier" se suffiraient à eux-mêmes. En bref, c'est là une des plaies de la culture dans le cadre de la dépendance néo-coloniale. (...) La folie d'autosuffisance est inséparable du retard culturel" (*op. cit.* : 2).

"Dissolution de toute prise de position morale", envoûtement par le mythe, "folie d'autosuffisance"... on perçoit l'attente frustrée d'une efficience pragmatique et le soupçon que

---

[1] Je traduis moi-même les deux premiers extraits, alors que je n'ai eu accès au troisième qu'en version française.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

García Márquez se soit laissé manipuler par l'idéologie patriarcale, ou même qu'il ait trahi la cause de la justice pour devenir à son tour manipulateur. J'indiquerai sans y insister que ce type de lecture prévaut aussi, pour des raisons de mode intellectuelle, chez les critiques européens et américains des années 1980 qui, dans leur majorité, me semblent surévaluer et surinterpréter les dimensions spéculaire et cyclique de l'écriture marquézienne. Je voudrais montrer que, par delà la dimension argumentative inhérente à tout récit, le dénouement de *L'Automne du patriarche* présente les linéaments d'une argumentation explicite qui privent ces allégations de tout fondement. Il s'agit des pages 263-265 de l'édition Mondadori 1987, à partir de "había sido cuando" (*cela avait été au moment*). Ne pouvant, dans le cadre de cette communication, envisager l'ensemble de la production de sens foisonnante de ces pages, je partirai du protocole synthétisé par Amossy (2000), dans lequel j'inscrirai la distinction entre dialogisme et polyphonie proposée par la praxématique[2], avant de m'attacher au rendement analytique de deux catégories particulières de marqueurs : les introducteurs de point de vue et les négations.

1. Dimension argumentative des choix actantiels et narratoriaux

Je rappellerai d'abord avec Ruth Amossy (*op. cit.* : 25) l'intérêt théorique et méthodologique de distinguer des "degrés d'argumentativité" entre les séquences spécifiquement argumentatives et les séquences d'autres types qui contribuent indirectement à une argumentation, ou celles qui impliquent des arguments sous-jacents : "il y a visée argumentative quand l'objectif de persuasion est explicite et avoué, dimension argumentative quand l'argumentation n'apparaît pas comme le

---

[2] Linguistique de la production de sens et méthodologie d'analyse textuelle développée au sein de l'équipe Praxiling/ICAR : cf. Détrie C., P. Siblot et B. Verine (éd.), 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris : Champion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

résultat d'une intention déclarée et d'une programmation" (*op. cit.* : 226).

Dans ce second cas, le discours "peut proposer des questions qu'il travaille à dégager et à formuler, mais qu'il se refuse à trancher. Ce dernier mode est en particulier celui du texte fictionnel (...) L'interrogation, l'examen non définitif des contradictions, la mise à plat des tensions, la complexité peuvent alors devenir partie intégrante de la dimension argumentative" (*op. cit.* : 27-28). Sur cette base, Ruth Amossy étudie très finement la manière dont l'auteur, en fonction de l'image qu'il se construit de son lecteur, va projeter une certaine image de soi grâce à l'interaction médiatrice entre narrateur et narrataire, laquelle encadre à son tour les entreprises de persuasion des personnages les uns sur les autres. Ainsi complexifié, "le dispositif énonciatif s'étage sur plusieurs plans qui superposent et articulent des argumentations différenciées" (*op. cit.* : 218).

J'ajouterai que certains choix propres à la séquentialité narrative ont une dimension éminemment argumentative en tant qu'ils orientent le dégagement des interrogations et l'examen des contradictions dont parle Ruth Amossy. En effet, avant sa narration, tout cours d'événements offre plusieurs possibilités de mise en intrigue. Soit l'exemple le plus simple de confrontation politique ou sportive, une première dichotomie va séparer les récits du succès du vainqueur et ceux de la défaite du vaincu ; or ce choix de l'actant principal retentit nécessairement sur le statut de ses rivaux, qui deviennent *ipso facto* des opposants. Au sein de chacune de ces deux catégories, le narrateur peut ensuite choisir de minorer ou de valoriser le rôle quantitatif et qualitatif des opposants eux-mêmes et/ou des adjuvants : cela aura pour effet de construire une représentation plus ou moins inévitable, disputée, chanceuse ou inattendue du cours d'événements. Le narrateur peut enfin évaluer de manière plus ou moins appréciative ou dépréciative les différentes actions ainsi mises en intrigue. Raconter suppose donc toujours une axiologie explicite ou implicite hiérarchisant les rôles des différents actants, et conduit le plus souvent à réfuter d'autres structurations possibles des mêmes faits.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Première mise en clôture du roman

La majeure partie de *L'Automne du patriarche* a pour objet la destitution, sans cesse attendue et toujours différée, du général dictateur anonyme d'un pays caraïbe également dépourvu de nom. Ce récit fait se succéder au fil des six chapitres une tentative d'assassinat, la tentation de démissionner de son propre chef, une insurrection militaire, la désobéissance civile du clergé et de fortes pressions internationales, immanquablement déjouées par le despote, jusqu'à ce qu'il meure de mort naturelle après plus d'un siècle de pouvoir. Il est crucial de souligner d'emblée que ce personnage ne se trouve nommé patriarche qu'à deux reprises, en tout et pour tout, dans le roman : la première par le titre, que l'on impute conventionnellement à l'auteur ; la seconde, page 52, explicitement attribuée aux "parvularios" (*manuels officiels de l'école primaire*). Ses désignateurs les plus fréquents s'avèrent *general* (*général*) ou *mi general* (*mon général*) et, très majoritairement, le pronom de non-personne *él* (*lui*) qui ne réfère jamais à aucun autre actant : la prévalence et la spécialisation exclusive de cette forme, en principe omnipertinente en langue, révèle un conflit de nomination dont l'analyse argumentative devra rendre compte.

Il est également capital de constater le caractère fortement clôturant de notre extrait, tant les premiers critiques du roman se sont évertués à l'ignorer ou à le minorer pour asseoir la thèse d'une représentation cyclique du temps ne dégageant aucune perspective historique, – au point de mettre en doute la mort du tyran. Remarquons donc que l'ultime microproposition narrative (au sens labovien) du récit est constituée, quelques lignes avant notre passage, par la *réplique* de *la mort* : "(su hora) ha sido aquí" (*cela* = votre heure *a été ici*). Le caractère performatif de cet énoncé est rendu hyperbolique par l'accompli du présent qui pose l'effectivité du décès comme antérieure à l'achèvement de la phrase. Cette effectivité se trouve confirmée grâce à la reformulation de l'énoncé par le narrateur sous la forme "había sido cuando" (*cela avait été au moment*) : on y observe le prolongement de l'inscription du fait dans l'espace (*ici*) par son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inscription dans le temps (*au moment*), et la transformation du passé composé en plus-que-parfait qui donne l'événement pour irréversiblement dépassé.

Dès lors, les lignes suivantes fonctionnent comme un sommaire rétrospectif qui reparcourt et évalue l'ensemble du règne dictatorial, au moyen de neuf autres plus-que-parfaits (contre un unique passé simple indépendant – *aprendió*, *il apprit*). Ajoutons que la métaphore éponyme de *l'automne* apparaît deux fois, dans ces quelques lignes, ce qui contribue de deux manières à leur fonction de dénouement : de façon quasi mécanique en réactualisant le premier mot du texte, et de façon sémantique en l'associant à la déchéance du tyran. Cette déchéance est d'abord anticipée par la prise de conscience de sa propre relativité : "cuando se convenció en el reguero de hojas amarillas de su otoño que nunca había de ser el dueño de todo su poder" (*quand il se convainquit dans la jonchée de feuilles jaunes de son automne que jamais il ne devait être le maître de tout son pouvoir*). Elle est matérialisée *in fine* par l'image du despote "volando entre el rumor oscuro de las últimas hojas heladas de su otoño hacia la patria de tinieblas de la verdad del olvido" (*volant parmi la rumeur obscure des dernières feuilles glacées de son automne vers la patrie de ténèbres de la vérité de l'oubli*), où l'on note le remplacement de l'adjectif *jaunes* par les deux épithètes *dernières* et *glacées*.

Il est donc exact, comme l'ont observé tous les critiques marquéziens, que le général constitue l'actant principal de la majeure partie du roman et que son omnipotence ne se trouve contrecarrée que par la fatalité biologique – ce qui, pour autant, ne laisse aucun doute sur l'achèvement de sa tyrannie. Un tel choix actantiel a pour corollaires de souligner aussi bien l'impuissance que le constant renouvellement des opposants au despotisme, et de poser le problème de la dictature comme l'espacement entre la perte de la légitimité et la perte du pouvoir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.2. Seconde mise en clôture du roman

De nombreux critiques ont sous-estimé le fait que García Márquez complexifie singulièrement la dimension argumentative de sa fiction en la dédoublant en deux récits. En effet, dans les premières pages de chacun des six chapitres, divers citoyens anonymes racontent comment ils ont pénétré dans la demeure du général, et découvert un cadavre qui semble être le sien. La vérification de cette hypothèse, qui conditionne l'espoir de mettre fin à la tyrannie, constitue donc l'objet d'un récit enchâssant dont l'avant-garde citoyenne est l'actant principal. Couvrant la journée et la nuit postérieures à la découverte du corps, ce récit détaille la quête des indices confirmant son identité, puis sa momification afin qu'il soit reconnaissable par "les foules", enfin l'annonce progressive du décès pour organiser le changement de régime.

Ce basculement entre l'époque dite d'*automne* du dictateur encore vivant et la postérité de son décès se reproduit dans les dernières lignes du roman à partir du syntagme "la que nosotros veíamos" (*celle que nous voyions, nous*). Malgré le caractère ininterrompu du flux syntaxique, le changement de séquence textuelle est nettement marqué par trois séries d'indices : la prévalence des verbes d'état (*ser*, *estar*, *haber* et *quedarse* au sens d'*être*, *y avoir* et *demeurer*), la récurrence du pronom emphatique de rang 4 *nosotros* (sur laquelle je reviendrai *infra* 1.3.) et celle de nombreux imparfaits indexés sur la personne de ce *nous* citoyen, témoin des heures qui suivent la mort du despote. Outre qu'elle complète l'évaluation de la période de dictature, cette séquence met donc un terme au récit enchâssant de la reconquête de l'initiative politique par une fraction de plus en plus importante des sujets du tyran. Ainsi, à la prise de parole d'une avant-garde au nom de "este lado de pobres" (*ce côté des pauvres*) s'ajoute *in fine* l'actantialité des "muchedumbres frenéticas que se echaban a las calles" (*foules frénétiques qui se précipitaient dans les rues*). De même, "la noticia jubilosa de su muerte" (*l'exaltante information* de la mort du despote) se transforme en annonce faite *au monde* de "la buena nueva" (*la bonne nouvelle*), ce qui lui confère une dimension universelle comparable à celle des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

évangiles. Enfin, ce processus et le roman s'achèvent par la présupposition d'un futur à construire grâce à la proposition oxymorique : "el tiempo incontable de la eternidad había por fin terminado" (*le temps incalculable de l'éternité était enfin terminé*).

Il est donc exact, comme l'ont souligné de nombreux critiques marquéziens, que le texte ne met pas en représentation l'alternative démocratique à la tyrannie – ce qui, pour autant, ne fait en rien de ce dénouement une fin ouverte (au sens d'ambiguë). J'ai montré dans Verine (1994) qu'il conduit à réinterpréter la narration enchâssée de la période dite d'*automne* comme le processus de remémoration cathartique qui, seul, permet aux narrateurs enchâssants de désinhiber leur conscience politique, donc de penser leur présent comme possible transition démocratique et de projeter un avenir novateur.

1.3. Dispositif énonciatif

Le rapide aperçu narratologique qui précède permet déjà d'identifier certaines raisons du malentendu suscité par *L'Automne du patriarche* dans une distorsion entre l'ethos préalable de García Márquez et l'image d'auteur induit que projette le texte. De fait, les études citées en introduction évaluent explicitement ce roman à l'aune du succès populaire mondial de *Cent ans de solitude* depuis 1967, mais surtout de la notoriété bien antérieure de García Márquez en Amérique latine : comme journaliste d'opposition, comme exilé politique et comme auteur de plusieurs fictions sobrement réalistes narrant la résistance civile au terrorisme d'état[3]. Ces antécédents tendent à instituer l'écrivain en phare de la conscience démocratique continentale, dont les premiers récepteurs attendent une analyse transparente et une dénonciation sans ambages du totalitarisme. Or quelle image d'auteur induit tirent-ils du roman ? Celle d'un *fascinateur* qui ne s'engage pas et

[3] Notamment *La mala hora* (1962, trad. fr. *La Mala hora*) et *El coronel no tiene quien le escriba* (1958, trad. fr. *Pas de lettre pour le colonel*), qui sert de patron à Volkening pour le titre de son essai.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

laisse au seul lecteur la responsabilité de la *conscience morale* (Rama), d'un auteur "de mauvaise grâce" qui ne réalise ses projets qu'"à demi" (Volkening), voire d'un dilettante décadent (Mejía Duque).

Réciproquement, ces lecteurs réels de 1975 paraissent avoir espéré que le romancier militant écrive pour le plus grand nombre, comme il l'avait fait précédemment. Or nous allons maintenant observer que la polyphonie radicale du dispositif narratorial mis en place par *L'Automne du patriarche* projette l'image d'un lecteur virtuel esthétiquement cultivé et politiquement conscient. Je précise que, par fidélité aux textes de Bakhtine, la praxématique (cf. Nowakowska 2005) nomme *polyphonie* la juxtaposition non-hiérarchisée de plusieurs discours dans un même énoncé : par exemple, dans un récit, la cohabitation de plusieurs versions contradictoires des mêmes événements sans qu'aucune soit valorisée comme plus fiable.

Le dénouement du récit enchâssant offre *a priori* un cadre énonciatif fortement marqué. Il se présente comme une violente diatribe adressée par le narrateur au souvenir du despote. On y relève six désinences verbales de rang 4, deux occurrences du possessif correspondant et trois du pronom sujet emphatique *nosotros* (*nous*), corrélées à trois occurrences des apostrophes *mon général* ou *général,* et deux d'*usted* (*vous*). Ces éléments conduisent à interpréter *el suyo* comme équivalant à *le vôtre*, et à faire correspondre la répétition de "era apenas" à un nouveau "vous étiez à peine". La réapparition finale du pronom *él*, désignant le dictateur en non-personne, indique cependant que cette séquence, comme le reste du récit, a de surcroît pour destinataire un narrataire qui demeure implicite dans l'ensemble du roman.

Cet implicite est loin d'être le seul puisque l'identité du narrateur lui-même s'avère quasiment indéfinissable. De fait, le pronom *nous* n'apparaît jamais décomposé en *je* + *tu* ou *je* + *eux*, et ne se trouve glosé par aucune objectivation nominale. Sa seule constante textuelle reste son altérité envers les cercles proches du despote puisque, dès la page 12, il est posé qu'"ninguno de nosotros lo había visto nunca" (*aucun de nous ne l'avait jamais*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vu) et que, symétriquement, les dernières lignes caractérisent deux fois le tyran comme *ajeno* (*étranger*, littéralement *autre*) par rapport à tous ceux qui célèbrent son décès. Il est même impossible de certifier linguistiquement que *nous* réfère à un groupe toujours identique dans la mesure où, en particulier, le dénouement ne contient aucun rappel des actes matériels ou discursifs narrés antérieurement. La remémoration de la période de dictature se trouve d'ailleurs très rarement mise en représentation comme telle : contrairement à ce qui se produit dans *Moi le suprême*, par exemple, elle ne prend jamais pour forme la rédaction d'un document écrit ni la lecture d'archives ou la confrontation orale des expériences de chaque membre du groupe narrateur. Le flux des souvenirs accompagne seulement, et sans médiation, les préparatifs funéraires et politiques dont *nous* est l'agent. Sans affaiblir en soi la fiabilité de l'instance énonciatrice, de tels choix insécurisent donc la lecture en opacifiant l'origine des énoncés.

Or cette insécurité s'accroît vertigineusement du fait que le récit enchâssé de la période dite d'*automne* de la dictature est conduit par une instance non-personnelle apparemment omnisciente qui, le plus souvent, convoque une infinité de discours : en particulier ceux, dominants, du despote, de ses collaborateurs et de ses médias, mais aussi ceux d'innombrables témoins individuels ou collectifs, de la rumeur publique, de voix indéterminées de type *on* ou définies tautologiquement sur le patron *ceux qui*, etc. J'ai montré (Verine 1996) qu'on peut parler d'omniscience paradoxale tant García Márquez s'ingénie à diluer l'autorité narratoriale en subvertissant les formes du discours rapporté et en émulsifiant des énoncés hétérogènes pour les entremêler et les superposer inextricablement. La première séquence du dénouement conserve d'ailleurs (au moins) une trace particulièrement audible de cette polyphonie radicale : "sin saber que era un vicio sin término cuya saciedad generaba su propio apetito hasta el fin de todos los tiempos mi general" (*sans savoir que c'était un vice sans borne dont la satiété générait son propre appétit jusqu'à la fin de tous les temps mon général*). Une fois l'apostrophe repérée, à quelle source énonciative le lecteur doit-il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'attribuer ? combien d'autres syntagmes ou propositions – et lesquels ? – doit-il imputer à cette même source ? Rien ne permet textuellement d'en décider.

Plus généralement, cette première séquence juxtapose, de manière souvent abrupte, deux catégories d'énoncés difficilement compatibles. On y relève, d'une part, une série d'évaluations extrêmement dépréciatives assumées, semble-t-il, par le seul narrateur omniscient : citons entre autres "tantos y tantos años de ilusiones estériles" (*tant et tant d'années d'illusions stériles)*, "había tratado de compensar aquel destino infame con el culto abrasador del vicio solitario del poder "(*il avait essayé de compenser ce destin infâme par le culte dévorant du vice solitaire du pouvoir*) ou "se había cebado en la falacia y el crimen, había medrado en la impiedad y el oprobio" (*il s'était gavé de fourberie et de crime, il avait prospéré dans la cruauté et l'opprobre*). On y observe, d'autre part, sans aucune marque de distanciation, quelques évaluations qui s'apitoient sur le général sanguinaire : en particulier, "se había hecho la víctima de su secta para inmolarse en las llamas de aquel holocausto infinito" (*il s'était fait la victime de sa secte pour s'immoler dans les flammes de cet holocauste infini*), puis "aprendió a vivir con esas y con todas las miserias de la gloria" (*il apprit à vivre avec ces misères de la gloire et toutes les autres)*.

C'est dans de tels énoncés que beaucoup de critiques font résider le piège de représenter le système totalitaire de l'intérieur, qui conduirait quasi mécaniquement le narrateur omniscient, le narrataire implicite et le lecteur à s'identifier avec le tyran. Il est clair qu'une polyphonie aussi débridée, après avoir brouillé la refiguration narrative des événements, priverait le roman de toute orientation argumentative si García Márquez ne l'avait pas hiérarchisée grâce à certains marqueurs de dialogisme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. De la polyphonie des récits à la hiérarchisation dialogique des arguments

Je rappelle que la praxématique nomme *dialogisme* le dialogue interne qu'un énoncé entretient avec d'autres discours tenus antérieurement, prévisibles postérieurement ou imaginables dans d'autres situations. Elle appelle *marqueurs de dialogisme* les formes linguistiques et les configurations discursives qui structurent ce dialogue interne, dont Bres et Verine (2002) ont proposé un cadre d'approche unifié. Parmi ces marqueurs, je voudrais maintenant montrer que ce sont ici les introducteurs de point de vue (désormais PDV) et les négations qui permettent, dans une certaine mesure, de hiérarchiser les discours, malgré le brouillage de leur origine énonciative.

2.1. Les introducteurs de point de vue

Sans entrer dans le détail des arguments, les évaluations citées ci-dessus permettent de dire que la première séquence du dénouement formule à l'égard du dictateur une sorte de plaider coupable avec circonstances atténuantes. Or, beaucoup plus massivement que le reste du récit enchâssé, cette première séquence apparaît jalonnée par huit introducteurs qui subordonnent expressément le PDV du despote à celui d'un narrateur non-personnel omniscient :

> (1) había empezado a vislumbrar que no se vive, qué carajo, se sobrevive, se aprende demasiado tarde que hasta las vidas más dilatadas y útiles no alcanzan para nada más que para aprender a vivir (il avait commencé à entrevoir qu'on ne vit pas, nom d'un bordel, on survit, on apprend trop tard que même les vies les plus dilatées et utiles ne servent à rien de plus qu'à apprendre à vivre)
> (2) había conocido su incapacidad de amor (il avait découvert son inaptitude à l'amour)
> (3) sin saber que era un vicio sin término cuya saciedad generaba su propio apetito (sans savoir que c'était un vice sans borne dont la satiété générait son propre appétit)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(4) había sabido desde sus orígenes que lo engañaban para complacerlo, que le cobraban por adularlo, que reclutaban por la fuerza de las armas a las muchedumbres concentradas a su paso con gritos de júbilo (...) (il avait su dès ses origines qu'on le trompait pour lui complaire, qu'on lui facturait l'adulation, qu'on recrutait par la force des armes les foules concentrées sur son passage avec des cris d'exaltation (...))
(5) descubría (...) que la mentira es más cómoda que la duda, más útil que el amor, más perdurable que la verdad (il découvrait (...) que le mensonge est plus aisé que le doute, plus utile que l'amour, plus durable que la vérité)
(6) había llegado sin asombro a la ficción de ignominia de mandar sin poder (...) (il était arrivé sans étonnement à la fiction d'ignominie de commander sans pouvoir (...))
(7) se convenció (...) que nunca había de ser el dueño de todo su poder, que estaba condenado (...) a descifrar las costuras y a corregir los hilos de la trama y los nudos de la urdimbre del gobelino de ilusiones de la realidad (il se convainquit (...) que jamais il ne devait être le maître de tout son pouvoir, qu'il était condamné à (...) déchiffrer les coutures et à corriger les fils de la chaîne et les nœuds de la trame de la tapisserie d'illusions de la réalité)
(8) sin sospechar ni siquiera demasiado tarde que la única vida vivible era la de mostrar (sans soupçonner pas même trop tard que la seule vie vivable était celle qu'on peut montrer.

Au plan énonciatif, l'intérêt de telles structures est triple : elles mettent en saillance les évaluations ainsi régies par rapport à celles qui ne le sont pas, elles marquent la dominance du narrateur sur le PDV du tyran, et elles indiquent le degré de convergence ou de divergence entre ces deux voix. En (3) et (8), la négation des verbes introducteurs (que je traiterai pour elle-même *infra* 2.3.) indique que les contenus assertés relèvent du seul PDV narratorial. Plus subtilement, en (7), par l'emploi du réflexif *se convaincre*, l'instance omnisciente s'abstient de corroborer les arguments imputés au dictateur. Toutes les autres occurrences marquent la convergence des voix. Ainsi (1) et (5) régissent de véritables îlots textuels au présent qui pourraient, sans aucune transformation, être entourés de guillemets : elles actualisent donc des pensées ou des souvenirs de paroles du général, tout en impliquant, par le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sémantisme d'*entrevoir* et de *découvrir,* que le narrateur cautionne leur contenu. Il en va de même en (4) grâce à l'emploi assertif de *savoir*. Symétriquement, le verbe *conocer* (littéralement *connaître*) en (2) et la nominalisation "sans étonnement", équivalant à {sans s'étonner}, en (6) présupposent que les contenus assertés par l'instance omnisciente sont assumables par la voix du despote.

Au plan sémantique, les occurrences (4) à (7) ont en commun de s'opposer fortement aux nombreuses allégations d'ignorance ou d'impuissance du tyran qui ont émaillé le récit de son règne. Ainsi, la restriction de PDV introduite en (7) par *se convaincre* affaiblit fortement l'argument selon lequel il n'aurait pas été "le maître de tout son pouvoir" et se serait borné à "corriger" après coup les imperfections de son régime. Parallèlement, les marqueurs de convergence relevés ci-dessus confirment à trois reprises son adhésion à la *tromperie* ((4)), au "mensonge" ((5)) et à la "fiction" ((6)) caractérisant son gouvernement. L'énoncé (4) va jusqu'à poser explicitement qu'"il avait su dès ses origines (...) qu'on recrutait par la force des armes les foules concentrées sur son passage". En deçà même de cette assertion réitérée de la pleine conscience et de la totale responsabilité du despote, ce qui se trouve implicitement admis par de tels arguments est l'effectivité de "l'holocauste", du "crime" et de la "cruauté" (*supra* 1.3.), dont le récit enchâssé a multiplié les exemples, mais que le discours dictatorial s'efforçait constamment de mettre en doute par autant de contre-récits. Dès lors, les justifications du totalitarisme comme pulsion invoquées dans les exemples (1) et (2) perdent beaucoup de leur efficience argumentative.

Je signalerai donc sans m'y attarder que la vie ((1)) et l'amour ((2)) font l'objet, dans la seconde séquence du dénouement, d'un véritable contre-discours où le *nous* narrateur du récit enchâssant détourne les mots mêmes du despote pour les réaccentuer selon ses valeurs propres. C'est particulièrement audible avec "el reguero de hojas amarillas de nuestros incontables años de infortunio" (*la jonchée de feuilles jaunes de nos années incalculables de malheur)* où *malheur* réoriente à la fois la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

métaphore de l'automne (*supra* 1.1.) et le leitmotiv des "années incalculables". C'est aussi le cas de manière plus discrète pour *l'envers* de la vie ou les "foules frénétiques" et leurs "hymnes exaltés" (*supra* 1.2.) qui font contrepoint aux "foules concentrées sur son passage avec des cris d'exaltation".

Or ce contre-discours se trouve lui aussi jalonné par quatre introducteurs de PDV qui opposent de plus en plus expressément la voix du narrateur enchâssant à celle du général. L'opposition reste implicite entre "la [*vida*] que nosotros veíamos" (*celle* [la vie] *que nous voyions, nous)* et "había empezado a vislumbrar" (*il avait commencé à entrevoir*), puis entre "nunca supimos" (*nous ne sûmes jamais*) et "nunca supo" ([qui] *ne sut jamais).* Elle devient frontale dans "por miedo de saber lo que nosotros sabíamos de sobra" (*de peur d'apprendre* [littéralement *de savoir*] *ce que nous savions de reste, nous*), puis "nosotros sabíamos quiénes éramos mientras él se quedó sin saberlo para siempre" (*nous savions, nous, qui nous étions tandis que lui demeura pour toujours sans le savoir*).

On le voit, ce processus de révélation finale du caractère mensonger de la tyrannie passe textuellement par de nombreux énoncés négatifs, qui révèlent les contradictions internes du discours totalitaire et réfutent sa prétention à l'omnipertinence.

2.2. Réfutations dialogiques du discours dictatorial par lui-même

Bakhtine (1935/1978) remarque que la parole autoritaire est tendanciellement monologique, au sens où se voulant seule détentrice d'une vérité universelle, elle tend à se présenter comme le seul discours possible, donc à gommer les traces d'autres discours, antérieurs ou envisageables, sur le même objet. On sait, notamment depuis Ducrot (1984 : 217-218), que la modalité négative constitue très fréquemment un marqueur de dialogisme, en tant qu'elle se surajoute à un énoncé déjà pourvu d'une modalité : en particulier, l'assertion négative fait le plus souvent entendre le dialogue interne de son énonciateur principal avec l'énonciateur – effectif ou potentiel – de l'affirmation

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

correspondante. Conformément à ces deux observations, le dictateur mis en scène dans le récit enchâssé de *L'Automne du patriarche* utilise très peu la négation et, lorsqu'il le fait, l'emploie presque exclusivement pour réfuter les propositions de ses collaborateurs. Plutôt que de contredire le discours de ses innombrables opposants, il les supprime physiquement et falsifie la réalité pour qu'elle coïncide avec l'idée qu'il en a. Même quand il change de politique, il se contente de substituer les vérités du moment aux vérités antérieures, comme si rien n'avait varié. D'où le constat de *tromperie*, de "mensonge" et de "fiction" posé dans le dénouement. Ce constat est mis en relief par la présence, dans ces quelques lignes, de quatre négations imputables au discours d'autojustification du tyran :

> (9) no se vive, qué carajo, se sobrevive (on ne vit pas, nom d'un bordel, on survit)
> (10) las vidas más dilatadas y útiles no alcanzan para nada más que para aprender a vivir (les vies les plus dilatées et utiles ne servent à rien de plus qu'à apprendre à vivre)
> (11) nunca había de ser el dueño de todo su poder (jamais il ne devait être le maître de tout son pouvoir)
> (12) estaba condenado a no conocer la vida sino por el revés (il était condamné à ne pas connaître la vie si ce n'est par l'envers).

Je passe rapidement sur la façon assez grossière dont ces énoncés tentent de minorer la responsabilité du despote en sous-entendant que la spontanéité imprévisible du vivant échappe à quelque pouvoir que ce soit ((9), (10) et (11)), voire que l'intelligibilité du réel est brouillée par la solitude du pouvoir absolu ((12)). L'important me paraît résider dans le caractère hétérodoxique des arguments et dans le fait qu'ils impliquent dialogiquement l'existence d'un ou plusieurs autres discours. Ainsi en (9), à côté du paradoxe conventionnel de la vie qui n'en est pas une, la proposition négative et la rectification "on survit" qui lui est juxtaposée contredisent l'argument prototypique du citoyen de base selon lequel les grands de ce monde ont la belle vie, la vraie vie. De même la restriction de (12) réfute explicitement l'idée reçue que l'homme ordinaire connaît

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

"l'endroit de cette vie" et s'oppose implicitement au corrélat que l'homme supérieur en connaît à la fois l'endroit et l'envers : par sa formulation négative, l'argument selon lequel le tyran connaît seulement l'envers de la vie finit donc par confiner au paradoxe.

Beaucoup plus significativement, en (10), c'est le lieu commun de la vie comme don le plus précieux, voire comme seul bien de certains êtres, qui se trouve réfuté de deux manières : par le présupposé que la vie doive servir à quelque chose, auquel s'opposera la voix du *nous* narrateur affirmant qu'on vit pour vivre et pour aimer ; mais aussi par la restriction "rien de plus qu'à apprendre à vivre" impliquant que les vies ordinaires sont inutiles. Au lieu de substituer assertivement des anti-valeurs aux valeurs adverses, comme l'a fait le général tout au long du récit, ces occurrences, en réfutant l'opinion commune jusqu'à l'inhumanité, admettent donc que l'idéologie dictatoriale contredit ce que les citoyens et la doxa croient vrai et bon.

L'énoncé finalement le moins hétérodoxe reste l'occurrence (11), qui suppose que le despote a eu un pouvoir absolu, mais pose qu'une part de sa maîtrise lui a échappé et lui échappera toujours. Elle attire cependant l'attention sur le fait que l'autre discours implicitement, mais constamment, réfuté dans ces quatre propositions est la propagande dictatoriale elle-même : en l'espèce, ce qui se trouve contredit est le dogme de l'omnipotence du général, antérieurement asserté sous de nombreuses formes et synthétisé à deux reprises par le détournement de la tautologie biblique "yo soy el que soy yo" (*je suis, moi, celui qui suis moi*, p. 30 et 144). Rappelons que les énoncés (9) et (10) sont introduits par la notation du narrateur "au bout de tant et tant d'années d'illusions stériles il avait commencé à entrevoir" : ils s'opposent au motif récurrent du destin exceptionnel et du caractère indispensable du despote pour la patrie. Enfin, (12) dément le leitmotiv de son omniscience, plusieurs fois symbolisée par la prétention de connaître tous ses assujettis par leur nom et de régenter les détails les plus intimes de leur existence.

Ces négations, alliées aux isotopies de l'"illusion" et du "mensonge", ainsi qu'à l'image de "l'envers" de la vie, rappellent donc *in fine* ce que de nombreux épisodes du récit enchâssé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suggéraient, à savoir que le terrorisme actantiel et le totalitarisme discursif de la dictature constituent en dernière analyse un déni de réalité.

2.3. Réfutations dialogiques du discours dictatorial par les instances narratrices

Les négations narratoriales étant beaucoup plus nombreuses, je les traiterai en trois groupes. Le premier comprend les occurrences imputables à l'instance non-personnelle du récit enchâssé, qui confortent la réfutation dialogique de l'idéologie dictatoriale :

> (13) sin saber que era un vicio sin término (sans savoir que c'était un vice sans borne)
> (14) sin sospechar ni siquiera demasiado tarde que la única vida vivible era la de mostrar (sans soupçonner pas même trop tard que la seule vie vivable était celle qu'on peut montrer)
> (15) había llegado sin asombro a la ficción de ignominia de mandar sin poder, de ser exaltado sin gloria y de ser obedecido sin autoridad (il était arrivé sans étonnement à la fiction d'ignominie de commander sans pouvoir, d'être louangé sans gloire et d'être obéi sans autorité).

On retrouve en (13) et (14) des démentis de la sagesse (*savoir*, *soupçonner*) et de la maîtrise (*borne*) naguère revendiquées par le tyran, (14) pointant de manière très explicite sa relation dialogique avec (10) par la reprise de "trop tard" affecté du renchérissement négatif *pas même*. Nous avons observé (*supra* 2.1.) que "sans étonnement" dément l'explication des monstruosités du régime par l'inconscience de son chef. Il convient surtout d'ajouter que les trois autres prépositions négatives de (15) font porter la réfutation du narrateur sur trois mots-clés du discours dictatorial – le "pouvoir", la "gloire" et l'"autorité", tout en maintenant fortement asserté que le despote a *commandé*, a été *louangé* et a été *obéi* : par ces trois paradoxes apparents, l'instance non-personnelle souligne donc que le général

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

a sciemment servi d'emblème, de caution et/ou d'inspirateur à toutes les atrocités narrées dans le roman.

Une seconde série regroupe les occurrences par lesquelles le *nous* narrateur du récit enchâssant renchérit sur cette contestation du PDV dictatorial :

> (16) la mano de nadie de un anciano sin destino (la main sans identité [littéralement *de personne*] d'un vieillard sans destin)
> (17) un tirano de burlas que nunca supo dónde estaba el revés y dónde estaba el derecho de esta vida (un tyran d'opérette qui ne sut jamais où était l'envers et où était l'endroit de cette vie)
> (18) una pasión insaciable [*por la vida*] que usted no se atrevió ni siquiera a imaginar (une passion insatiable [*pour la vie*] que vous n'osâtes pas même imaginer, vous)
> (19) no había otra [*vida*] (il n'y en avait pas d'autre [*vie*]).

Seul (17) fait écho aux mots mêmes de (12) en confirmant, par la reprise de "jamais", le manque intrinsèque de lucidité du tyran, et en réfutant son argument dérisoire d'avoir connu la vie par son "envers". De manière plus implicite, en (18), le renchérissement *pas même* pointe "imaginer" comme le plus faible de tous les verbes de pensée appliqués au général (*supra* 2.1.), tandis que la négation du modalisateur *oser* implique la fausseté de la prétention d'avoir *appris à vivre* assertée en (10). La proposition (19) contredit également (10) dans la mesure où "il n'y avait pas d'autre vie" apparaît comme une reformulation dialogisée de "la seule vie vivable était celle qu'on peut montrer" opposé au PDV dictatorial par l'instance omnisciente en (14) ; cette occurrence présuppose aussi l'inanité de la prétention totalitaire de "corriger les fils de la chaîne et les nœuds de la trame de la tapisserie d'illusions de la réalité" imputée au despote en (7). Enfin, "la mano de nadie de un anciano sin destino" (*la main sans identité* [littéralement *de personne*] *d'un vieillard sans destin*) s'inscrit beaucoup plus largement en faux contre les innombrables ostentations de reconnaissance individuelle et sociale du tyran mises en scène tout au long du récit enchâssé.

Outre son fort rendement en analyse argumentative du discours, le concept de négation dialogique apparaît ici capital

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour l'interprétation même. En effet, si on les lisait comme purement descriptives, les deux négations actualisées en (16) priveraient l'actant principal du récit enchâssé de cela même qu'une biographie a pour objet de conférer à son protagoniste : son *identité* aux yeux des autres participants, y compris le couple narrateur-narrataire, et son *destin* au sens de schématisation d'un parcours actantiel.

2.4. Réfutation quasi métalinguistique du statut de *patriarche* par ses victimes

Il en va de même pour le concept de négation métalinguistique (Ducrot, *ibidem*) dans la dernière série d'occurrences, imputables au *nous* narrateur du récit enchâssant :

> (20) este lado que no era el suyo mi general, este lado de pobres (ce côté qui n'était pas le vôtre mon général, ce côté des pauvres)
> (21) nunca supimos quién fue, ni cómo fue, ni si fue apenas un infundio de la imaginación un tirano de burlas (nous ne sûmes jamais qui il fut, ni comment il fut, ni s'il fut à peine un boniment de l'imagination, un tyran d'opérette)
> (22) él se quedó sin saberlo para siempre [*quiénes éramos / quién era*] (lui demeura pour toujours sans le savoir [*qui nous étions / qui il était*]).

De fait, contrairement à ce qu'ont posé certains critiques marquéziens, ces occurrences ne donnent pas pour illusoires l'existence du tyran ni aucune des atrocités commises sous son règne : elles réfutent quasi métalinguistiquement sa catégorisation comme *patriarche* en contestant dialogiquement les fondements argumentatifs de son idéologie. Conformément au refus de nomination signalé *supra* (1.1.), le texte n'actualise pas d'énoncé du type {le général n'a jamais été un patriarche}, mais une telle proposition apparaît comme le corrélat sous-entendu de ce dernier groupe de négations. Ainsi, en (20), le fait que le "côté des pauvres" ne soit pas celui du général invalide à distance les discours antérieurs qui tendaient à faire de lui le père, le fils et l'esprit de la *patrie*, de la nation et du peuple avec lesquels il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prétendait s'identifier. De même, ce qui se trouve disqualifié en (21) est son identité officielle forgée de toutes pièces (*qui il fut*), son lien organique avec la *patrie* (*comment il fut*) et son statut de *patriarche* autoproclamé (*s'il fut à peine un boniment de l'imagination, un tyran d'opérette*). Enfin, quel que soit l'antécédent associé au pronom *lo* (*le*) COD de *savoir* en (22), le dictateur se voit dénier la justification la plus fréquente de son pouvoir, puisqu'il reste étranger[4] à l'identité que ses assujettis se sont construite en dehors de lui.

Il va de soi qu'une telle signification du dénouement peut être étayée et donne, du même coup, toute sa dimension argumentative au roman si elle conduit le lecteur à réinterpréter l'ensemble des deux récits comme un processus de mise en question de l'idéologie patriarcale : je ne peux ici que mentionner le fait que tous les traits définitoires du nom *patriarche* en langue (hérédité, longévité, sagesse et sacralité notamment) apparaissent discrédités ou carnavalisés à plusieurs reprises dans le texte. Je renverrai sur ce point à l'ouvrage de Kalman Barsy (1989 : 179-187) qui, par des voies sémantiques, construit une lecture voisine de celle que permettent les marqueurs de dialogisme. J'ajouterai seulement, avant de conclure, que ces derniers énoncés négatifs invalident également trois inférences abusives formulées par de nombreux critiques : en (20), celle que le dictateur ait été un *caudillo* révolutionnaire à la Zapata dont le régime aurait dégénéré ; en (21), celle que la dictature soit une forme endogène d'organisation sociale et, en (22), qu'elle soit consubstantielle à l'identité caraïbe, voire latino-américaine.

Cette analyse argumentative s'est limitée aux deux marqueurs les plus présents dans le dénouement de *L'Automne du patriarche*[5] : elle ne saurait prétendre à l'exhaustivité et

---

[4] Cf. les deux occurrences d'*ajeno* (littéralement *autre*) commentées *supra* 1.3.

[5] Pour le corps du roman, Barsy (1989 : 30-34) signale la multiplication, jusque dans certaines séquences descriptives ou narratives, du connecteur d'adversation *pero* (*mais*), auquel j'ajouterai ceux de concession *sin embargo* (*pourtant / cependant*) et *aunque* (*bien que / même si*), ainsi que la structure de

.../...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contredirait ses fondements dialogiques si elle aboutissait à la lecture univoque et monologisée d'un texte que García Márquez s'est ingénié à rendre polyphonique, jusqu'aux limites de l'intelligibilité. En explicitant la hiérarchisation textuelle d'énoncés souvent antinomiques, elle permet cependant, me semble-t-il, d'expliciter l'orientation axiologique clairement antitotalitaire du narrateur enchâssant, dont le brouillage dans le reste du texte peut perturber la réception du roman.

Elle permet aussi de réinterpréter les choix scripturaux de García Márquez : compte tenu de la signification du dénouement, la polyphonie radicale du récit enchâssé peut être lue comme problématisant la difficulté de maintenir une lucidité citoyenne face à la manipulation totalitaire, et la polyphonie relative du récit enchâssant comme mettant en scène la difficulté de reconquérir une conscience démocratique face aux falsifications matérielles et discursives de la dictature. Ainsi le roman n'a-t-il finalement pas pour objet le récit pseudo-historique d'événements, mais la conscience historique comme interaction des multiples discours sur les événements. Sa dimension argumentative consiste en dernière analyse à déconstruire le mythe méso-américain de la tyrannie comme patriarcat et à le représenter comme "la fiction d'ignominie" produite par de nombreux détenteurs du pouvoir politique depuis les indépendances.

Une telle réinterprétation me paraît enfin rendre compte de l'incompréhension des premiers récepteurs latino-américains du texte. Soumis aux urgences de la situation de 1975 et aux habitudes de lecture propres au genre du roman historique ou d'anticipation politique, ils ne pouvaient sans doute pas comprendre qu'ils avaient affaire à une œuvre génériquement modifiée. De fait, *L'Automne du patriarche* – dont on peut à bon droit considérer l'écriture comme élitiste – n'adresse au lecteur ni un exutoire narcissique ni un rébus cyniquement ludique, mais un questionnement transférable dans la réalité : celui de l'énigme que

---

renchérissement *no sólo ... sino* (*non seulement ... mais*) articulant les trois marqueurs de dialogisme que sont la négation, la restriction et l'adversation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

posent à la conscience subjective les processus historiques en général et la tyrannie en particulier. Ce faisant, il participe – de même que *Moi le suprême* de Roa Bastos ou de nombreux romans de Claude Simon – à l'émergence d'un nouveau genre, le roman de la conscience historique[6], auquel ont depuis contribué des auteurs comme le congolais Sony Labou Tansi, le portugais Antonio Lobo Antunes ou le martiniquais Patrick Chamoiseau.

REFERENCES

Amossy R., 2000, *L'argumentation dans le discours*, Paris : Nathan.

Bakhtine M., 1935/1978, "Du discours romanesque", *in Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, p. 83-233.

Barsy K., 1989, *La estructura dialéctica de* El otoño del patriarca, Río Piedras : Universidad de Puerto Rico.

Bres J. et B. Verine, 2002, "Le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté", *Faits de langues* n° 19, p. 159-169.

Ducrot O. 1984, *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.

Mejía Duque J., 1975/1978, El otoño del patriarca *o la crisis de la desmesura*, Medellín : La oveja negra ; trad. fr., *Cahier CIAL-Littérature* n° 1, Paris : Université Paris 8.

Nowakowska A., 2005, "Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine", *in* J. Bres *et al.*, *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve : Duculot (sous presse).

Rama A., 1975, "Un patriarca en la remozada galería de dictadores", *Eco* (Bogotá) n° 178, p. 408-447.

[6] On peut définir sommairement les fictions appartenant à ce nouveau genre par deux au moins des trois traits suivants : la mise en scène de périodes ou d'actants excédant la vie individuelle, l'écriture polyphonique, la présence d'un métadiscours sur les événements ou sur l'historiographie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Verine B., 1994, "Orientation et désorientation de l'ascendance narrative dans *El otoño del patriarca* de Gabriel García Márquez", *in* J. Bres (éd.), *Le récit oral suivi de Questions de narrativité*, Montpellier : Praxiling – Université Paul-Valéry, p. 471-480.
Verine B., 1996, "Plurivocalité et dialogisation indéfinies dans *L'Automne du patriarche* de Gabriel García Márquez", *Cahiers du français contemporain* n° 3, p. 225-234.
Volkening E., 1975, "El patriarca no tiene quien lo mate", *Eco* (Bogotá) n° 178, p. 337-387.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TABLE DE MATIERES

I. LES ENJEUX DE LA PROBLEMATIQUE

Patrick CHARAUDEAU : de l'argumentation entre les visées d'influence de la situation de communication 13

Renaud CAZALBOU : De la destinée sémantique de certains verbes : le cas de vaincre/vencer et convaincre/convencer 37

Emmanuelle DANBLON : Rhétorique et vérité Deux études de cas et leurs avatars dans la société contemporaine 53

Christian BOIX : Du minimalisme argumentatif dans le discours contemporain 73

II. LES STRATEGIES DISCURSIVES COMME PRATIQUE SOCIALE

Jean-Gérard LAPACHERIE : De la fausse monnaie dans la langue 89

Albert BELOT : De l'art de parler pour ne pas dire 119

Dominique Desmarchelier : Persuader sans convaincre : analyse des débats à l'Assemblée Nationale sur de grands sujets de société 141

Christian LAGARDE : une manipulation argumentative castillano-centriste : El Paraíso Políglota, de Juan Ramón Lodares 157

Carmen PINEIRA-TRESMONTANT : Persuasion ou tradition, la communication du Roi d'Espagne 175

Gilbert FABRE : Ruses langagières et vérité dans l'espagnol des Morisques d'Aragon 205

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Michelle LECOLLE : Enjeux argumentatifs de la nomination : le cas du nom collectif communauté dans les discours publics contemporains 227

Valérie BONNET Identité collective et ethos de l'orateur dans la chanson afro-américaine 249

Julien DURAND : Du pilotage émotionnel comme manipulation douce, dans les formats télévisuels actuels 275

Hugues Constantin de CHANAY : Impatience dans l'azur... : les pages d'horoscope d'Élisabeth Teissier 295

III . ARGUMENTATION ET LOGIQUE DU LANGAGE

Michel CAMPRUBI : Moyens grammaticaux et choix énonciatifs abordés du point de vue de l'argumentation 343

Hélène FRETEL : Le locuteur : un stratège manipulé ? 353

Béatrice SALAZAR : Argumentation et reprise Le rôle de *es que*...dans le parler quotidien en espagnol..... 381

Didier TEJEDOR DE FELIPE Ethos linguistique et argumentation dans le discours politique..... 391

Caroline FOULLIOUX : Atténuation et argumentation : une stratégie discursive..... 405

Anne-Marie VANDERLYNDEN : Incipit et instructions de lecture L'exemple de En l'absence de Blanca, d'Antonio Muñoz-Molina 419

Bertrand VERINE Dialogisme et dimension argumentative d'une fiction romanesque : le dénouement d'*el Otoño Del Patriarca* de Garcia Marquez 429

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert